HAL
open science

Une mythologie européenne sous le signe de la croix gammée. L'imaginaire européen des patries charnelles dans les romans de Saint-Loup

Pierrick Deschamps

To cite this version:

Pierrick Deschamps. Une mythologie européenne sous le signe de la croix gammée. L'imaginaire européen des patries charnelles dans les romans de Saint-Loup. Histoire. 2007. dumas-00277637

HAL Id: dumas-00277637

https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00277637

Submitted on 6 May 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pierrick DESCHAMPS

Une mythologie européenne sous le signe de la croix gammée.

L'imaginaire européen des patries charnelles dans les romans de Saint-Loup.

Mémoire de Master 1 « Homme, Sociétés, Technologies »

Mention : Histoire et Histoire de l'art
Spécialité : Histoire des relations et échanges culturels internationaux (R)

Sous la direction de M. Bernard BRUNETEAU

Année universitaire 2006-2007

Pierrick DESCHAMPS

Une mythologie européenne sous le signe de la croix gammée.

L'imaginaire européen des patries charnelles dans les romans de Saint-Loup.

Mémoire de Master 1 « Homme, Sociétés, Technologies »

Mention : Histoire et Histoire de l'art
Spécialité : Histoire des relations et échanges culturels internationaux (R)

Sous la direction de M. Bernard BRUNETEAU

Année universitaire 2006-2007

Au seuil de cette étude, je souhaiterais adresser mes remerciements à l'égard de Bernard Bruneteau, dont les conseils furent déterminants et qui mit à ma disposition certains de ses ouvrages.

Je tiens également à remercier Dominique Venner et Pierre Vial pour avoir eu l'amabilité de me répondre et d'avoir bien voulu me faire partager leurs « mémoires » de Saint-Loup.

Sommaire :

Introduction 2

Première partie : La vision politique de Saint-Loup 8

Chapitre 1. Le mythe de l'unité originelle 10

1. Le mythe ayaniste de Thulé ou la perfection des origines 12

2. Le mythe de la décadence 16

3. le défi européen, « redevenir ce que l'on est » 23

Chapitre 2. L'Europe bastion 28

1. La steppe ou les limites de l'Europe 28

2. la vision obsidionale 41

Chapitre 3. La nécessité de dépasser un cadre national obsolète 50

1. La nation est morte ! 51

2. Les frontières poreuses 57

3. La vision européenne de Saint-Loup, l'Europe des patries charnelles 64

Seconde partie : Un discours idéologique 73

Chapitre 4. Le racisme comme axiome politique 74

1. L'affinité raciale comme primat du politique 74

2. L'élite raciale et le surhomme 82

3. La mystique de la race 94

Chapitre 5. Rénover le discours de l'extrême droite française 107

1. Pérenniser la mémoire du IIIe Reich et de la collaboration 112

2. Donner à l'extrême droite un nouveau mythe mobilisateur : l'Europe 131

3. S'arrimer aux régionalismes 138

Chapitre 6. Un discours métapolitique 148

1. La montagne et le « goût de la peau de l'aurochs » 150

2. La saga de la SS 156

3. Un discours édifiant 165

Conclusion 171

Sources 177

Bibliographie 181

Annexes I

« l'Europe ne se fera que si ses éducateurs réussissent à lui faire adopter un système de valeurs*, c'est-à-dire à lui faire considérer comme supérieur, comme souverainement estimable, un certain ensemble de manières d'être, de formes d'existence, de façon de penser ; manières d'être et façons de penser qui devront, pour toucher l'imagination populaire, se symboliser dans certains faits historiques, surtout dans certains personnages historiques, auxquels nous sommes fondés, en raison du caractère quasi religieux, quasi sacré qu'ils devront prendre, à donner, pour les faits, le nom de mythes, et pour les personnages, le nom de héros. (…) nous ne ferons l'Europe que si (…) nous nous employons à créer des mythes et des héros européens, à faire une mythologie européenne. (…) Mais une mythologie, le mot le dit lui-même, implique un élément de foi, de déformation du vrai, d'irrationalité. (…) l'Europe ne se fera pas avec la pure raison, pas plus qu'aucune réalité terrestre. Elle exigera, comme la nation, la mise en œuvre d'un élément d'irrationalité, de mysticisme, de religion. »*

Julien Benda[1]

[1] Julien Benda, « Créons des mythes et des héros européens », *L'Europe nouvelle*, 18 février 1933, cité par Bernard Bruneteau, *Histoire de l'idée européenne au premier XXe siècle*, *op. cit.*, p. 120-121.

Introduction.

Saint-Loup... ce nom n'est plus guère connu aujourd'hui. S'il est désormais difficile de mettre la main sur nombre de ses romans, dans les années 1960 et 1970 il était aisé de se les procurer, de même que ceux de Jean Mabire ou de Jean Raspail. Principalement publiés par les Presses de la Cité[2] les romans de Saint-Loup, dont l'un faillit obtenir le prix Goncourt[3], étaient alors connus et lus par un large public. Cependant, depuis les années 1980, les ouvrages portant le nom de Saint-Loup ont disparus des étals des libraires. Ce brusque revirement, qui fit s'éclipser un écrivain pourtant populaire, tient en grande partie au passé de son auteur, lorsque celui-ci signait encore de son véritable nom, Marc Augier.

En effet, si la personne de Marc Augier est peu connue, lorsqu'elle est évoquée c'est invariablement avec des qualificatifs tel que « l'hagiographe des Waffen-SS », « l'ancien LVF »… Ainsi, le peu de fois où on la fait intervenir, la figure de Marc Augier est aussitôt renvoyée au fond des oubliettes de l'histoire, stigmatisée au nom de son passé sulfureux. Au seuil de cette étude, il est donc impératif de présenter de façon succincte l'auteur de nos sources, figure aujourd'hui méconnue du grand public[4].

Marc Augier est né à Bordeaux, le 19 mars 1908, de parents issus de familles d'industriels. Durant sa jeunesse, il contracte la passion de la moto et de l'automobile, et se lance dans une carrière journalistique, publiant à partir de 1928 dans la *Dépêche du Midi*, puis dans l'*Illustration* et *Sciences et voyages*. Le Marc Augier des années 1930 est donc un journaliste sportif, grand voyageur et pacifiste. Et c'est durant cette période où Augier parcourt l'Europe en moto et découvre l'alpinisme qu'il acquiert la sensibilité européenne qui sera sienne sa vie durant. Politiquement il se situe dans le champ magnétique de la SFIO, sans pour autant y être encarté, et devient, en 1936, chargé de mission auprès de Léo Lagrange, ministre de la jeunesse et des sports du gouvernement Blum. Parallèlement, il est aussi l'animateur du mouvement des auberges de jeunesse, étant le responsable du *Cri des Auberges*, le journal du CLAJ (Centre Laïc des Auberges de la Jeunesse).

---

[2] Bien que nous ayons sollicité à plusieurs reprises des renseignements sur les chiffres de ventes des romans de Saint-Loup et leurs éventuelles traductions, la maison d'édition n'a jamais souhaité nous répondre. Le nom de Saint-Loup étant par ailleurs introuvable sur le catalogue de la maison d'édition disponible sur internet.

[3] Il s'agit de *La nuit commence au Cap Horn*, Plon, 1952. Le prix fut refusé à Saint-Loup en raison de son passé sulfureux.

[4] Au cours de notre étude, nous ferons appel à des aspects plus détaillés de cette biographie, afin d'éclairer le contenu des romans.

A partir de 1938 il s'éloigne de la SFIO, s'intéressant aux mouvements de jeunesses des totalitarismes. Il semble que la dérive qu'opéra Marc Augier s'explique en partie par la lecture de *La Gerbe des Forces* d'Alphonse de Châteaubriant, qui paraît avoir convertit l'animateur ajiste en admirateur de l'Allemagne hitlérienne. C'est ainsi que durant l'Occupation, Augier s'associe à Châteaubriant et à l'Allemand Mülhausen afin de faire paraître l'hebdomadaire *La Gerbe*, publication éminemment collaboratrice. En parallèle Augier anime les jeunes de l'Europe Nouvelle, et fin 1941, s'engage dans la LVF. Revenu du front de l'Est, il se fait le promoteur de la collaboration, puis rejoint la SS Charlemagne, pour finalement être le compagnon de route des dernières heures du IIIe Reich. A la fin de la guerre Marc Augier parvient à se cacher en Italie, où il trouve refuge chez les pères salésiens de Turin, passe ensuite en France, se réfugie chez les moines de la rue de la Source. Condamné à mort par contumace pour intelligence avec l'ennemi à la Libération, il collecte l'argent nécessaire à son départ et quitte l'Europe en 1946 pour l'Argentine, alors paradis des anciens alliés des régimes fascistes européens. En 1947 il fut conseiller technique pour les troupes de montagnes argentines, faisant alors connaissance de Peron. Mais son expérience de l'Argentine ne l'enchante guère, et en 1951 il retourne en Europe, séjournant dans le Val d'Aoste. C'est en 1953 qu'il revient en France, bénéficiant de l'amnistie. Cette même année il est pressenti pour le prix Goncourt, avant qu'une campagne de presse ne mette en lumière son passé collaborationniste.

Dès lors il s'attela essentiellement à la rédaction de ses romans, publiés à partir de 1946 sous le pseudonyme de Saint-Loup. Dans la préface à son ouvrage *Götterdämmerung*, Marc Augier explique l'origine de ce nom de plume. Loup (384-478) était l'évêque de Troie au Ve siècle, lors de la prise de la ville par Attila il négocie avec celui-ci afin que la ville soit épargnée. Par la suite cette « collaboration » lui fut reprochée par Mérovée, chef des Francs saliens. Il fut donc expulsé de son évêché, et vécu pendant deux ans en ermite sur une montagne. Mais du fait de sa grande popularité, il fallut lui restituer son évêché : « Il revint ensuite travailler avec une nouvelle ardeur à la sanctification de son troupeau. »[5], et même le canoniser[6]. Ainsi dès le choix de cet habile pseudonyme, Saint-Loup fait intervenir une dimension religieuse et prosélyte, vocation renforcée à la suite d'une mise à l'écart politique, la retraite en montagne rappelant évidemment son exil argentin. Le choix de son nom de

[5] Dom Baudot, *Dictionnaire d'hagiographie*, Paris, Bloud et Gay, 1925.

[6] « Pour tenter de protéger l'Europe de la Russie avec Hitler (…), Marc Augier fut aussi accusé par l'héritier abusif de Mérovée, Charles de Gaulle, de collaborationnisme et d'intelligence avec l'ennemi (…). Il me fallait donc trouver des refuges. J'en conquis (…) à la bibliothèque nationale où Saint-Loup me transmit le pseudonyme qu'il détenait depuis Mérovée. », Saint-Loup, *Götterdämmerung, Rencontre avec la Bête*, Art et Histoire d'Europe, 1986, p. 8.

plume invite donc d'emblée à lire les romans de Saint-Loup comme une entreprise métapolitique, où le militantisme se fait sous couvert d'un biais culturel et artistique. Ce qui nous amène à préciser la nature de nos sources.

Ce qui nous a intéressé au cours de cette étude, ce sont donc les romans écrits par Marc Augier sous le nom de plume de Saint-Loup. Nous laisserons donc de côté l'important pan journalistique de la carrière de Marc Augier, que nous ne convoquerons que de temps à autres afin d'éclairer le contenu des romans. En effet, si Marc Augier semble avoir abandonné toute action militante après 1945, c'est la rédaction de nombreux ouvrages qui l'occupa jusqu'à sa mort, survenue le 16 décembre 1990.

Dans cette œuvre se composant d'une trentaine de romans[7], on peut dégager cinq sections. Ces différents pans romanesques ne sont pas chronologiques, ils témoignent plutôt de différents centres d'intérêts partagés par leur auteur durant sa vie. Le premier de ces corpus est celui dédié à la montagne et au ski, qui est la partie de l'œuvre de Saint-Loup qui le fit connaître du grand public, au début des années 1950. Ensuite vient un triptyque traitant des géants de l'automobile, publié entre 1955 et 1968, révélateur de la passion de Marc Augier pour les sports mécaniques. On peut aussi dégager une section regroupant l'ensemble des romans qui semblent ne pas former d'unité, parmi lesquels par exemple *La nuit commence au Cap Horn*. Nous avons pioché dans ces différentes sections afin de mettre au jour un corpus de sources suffisant dans le but de mener cette recherche, mais deux autres groupements d'œuvres ont davantage retenu notre attention. Il s'agit de celui traitant de la Seconde Guerre mondiale et celui intitulé « cycle des patries charnelles ».

En effet parmi les différentes thématiques qui traversent l'œuvre de Saint-Loup, celle qui nous a semblé le mieux recouper l'ensemble de la vision politique et révéler l'originalité de son auteur est la thématique européenne. Car la lecture attentive de l'œuvre romanesque de Saint-Loup mène à la constatation d'une trame, tantôt discrète, tantôt explicite. Dans ses romans, Saint-Loup parle d'Europe, de celle dont il souhaite voir le jour[8]. Ainsi nombre de ses romans servent de viatiques à une sensibilité incontestablement européenne. Et il nous a semblé que cette vision européaniste pouvait servir de point nodal aux nombreux thèmes présents dans l'œuvre. Notamment, nous pensons que la thématique européenne est celle qui

---

[7] Voir la liste que nous avons dressée à la fin de cette étude, p.178.

[8] Précisons seulement qu'à aucun moment dans ses récits Saint-Loup n'énonce clairement sa vision européenne. Il l'incarne et la fait porter par ses personnages et les situations narratives qui prennent forme sous sa plume.
Pour une affirmation claire et directe de sa conception de l'Europe des patries charnelles, nous nous permettons de renvoyer aux annexes présentes à la fin de cette étude, p. III. En effet dans une tribune libre intitulée « Vers une Europe des "patries charnelles" ? », paru dans le numéro 136 (mars 1976), p. 72-73, de la revue *Défense de l'Occident*, Saint-Loup énonce sans détour sa vision européenne. On fera avec grand intérêt une comparaison entre cette tribune et l'imaginaire européen présent dans les romans.

met le mieux en lumière le questionnement central de la sensibilité politique de Saint-Loup, à savoir la problématique des fondements de la communauté politique.

L'objectif de cette étude ne sera donc pas de faire la biographie de Marc Augier, mais bien d'analyser la vision européaniste présente dans les romans de Saint-Loup, d'étudier comment le romancier s'efforce de constituer une mythologie européenne et s'attache à forger un mythe de l'Europe qui puisse ensuite servir de principe d'action à un militantisme politique dont il laisse la charge à d'autres. Afin d'analyser cette vision européaniste, nous nous sommes intéressé à l'imaginaire que Saint-Loup développe dans ses fictions. En effet la source que nous avons étudiée est une source romanesque, dont l'une des caractéristiques est précisément de favoriser l'expression de l'imaginaire et le développement d'un discours frayant avec le mythe.

Ceci nous conduit à nous interroger sur l'objet même de ce travail de recherche : le roman. Il peut en effet sembler incongru et rabaissant de se livrer à l'étude d'un objet littéraire souvent jugé « vulgaire ». Or Erik Neveu, qui s'est lui-même intéressé au roman d'espionnage, nous le rappelle : « Les genres littéraires « mineurs », regroupés sous le terme générique de paralittérature, offrent des témoignages irremplaçables pour l'étude des sociétés, des idéologies, des aspirations des acteurs sociaux. »[9]. Surtout lorsque dans le cas d'un auteur engagé comme Saint-Loup pu l'être, et que le matériau politique affleure avec netteté. On ne répétera donc pas ici ce qui est connu, c'est-à-dire l'origine peu glorieuse du roman, genre longtemps méprisé durant l'histoire littéraire. Ce qui lui était reproché était précisément ce qui en faisait, et fait encore, la force : la liberté qui en accompagne l'écriture, et surtout son usage de la fiction. Depuis l'origine, le genre romanesque souffre donc d'une réputation de « basse littérature », basse parce qu'accessible et lu par tous. Or justement, c'est ce qui fait l'intérêt de l'objet-roman pour l'historien, et plus particulièrement l'historien des idées. En effet, ce *medium* se caractérise par sa large diffusion et son accessibilité. On est donc loin des lectures confidentielles et intellectuelles des traités philosophiques ou politiques.

Et cette nature populaire est déjà un indice de son contenu. Dans les romans de Saint-Loup, assurément, on trouve de l'« idéologie », des concepts et surtout des mythes politiques. Cependant nullement sous la forme froide et concise d'un manifeste politique. Non plus sous l'apparence d'un programme précis, développant une doctrine cohérente et les mesures à prendre afin de réaliser ce projet. Au contraire, les romans ne *font* pas de politique. Entendons : la politique arrive après la fiction, l'idéologie procède de la narration. Doué d'un

[9] Erik Neveu, *L'idéologie dans le roman d'espionnage*, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 1985, p. 13.

incontestable talent littéraire, l'auteur investit ses romans d'un imaginaire qui repose sur des mythes politiques, sciemment convoqués et utilisés, afin de toucher la sensibilité du lecteur. Aussi dans cette étude nous préférerons parler de vision politique, plutôt que de programme ou de doctrine, vision sous-tendue par un imaginaire lui-même fondé sur des mythes politiques.

Nous sommes donc bien en présence d'un imaginaire politisé. Et cette étude est bien évidemment placée sous le patronage de Raoul Girardet qui définit le mythe politique comme suit : « Le mythe politique est bien fabulation, déformation ou interprétation objectivement récusable du réel. Mais, récit légendaire, il est vrai qu'il exerce aussi une fonction explicative, fournissant un certain nombre de clés pour la compréhension du présent, constituant une grille à travers laquelle peut sembler s'ordonner le chaos déconcertant des faits et des événements. (…) ce rôle d'explication se double d'un rôle de mobilisation : par tout ce qu'il véhicule de dynamisme prophétique, le mythe occupe une place majeure aux origines des croisades comme des révolutions. »[10].

Définition qui nous invite à aborder un point sensible, la légitimité à faire un travail s'inscrivant dans ce qu'il est convenu d'appeler l'histoire des idées. Nous rappellerons simplement que les romans de Saint-Loup ne forment pas un corpus déconnecté de toute réalité, et qu'au contraire il nous semble que cette œuvre littéraire est particulièrement arrimée à la chronologie. En effet nous donnerons la preuve durant ce travail que les romans de Saint-Loup procèdent vigoureusement d'une idéologie pour une grande partie déjà présente chez leur auteur à la fin des années 1930. De plus nous montrerons que l'écriture des romans répond grandement au contexte de leur période d'écriture. Enfin, même si une étude sérieuse de la postérité de l'œuvre de Saint-Loup reste à faire, nous distillerons au long de ce mémoire ainsi qu'en conclusion un certain nombre de traces qui laissent entrevoir l'importance que ces romans ont pu avoir et ont encore. Autrement dit, le discours présent dans les romans de Saint-Loup n'est pas un discours éthéré. Il est enraciné dans un triple contexte. D'abord il est tributaire de la formation idéologique de son auteur, entre les années 1930 et la fin de la Guerre mondiale, ensuite nous démontrerons comment il s'inscrit pleinement dans le contexte de l'après-guerre, enfin ce discours a suscité de nombreuses résonances, dont nous traiterons notamment en conclusion de cette étude.

---

[10] Raoul Girardet, *Mythes et mythologies politiques*, Paris, Seuil, 1986, p. 13-14.

Peu de travaux ont déjà été réalisés à propos de Saint-Loup et de son oeuvre. Il en existe deux à notre connaissance : *Le thème de l'ethnie et l'idéologie nietzschéenne dans les romans historiques de Saint-Loup*[11], par Myron Kok, et *Sous le signe de la roue solaire : itinéraire politique de Saint-Loup*[12], de Ludovic Morel. Sous le titre savant du premier se dissimule un travail apologétique, placé sous le patronage de Paul Rassinier, faisant la part belle à l'idée ethniciste présente dans les romans de Saint-Loup. L'auteur pourrait en être un militant du GRECE (Groupement de Recherche et d'Etude pour la Civilisation Européenne), en effet ce mystérieux Myron Kok fait de nombreuses fois référence aux travaux du GRECE à une période où celui-ci était encore largement méconnu. En revanche le second est un travail sérieux et bien documenté auquel nous ferons plusieurs fois référence. En effet Ludovic Morel a balayé l'ensemble de la vie de Marc Augier et, contrairement à nous, fait donc intervenir la carrière journalistique de ce dernier. Nous avons donc puisé dans son mémoire certains extraits d'articles qui sortaient du cadre strict de notre étude.

Pour notre part, nous nous sommes donc cantonné à une étude de l'œuvre littéraire de Saint-Loup. Notre méthode aura donc été la lecture scrupuleuse d'un corpus de ses romans, d'en dégager les thématiques idéologiques fortes, regroupées selon leurs affinités, et de les expliciter en les rapprochant de courants d'idées auxquels Marc Augier a dû puiser.

Dans notre étude nous nous attacherons donc à saisir et analyser l'imaginaire européen des romans de Saint-Loup. Pour ce faire, nous nous intéresserons aux fondements mythiques et idéologiques de la conception saint-lupéenne de l'Europe des patries charnelles. Ainsi, à chacun de nos chapitres correspondent des mythes politiques. Nous verrons donc comment Saint-Loup fonde sa vision européenne sur le mythe de l'âge d'or et un passé mythique rêvé ; un sentiment obsidional exacerbé ; la conception d'une légitimité organique et ethnique du politique ; une mystique de la race ; un mythe mobilisateur dans le contexte de la situation de la droite radicale de 1962 à 1983 et sur un imaginaire à la fois puissant et attractif.

Voici, en quelques mots, tracées les grandes lignes du cheminement que nous vous proposons à travers les romans de Saint-Loup.

---

[11] Myron Kok, *Le thème de l'ethnie et l'idéologie nietzschéenne dans les romans historiques de Saint-Loup*, Université de Port Elisabeth (Afrique du Sud), thèse réalisée sous la direction de J. de Vynck, novembre 1978

[12] Ludovic Morel, *Sous le signe de la roue solaire : itinéraire politique de Saint-Loup*, mémoire de troisième année à l'IEP de Grenoble, réalisé sous la direction de Roland Lewin, 1998.

Première partie.

La vision politique de Saint-Loup, l’Europe des patries charnelles.

« les mouvements nationalitaires qui vont simultanément ébranler le vieil édifice étatique européen se présentent (…) d'abord comme l'affirmation d'une renaissance : c'est par rapport à l'image, idéologiquement reconstruite, d'une nation disparue de l'histoire, mais dont on entend retrouver la mémoire, exalter la grandeur passée, que se trouve légitimé le combat à entreprendre pour en assurer la résurrection. »

Raoul Girardet[13]

[13] Raoul Girardet, *Mythes et mythologies politiques*, Paris, Seuil, 1986, p. 104.

Chapitre I.
Le mythe de l'unité originelle.

Lorsque Cian, un indépendantiste irlandais exilé en Bretagne, trouve par hasard une brochure intitulée « Irlande à jamais. Ode aux martyrs de 1916 » faisant l'apologie de ses camarades tombés au combat, il cherche à en rencontrer l'auteur au nom énigmatique, un certain Le Mercier d'Erm, originaire de Saint-Malo. Le lendemain, le voici qui se fait introduire par la bonne dans le cabinet de travail de l'auteur malouin…

> « Cian considéra le bureau d'acajou et la haute bibliothèque vitrée qui lui constituait un fond et les rideaux verts adoucissant la lumière de l'été. Le Mercier d'Erm entra et l'Irlandais demeura frappé par sa faculté de présence. L'homme apparaissait grand, rudement charpenté, son visage rond exprimant à la fois la bonté et l'énergie. […] au dessus du nez rigoureusement droit, aligné dans son prolongement comme les traits d'un Grec de la haute époque, sous le cheveu planté très haut, un front superbe attestait une forte capacité d'idéalisme. L'homme portait sa cravate d'épingle en forme d'hermine de la tradition bretonne. Cian se présenta et conta son histoire. Le Mercier d'Erm l'écoutait sans mot dire mais, quand il en eut terminé, il se leva, s'avança, pris ses deux mains dans les siennes et les serra longuement en disant :
>
> - Nous sommes fils d'un même peuple, monsieur Cian.
>
> Bouleversé en entendant ces mots qu'il attendait vainement depuis deux ans, l'Irlandais fit un grand effort pour retenir les larmes qui lui venaient aux yeux. Les deux hommes ne parlaient plus mais se regardaient avec une certaine douceur, comme les membres d'une même famille qui n'ont pas besoin des mots pour s'entendre, le langage muet des prunelles affirmant : nous sommes du même sang, toi et moi. »[14].

Cette situation romanesque, extraite du roman *Plus de Pardons pour les Bretons*, illustre une idée qui traverse l'œuvre littéraire de Marc Augier : la conviction qu'au-delà des frontières nationales on peut déceler un lien substantiel, dissimulé sous les différents drapeaux nationaux, héritage d'une unité perdue, les liens génétiques transcendant toute division.

---

[14] Saint-Loup, *Plus de Pardons pour les Bretons*, Lyon, Editions Irminsul, 1998, p. 25-26 (édition originale : Paris, Presse de la Cité, 1971).

De même, en 1964, lorsqu'il rédige la préface pour la traduction française de *Lebe gefährlich*, parue sous le titre *Les commandos du Reich*, premier volume de la collection « Action » créée aux éditions Saint-Just par Dominique Venner, Saint-Loup donne le ton dès la première phrase : « Deux fois en l'espace d'un demi-siècle, les hommes de race blanche se sont jetés dans une guerre civile, prenant le patriotisme comme alibi. »[15]

Voici mise en scène puis synthétisée une idée que Marc Augier incarna dans nombre de ses romans et qui constitue un des axiomes de sa sensibilité politique : jadis les hommes de race blanche vivaient en symbiose, étant le fruit d'une même souche, malheureusement l'histoire et des forces contrariantes ont brisé cette unité originelle, inaugurant la malédiction qui pèse sur l'Europe et sur l'homme blanc, le conduisant à l'aveuglement et à des guerres fratricides.

Autrement dit, avant les nations était la race, qui était sinon unifiée, du moins originellement unie dans une harmonie tribale, culturelle et ethnique dont l'Europe actuelle donne encore témoignage des vestiges. La construction de l'Europe se confond dès lors avec le désir de renouer les chaînes du temps et de ressusciter cette unité passé.

Dès lors les œuvres romanesques de Marc Augier font se rencontrer deux des mythes politiques traités par Raoul Girardet : l'âge d'or et l'unité, deux mythes (politiques) se trouvant en amont de la vision de l'Europe défendue par Saint-Loup, et donc indispensables à son analyse[16].

Demeurant fidèle à l'ouvrage de Raoul Girardet, on peut définir le mythe de l'âge d'or selon trois lignes forces, soit comme un récit légendaire, mobilisateur, et identitaire.

En effet il s'agit d'un discours non scientifique construit autour de l'image d'un « temps d'avant » mythique et radieux, fondé sur une interprétation biaisée de l'histoire, c'est donc un discours mémoriel car non intellectualisé mais au contraire intériorisé de façon sensible, presque affective, fondé sur une idée qu'on se fait du passé, tel que le décrit Raoul Girardet : « Opposé à l'image d'un présent senti et décrit comme un moment de tristesse et de déchéance, se dresse l'absolu d'un passé de plénitude et de lumière. »[17]. C'est aussi un récit imprécatoire « Le passé auquel ils se réfèrent n'a jamais été directement connu ; sa puissance évocatrice est celle d'un modèle, d'un archétype, modèle et archétype à qui l'émergence hors

---

[15] Otto Skorzeny, *Les commandos du Reich (Lebe gefährlich)*, Paris, Collection « Action », 1962, (1964 trad., c'est donc aussi la date de la préface), traduit de l'Allemand par François Ponthier, p. 7.
[16] Raoul Girardet, *Mythes et mythologies politiques*, *op. cit.*
[17] *Ibid.*, p. 98.

du temps enfui semble par définition donner une valeur supplémentaire d'exemplarité… »[18]. Le discours participant du mythe d'un passé glorieux se veut un argument, un principe mobilisateur. Résolument tourné vers le passé, ce discours est enfin un discours des origines : « La vision de l'Age d'or se confond irréductiblement avec celle d'un temps non daté, non mesurable, non comptabilisable, dont on sait seulement qu'il se situe au début de l'aventure humaine et qu'il fut celui de l'innocence et du bonheur. »[19].

Les romans de Saint-Loup peuvent pertinemment soutenir une analyse à la lumière d'une telle grille de lecture, car la conception saint-lupéenne de l'identité européenne et de ses fondements se voit incarnée dans un discours correspondant à cette définition en trois points, ajoutant à ceci que ce mythe du passé radieux vient se télescoper avec celui de l'unité, cet âge d'or étant aussi celui de l'unité originelle de l'Europe.

Entendons nous, les romans de Saint-Loup ne parlent jamais directement de l'origine de l'Europe, contrairement à ses écrits journalistiques. Il s'agit d'un discours qui n'est qu'indirectement idéologique : Saint-Loup tresse une trame romanesque dans laquelle viennent s'insérer des remarques, des situations narratives qui, mises bout à bout, dressent le portrait d'une vision de ce qu'est l'identité européenne. Il est de notre ambition de rendre compte dans ce chapitre de la conception des fondements de l'identité européenne selon la vision saint-lupéenne telle qu'on peut la déceler dans ses romans.

1. Le mythe ayaniste de Thulé ou la perfection des origines.

> « L'instruction va durer deux mois et permettre de mesurer l'importance du hiatus ouvert entre le rêve de l'unité germanique et ses modalités d'application. Sans aucun doute, instructeurs allemands de Meseritz et volontaires wallons descendent des mêmes tribus qui, jadis, transhumèrent d'Est en Ouest pour se fixer entre l'Oder et la Loire. Mais leurs idiomes ont évolué au cours des siècles, leur comportement s'est plié aux disciplines des climats, alangui ou endurci ; les hameaux, puis les villages, puis les villes, situés sur les axes de pénétration militaire ou commerciale ont emprunté une part des moeurs propres aux étrangers de passage, jusqu'à rendre très différentes les unes des autres ces populations qu'unissaient au départ les liens du sang. Au camp de Meseritz il n'est pas facile de mettre l'accent sur ce qui

[18] *Ibid.*, p. 98.
[19] *Ibid.*, p. 101.

rapproche les anciens Germains, et d'exorciser ce qui les sépare. Le travail des millénaires ne s'efface pas en trois semaines. »[20]

Il s'agit là d'un extrait des *SS de la Toison d'Or*, roman paru en 1975, dans lequel Saint-Loup dépeint la geste des Wallons et des Flamands enrôlés dans la Waffen-SS, ceci avec l'ambition non dissimulée de défendre la mémoire de la SS, considérée comme l'ébauche d'une Europe unifiée.

Cet extrait permet de mettre en lumière la conception des fondements de l'identité européenne que Saint-Loup place dans ses romans. Conception qui est celle d'une Europe qui prend racine dans les tréfonds de l'histoire humaine, avant l'Empire romain et la civilisation urbaine, dans les tribus des « anciens Germains », qui fédéraient alors « ces populations qu'unissaient au départ les liens du sang ». L'Europe trouve donc les fondements de son identité dans une définition ethnique, à travers la filiation de ces tribus germaniques.

Même s'il n'use jamais du terme, préférant parfois, mais rarement, celui d' « Aryen », Saint-Loup souscrit à la théorie des Indo-européens telle qu'elle a pu être défendue par la propagande du IIIe Reich mais aussi par la Nouvelle Droite et le GRECE. C'est-à-dire une conception des Indo-européens comme étant un groupe humain culturellement et biologiquement autonome, dont les Blancs sont actuellement les descendants. L'Europe de Saint-Loup ne se définie donc pas selon un espace géographique, ni des frontières, mais par rapport à un critère génétique. Il ne s'agit donc pas d'une entité liée à un milieu, mais qui s'incarne dans des individus et leur descendance, les petits-enfants de ces tribus des ancêtres de l'homme blanc[21].

Dès lors, Saint-Loup rompt avec l'âge d'or traditionnel de l'extrême droite française, celui des maîtres à penser de l'ultracisme traditionnel tels Joseph de Maistre ou de Bonald , pour qui l'âge d'or de la civilisation occidentale se situe avant 1789, à l'époque du Moyen Age chrétien, conception que l'on retrouve encore chez Drieu la Rochelle[22]. La vision de Saint-Loup à propos de l'origine de l'identité européenne, tant culturelle que biologique se trouve en accord avec les idées de la « Nouvelle Droite » et du GRECE, partageant cette idée

---

[20] Saint-Loup, *Les SS de la Toison d'Or, Flamands et Wallons au combat 1941-1945*, Paris, Presses de la Cité, 1975, p. 80.

[21] Si bien que même dans son roman *Le Boer attaque !...*, qui traite pourtant de l'Afrique du Sud, Saint-Loup fait des Boers une excroissance de l'Europe. Ce qui témoigne encore de sa conception d'un lien génétique supérieur à tout autre, la communauté des Boer devenant dans le roman une recomposition de l'Europe de leurs ancêtres.

[22] A ce propos, voir l'article de Michel Winock, « Une parabole fasciste : « Gilles » de Drieu La Rochelle », in *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, Paris, Seuil, 1982, p. 323-348.

d'une origine protohistorique de l'Europe[23], rappelons que *Les SS de la Toison d'Or* parut en 1975 et fut rédigé entre 1970 et 1975, la relecture de l'histoire de la Waffen-SS participe donc d'un contexte favorable à la conception d'un Eden indo-européen, au moment où le GRECE était encore en maturation.

Il est intéressant de voir par quel biais Saint-Loup introduit dans ses romans ce paradis indo-européen. En effet on voit poindre cet Eden lorsque cette Europe primitive se rappelle au souvenir des Européens, à travers les individus eux-mêmes ou encore la «mémoire du sang ». Ainsi dans *La Division Azul* l'auteur dresse le portrait du combattant type de la division espagnole envoyée par Franco sur le front de l'Est : « l'homme est jeune, grand, blond, traits cependant forts répandus dans la division Azul, beaucoup plus nordique que la moyenne d'une Espagne imaginée par la France. »[24]. D'autant plus que durant le trajet les conduisant au front, tandis qu'ils traversent l'Allemagne, « ces Ibères et Wisigoths sont chez eux en pays germanique. »[25], ce qui permet à Saint-Loup de mettre en exergue « la prodigieuse mémoire du sang qui ne trompe jamais quand il s'agit d'identifier ses ancêtres »[26], et en effet il est décrit ensuite la rapide acclimatation de ces cousins éloignés, vestiges biologiques des invasions barbares, qui bientôt se remémorent au-delà des siècles quelques rudiments de parler germain…

Le cas n'est pas exceptionnel, car dans *Les SS de la Toison d'Or* se trouve un passage similaire, où les soldats allemands se sentent dans les Flandres comme en pays ami : « Beaucoup de soldats et officiers de la Wehrmacht aux terrasses des cafés. Ils reprennent en sourdine les airs qui tombent des beffrois accompagnés par les Flamands qui semblent ainsi, à travers le chant, retrouver avec eux de très anciennes alliances. »[27]. De même que les Espagnols de la division Azul apprécient les femmes baltes, « anciennes païennes des pays baltes, blondes aux yeux bleus qui, par leurs morphologie, parlent des paradis perdus. »[28], ce qui conduit même à un mariage autorisé par les Allemands entre un Espagnol et une femme autochtone, Wanda qui « n'était pas considérée comme slave mais balte, descendante des anciens païens, donc aryenne. (…) Pour les Allemands, ce mariage ne

---

[23] voir l'essai d'Alain de Benoist : « *Indo-Européens : à la recherche du foyer d'origine* », publié dans *Nouvelle Ecole*, cité par Iaroslav Lebedynsky dans son ouvrage *Les Indo-Européens. Faits, débats, solutions*, éditions errance, Paris, 2006.
[24] Saint-Loup, *La Division Azul, Croisade espagnole de Leningrad au Goulag*, Paris, Presses de la Cité, Collection « Troupe de choc », 1978, p. 20.
[25] *Ibid.*, p. 20.
[26] *Ibid.*, p. 20.
[27] *Les SS de la Toison d'Or*, *op. cit.*, p. 56.
[28] *La Division Azul*, *op. cit.*, p. 105.

représentait donc pas un péché contre les races supérieures. Ils le bénissaient bien qu'ignorant si l'Espagnol lui-même était ou non aryen ! »[29].

La conception défendue par Saint-Loup est donc celle d'un âge d'or révolu : celui du paradis perdu de l'unité des tribus qui peuplèrent l'Europe. Temps rêvé dont Saint-Loup induit l'harmonie en contrepoint des guerres qui divisèrent les Européens. Vision que l'on peut identifier comme une posture nostalgique, caractéristique du mythe de l'âge d'or tel qu'il est décrit par Raoul Girardet, soit un discours constitué d'« images d'un passé légendifié, visions d'un présent et d'un futur définies en fonction de ce qui fut ou de ce qui est censé avoir été »[30]. Car, exactement comme le mythe des origines glorieuses se nourrit d'une opposition nécessaire entre jadis et aujourd'hui[31], cette interprétation mythique de l'histoire naît de la constatation de la désunion actuelle des Européens.
Ainsi, les différentes évocations par Saint-Loup de cette unité perdue se font toujours à partir des divisions du présent qui pèsent sur les Européens : les difficultés à se comprendre entre Espagnols de la division Azul et Allemands, les divergences culturelles entre Flamands et Wallons… à maints reprise Saint-Loup se fonde sur la situation narrée, celle d'un manque d'unité, d'un manque de passerelles culturelles, pour ensuite en appeler à cet âge d'or primitif de l'harmonie primordiale entre des peuples qui n'étaient encore qu'une seule et même communauté. Comme dans l'extrait cité précédemment, on assiste à la construction d'un discours en contrepoint, opposant le passé glorieux et le présent misérable, l'unité des tribus germaniques d'autrefois et les divergences linguistiques actuelles, ce qui est caractéristique du mythe de l'âge d'or.

Cette thématique de l'âge d'or de l'unité originelle permet de préciser la conception européenne de Saint-Loup : une Europe aux racines anciennes, qui ne s'incarne pas tant dans un espace défini que dans un groupe humain, désigné tout au long de son œuvre romanesque selon la couleur de la peau : l'Européen se confond avec « l'homme blanc », expression répétée à de nombreuses reprises dans l'ensemble de l'œuvre. Ainsi l'Europe saint-lupéenne se définit résolument selon un prédicat racial.

---

[29] *Ibid.*, p. 221
[30] Raoul Girardet, *Mythes et mythologies politiques*, *op. cit.*, p. 97.
[31] « Il y a le temps présent et qui est celui d'une déchéance, d'un désordre, d'une corruption auxquels il importe d'échapper. Il y a, d'autre part, le « temps d'avant » et c'est celui d'une grandeur, d'une noblesse ou d'un certain bonheur qu'il nous appartient de retrouver. », *Ibid.*, p.105.

2. Le mythe de la décadence.

« - Voilà comment j'imagine le dernier campement des hommes de la civilisation de Thulé […].… Un dernier groupe de nomades porteurs du sang primordial et qui renoncent à la condition boréale… Ils lèvent le camp pour descendre vers les pays du soleil où les guette la contamination raciale… C'est à partir d'eux que naîtront les grandes civilisations de l'Inde, de l'Egypte, de la Grèce et de Rome… Puis ils épouseront les filles au sang lourd des terres bibliques. Les dieux deviendront alors des demi-dieux, puis des Allemands et des Français d'aujourd'hui… De pauvres petits Allemands ! De pauvres petits Français !... »[32]

Cet extrait de *Nouveaux Cathares pour Montségur* traite évidemment du thème de la décadence, en l'occurrence raciale. En effet, pensée par Saint-Loup selon un postulat racial, l'Europe ne peut s'être trouvée divisée que pour des raisons du même aloi. Sa constatation de la désunion des européens, Saint-Loup l'explique donc selon la lecture classique de la décadence raciale, témoignant de la filiation de son racisme avec celui du second XIXe siècle, et surtout celui du IIIe Reich.

Ce thème de la décadence est induit par celui de l'âge d'or, qui nécessite la conscience d'une perte et implique sa nostalgie. Mais il s'articule aussi à une conception raciste qui date du XIXe siècle, notamment incarné par Gobineau avec son célèbre *Essai sur l'inégalité des races humaines*, qui fait de la décadence raciale l'axiome de son interprétation du sens de l'histoire. La théorie est bien connue, qui est développée au long des quatre volumes de son *Essai*, publié entre 1853 et 1855. Arthur Gobineau jette les bases d'une hiérarchies des races humaines et explique l'histoire de l'humanité selon un déterminisme biologique : « Je n'ai qu'une seule idée, je n'en ai pas deux (…) C'est l'idée du sang et de ses conséquences » écrivit Gobineau dans une lettre à Robert Lytton du 20 juillet 1868. A la lueur de cette seule obsession, Gobineau interprète l'histoire comme le résultat de la lutte des races, donnant comme sens à l'histoire celui d'une décadence inexorable, causée par l'inévitable mélange des races. Dans cette perspective, l'âge d'or racial est irrémédiablement perdu, et l'Aryen primitif ne peut être retrouvé, de quoi résulte la position ambivalente de Gobineau, précurseur du racisme national-socialiste et néanmoins hérétique par rapport à celui-ci en raison de son

[32] Saint-Loup, *Nouveaux Cathares pour Montségur*, Paris, Presse de la Cité, 1969, p. 172. Ces mots sont placés par Saint-Loup dans la bouche d'un officier SS du nom de Klingsor, qui enseigne ainsi l'idéologie de la race originellement pure et de la décadence raciale à Roger Barbaïra, jeune Occitan engagé dans la milice. L'extrait illustre la posture d'initiateur que prend le SS par rapport à son disciple, le jeune Barbaïra, qui avait déjà été marqué par sa rencontre avec Otto Rhan.

profond pessimisme excluant toute perspective de renouveau, toute espérance, *a contrario* des théories raciales nazies[33].

Etudier le racisme de Saint-Loup, et notamment en quoi il s'insère dans un héritage idéologique nazi, permet de mettre en lumière les explications qu'il avance afin d'expliquer le déclin de l'Europe primordiale de l'âge d'or racial.

En effet dans *Plus de Pardons pour les Bretons,* dès les premières pages du roman Saint-Loup introduit l'un des personnages principaux, Cian, présentation qui débute par une description minutieuse de ses caractéristiques physiques, notamment de son visage et de son « crâne allongé de dolichocéphale »[34], description où la lecture du corps introduit le caractère psychologique du personnage. Vient ensuite celle de sa famille et surtout de ses origines : « Il était né en 1900, d'une famille implantée à Slane, dans la vallée de la Boyne, depuis un temps immémorial. Les légendes de cette région, la plus mystique d'Irlande, la faisait descendre des Tuatha Dé Danann (gens de la déesse Dana qui est une reine-primordiale), les premiers dieux du mystérieux monde hyperboréen, venus en Irlande depuis les îles du nord, dieux savants, magiciens, « druides » sans doute, héritiers des connaissances des peuples de la période mégalithique. »[35]. Et à la page suivante une explication est donnée à la décadence, alors que Cian évoque la « trahison de la race. Nous sommes bien toujours des Celtes, mais des Celtes physiquement et moralement dégénérés par rapport aux fondateurs de la lignée. Si nous avons perdu les pouvoirs qu'ils détenaient, c'est parce que, dans nos corps affaiblis, nos cerveaux assoupis, nous ne possédons plus un capital de puissance cosmique égal au leur. »[36].

On s'aperçoit donc que Saint-Loup défend l'idée d'une dégénérescence au fur des générations successives, conception qui rejoint la théorie de la dégénération de Gobineau évoquée plus haut : « l'homme de la décadence, celui qu'on appelle l'homme *dégénéré*, est un produit différent, au point de vue ethnique, du héros des grandes époques »[37]. Et ceci explique que l'intrigue du roman repose en partie sur l'ambition de Cian d'inverser la tendance décadente, ceci au moyen d'un certain nombre de « générations génétiquement méditée »[38]. Ce thème d'une décadence lié au métissage ethnique se retrouve aussi dans *Mon Combat*, qui

---

[33] On peut d'ailleurs lire *La nuit commence au Cap Horn*, qui fallu valoir à Saint-Loup le prix Goncourt, comme une illustration de la « théorie de répulsion » de Gobineau, en souhaitant décourager toute rencontre, et *a fortiori* tout mélange, entre des peuples différents.
[34] *Plus de Pardon pour les Bretons, op. cit.*, p. 9.
[35] *Ibid.*, p. 9-10.
[36] *Ibid.*, p. 11-12.
[37] Arthur de Gobineau, *Essai sur l'inégalité des races humaines*, livre I, chapitre IV, *Œuvres*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1983, p. 162-163.
[38] *Plus de Pardons pour les Bretons, op. cit.*, p. 345.

s'inspire ici explicitement de Gobineau : « L'histoire établit avec une effroyable évidence que, lorsque l'Aryen a mélangé son sang avec celui de peuples inférieurs, le résultat de ce mélange a été la ruine du peuple civilisateur. »[39]. Et en quelque sorte, le passage de *Nouveaux Cathares pour Montségur* cité en préambule peut être interprété comme l'illustration littéraire de cette assertion de Hitler.

Le passage précédemment cité où étaient décrites les origines mythiques de Cian faisait intervenir « les premiers dieux du mystérieux monde hyperboréen, venus (…) depuis les îles du nord (…) héritiers des connaissances des peuples de la période mégalithique »[40]. On retrouve cette conception d'un nord fécondant un sud ingrat dans *Nouveaux Cathares pour Montségur*, où Saint-Loup fait dire à un résistant, partisan de l'indépendance de l'Occitanie, et donc d'une revanche du sud contre le nord : « Malheureusement l'histoire prouve que le Nord a toujours fini par l'emporter sur le Midi. A l'échelle de la planète, c'est l'hémisphère Nord qui a créé la civilisation actuelle et l'hémisphère Sud n'a jamais rien donné aux monde : pas un savant, pas un grand capitaine, pas un artiste de valeur, pas la moindre invention, la plus petite idée neuve pour une philosophie ou une religion ! »[41].

Ce passage témoigne d'une affinité évidente avec Alfred Rosenberg, un des principaux théoriciens du racisme nazi, ce qui lui valut une condamnation à mort par le tribunal de Nuremberg. En effet celui-ci développe dans son œuvre la plus connue, *Le mythe du XXe siècle*, parue en 1930, l'idée selon laquelle l'éclosion des grandes civilisations s'explique par la fertilisation nordico-germanique, faisant ainsi de l'Allemagne le véritable *Kulturbringer*. Rosenberg avançant comme preuve la couleur des yeux, bleue en l'occurrence, de l'Athéna d'Homère, des héroïnes de Cervantès, des descendants des nobles en France…[42]

De fait, Saint-Loup souscrit à l'idée d'une polarisation de l'espace, faisant du nord le berceau des valeurs positives et des humains supérieurs touchant à la divinité, par opposition au sud et à « la grande pourrisseuse »[43] qu'est la Méditerranée dont le contact déprave les qualités nordiques. Dans *Les SS de la Toison d'Or* le poète bourguignon Johannès Thomasset

---

[39] Adolf Hitler, *Mein Kampf* (*Mon Combat)*, Paris, Nouvelles Editions Latines, 1934, p. 285.
[40] *Plus de Pardon pour les Bretons*, *op. cit.*, p. 9-10.
[41] *Nouveaux Cathares pour Montségur*, *op. cit.*, p. 145.
[42] Pour une lecture française contemporaine et vigoureusement critique du M*ythe du XXe siècle*, se reporter à l'ouvrage de François Perroux, *Des mythes hitlériens à l'Europe allemande*, 1940 (1ère éd. 1935), notamment les pages 35-36, et page 300 et suivantes.
[43] *Les SS de la Toison d'Or*, *op. cit.*, p. 53.

évoque ce foyer nordique perdu… « notre cœur cherche la patrie primitive, hyperboréenne (…) nous sommes inconsolables des brumes. »[44]
Ce foyer originel de la civilisation est nommé dans *Nouveaux Cathares pour Montségur*, roman mettant en scène l'Allemand Otto Rhan qui a entrepris la quête ésotérique d'un Graal conçu comme étant selon lui « un trésor païen et aryen ! Les tablettes du Graal sont passées par la Perse ! Comment y arrivèrent-elles, sinon dans les bagages des conquérants nordiques ? D'où venaient les Scythes et les Mèdes, sinon des plaines du Danube et du Don ? Et d'où provenaient les premiers occupants de ces régions, sinon du royaume boréal, de la civilisation de Thulé ? Le Graal est probablement le dernier message envoyé par les Hyperboréens avant leur disparition ! ! ! »[45].

A travers cet exemple, on voit bien que Saint-Loup renoue avec le mythe de Thulé, mythique île hyperboréenne, mythe qui connu un vif succès dans l'Allemagne d'après 1918, articulé au mythe de l'Atlantide. En effet ce thème de l'Atlantide, célèbre île décrite pour la première fois par Platon dans le *Timée* qui aurait été le berceau d'une antique civilisation glorieuse subitement détruite par un cataclysme, se développe en Allemagne essentiellement à partir de la fin du premier conflit mondial, sous un vernis de science qui dissimule mal un contenu largement idéologique, qui fut récupéré dans une perspective nationaliste durant la période d'abattement succédant à la défaite, puis par la mouvance national-socialiste.

Ainsi en 1922 Karl Georg Zschaetzsch publia à Berlin *L'Atlantide patrie primitive des Aryens* où il convoque Platon, Jordanès et l'*Edda*. Se voulant le continuateur de Jordanès, historien des Goths, il fait de l'Atlantide le *vagina gentium*, pays d'origine des Goths, des Francs et des Saxons. Citons Pierre Vidal-Naquet qui nous dévoile ce qui est selon lui « la phrase-clé de ce petit livre : « Ohne arische Grundsätze kann eben kein Staat gestehen », c'est-à-dire : « Sans la présence d'une souche aryenne, aucun Etat ne peut subsister. »[46].
Ensuite vint *Unsere Ahnen und Atlantis* (*Nos Aïeux et l'Atlantide*), l'œuvre d'Albert Herrmann, qui fut professeur à l'Université de Berlin, et par ailleurs ouvertement nazi. Celui-ci cherchait à démontrer qu'avec l'Atlantide les Allemands disposaient d'un mythe endogène des origines, un mythe qui ne soit pas importé de l'étranger. Selon lui c'est au christianisme qu'incombe la faute d'avoir caché cet âge d'or aux Allemands, leur ayant enseigné que les peuples germaniques étaient barbares. Ainsi Herrmann souhaitait retrouver l'empire

---

[44] *Ibid.*, p. 53.
[45] *Nouveaux Cathares pour Montségu*r, *op. cit.*, p. 43.
[46] Pierre Vidal-Naquet, *L'Atlantide, Petite histoire d'un mythe platonicien*, Paris, Les Belles Lettres, 2005, p. 125.

germanique des origines, désignant les peuples du nord comme les descendants de cette Atlantide germanique.

Ces deux œuvres dressent donc une perspective dans laquelle l'Atlantide est le foyer de l'Aryen porteur de civilisation, celui qu'on retrouvera dans *Mon Combat* ou *Le mythe du XXe siècle*. Et en effet cet ouvrage invoque largement le mythe de l'Atlantide. Résumons une des thèses principales de l'ouvrage : selon Rosenberg la première civilisation est née dans l'extrême nord, d'un foyer dont furent originaires par la suite toutes les autres civilisations. Et il appelle « Atlantide » ce lieu originel de la culture, lui refusant cependant le statut de continent englouti, préférant décrire un empire germano-nordique, donnant ainsi aux Germains une illustre ascendance. En réalité Rosenberg procède comme le Suédois Olof Rudbeck[47] avant lui, et se sert du mythe afin de fonder une idéologie nationaliste, tentant d'assimiler l'Atlantide à l'Europe du nord. Ajoutons qu'on y retrouve aussi l'idée d'une décadence de cette souche pure primitive, notamment du fait d'alliances bâtardes… C'est que « c'est ainsi que le Mythe rencontre l'Histoire, comme le suggère du reste l'intitulé du livre. Si l'Atlantide Aryenne est « Le Mythe du XXe siècle », c'est que le XXe siècle est, selon l'idéologue, l'époque où doit ressurgir le génie mythique de l'Allemagne : la force invincible, la pureté raciale, la vocation artistique du peuple originel des Germains-Aryens. »[48]. Aussi selon Rosenberg le discours des origines mythiques doit conduire à un renouveau de l'âge d'or.

Par la suite le mythe fut capté par l'*Ahnenerbe Institut*, l' « institut de l'héritage ancestral » chargé de l'idéologie SS, et au sein de cet institut l'Atlantide fut identifié avec l'île d'Heligoland[49], faisant des Atlantes un nouveau peuple élu dont descendraient les Aryens, le mythe de Thulé-Atlantide devenant ainsi dogme officiel de la SS, en même temps que les auteurs allemands faisaient tout leur possible pour faire « migrer l'Atlantide vers la zone arctique pour finalement la confondre avec Thulé, l'île des Hyperboréens »[50]. Chantal Foucrier rappelle qu'Hitler et Rosenberg se rencontrèrent au sein du « groupe Thulé », secte fondée en 1913[51], ce qui témoigne de l'importance du mythe de Thulé dans les fondements ésotériques et pseudo-scientifiques du national-socialisme[52].

---

[47] Dont le traité mythico-historique, intitulé *Atlantica*, fut publié entre 1679 et 1702.

[48] Chantal Foucrier, *Le mythe littéraire de l'Atlantide (1800-1939), L'origine et la fin*, Grenoble, Editions Littéraires et Linguistiques de l'Université de Grenoble, Université Stendhal, 2004, p. 238.

[49] Petite île allemande de la mer du nord, dont l'étymologie provient du bas allemand *Heiligland*, signifiant pays sacré.

[50] *Le mythe littéraire de l'Atlantide*, *op. cit.*, p. 238.

[51] *Ibid.*, p. 239.

[52] « La société Thulé (dont les futurs dignitaires nazis Rudolf Hess et Alfred Rosenberg seront membres dans les années 1920), par exemple, faisait sienne l'idée que les ancêtres des Européens étaient des êtres grands, blancs

Maintenant ouvrons *Plus de Pardons pour les Bretons*, l'intrigue principal de ce roman, masquée derrière celle de la lutte en faveur de l'indépendance de la Celtie, est précisément le retour à la pureté des origines hyperboréenne. En effet le personnage principal, Cian, est dès le début du roman obsédé par une prophétie, « la légende de la fille aux cheveux rouges dont il est dit que le guerrier qui la rencontrerait dans la forêt de Lochlann et coucherait avec elle arrêterait la décadence de son clan ; et que les enfants qui sortiraient d'elle deviendraient aussi forts que Cûchulainn, aussi savants que les druides des anciens jours »[53]. Et Cian fera tout son possible pour retrouver cette fille au cheveux rouges qu'il a déjà rencontrée et qui se nomme Morigane, surnommé « « Ar plac'h tan bleo », la fille au cheveux de feu »[54] et qui se trouve être « originaire d'une petite île perdue au large de l'Islande »[55]. Difficile de ne pas penser à Thulé…

Un jour où il se cachait dans les Owen Hill, Cian rencontre une femme sans âge, rustique pythonisse qui lui révèle la naissance de ses deux enfants, conçu avec la fille aux cheveux rouges, deux fils porteur de dons et pouvant œuvrer à la régénération de la race celtique, « l'un d'eux deviendra un grand guerrier comme Cuchûlainn, et l'autre presque aussi savant qu'un druide. Et s'ils ont la sagesse de s'unir, eux aussi, à des femmes aux cheveux rouges, leurs enfants et leurs petits-enfants, et les petits-enfants de leurs arrière-petits-enfants deviendront de plus en plus forts et savants, jusqu'à retrouver la sagesse et les pouvoirs des fondateurs de notre race, des géants des anciens jours... »[56]. Et ce n'est pas un hasard si le roman s'achève sur la rencontre entre Lug, l'un des deux fils de Cian, et d'une fille tout aussi mystérieuse que Morigane, dont elle porte d'ailleurs le nom... Elle aussi porte des cheveux rouges et annonce à Lug leur mariage prochain et son intention de lui faire des enfants qui surpasseront leurs parents. Autrement dit, le roman est conçu comme une illustration du principe de l' « hygiène raciale », concept que l'on doit au médecin Alfred Ploetz[57], allié à l'idée incarnée par le personnage de cette Morigane hyperboréenne d'une nécessaire « renordification » comme pouvait la défendre Hans F. K. Günther dans son ouvrage *L'Idée*

(presque transparents), qui venaient d'une terre aujourd'hui immergée, situé au nord de l'Europe, voici 7 000 ans : Thulé. Mélange d'Atlantide et d'Islande, qui voulait symboliser la pureté originelle d'une « race » particulière, qui deviendrait les Aryens et coloniserait les forêts du nord de l'Europe. », in Erwan Lecoeur (dir.), *Dictionnaire de l'extrême droite*, Larousse, 2007, p. 289.

[53] *Plus de Pardons pour les Bretons*, *op. cit.*, p. 19.

[54] *Ibid.*, p. 12.

[55] *Ibid.*

[56] *Ibid.*, p. 36.

[57] Voir Edouard Conte et Cornelia Essner, *La quête de la race. Une anthropologie du nazisme*, Paris, Hachette, 1995, p. 69.

nordique, paru en 1925[58], deux notions fondamentales du racisme nazi, participant de la volonté d'inverser la tendance décadente de l'histoire.

On en vient donc à écrire avec Chantal Foucrier qu'« à force de brasser les mythologies grecque, toltèque, scandinave, hindoue, et d'assaisonner le tout des thèses de Hörbiger[59], l'on en arrive à recomposer totalement l'histoire du premier peuple civilisateur, et à forger le culte d'un « retour » à la patrie primitive, Thulé-Atlantis »[60]. Saint-Loup arrive après toutes ces strates mythologiques, récupérant et réutilisant le mythe de l'Atlantide une fois transformé par les théoriciens nazis, Rosenberg en tête, en Thulé l'aryenne. Ainsi lorsque dans les romans de Saint-Loup, à travers des passages tels qu'on a pu en citer, lorsqu'on trouve évoquée Thulé, lointaine île nordique foyer de la civilisation en même temps que de l'humanité supérieure hyperboréenne qui fertilisa les autres peuples, c'est le mythe aryen tel qu'il pouvait être professé par le IIIe Reich et ses idéologues que l'on retrouve.

Si l'on n'était pas encore convaincu, rappelons que Saint-Loup se permet même de s'approprier des maximes de Rosenberg. Ainsi dans *Plus de Pardons pour les Bretons* par exemple on peut trouver la maxime « la race est l'âme vue de l'intérieur »[61] que l'on trouve déjà sous la plume de Rosenberg[62], exemple frappant qui ne doit rien au hasard et plaide pour l'idée d'une lecture des romans de Saint-Loup comme autant de paraboles nazies.

En définitive, on peut caractériser le racisme présent dans les romans de Saint-Loup comme suit : il s'agit d'un racisme fondamentalement biologique, car fondé sur l'ascendance, qui prône la supériorité de la race blanche, et plus encore des « nordiques », rejetant vigoureusement tout mélange ethnique et préconisant l'eugénisme, celui-ci participant d'une volonté de contrôler rigoureux de la descendance. On peut de surcroît y trouver des allusions antisémites, même si cet antisémitisme se voit nuancé par son ouvrage *Le sang d'Israël*. Aussi même s'il ne s'agit pas d'un racisme qui fait de l'antisémitisme son obsession centrale alors

---

[58] *Ibid.*, p. 71.
[59] La théorie extravagante de l'Autrichien Hanns Hörbiger fut publiée en 1913 sous le titre *Glazial-Kosmogonie*. Selon lui les petites planètes, faites de glace, tombent périodiquement dans le champ d'attraction des plus grosses. Cette théorie farfelue, digne d'un roman de science-fiction, eut cependant beaucoup de succès à sa publication et trouva de nombreux partisans entre les deux guerres mondiales. Elle servit de terreau aux théories nazies, car elle étayait la thèse d'une origine nordique de l'Atlantide en même temps qu'elle donnait une caution « scientifique » aux postulats nazis de la pureté de la race nordique. Hörbiger fait donc partie de ceux qui ont « nordisé » le mythe de l'Atlantide, afin de confondre l'île mythique avec Thulé, l'île des Hyperboréens.
[60] *Le mythe littéraire de l'Atlantide*, *op. cit.*, p. 239.
[61] *Plus de Pardons pour les Bretons*, *op. cit.*, p. 87.
[62] « La race est l'âme vue de l'intérieur ; et, inversement, la race est l'extériorisation de l'âme », Rosenberg, cité par George M. Fredrickson, *Racisme, une histoire*, Liana Levi, 2002, (2003 trad.), p. 135.

que celui-ci est constitutif du racisme nazi, nous sommes en présence d'un racisme qui s'accorderait sans problème avec celui qui a pu être professé par le IIIe Reich, et tel qu'on le trouve aussi dans les ouvrages de ses théoriciens, ce qui donne à penser que le racisme de Marc Augier est à lier avec l'expérience personnelle que Marc Augier a eu du national-socialisme[63].

Ceci permet de mettre à jour l'idée que Saint-Loup se fait de la chute, de la sortie du paradis perdu de l'unité raciale de l'Europe. Ce qui a causé cette malédiction et par là même lénifié la race blanche, c'est le métissage. La perte de la pureté raciale[64] a provoqué la perte de l'unité primitive et inaugura les nations[65].

Cependant avec ses romans, Saint-Loup s'inscrit en faux par rapport à Gobineau[66], et retient l'héritage du IIIe Reich, l'espoir en un changement révolutionnaire capable d'enrayer la tendance décadente, ce qui mène Saint-Loup à son interprétation de la SS, perçue comme l'ébauche d'une nouvelle Europe en train de se reconstruire contre les divisions historiques et sur une base raciale.

3. le défi européen, « redevenir ce que l'on est ».

> « Depuis l'aube de l'Histoire, c'est l'homme blanc qui tient la tête de [l'] évolution, et sa variété la plus douée, le germanisme, en porte presque tout le poids… Le germanisme, ce n'est pas l'Allemagne… La race germanique est actuellement fractionnée entre nations issues des innombrables incohérences de l'Histoire… Au début, les Celtes occupaient toute l'Europe. Ils sont devenus Anglais à travers l'Irlande et le Pays de Galle, Français à travers la Bretagne. Il existe un germanisme français, anglais, belge, suisse, slovène, piémontais qui doit se dénationaliser, s'articuler sur une base raciale, jouer l'unité du sang contre la disparité des drapeaux… Le IIIe Reich n'a pas la prétention de dominer mais d'unifier le germanisme dont

[63] Rappelons l'engagement de Marc Augier au sein de la L.V.F puis de la division SS « Charlemagne » dans laquelle il eut le grade d'Untersturmführer. Nous reviendrons sur cet engagement au cours de cette étude.
[64] « l'extrême pureté du monde, au temps de Thulé », *Les SS de la Toison d'Or*, *op. cit.*, p. 290.
[65] Et on retrouve ce genre de discours sous la plume de Pierre Vial. Ainsi, en janvier 1997, celui-ci saluait sur le site de Terre et peuple le retour de l'hiver dans des termes très saint-lupéens : « Il y a quelques millénaires, nous étions fils et filles de Thulé. Nous avions en nous le goût de la peau de l'aurochs. Notre sang appelle de ses vœux le retour de la glace purificatrice, qui sanctionne sans pitié inutile ceux qui n'osent l'affronter. », Erwan Lecoeur (dir.), *Dictionnaire de l'extrême droite*, *op. cit.*, p. 286. Ce qui témoigne du fait que les romans de Saint-Loup purent être le relais du mythe aryaniste de Thulé pour les militants de la droite radicale de l'après guerre.
[66] Gobineau que l'on peut deviner derrière la figure de Johannès Thomasset, le poète bourguignon qui dans *Les SS de la Toison d'Or*, *op. cit.*, p. 204-205, est englué dans une crise d'acédie et abandonne tout espoir de retrouver l'âge d'or racial, submergé par l'idée que la décadence liée au métissage a atteint un seuil, un point de non-retour, et partant se désolidarise de l'entreprise nationale-socialiste.

les fils oeuvrent en ordre dispersé à travers l'Europe, voire contre elle sur les conseils de races inférieures qui l'exploitent… »[67]

Ce passage, extrait des *SS de la Toison d'Or* est intéressant à plus d'un titre. Tout d'abord, il s'agit d'une digression de l'auteur : les mots se trouvent directement sous la plume de Saint-Loup et non dans la bouche d'un de ses personnages. On peut donc penser que même si elles se trouvent dans un écrin romanesque, ces lignes reçoivent tout l'assentiment de Marc Augier. Ensuite on y retrouve sans ambiguïté ce que nous avons déjà mis en lumière : l'idée d'une Europe plurimillénaire dont l'identité est fondée sur l'héritage germanique des tribus qui conquirent le continent, notamment à la suite du déclin de l'Empire romain, Europe qui perdit son unité originelle à cause des « incohérences de l'histoire » mais aussi « de races inférieures qui l'exploitent »[68]. Mais la notion centrale reste celle qui invite à refaire l'Europe au-delà de ce qui l'a divisée. Dès lors, il s'agit d'effacer les divisions historiques artificielles, soit retrouver le sang au-delà des drapeaux, comme appelle à le faire le poète bourguignon Johannès Thomasset, cité en exergue du roman *Les SS de la Toison d'Or* et dont on retrouve le personnage dans le roman : « Ils avaient dépassé la patrie et retrouvé la race, mais les patries sont encore inscrites dans les frontières et il est téméraire de suivre son sang plutôt que son drapeau. »[69]. Ainsi dans un premier temps, refaire l'Europe signifie pour Saint-Loup revenir sur ce qui a brisé l'unité primordiale, ceci à travers la SS.

En réalité, Saint-Loup s'approprie la figure de l'Aryen germanique de la propagande nazie, ce qui le conduit par la suite à sa vision mythifiée d'une SS européaniste. Invoquant l'origine nordique mythique commune, il dilate la conception du nord-aryen et l'étend à l'ensemble de l'Europe, contrairement au racisme national-socialiste qui demeurait très germano-centré. Cet aménagement apporté au racisme officiel du IIIe Reich fonde l'identité européenne telle que Saint-Loup la définit, et lui permet d'ébaucher l'espoir d'un renouveau européen porté par le régime hitlérien. Car dès lors, le combat racial que mène le IIIe Reich dépasse le cadre allemand et embrasse toute l'Europe blanche, que Saint-Loup s'efforce de rattacher à ce qu'il appelle le « germanisme occidental »[70]. Ainsi la SS, définie comme un

---

[67] *Les SS de la Toison d'Or, op. cit.,* p. 341.

[68] On pense évidemment à une évocation implicite des Juifs qui, dans la mythologie raciste occidentale, selon une tradition héritée du Moyen Age, sont par excellence la minorité profiteuse, parasite et manipulatrice.

[69] Formule que Saint-Loup s'approprie et cite à plusieurs reprises dans l'ouvrage, par exemple « avant de refaire l'Europe en suivant la race au lieu de drapeau, il s'agissait de gagner la guerre ! », *Les SS de la Toison d'Or, op. cit.*, p. 218.

[70] On trouve l'expression dans le paragraphe final du premier chapitre des *SS de la Toison d'Or, op. cit.,* p. 26 : « Joris van Severen le seigneur pauvre, Léon Degrelle, Johannès Thomasset, trois hommes au-dessus du temps, comme Hitler. Ils vont tenter de redonner au germanisme occidental la place qu'il occupait au XVe siècle, c'est-

corps d'armée fondé sur la race[71] et non la nationalité, devient le symbole et l'instrument de cette quête de l'Europe racial au-delà des drapeaux et des frontières nationales.

C'est notamment dans *Les SS de la Toison d'Or* que Saint-Loup défend l'idée que la « Waffen-SS européenne »[72] participe d'un projet européen[73] :

> « On (…) voit se dessiner une Europe dans laquelle on trouve la part de liberté et la part de contrainte permettant de stopper la décadence biologique de ses peuples et de conserver les inégalités fondamentales imposées par la nature, car elle reste dominée par les nouveaux chevaliers de la Toison d'Or de la Waffen-SS internationale ; elle assure au germanisme la première place en donnant à la race la primauté sur le drapeau, politique totalement opposée à celle que l'Europe suit de nos jours. »[74].

Selon Saint-Loup la SS avait pour ambition d'opérer une recomposition de l'Europe sur une base raciale : « L'Europe aryenne est en train de se rallier au Führer ! Les Danois, Flamands, Hollandais, Norvégiens, même des Suisses, veulent entrer dans la SS. Le Reichführer Himmler prépare les structures d'accueil. »[75]. En effet Saint-Loup ne considère pas la Waffen-SS comme un corps d'armée comme un autre, mais comme un mouvement politique révolutionnaire :

> « De leur côté, Degrelle et la Waffen-SS ne se battent pas pour un roi de Prusse qui transformerait toute l'Europe en Allemagne impériale et impérialiste, mais pour un équilibre continental basé sur la reconnaissance de libres ethnies fédérées sous la direction des nouveaux chevaliers de la Toison d'or. En 1944, la Waffen-SS est déjà organiquement une fédération de guerriers comptant une bonne moitié de non-Allemands qui représentent l'impulsion d'un même sang lié à des sols différents. »[76].

à-dire la première. Je rapporte dans cet ouvrage leurs aventures, aussi étonnantes que leur dessein et celles des dizaines de milliers d'hommes qui les suivirent dans un combat gagné par la Russie et l'Amérique, perdu par l'Europe. », la fin de la phrase assimilant sans ambages l'Europe à l'Europe allemande nazie.

[71] « cette sorte de cordon ombilical qui unira presque biologiquement les volontaires de la SS, lien traduisant une commune conception du monde impossible à trancher uniquement que par la mort », *La Division Azul*, *op. cit.*, p. 205.

[72] *Les SS de la Toison d'Or*, *op. cit.*, p. 288.

[73] En effet la quatrième de couverture annonce d'emblée : « cet ouvrage révèle une nouvelle face cachée de la guerre où, dans ce que d'aucun considèrent comme une utopie, une certaine Belgique réalisa enfin son unité (et suscita une épopée) à l'étiage d'une Europe perdue mais non encore retrouvée. ».

[74] *Ibid.*, p. 307.

[75] *Ibid.*, p. 53-54.

[76] *Ibid.*, p. 281.

Ainsi dans les romans de Saint-Loup la SS incarne la première tentative dans l'histoire de pratiquer une biopolitique raciale à l'échelle du continent, participant d'une volonté de retour à l'âge d'or symbolisé par le mythe de Thulé.

En définitive, Saint-Loup fonde sa vision de l'Europe sur une interprétation de l'histoire qui doit beaucoup aux théoriciens du racisme national-socialiste. L'Europe se définissant ainsi comme la nation des Aryens, les descendants des Hyperboréens. Dès lors il s'agit de « refaire l'Europe » en renouant avec cette origine glorieuse, c'est-à-dire en court-circuitant les Etats-nations, créations artificielles de l'histoire. La vision européenne de Marc Augier découle donc de son racisme, de sa conception d'une essence européenne raciale à la source de son identité et donc de ce qui la différencie de ses voisins.

Première partie.

La vision politique de Saint-Loup, l’Europe des patries charnelles.

« les mouvements nationalitaires qui vont simultanément ébranler le vieil édifice étatique européen se présentent (…) d'abord comme l'affirmation d'une renaissance : c'est par rapport à l'image, idéologiquement reconstruite, d'une nation disparue de l'histoire, mais dont on entend retrouver la mémoire, exalter la grandeur passée, que se trouve légitimé le combat à entreprendre pour en assurer la résurrection. »

Raoul Girardet[77]

[77] Raoul Girardet, *Mythes et mythologies politiques*, Paris, Seuil, 1986, p. 104.

« Mobilisant force ressources culturelles, la figure de l'Europe des années d'Occupation naît donc au carrefour des impératifs de la guerre totale nazie, de l'offre de compétences d'une couche spécialisée de clercs et d'une dynamique déjà établie de l'idée européenne. Comme on s'y attend, cette Europe se définit d'abord négativement par le sombre portrait stéréotypé de ce qui s'oppose à elle. »

Bernard Bruneteau[78]

[78] Bernard Bruneteau, *« L'Europe nouvelle » de Hitler. Une illusion des intellectuels de Vichy*, Editions du Rocher, 2003, p. 112.

Chapitre II.
L'Europe bastion.

Si Saint-Loup fonde sa définition de la communauté politique sur un critère racial, c'est bien que son œuvre souhaite renouer avec les fondements du politique. Ce que cherche l'auteur du cycle des patries charnelles, c'est un critère de sociabilité qui ne puisse être remis en cause, et donc une communauté politique qui soit immanente. Afin de plaider dans le sens d'une affinité fondamentale qui unirait les peuples européens au nom d'une proximité ethnique, Saint-Loup use d'un mythe politique puissant, celui de la communauté assiégée. Il convoque ainsi dans ses romans ce mythe politique particulièrement mobilisateur précisément avec l'ambition de mettre en perspective une communauté des peuples européens. Communauté qui serait fondée sur une conception commune de la civilisation en contrepoint d'un ennemi mortel dont l'ambition maléfique serait de corrompre la substance même de la civilisation européenne.

Ainsi la communauté politique, qu'elle soit l'Europe nazie ou une tribu alpestre, doit protéger un espace humanisé, l'*oekoumène*, de la bête indomptée provenant des marges incertaines de l'espace civilisé, ces confins que les anciens Grecs nommaient l'*eschatiè*, pour les distinguer de l'espace cultivé et peuplé d'hommes, la *chora*. Suivant cette distinction, la civilisation européenne pensée par Saint-Loup se définit en contrepoint de l'altérité qui met en danger sa survie. Et celui-ci esquisse une conception territoriale de l'identité de l'Europe la distinguant face à une altérité englobante et menaçante.

Cette vision d'un monde cloisonné, divisé entre un espace lumineux, favorable au développement de la civilisation, et un monde obscur, sauvage et incertain, s'incarne notamment à travers l'exemple de la Seconde Guerre mondiale et des combats sur le front russe, faisant de ce conflit une lutte totale entre deux conceptions du monde et deux modèles de civilisation différents. Bref, entre deux humanités concurrentes.

1. La steppe ou les limites de l'Europe.

Sur le front de l'est, dans la steppe russe, le soldat européen des romans de Saint-Loup marche dans les traces de Marc Augier et découvre la ligne de fracture entre deux univers. La frontière n'est donc plus seulement politique mais civilisationnelle, qui marque ainsi une césure fondamentale, et témoigne de la conception de Marc Augier du cosmos comme d'un multivers, partagé entre le monde civilisé européen et le monde sauvage asiatique. Un monde favorable à l'homme européen et un monde qui le menace.

a. Le péril oriental.

Au cours de ses romans militaires, Saint-Loup donne une description constante de l'adversaire du IIIe Reich. Il fait de l'URSS, et plus globalement de l'Orient, un ennemi irréconciliable, qui lorgne du côté de l'Occident sur lequel il s'apprête à se déverser.

> « Un chant se précise, très doux, et ce message de mort n'a rien d'effrayant, porté par les syllabes d'une langue aux inflexions enfantines. On croirait entendre la mer gagner sur le sable, au début de la marée montante, par grand beau temps. Et les quatre commandants de compagnie restent immobiles, comme envoûtés par ce chant de l'armée rouge en marche vers eux… »[79]

Ainsi selon Saint-Loup la Russie s'assimile à l'Orient, à un gigantesque continent asiatique qui effraie par sa taille et son exotisme sauvage, deux caractéristiques qui en font une menace pour l'Europe civilisée qui paraît alors être l'exutoire naturel de ce continent oriental, mu par son instinct plutôt qu'un plan stratégique précis :

> « Ce qui rampe vers eux, à travers la plaine, à la fois de face et de flanc, sortant de l'horizon bleui par la vapeur qui monte du sol sous l'effet d'une chaleur intense, apparaît absolument terrifiant. C'est la vague d'hommes, de bêtes et de machines qui s'est formée à quinze mille kilomètres dans l'est, vers le détroit de Béring ; a roulé à travers tout un continent en grossissant, s'enrichissant de nouveaux hommes, de nouvelles machines, chaque fois qu'elle passait par une ville, une usine, une mine, un puits (sic) de pétrole, et ils sont innombrables ces puits, ces usines, ces mines, car la patrie des prolétaires est la plus riche du monde ! La vague déferle maintenant vers les rivages du golfe de Finlande et il apparaît tout de suite évident que rien ne peut l'arrêter sauf la mer. Impossible de découvrir une

[79] Saint-Loup, *Les Hérétiques*, Paris, Presses Pocket, 1972, p. 120 (la première édition date de 1965, aux Presses de la Cité).

préméditation militaire à travers ces mouvements de la vague. Tout progresse en même temps, chars de combat et canons d'assaut, soldats de la garde et primitifs sibériens, pionniers et paysans, cavaliers supérieurement équipés et partisans montant à cru de minable haridelles, canons et mitrailleuses, tandis que sur les collines tombent du ciel des avions d'assauts américains et les vieilles « machines à coudre » en bois et toile, inlassablement rafistolées et remises en service depuis 1941. Pour stopper ce continent qui s'est mis en marche vers l'Europe, le 3e corps germanique se trouve seul, appuyé par les milices estoniennes. Ce 3e corps est formé de l'élite de la race blanche qui a pris l'habitude de dominer le monde et d'imposer sa civilisation. »[80].

Au cours de cette description, où les armées incarnent les entités géopolitiques[81], la contre-offensive soviétique est perçue par Saint-Loup comme le combat de l'Orient contre l'Occident. Combat dont sont rendus responsables l'Orient et son irrépressible appétit de conquête. Dans cette perspective l'Occident devient le point d'impact inévitable de cette vague que rien ne pourra arrêter sinon la mer. La lutte est donc pensée comme nécessaire, inéluctable car mécanique. Il faut aussi noter l'aspect foisonnant et cosmopolite que Saint-Loup donne à l'armée orientale. La description met en scène une armée disparate et pléthorique, mise en branle par un mouvement spontané : « impossible de découvrir une préméditation militaire à travers ces mouvements de la vague ». La narration accentue le gigantisme, l'aspect mystérieux et exotique, d'une armée qui représente tout un continent, incommensurablement plus vaste et riche que l'Europe et les maigres troupes qui s'opposent à la déferlante…

De fait, Saint-Loup se réapproprie clairement le *topos* de la « défense de l'Occident »[82], dont le mythe est inauguré par le récit de la bataille des Thermopyles[83]. On peut même interpréter les romans militaires de Saint-Loup comme une réécriture de ce thème. En effet Saint-Loup retrace les combats du front de l'Est vus du côté allemand en usant et abusant d'une tonalité tragique qui tient au dénouement des combats, fatalement défavorable au camp germanique, décrivant ainsi le sacrifice héroïque de la SS européenne afin de sauvegarder le continent européen et son identité. Ainsi retrouve-t-on le mythe spartiate de

---

[80] *Les SS de la Toison d'Or, op. cit.*, p. 286.

[81] « L'armée est à l'image de la nation », écrivit Jean Mabire dans son article « Les soldats », *L'esprit public*, mars 1964.

[82] On doit l'expression à Henri Massis, dont c'est le titre d'un ouvrage publié en 1927. L'expression est reprise dans le titre d'une revue fondée et animée par Maurice Bardèche, de 1951 à 1982 et qui fut l'organe en langue française du Mouvement social européen constitué au congrès de Malmö. Marc Augier a d'ailleurs participé au mensuel dans le numéro 136 de mars 1976, pp. 72-73, sous la forme d'une tribune libre intitulée « Vers une Europe des patries charnelles ? », tribune citée dans les annexes, p. III.

[83] Bataille dont on doit notamment le récit à Hérodote dans *L'Enquête*.

manière explicite dans le roman *Les Hérétiques*, où Saint-Loup compare un Français de la division Charlemagne recevant la croix de fer d'un lieutenant allemand à « un guerrier grec qui défend les Thermopyles »[84], mais aussi dans *Les SS de la Toison d'Or* :

> « Vers 9 heures du matin, un certain nombre de T 34 venant du Nord ou remontant de Morency arrivèrent au contact. Les derniers chars allemands firent front. Degrelle, qui les vit se déployer, gardera de leur sacrifice, qui sauva les rescapés de Tcherkassy, un souvenir inoubliable. Dans le cœur de ce poète, malgré le désarroi de l'heure, chantait un Homère moderne célébrant ces jeunes Grecs des Panzers, impeccablement sanglés dans leur courte veste noire à liseré d'argent, coiffés d'un simple calot pour que la tête de mort qui l'ornait pris tout son sens d'acceptation tranquille, avec le buste émergeant de la tourelle, s'offrant à tous les coups, la croix de chevalier de la croix de fer souvent pendue au col. Ils balayaient l'étroit couloir des Thermopyles dans lequel l'exode armé s'engouffrait. Ils détruisirent ou refoulèrent les blindés russes derrière l'horizon, mais aucun d'entre eux ne revint jamais. »[85].

On relève aussi le mythe de façon plus implicite : « Bridoux, fils de secrétaire d'Etat à la guerre du gouvernement français, ancien instructeur du Cadre Noir de Saumur, était un entraîneur d'homme et un « homme de cheval » décidé. Il jouissait d'un grand prestige depuis qu'à la tête de 400 hommes il avait contenu l'Armée rouge, pendant trente-six heures, à Bobr. »[86].

De même, dans *Les SS de la Toison d'Or*, Saint-Loup fait intervenir Cyril Verschaeve, qu'il présente comme un « prêtre national-socialiste » et comme un véritable père spirituel de la collaboration flamande. Il lui fait évoquer Kynegyros, le frère d'Eschyle, qui s'est battu contre les Perses à Salamine, faisant bien évidemment le parallèle entre cette bataille et le front russe, ce qui aboutit à concevoir la Seconde Guerre mondiale comme un énième avatar de l'éternel affrontement entre Orient et Occident :

> « Comme vous, sur le Volkhov, contre les Russes, les grecs se battaient à un contre dix. Xerxès croyait en sa victoire, comme Staline en la sienne. Le courage inébranlable des Grecs, l'idéal élevé qui les soutenait, leur donna au contraire la victoire sur la masse inerte et sans âme, comme il la donnera dans cette guerre aux porteurs de la foi chrétienne et hitlérienne sur les tenants de la soumission marxiste. (…) Tu as mérité ça [la croix de fer de Juul Geurts] par une suite d'exploits sans doute comparable à ceux qui permirent aux Grecs de gagner à un

[84] *Les Hérétiques*, *op. cit.*, p. 307.
[85] *Les SS de la Toison d'Or*, *op. cit.*, p. 261.
[86] *Les Hérétiques*, *op. cit.*, p. 94.

contre dix la bataille de salamine. Je suis persuadé que tes camarades et toi ferez mieux encore et que l'histoire placera un jour sur le même plan les héros grecs, ceux de la milice gantoise, et ceux de la légion SS Flandern. »[87].

Saint-Loup s'attache donc à mettre en perspective un continent asiatique aux contours vagues, tour à tour désigné par les termes « Russie », « Asie », « Orient »… suscitant ainsi chez son lecteur le sentiment d'un ennemi divers et foisonnant, englobé le plus souvent sous la désignation d'« Orient » afin de rendre cette altérité davantage floue et menaçante. Or Bernard Bruneteau nous rappelle combien cette assimilation de la Russie à un Orient exotique et a-européen est classique dans la littérature des intellectuels européistes des années noires[88]. La plume de Saint-Loup met donc en mots une conception de l'Orient datant de la période où Marc Augier écrivait dans l'hebdomadaire collaborationniste *La Gerbe*. Le romancier continue l'œuvre du propagandiste de l'Occupation, faisant jouer les mêmes thèmes.

Il faut ici analyser l'usage que fait Saint-Loup du terme « Occident ». En effet celui-ci renvoie davantage que celui d'« Europe » à une définition fondée sur une identité liée à la chrétienté latine. Or même s'il se ménage souvent le christianisme et plus encore le catholicisme[89], Saint-Loup plaide constamment pour le « paganisme éternel », religion traditionnelle des patries charnelles. Voici pourquoi dans son œuvre il préfère généralement le terme d'« Europe », seuls les romans militaires traitant de la Seconde Guerre mondiale faisant exception. Partant, nous interprétons son usage généreux du terme d'« Occident » au cours de ces seuls romans militaires comme la volonté délibérée de Saint-Loup de faire jouer le terme en l'opposant à celui d'« Orient », ceci afin de convoquer la mémoire européenne du mythe de la défense de l'Occident, des Thermopyles à Stalingrad, en passant par Poitiers ou encore le siège de Vienne.

Et à l'image des Thermopyles, la geste militaire d'une SS désespérément héroïque sur le front russe, avec ce qu'elle comporte de dénouement tragique pour le parti hitlérien, donne à voir l'opposition entre deux mondes perçus comme antinomiques.

b. Les limites de la civilisation.

---

[87] *Les SS de la Toison d'Or, op. cit.*, p. 187.

[88] Voir Bernard Bruneteau, *« L'Europe nouvelle » de Hitler. Une illusion des intellectuels de Vichy*, Editions du Rocher, 2003, p. 119-120.

[89] Le catholicisme étant présenté comme un particularisme culturel des engagés espagnols dans *La division Azul*, une doctrine traditionaliste opposée au monde moderne dans *Plus de Pardon pour les Bretons*, comme l'héritier du paganisme alpin dans *La peau de l'Aurochs*, ou encore comme compatible avec les idéaux de la SS dans le romans *Les Hérétiques*.

Dans le roman *Les SS de la Toison d'Or* on peut lire qu'au contact de l'immensité de la Russie, « [les membres de la division SS flamande] prennent la mesure d'un continent qui n'appartient plus à l'Europe et se sentent une âme d'explorateurs. »[90]. En effet c'est dans la steppe russe que l'homme européen fait l'expérience de la sortie de son oekoumène, cette rencontre avec la Russie asiatique le conduisant à parcourir un monde inhospitalier, et par là à la prise de conscience de ce qui distingue l'Europe du continent des steppes : la civilisation. Civilisation dont Saint-Loup fait une caractéristique de l'homme blanc, inscrivant sa vision de l'Orient dans la conception d'un territoire sauvage. Ainsi dans un autre passage des *SS de la Toison d'Or*, à la description des horreurs des combats suit la description d'un paradis terrestre renvoyant au mythe d'un âge d'or pastoral figé et aux mythiques figures de l'Arcadie et de l'Eden :

> « Entre deux avances, deux tempêtes, le Caucase opposait, à l'horreur organisée par les hommes, des visions d'Arcadie, brossait des tableaux parlant de mondes au soir du septième jour. L'automne déployait sur les pentes l'or des rideaux forestiers, semblait accrocher aux parois rocheuses des peaux de bêtes sauvages en train de sécher. Torrents blancs d'écume bondissant de couloir en couloir pour rallier les rivières aux profondeurs noires. Buissons roux. Vers cinq heures du matin, le jour investissait les sommets. Paresseux, le brouillard traînait dans le fond des vallées aux méandres compliqués, dense et couleur de petit lait. Les hauts sommets en émergeaient comme des îles, puis l'un après l'autre, les sommets plus modestes surgissaient en terres de légende jadis englouties par les eaux, prêtes à revivre. »[91].

En effet dans ce passage l'Est est représenté comme une terre naturelle, un « Far East », encore sauvage, épargnée par la civilisation. La Russie est donc rejetée par Saint-Loup hors du monde civilisé, elle représente un espace encore vierge de l'empreinte de l'humanité, ce qui conduit à dévaluer les Russes, à les ravaler au rang « d'hommes de la nature épargnés par la civilisation »[92].

Conséquence de cette conception de l'Est comme d'un territoire encore pur de toute civilisation, la prise de contact avec l'altérité orientale se révèle en creux, à chaque fois que

---

[90] *Les SS de la Toison d'Or, op. cit.*, p. 107.
[91] *Ibid.*, p. 173.
[92] *Les Hérétiques*, p. 27.

l'invasion germanique est assimilée à une entreprise civilisatrice[93]. Le front russe devient le front pionnier de l'Europe, à l'image de ce que put être le Far West américain, et en miroir de ce que projette de faire la Russie conquérante après Stalingrad. Ainsi dans *La Division Azul*, Saint-Loup décrit les conditions misérables de détention des prisonniers espagnols dans les camps de prisonniers russes, y voyant une façon de laisser mourir les détenus sans déroger à la convention de Genève, « calcul vieux comme le monde, appliqué par les Yankees pour liquider les Indiens possesseurs de l'espace vital qu'ils désiraient s'approprier. »[94]. La confrontation sur le front russe devient celle de deux civilisations se disputant un même espace qu'elles désirent s'approprier et territorialiser selon leurs conceptions respectives de l'homme et de la société. Aussi le front russe devient-il le front pionnier de la civilisation face à la barbarie asiatique. Ce point est encore plus explicite dans un passage des *SS de la Toison d'Or*, où Saint-Loup détaille les projets du IIIe Reich et sa volonté de civiliser l'Est de l'Europe :

> « Chaque armée de soldat traîne derrière elle une armée de techniciens prêts à remettre en service les puits de pétrole de Bakou et le pipe-line de Maïkop ; de cheminots prêts à ramener l'écartement des voies ferrées à la norme occidentale, de colons prussiens, saxons, et surtout hollandais, capables de faire de l'Ukraine le grenier à blé de l'univers et qui représentent des sociétés anonymes ou coopératives fiévreusement constituées. Viennent aussi les ingénieurs spécialisés en autoroute, car Hitler a déjà tracé sur la carte les grands axes des voies rapides qui iront de Berlin à Moscou et Vladivostok »[95].

L'extrait semble illustrer la phrase de Fabre-Luce, « Quand le soldat né sur les bords du Rhin avance au-delà de la Vistule, c'est la frontière de notre civilisation qu'il déplace »[96], mais surtout les mots de Saint-Loup font écho à l'article « Nouveau retour d'URSS », que l'on trouve dans *La Gerbe* du 3 juin 1943, où Marc Augier voit dans les discontinuités du réseau ferroviaire le symbole du choc de deux civilisations, de deux mondes, lorsqu'il fait

---

[93] Et l'offensive germanique est assimilée par Saint-Loup à une opération européenne : « Hitler a confié à l'ambassadeur Rhan qui me rapporta le propos quelque jours plus tard : « Je suis en train de conquérir les Indes européennes. » Le Prométhée déchaîné qui prétend établir un ordre durable pour mille ans ne travaille pas uniquement pour l'Allemagne mais l'Europe entière, un seul pays ne pouvant mener à bien cette lutte de géants contre la vacuité russe et sibérienne. » in *Les SS de la Toison d'Or*, *op. cit.*, p. 149. Cette citation témoignant du parti pris de Saint-Loup : face à l'URSS, le IIIe Reich se bat autant sinon plus pour l'Europe que pour l'Allemagne.

[94] *La Division Azul*, p. 199.

[95] *Les SS de la Toison d'Or*, p. 149.

[96] Alfred Fabre-Luce, *Journal de la France août 1940 – avril 1942*, Paris, Imprimerie JEP, 1942, p. 266, cité par Bernard Bruneteau, *« L'Europe nouvelle » de Hitler*, op. cit. , p. 119.

référence aux « cheminots [européens] prêts à ramener l'écartement des voies ferrées à la norme occidentale »[97]. Saint-Loup perçoit donc la poussée germanique vers l'Est entamée avec la conquête militaire de l'opération Barbarossa comme une mission civilisatrice qui repousserait les limites de l'oekoumène de l'humanité européenne.

La barbarie asiatique prend en effet d'abord l'apparence d'un décalage technologique. Ainsi, lorsqu'un prisonnier russe est renvoyé dans ses lignes pour qu'il puisse ramener des informations, on le paye de ce service avec un briquet. L'anecdote permet à Saint-Loup de dresser un portrait naïf et enfantin du Russe et de son « regard émerveillé » devant le briquet : « L'enfant des steppes de Samarcande passe une journée merveilleuse, allumant et soufflant sans répit la petite flamme… Le lendemain, on le retrouve plongé dans l'affliction la plus profonde. ». Effectivement le briquet est épuisé et un Belge « rencontre des difficultés insurmontables pour lui expliquer ce qu'est une pierre à briquet, et comment on la remplace. Par contre, dès qu'on en fait la démonstration sous ses yeux, il devient capable de la répéter aussitôt correctement et, de même qu'il s'est adapté à la manœuvre d'un canon dans l'armée rouge, il se met à utiliser très vite une fourchette, instrument dont il ne connaissait pas l'usage avant de quitter l'Asie dans un camion de recrutement du N.K.V.D. »[98]. Partageant la même perspective manichéenne, à la fois anthropologique et civilisationnelle, on peut aussi trouver dans le roman le récit du rapport de supériorité entretenu par les soldats de la Waffen-SS avec les populations civiles. Relation où l'Européen se dessine en négatif de l'Asiate :

> « Une puissante solidarité s'installe dans les villages entre envahis et envahisseurs, ceux-ci arrivent en effet les mains vides mais riches des connaissances acquises par une civilisation supérieure. Les galettes que les femmes cuisent dans les fours ne lèvent pas, car elles ignorent l'existence du levain. Les Wallons initient alors ces pauvres gens à des techniques déjà connues de leurs ancêtres bien avant le Moyen Age ! Chose incroyable, les naturels du Kouban qui possèdent des millions d'arbres fruitiers, ne savent pas les greffer et se contentent de ramasser leurs minuscules fruits sauvages ! Les paysans wallons leur enseignent les procédés qu'un enfant de douze ans connaît déjà dans la banlieue de Bruxelles. Une fois de plus se vérifie l'adage : « Orient moins Occident = zéro ! » »[99].

---

[97] « Cette simple constatation d'une incompatibilité technique avec un matériel européen qui possédait déjà des normes communes avant 1939 ne révèle-t-elle pas, avant la lettre, l'existence de deux échelles de vie, de deux conceptions différentes, qui divergeaient même dans les techniques ? […] Deux mondes ! », cité par Bernard Bruneteau, *« L'Europe nouvelle » de Hitler*, op. cit. , p. 120.
[98] Les SS de la Toison d'Or, op. cit., p. 132.
[99] *Ibid.*, p. 152.

Dans ce passage, extrait d'un roman qui se veut le viatique de la geste SS, et l'on sait que la SS incarne précisément pour Marc Augier ce que la civilisation européenne a de plus pur, on retrouve la figure d'un Européen supérieur et porteur de civilisation. Ici Saint-Loup s'inscrit pleinement dans la tradition européenne d'une définition euro-centrée de la civilisation, considérant l'Europe comme l'étalon de la culture. En effet le concept de civilisation a été forgé au milieu du XVIIIe siècle par opposition à celui de sauvagerie. Distinction qu'entretient Saint-Loup lorsqu'il dresse le portrait de l'Europe face à celui de l'Asie barbare. Il s'inscrit aussi dans une continuité de la tradition européenne de se définir comme le foyer de la civilisation, tel que le rappelle Norbert Elias dans son ouvrage *Über den Prozess des Zivilisation*[100], où il remarque qu'au XIXe siècle la notion de civilisation a fini par symboliser le sentiment de supériorité de l'Occident, persuadé de la supériorité de ses normes. Ce tournant conceptuel se produit alors que les Européens s'apprêtent à « civiliser » les indigènes des territoires qu'ils étaient en train de coloniser. Et les romans de Saint-Loup illustrent pertinemment cette perspective d'une opposition entre civilisation et sauvagerie, lorsque qu'il décrit l'opération Barbarossa comme une volonté de dilater le territoire de la civilisation européenne.

Mais en fin de compte, l'avancée civilisatrice allemande et européenne se retourna contre l'Europe : « Tout se voyait désormais modifié dans le rapport des forces en présence sur le front Nord. Les Russes ne reculeraient plus désormais, car ils se trouvaient maintenant supérieurs en effectifs et en puissance de feu. Une fois assimilé le génie stratégique allemand, ils posséderaient tous les moyens de prendre l'offensive. »[101]. Car en effet il faut bien expliquer la victoire finale de ces « sous-hommes » asiatiques ! Saint-Loup présente trois explications. La première est celle que l'on vient d'énoncer : les Russes ont appris au contact des Européens, se sont imprégnés du génie germanique et européen, et ont retourné les armes de la civilisation contre elle. Argument où l'image de l'Européen se calque sur celle de l'Aryen fécondant la terre orientale ingrate. Ensuite, le Russe fait la différence au moyen de sa barbarie qui dépasse celle des Européens et le favorise dans le feu du combat[102]. Enfin Saint-

---

[100] Norbert Elias, *Über den Prozess des Zivilisation*, en deux tomes, publiés en 1939, traduits sous les titres : *La civilisation des mœurs* (t. 1) et *La dynamique de l'Occident* (t.2).
[101] *La Division Azul*, *op. cit.*, p. 52.
[102] « Il faut croire qu'Espagnols et Russes portaient encore en eux, intacte, toute la jeunesse de leurs races, le potentiel d'une sacro-sainte barbarie indispensable à l'aube des temps, quand les premiers hommes se trouvaient minoritaires au milieu des bêtes et des forces naturelles déchaînées. Mais, sur ce plan, les Russes l'emportent. » *La division Azul*, *op. cit.*, p. 150, mais aussi : « Comme tous les chefs de la Waffen-SS, armée révolutionnaire,

Loup présente les Russes comme privilégiés, car mieux dotés en armement et en ressource de tout ordre, ainsi même si « chaque fois qu'Ivan [sobriquet désignant les Russes] prétendait combattre à matériel et effectifs égaux, l'armée hitlérienne en effet n'en faisait qu'une bouchée. »[103], les Russes surclassent les Occidentaux grâce à leur matériel[104] et leur nombre. Ainsi, bien qu'il défende l'idée de la supériorité fondamentale de l'Occident sur l'Orient, Saint-Loup parvient à donner une explication à la victoire soviétique.

c. L'incompatibilité irréductible entre Orient et Occident.

Considérer le front oriental comme le théâtre de la lutte entre deux civilisations aboutit inévitablement au constat d'une incompatibilité irréductible entre ces deux modèles civilisationnels antinomiques. Ainsi dans ses romans, Saint-Loup représente l'URSS comme une menace mortelle, mettant en danger l'essence même de l'Europe telle qu'il la définit. Ainsi lorsque approche la fin de la guerre concomitamment de l'avancée irrésistible des troupes soviétiques, les femmes allemandes ont fait leur choix, « Elles savent que, tôt ou tard, les Huns motorisés les rejoindront. Elles seront donc violées. Mais si une demi-douzaine de brutes peuvent toujours violer une femme, jamais l'une d'entre elles ne fera un enfant à son image si elle est déjà enceinte, ne fusse que de vingt-quatre heures ! C'est ainsi que d'immenses foules de femelles blanches ont choisi, bon gré mal gré, de donner à l'éternité qu'elles sont chargées d'assurer la couleur de leur race. »[105]. C'est ainsi qu'elles choisissent

---

Gille a compris que l'avenir appartenait aux peuples qui venaient de l'est, parce que plus barbares, et que pour les stopper il s'agissait de leur opposer une barbarie supérieure. » in *Les SS de la Toison d'Or, op. cit.*, p. 249. Citations qui témoignent d'une opposition entre civilisation et barbarie pour le moins ambiguë : les civilisés, censés être plus intelligents et davantage sophistiqués, devraient adopter la barbarie comme arme contre cette même barbarie...

[103] *Les Hérétiques*, p. 228.

[104] « Hitler n'avait nullement commis de faute stratégique, mais sa stratégie globale se voyait démantelée par un premier refus : celui du pétrole ! La défaite qui se préparait là, sur les pentes du mont Indjuc, n'était pas celle des peuples les moins courageux, des généraux les moins capables, c'était la défaite des plus pauvres, ceux qui ne possédaient pas le pétrole ! Dans sa profonde stupidité, l'Europe « résistante» aura besoin de trente ans pour comprendre que sa « victoire » assura la promotion de l'Asie et de l'Amérique, exclusivement, tout en confirmant sa pauvreté. Hitler s'était avancé en champion des pauvres et, sœur de l'Allemagne en paupérisme cependant, une partie de l'Europe ricanait et cherchait à le poignarder dans le dos. Trente ans plus tard, elle allait comprendre, manquant de pétrole pour gagner sa paix, ce qu'Hitler avait recherché pour gagner sa guerre qui, à la limite, était aussi la sienne ! » in *Les SS de la Toison d'Or, op. cit.*, p. 176. Idée que l'on retrouve énoncée à maintes reprises, en voici deux autres exemples : « Ce n'était pas Staline qui conduisait la révolte des pauvres contre les riches, mais Hitler. » *La division Azul, op. cit.*, p. 72, et « Les Russes n'étaient pas plus courageux que les chevaliers de la croix de fer, mais simplement plus riches. Infiniment plus riche ! » *Ibid.*, p. 141.

[105] *Les SS de la Toison d'Or, op. cit.*, p. 351. Ce passage permettant par ailleurs d'illustrer la place des femmes dans les romans de Saint-Loup. En retrait par rapport aux hommes, et essentiellement concernées par la reproduction, les « femelles » doivent avant tout être fidèles et bien choisir le géniteur de leur descendance pour trouver grâce aux yeux de Marc Augier.

les membres de la SS européenne comme géniteur de leur future descendance. « Face à l'Asie », les femmes allemandes « biologiquement inspirées » dressent « la muraille des ventres fécondés (…) Infranchissable ! »[106]. On le voit bien, Saint-Loup conçoit ce conflit comme une confrontation totale, faisant alors courir à l'Europe le risque de perdre son identité raciale, dont on sait l'importance essentielle à ses yeux. Le conflit est donc perçu comme une lutte sans compromis possible, à l'instar de ce dialogue entre deux gradés allemands, Krukenberg, le chef de la division SS Charlemagne, et Ziegler, que l'on trouve dans la dernière partie des *Hérétiques*, une fois pris connaissance du suicide d'Hitler :

> « — Alors, c'est fini ?
> — Oui, c'est fini.
> — On capitule ?
> — On ne capitule pas avec les Russes. On écrase ou on se fait écraser. »[107].

Dialogue où s'incarne la vision d'un combat total, sans issue possible autre que l'anéantissement de l'un des deux camps. Ainsi ce qui est en jeu avec le conflit germano-soviétique, dans lequel Saint-Loup voit la confrontation entre Orient et Occident, c'est la survie même de la civilisation européenne. En effet Saint-Loup perçoit cette lutte comme celle de l'Europe avec son négatif, la Russie étant décrite dans ses romans comme une anti-Europe. Ici Saint-Loup inscrit sa vision de la Russie soviétique dans celle de la propagande nazie qui fait de Hitler le héraut de la défense de l'Europe contre l'envahisseur judéo-bolchevique. En effet à partir de la défaite de Stalingrad la propagande nazie modifie son discours. Elle joue davantage sur la fibre obsidionale en même temps qu'elle assimile désormais le combat mené par le IIIe Reich à une guerre de défense européenne[108]. Cependant cette conception de « l'Asie toujours menaçante »[109] ne tient pas qu'à la propagande nazie, et

---

Reste que la scène décrite correspond aux souvenirs donnés dans le documentaire de Marcel Ophüls, *Le Chagrin et la Pitié, chronique d'une ville française sous l'occupation* (1971), par Christian de la Mazière, lui aussi ancien volontaire de la division Charlemagne.

[106] *Ibid.*, p. 352.

[107] *Les Hérétiques, op. cit.*, p. 358.

[108] « De la campagne initiale, fondée sur le mépris raciste des *untermenschen* (…) on dut passer à la dénonciation de la « menace » que faisait peser, non sur le Reich seul mais sur l'Europe, la *barbarie asiatique*. Ainsi, le 30 janvier 1943, à l'occasion du dixième anniversaire de l'arrivée du Führer au pouvoir, Goebbels proclame : « Ou l'Allemagne, la Wehrmacht allemande et nos alliés — et l'Europe avec eux — seront victorieux ; ou la marée bolchevique centre-asiatique submergera le plus vieux Kulturcontinent. ». », Yves Durand, *Le nouvel ordre européen nazi : la collaboration dans l'Europe allemande, 1938-1945*, Bruxelles, Editions Complexe, 1990, p. 274.

[109] « en fond historique les images de Jason conducteur des Argonautes, d'Alexandre le Grand, des croisades pour la libération de Jérusalem, toutes les entreprises de l'homme blanc contre l'Asie toujours menaçante, toujours tenue en respect par une poignée de héros. », *Les SS de la Toison d'Or, op. cit.*, p. 151.

on peut déceler dans ce thème la tradition très ancienne qu'ont les Européens de se définir face à l'Orient, Saint-Loup faisant de la Russie stalinienne le chef de fil de cet Orient menaçant, et définissant l'Europe comme un « anti-Orient »[110].

La tradition remonte à la confrontation avec l'Islam, représentée comme l'anti-Europe, l'Occident étant défini selon le critère de la chrétienté latine. Denis de Rougemont rappelle l'importance du mythe fondateur auquel a donné lieu la bataille de Poitiers. Dans les faits il s'agit d'une simple escarmouche, mais le récit de la bataille conduit pour la première fois à l'utilisation du terme d'« Européens » pour désigner une communauté continentale qui dut s'unir pour résister contre un même ennemi. En effet Denis de Rougemont cite la « chronique mozarabe de 754 », où « le terme d'*Européens*, pour la première fois dans notre ère, désigne une communauté continentale, celle qui englobe dans un même esprit de défense contre un même ennemi les peuples vivant au nord des Pyrénées et des Alpes »[111]. La bataille de Poitiers, les croisades, les conflits avec l'Empire ottoman, la *reconquista* espagnole… il est commun pour l'Europe de se penser comme le reflet inversé d'une altérité menaçante, la principale ayant été l'Autre musulman ou arabe[112], ceci selon une tradition remontant au moins à Hippocrate, qui décrivait la supériorité des Européens par opposition à l'Asie dans son *Traité des Airs, des eaux et des Lieux*[113]. Saint-Loup insère donc sa vision de l'Orient dans cette continuité de l'idée d'Europe, faisant de la Russie soviétique le parangon contemporain de ce repoussoir oriental, de cette anti-Europe. C'est pourquoi sous la plume de Saint-Loup l'Europe apparaît en perspective par rapport à l'altérité orientale qui figure un Autre fatalement antipathique et méprisé.

Le roman est écrit entre 1970 et 1975, et la description de l'Asie qu'il donne entre en résonance avec des expressions telles qu'on a pu en lire dans le mensuel *Europe-Action* où l'Europe blanche est décrite en contrepoint de « l'Asie innombrable et conquérante », in *Europe-Action* daté de juillet-août 1965, p. 13, cité par Joseph Algazy, *La tentation néo-fasciste en France, 1944-1965*, Paris, Fayard, 1984, p. 270.

[110] On trouve l'expression sous la plume de Claude Liauzu dans *Race et civilisation, l'autre dans la culture occidentale. Anthologie critique*, Paris, Syros, 1992, p. 47.

[111] Denis de Rougemont, *Vingt-huit siècles d'Europe*, Payot, 1961, p. 47.

[112] Le 5 juin 1900, Anatole Leroy-Beaulieu intervenait devant les auditeurs d'un congrès de Sciences Politiques réunis à Paris, son discours s'intéressait aux fondements de l'idée européenne et débutait comme suit : « L'idée d'une Union ou d'une Fédération des Etats de l'Europe n'est pas nouvelle. Elle remonte déjà loin dans le passé, jusqu'aux temps où les peuples chrétiens de notre continent prenaient en face des invasions musulmanes conscience d'une solidarité européenne. », cité par Elisabeth du Réau, *L'idée d'Europe au XXe siècle*, Bruxelles, Editions Complexe, 1996, p. 17.

[113] Cité par Denis de Rougemont, *op. cit.*, p. 36, Hippocrate se livrant à une description en miroir de l'Europe et de l'Asie, où la description géographique conduit une analyse ethnographique faisant la part belle aux mœurs européennes.

Ainsi par exemple les valeurs chevaleresques sont l'apanage des seuls combattants européens. C'est là un point important, car ces valeurs distinguent toujours, au long de l'œuvre de Saint-Loup, les héros, les modèles qui portent les valeurs que l'auteur connote positivement. C'est pourquoi on retrouve un portrait récurrent du soldat SS héroïque, défendant l'Europe et ses valeurs, mis en évidence par la comparaison avec des ennemis fourbes et inhumains. Ainsi, « les Espagnols ne tiraient jamais sur les blessés amis ou ennemis. »[114], tandis que « les Russes tirent sur tout ce qui bouge, brancardiers compris. »[115]. Saint-Loup oppose l'Europe des valeurs chevaleresques, de la droiture à la Russie aux mœurs corrompues, ce qui est un *topos* connu depuis l'antiquité romaine, où l'Orient était couramment décrit comme lénifiant. Ainsi face aux SS chevaleresques, protecteurs des populations civiles, se dessine la figure d'une Armée rouge regroupant tout ce que l'Orient peut avoir de vandales. En effet Saint-Loup donne régulièrement l'image d'une SS bienveillante, figure illustrée par le personnage du SS français Gillet qui dans le romans *Les Hérétiques* se prend d'affection pour une petite réfugiée allemande, Christa :

> « Gillet aperçut alors deux yeux qui brillaient dans l'ombre et le guidaient comme des étoiles connues. Il s'allongea près de ces yeux.
>
> - Je m'appelle Christa, dit la petite fille qui se serrait contre sa mère endormie.
>
> Elle pouvait avoir quatre ou cinq ans. Ses cheveux dessinaient, dans l'ombre, une aura de couleur de paille d'un blé mûr. Il lui donna un morceau de chocolat qu'il avait ramassé dans un camion détruit et tomba tout de suite dans un sommeil de mort, sous l'abri de la toile de tente remontée par-dessus sa tête, et qui couvrait dans une même unité menacée la femme, l'enfant et le soldat. »[116].

On le voit bien, le soldat SS fait corps avec la population des réfugiés en danger. Et au cours des pages suivantes on retrouve cette figure solidaire et amicale, lorsque « Gillet porte sa protégée sur les épaules »[117], ou que « sur les genoux de Gillet, la petite Christa se gave de chocolat pour le reste de son existence », avant que le SS ne la dépose « parmi les premiers rangs de réfugiés, ceux qui ont le plus de chance de passer (…). Il ne la reverra jamais. »[118]. Par la suite « Gillet combat pour sauver la petite Christa et sa mère du viol suivi

---

[114] *La division Azul*, *op. cit.*, p. 93.
[115] *Ibid.*, p. 50.
[116] *Les Hérétiques*, *op. cit.*, p. 235.
[117] *Ibid.*, p. 239.
[118] *Ibid.*, p. 241.

d'éventration. »[119]. Sous la plume de Saint-Loup le SS devient donc un chevalier des temps modernes, protecteur des *inermes*. Au contraire, l'Armée rouge est résolument décrite comme une armée de barbares féroces, et dans ce même roman on trouve la scène récurrente de viols collectifs. Scène si souvent évoquée qu'on n'en fera pas un catalogue exhaustif, mais suffisamment représentatif. D'emblée, l'armée russe est présentée comme une troupe de pillards au comportement absurde,

> « Ils sont déjà installés partout ! Ils couvrent les champs comme des nuées de sauterelles. Ils grouillent dans les villages et les isbas comme des cancrelats, pillant les Polonais, violant les femmes et pleurant ensuite sur leurs cadavres, crucifiant les SS aux portes des granges ou faisant sauter les enfants sur leurs genoux, volant les bottes ou donnant jusqu'à leur chemise à de pauvres vieillards qu'ils bénissent du fond du cœur en les embrassant sur la bouche ! »[120].

Et par la suite on retrouve à maintes reprises les traces d'exactions russes, au premier chef les « viols suivis d'éventration » : « L'homme gisait à quelques mètres du chariot, la tête écrasée à coups de crosse, la femme un peu plus loin, les jupes rabattues sur la tête, éventrée après une série de viols. Le bas de son corps ne formait plus qu'une bouillie rouge et bleue étalée au sommet des cuisses blanches, un amas de viscères fumants et de chairs lacérées. »[121], et des scènes semblables parsèment le roman[122]. Et de fait, la figure du héros, fondamentale dans la conception de l'homme que développe Saint-Loup et sur laquelle nous reviendrons, s'incarne uniquement dans des personnages européens, jamais chez un Russe.

Avec le front russe se révèle donc l'identité européenne en contrepoint de l'Orient. De plus, un point de non-retour est franchi : l'altérité est irréconciliable, et la relation unique que peuvent entretenir Européens et Orientaux soviétiques est celui d'ennemis mortels.

2. La vision obsidionale.

---

[119] *Ibid.*, p. 243.
[120] *Ibid.*, p. 45.
[121] *Ibid.*, p. 139.
[122] Par exemple aux pages 204 et 222.

Cette lutte sans merci entre les deux entités géopolitiques conduit Saint-Loup à rendre dans ses romans le climat d'une fièvre obsidionale, d'une ambiance semblable à celle d'une ville assiégée. Ambiance paranoïaque qui célèbre l'image d'un continent menacé.

a. L'anthropopithèque asiatique.

La conception de l'Europe comme d'un bastion, oekoumène de l'homme européen, s'illustre aussi dans les romans de Saint-Loup à travers la vision obsidionale qui est mise en avant : l'Europe doit se défendre contre un adversaire irréconciliable, rejeté au ban de l'humanité. Cette vision apparaît tout d'abord avec le portrait que Saint-Loup fait des Russes, représentés sous les traits d'un peuple primitif, aux marges de l'humanité. Le danger figuré par le Russe est celui qu'incarne la bête féroce, menaçante du fait de sa sauvagerie qui témoigne de sa non appartenance à la civilisation.

Ainsi dans *La Division Azul*, au cours d'une attaque nocturne, « Les Russes poussent leur cri de guerre que tous ceux qui l'entendirent au cours de ces années terribles ne sont pas près d'oublier (…). On pourrait croire que c'est un animal fabuleux qui lance son cri où se mêlent une telle sauvagerie et une telle harmonie que cet animal à la fois homme évolué et bête préhistorique doit être un bâtard de loup et de chanteur d'opéra. »[123]. Citation qui illustre l'image récurrente développée par Saint-Loup, image largement dévalorisante du Russe perçu comme un anthropopithèque, comme le chaînon manquant entre l'humanité et la bête féroce. Car le Russe est présenté sous les traits d'une figure animalisée et sauvage, ce qui est une autre façon de mettre en défaut son humanité, de sous-entendre son statut de sous-homme. Le Russe de Saint-Loup marque donc la frontière entre l'homme et la bête, à l'image du front militaire qui selon lui établit la ligne de fracture entre civilisation et marxisme barbare. Et cette frontière s'affirme dans les corps, celui du Russe devenant le reflet de son statut inférieur. Ainsi dans le roman *Les SS de la Toison d'Or* les Russes sont présentés comme « des géants aux yeux bridés »[124], ce qui permet d'assimiler physiquement les Russes à une population asiatique, les rendant d'autant plus exotiques et étrangers à l'Europe. De fait, dans la perspective raciste de Saint Loup la Russie signifie bien la fin de l'Europe, en même temps que celle de l'humanité aryenne. Et Saint-Loup multiplie les signes de cette sous-humanité slave. Ainsi « Après la bataille, les cochons échappés du kolkhoze patrouillent à leur tour et,

[123] *La Division Azul*, p. 44.
[124] *Les SS de la Toison d'Or*, p. 166.

de préférence, dans les lignes soviétiques. Ils se régalent de tripailles répandues sur le sol en écheveaux verts et bleus. A la tombée de la nuit, les Kirghizes réussissent enfin à capturer l'une de ces bêtes. On entend bientôt jusqu'au claquement de la langue de ces hommes devenus anthropophages par cochons interposés ! »[125]. On voit donc que les Russes, assimilés à des peuplades asiatiques[126], sont rattachés par Saint-Loup au règne animal, et déchus de leur humanité[127]. On aboutit donc à la conception d'une altérité qui n'est plus seulement civilisationnelle mais aussi biologique : « un gosier russe ne peut physiquement prononcer le « gnon » du mot de passe standard »[128], « Localiser les Russes dans l'obscurité reste relativement facile quand on se tient sous le vent de leurs unités. On les repère à l'odeur ! Mais il faut croire que les différentes odeurs portent un drapeau car les partisans localisent aussi les Wallons sans les voir. »[129]. En réalité, tout au long de ses romans militaires, Saint-Loup s'efforce de refuser aux Russes les statuts d'humains et d'Européens, statuts qui se confondent à ses yeux.

Au-delà de cette altérité physique et raciale qui le ramène à un niveau bestial, le Russe est doublement rejeté comme ennemi mortel : l'identité russe est en effet assimilée à la fois au marxisme et au judaïsme. En effet, l'impossible compatibilité est aussi idéologique, « Les jeunes gens arrivés avec le dernier bataillon de relève se demandaient si le combat contre de vrais Russes ressemblait ou non à ceux de la guerre d'Espagne contre les Russes de langue Espagnole, les marxistes ibériques. »[130], citation qui pose l'assimilation implicite de la nationalité russe à une idéologie. De plus on retrouve dans ces romans l'antienne de l'assimilation fallacieuse du judaïsme au bolchevisme, non sous la forme de longs développements, mais sous la forme d'incises et de nombreuses piques antisémites. Ainsi la Russie asiatique devient dans les romans de Saint-Loup le refuge du « sémitisme ». Saint-Loup évoque « la révolution judaïque de 1917 »[131], ou encore « Le poison bolchevique juif »[132], et dans *La Division Azul*, lorsque s'amorce le reflux de l'armée allemande : « La croix de l'Occident, portée par la IXe croisade, n'avançait plus vers l'est et l'étoile de Sion

---

[125] *Ibid.*, p. 166.
[126] *Les Hérétiques*, *op. cit.*, p. 43, où quelques SS sont faits prisonniers par des soldats russes décrits de cette façon : « Ce sont tous des Asiates : Bouriates, Kirghizes ou Kalmouks. » la ligne de fracture militaire et politique est donc aussi raciale.
[127] Et plus loin dans le roman Saint-Loup évoque des cas d'anthropophagie manifeste dans une Armée rouge en pleine déliquescence, *Ibid.*, p. 183-184.
[128] *Les SS de la Toison d'Or*, *op. cit.*, p. 102
[129] *Ibid.*, p. 254
[130] *La division Azul*, *op. cit.*, p. 164.
[131] *Ibid.*,p. 128.
[132] *Les SS de la Toison d'Or*, *op. cit.*, p. 149.

recommençait à briller dans le ciel russe. »[133]. Saint-Loup vient même soutenir l'idée selon laquelle le IIIe Reich menait une guerre avant tout contre les Juifs, guerre que ceux-ci ont finalement remportée : « [après la mort de Staline] Les médecins juifs victimes du complot dit des « blouses blanches » regagnent leur poste. C'est une victoire de la légalité sur l'arbitraire. C'est aussi une victoire juive qui rappelle que les Juifs ont aussi gagné la Seconde Guerre mondiale à ceux qui l'avaient oublié. »[134].

Le front russe est donc bien une ligne de fracture totale : raciale, idéologique, civilisationnelle… L'Orient joue donc le rôle de l'altérité irréconciliable, véritable négatif de l'Europe. Or face à cette bête soviétique et judéo-bolchevique relevant de la propagande nazie, Hitler est présenté comme le protecteur de l'Europe, Saint-Loup faisant du Führer le garant désintéressé de l'intégrité de la civilisation européenne.

b. Hitler, protecteur de l'Europe nouvelle.

Et en effet Saint-Loup fait de Hitler le protecteur de cette Europe nouvelle qu'il voit poindre, notamment sous la double rune des SS, à l'image des SS Wallons commandés par Dergrelle, qui chantent « Nous mettrons les Russes en fuite/ Bien loin derrière l'Oural »[135]. Et Saint-Loup prend une posture prophétique lorsque dans *Les SS de la Toison d'Or* il écrit : « dans quelques décennies, lorsque les « résistants » ruinés, affamés peut-être, colonisés probablement à leur tour par les peuples en voie de développement qu'ils auront imprudemment développés, comprendront que seule la victoire de la Waffen-SS sur l'Asie pouvait maintenir la place privilégiée que l'Europe occupait alors dans le monde !... »[136]. Et en effet dans ses romans militaires, Saint-Loup entonne un chant qui veut célébrer la gloire de la SS européenne comme ultime rempart devant la déferlante asiatique : « la résistance de la Waffen-SS se révèle tellement acharnée, chaque mètre de terrain est si âprement défendu, que les Russes ne réussissent pas l'encerclement de Stargard, médité puis entrepris. Après une cascade de retraites partielles, méthodiquement opérées, la ville ne sera définitivement abandonnée que le 4 mars. »[137], avec le souci de souligner l'aspect tragique de cette résistance vouée à l'échec, ce qui permet à Saint-Loup d'insister sur le dévouement et les sacrifices

---

[133] *La division Azul*, *op. cit.*, p. 139.
[134] *Ibid.*, p. 273.
[135] *Les SS de la Toison d'Or*, *op. cit.*, p. 301.
[136] *Ibid.*, p. 291.
[137] *Ibid.*, p. 340.

consentis par les soldats de la Waffen-SS. En ce sens, Saint-Loup se fait le promoteur inlassable de la propagande nazie qui, à partir de l'année 1943, axe son discours sur l'idée de défense du continent européen, faisant de la croisade anti-bolchevique un intérêt supérieur vital justifiant la collaboration.

Ainsi le front de l'Est de la Seconde Guerre mondiale symbolise pour Saint-Loup la ligne de fracture entre deux humanités inévitablement divergentes. En deçà se trouve le territoire de l'homme blanc européen, dont les meilleurs éléments défendent l'intégrité et l'identité sous le signe de la double rune. Au-delà se déploie l'immense steppe russe, avec le barbare qui l'habite, sans cesse prêt à venir conquérir l'oekoumène européen. L'identité européenne se dessine donc par rapport à un ennemi mythique dont on rejette toutes les caractéristiques.

c. La communauté assiégée, le cas des utopies alpestres.

Changeons maintenant résolument de décor. Cette vision obsidionale, qui se trouve en amont de la conception de la communauté politique que développe Saint-Loup, peut aussi être décelée dans une autre section de son œuvre dont on n'a pas encore traitée. Effectivement Saint-Loup énonce le plus clairement sa vision de la communauté politique idéale lors des récits de ses utopies archaïques alpestres, tel que l'on peut désigner *La peau de l'Aurochs*[138] et *La république du Mont-Blanc*[139]. Les deux récits sont publiés respectivement en 1954, soit au début de la carrière littéraire de Marc Augier sous le pseudonyme de Saint-Loup, peu de temps après son retour en France, un an après l'ouvrage qui faillit lui valoir le prix Goncourt, et en 1982, *La République du Mont-Blanc* étant le dernier roman qui fut publié avant la mort de Saint-Loup.

Ces deux récits partagent de nombreuses similitudes, et leurs trames littéraires sont parallèles, les deux romans semblant s'interpeller à trois décennies d'intervalle. En effet les deux récits nous transportent au cœur des Alpes, dans le pays d'Aoste, et la ligne directrice du récit est la lutte pour la constitution d'une communauté, puis pour en assurer la pérennité. Cette communauté est formée de survivants, rescapés du bouleversement qui provoqua leur retraite en altitude. Dans *La peau de l'Aurochs* la fuite se fait devant une invasion des

---

[138] Saint-Loup, *La peau de l'aurochs*, Paris, Plon, 1954.
[139] Saint-Loup, *La république du Mont-Blanc*, Lyon, Editions Irminsul, 2001 (Editions de la table ronde, 1982 pour la première édition).

« Prétoriens », envahisseurs accumulant les traits fascistes[140], puis devant l'arrivée de « petits hommes jaunes » qui viennent coloniser la vallée une fois les Prétoriens mystérieusement disparus. Une fois la communauté constituée, elle sera menacée par le monde moderne qui projette la construction d'un barrage hydroélectrique et qui parvient finalement à exproprier le village. De même, dans *La république du Mont-Blanc*, ce qui met en danger les Valdotains et les pousse à se réfugier dans leur bastion montagnard, c'est la double pression exogène du tourisme, qui synthétise toutes les caractéristiques de la société moderne, et surtout de l'immigration africaine et musulmane. On ne peut s'empêcher de penser que Saint-Loup a souhaité actualiser son livre de 1954 en fonction des menaces qu'il percevait dans la société française du début des années 1980. Ce qui est certain, c'est que dans les deux cas les sociétés claniques qui se fondent sur la proximité ethnique et selon des valeurs de dépassement de soi, d'austérité et de refus de la modernité, se constituent par rapport à une altérité irréconciliable et dangereuse, à l'image des « hommes jaunes » de *La peau de l'Aurochs* : « l'homme blanc isolé au milieu de populations jaunes était immédiatement reconnu comme ennemi ou, du moins comme étranger, et traité en conséquence… (…) [la communauté de] Prarayé restait (…) plus que jamais [prisonnière] de ses montagnes ! »[141]. Et le récit est à l'avenant, où toute fraternisation est exclue : la communauté formée par les personnages de Saint-Loup subissent cette altérité et ne peuvent la dépasser. A deux reprises, les communautés se fondent par rapport à une altérité invasive et dangereuse, qui sont exactement présentées comme le négatif de ce que veulent fonder les nouveaux affranchis valdotains. L'Autre est nécessairement un ennemi et un danger dans le monde cloisonné dépeint par Saint-Loup, divisé entre nous et les autres...

C'est dans ces deux récits que l'on a trouvé le plus précisément énoncé l'idée que Saint-Loup se fait de la communauté politique. En effet, l'auteur y décrit la construction de ces communautés qui nous paraissent devenir sous sa plume l'incarnation littéraire de la vision que Saint-Loup se faisait des fondements du politique. C'est pourquoi on défendra le terme d'utopie afin de décrire ces récits, dans le sens où l'enjeu en est de décrire une société idéale, renouant avec la pureté des origines du politique. Saint-Loup semble vouloir y rejouer la sortie de l'état de nature, aboutissant à la création d'une communauté pensée comme un recommencement sain, une communauté dont les fondements correspondraient aux

[140] Voir le deuxième chapitre, intitulé « Les Prétoriens » où l'on assiste au déboulé de ce « demi million d'hommes motorisés », structurés en « sections d'assaut ». Ces soldats sont « des hommes splendides : visages bronzés, cheveux blonds, yeux bleus ; le plus petit devant mesurer six pieds cinq pouces », qui marchent au pas en chantant, portent un uniforme et un « casque d'acier noir », se rendent responsable de déportations, et entièrement dévoués à un chef répondant au nom de César.

[141] *La peau de l'Aurochs, op. cit.*, p. 103.

fondamentaux de la sensibilité politique de Saint-Loup. Aussi pense-t-on que ces communautés alpestres incarnent le mieux la vision politique de Marc Augier, *La république du Mont-Blanc* constituant une sorte de testament littéraire autant que politique. Sans vouloir essayer une interprétation psychologisante qui n'est ni de notre ressort, ni de notre ambition, on peut néanmoins convoquer la biographie de Marc Augier et rappeler qu'il trouva précisément refuge, entre 1951 et 1953, après son exil en Argentine, dans le Val d'Aoste[142]. Ce qui permet d'ébaucher une explication permettant de comprendre pourquoi c'est dans ce lieu que Saint-Loup narre les aléas d'une communauté pensée comme un refuge, obsédée par sa survie et le rejet d'un Autre menaçant, où les chalets promettent une vie frugale mais aussi un âge d'or rassurant du fait de son immuabilité[143]. Voici peut-être pourquoi Marc Augier invoque cet âge d'or alpin au moment où il revient en France et s'est vu refuser le prix Goncourt, et aussi pourquoi c'est ici que Saint-Loup choisit d'achever son œuvre littéraire.

À travers l'exemple de ses romans militaires et de ses utopies alpestres, nous avons montré que la vision politique de Saint-Loup, tant au niveau européen qu'au niveau local, se constitue par un mouvement d'opposition, en contrepoint d'une altérité qui devient le symbole de tous les maux. Dans le vocabulaire de Marc Augier, étranger signifie ennemi. Non pas l'*inimicus*, l'adversaire avec lequel on peut se réconcilier, mais l'*hostis*, l'ennemi irréconciliable, avec lequel n'est envisageable que la guerre totale.

En réalité, le discours de Saint-Loup s'inscrit dans une continuité idéologique, l'habitude de penser l'identité européenne par rapport à une altérité partagée. C'était aussi le calcul d'Hitler et de son ministre de la propagande, Joseph Goebbels, qui fondèrent en grande partie leur argumentaire en faveur d'une « Europe nouvelle » sur la notion de « forteresse Europe », prétextant l'existence de l'Europe face au péril rouge. L'objectif de cette rhétorique étant d'arrimer le destin des pays occupés ou satellisés à celui de l'Allemagne, en faisant

---

[142] Camus (Jean-Yves) et Monzat (René), *les Droites nationales et radicales en France*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1992, p. 67.

[143] En effet dans *Pays d'Aoste*, ouvrage dans lequel Saint-Loup disserte sur les beautés et l'identité du Val d'Aoste, l'auteur donne la description d'un véritable âge d'or agraire et montagnard : « Un vallon très ouvert. Un hameau. Rien, et tout l'infini du paysage alpestre à l'état pur. Les lauzes des toits sont vieilles comme la montagne. Les étables sont des cavernes enfumées du pré-néolithique. Les petites filles ont des joues cramoisies et des cheveux de lin. Elles saluent le voyageur français et fuient très vite (…). Et, sur ce paysage figé dans son éternité – si vieux déjà ! – tombe une allégresse de temps post-diluvien… (…) Nostalgie de Paradis perdu à Rhêmes. (…) Il me suffit de fermer les yeux en écoutant la *Symphonie Pastorale* pour recréer ce coin ignoré des Alpes. La musique de Beethoven donne la nostalgie des premiers âges qui furent des civilisations pastorales. Le vallon de Rhêmes comble cette nostalgie. Il abrite une civilisation pastorale oubliée par l'évolution. » in *Pays d'Aoste*, Paris, Editions Fernand Lanore, 1975, p. 35 (Grenoble, Arthaud, 1952 pour la première édition).

jouer l'image d'un Reich protecteur devant la menace bolchevique. C'est là le sens du mot célèbre de Laval : « Je souhaite la victoire de l'Allemagne, parce que, sans elle, le bolchevisme, demain, s'installerait partout. », qui exprime bien cette instrumentalisation du sentiment obsidional.

Et ce sentiment obsidional est au cœur de la vision politique de Saint-Loup, et se répercute dans son discours romanesque, tant dans sa sensibilité européenne favorable à un continent racialement homogène fermé à toute infiltration étrangère, que dans sa conception de petites patries, communautés charnelles enracinées, dont l'existence et la survie procède précisément de leur éloignement de l'altérité et des circonvolutions du monde moderne.

« Si seulement j'avais su où était mon propre bien, je n'aurais jamais quitté ce lieu, j'aurais pu y devenir valet et être le premier parmi mes pairs. Oui, et m'enraciner comme il faut dans la vie de la campagne. »

Knut Hamsun[144]

[144] Knut Hamsun, *Sous l'étoile d'automne*, traduction de Régis Boyer, Paris, Calmann-Lévy, 1994, p. 95.

Chapitre III.
La nécessité de dépasser le cadre national.

Traditionnellement, le nationalisme constitue l'un des points de doctrine constitutifs de la définition des mouvances que l'on regroupe derrière l'appellation d'extrême droite. Ainsi Ariane Chebel d'Appollonia classe-t-elle le nationalisme parmi les postulats fondamentaux de la doctrine de l'extrême droite française du XXe siècle : « le nationalisme fait résolument et définitivement partie du corpus doctrinal de l'extrême droite et ce jusqu'à nos jours. »[145]. Aussi trouve-t-on dans l'histoire de l'extrême droite française au XXe siècle cette constante du nationalisme, présente encore aujourd'hui dans l'idéologie d'un Front National appelant à la « renaissance nationale », et ne concevant l'Europe que comme un assemblage de nations conservant leurs identités et leurs souverainetés propres.

Or Marc Augier se distingue de cette obsession nationaliste. En effet sous son nom de plume de Saint-Loup il énonce la nécessité de la construction de l'Europe, ceci afin de préserver et de faire s'épanouir ce qui pour lui est la structure politique la plus achevée : la patrie charnelle. Cette vision européenne est énoncée dès 1952, dans *Pays d'Aoste* : « Faire éclater les cadres des vieux nationalismes et fédérer tous les riches particularismes sur le modèle de la Confédération suisse est peut-être le moyen de donner à l'Europe un visage nouveau »[146]. Ce qu'annonce Saint-Loup en prenant la posture de prophète qu'il affectionne, c'est la mort de la nation, qu'il juge obsolète, et le retour à une authentique unité politique, ce qu'incarne selon lui la patrie charnelle. L'européisme de Saint-Loup naît donc d'un refus de la nation, dont il récuse la légitimité, et plus particulièrement d'un rejet de la France, perçue comme une construction artificielle de l'histoire et des hommes, là où Saint-Loup préfère fonder sa vision politique sur une transcendance. Ainsi on trouve très tôt dans son œuvre les traces d'un rejet de la nation, selon lui mosaïque politiquement illégitime car regroupant arbitrairement des peuples dont Saint-Loup eut préféré que soit conservé l'identité par un développement sympatrique.

En réalité le journaliste Marc Augier a précédé le romancier Saint-Loup, comme nous le verrons, et la prise de conscience antinationaliste de l'auteur du cycle des patries charnelles est à chercher dans la profonde émotion suscitée par le spectacle donné par la France vaincue

---

[145] Ariane Chebel d'Appollonia, *L'extrême droite en France, de Maurras à Le Pen*, Editions Complexes, 1996, p. 44.
[146] *Pays d'Aoste*, op. cit. , p. 30.

par la Wehrmacht. La prise de conscience antinationaliste de Saint-Loup est donc antérieure aux débuts de sa carrière de romancier et constitue une constante au long de cette œuvre. En effet, tout au long de son œuvre romanesque Saint-Loup vitupère inlassablement la nation et l'Etat centralisateur, mettant en scène des héros transfrontaliers témoignant de l'impéritie des frontières étatiques, et délivre au final un plaidoyer fervent en faveur de la patrie charnelle.

1. La nation est morte !

L'antinationalisme de Saint-Loup se fonde sur le rejet de la France. Non pas sur la dévalorisation de la France par rapport à l'Allemagne, Saint-Loup ne dilacère pas la France comme Drieu La Rochelle peut le faire dans *Gilles* où il décrie une France agonisant de son métissage, mais d'un refus de la nation française. La récusation emprunte deux biais : la condamnation de la France en tant que nation historique illégitime et la condamnation de Paris et de l'Etat centralisateur.

a. Antijacobinisme et opposition à la France.

Si l'on s'en tient à la définition devenue classique du nationalisme selon Raoul Girardet comme « le souci prioritaire de conserver l'indépendance, de maintenir l'intégrité de la souveraineté et d'affirmer la grandeur de [l']Etat-nation »[147], alors on peut sans hésitation considérer les écrits de Saint-Loup comme antinationalistes. En effet, ses romans laissent largement entrevoir une opposition à la nation en tant que cadre politique inadapté et incohérent. L'auteur du cycle des patries charnelles s'essaie donc à démontrer l'inconsistance de la nation. Pour ce faire il se fonde sur une vision antijacobine de l'identité de la nation française. En effet il dénonce la nation française telle qu'elle fut redéfinie par les Révolutionnaires de 1789, c'est-à-dire comme une société contractuelle rompant avec la tradition de la nation d'Ancien régime, selon laquelle pour être français il fallait répondre à un double prédicat, reconnaître le roi de France comme suzerain et communier dans la foi catholique. Cet antijacobinisme assumé lui inspire une critique acerbe de l'œuvre de la Révolution française : « aux patries charnelles qui, dans leur diversité, conféraient à la France

[147] Raoul Girardet, *Le nationalisme français, anthologie, 1871-1914*, Paris, Seuil, 1983, p. 9.

capétienne un génie intense et particulier, votre révolution de 1793 a substitué une patrie jacobine située dans l'abstrait des concepts de liberté et d'égalité ! »[148].

Cette critique de la nation française telle qu'elle fut accouchée par la Révolution renvoie à l'interprétation critique de la Contre-Révolution initiée par Edmund Burke dans ses *Réflexions sur la Révolution de France*[149], l'ouvrage phare de la contestation intellectuelle à la Révolution française. En effet, ce qui motive la virulente critique de Burke, ce n'est pas la chute de l'absolutisme, mais bien la nouvelle société qui émerge avec la Révolution, inaugurant selon lui une ère de décadence : « davantage que la fin d'un régime social et politique, la Révolution est la fin d'un monde »[150]. Ce que vilipende Burke, c'est la volonté des Révolutionnaires de rompre avec la tradition, d'avoir la présomption de vouloir créer une nouvelle société, alors que selon lui les générations doivent préserver l'héritage de leurs prédécesseurs. A la société contractuelle, « fruit de quelques intellectuels spécialisés en Raison raisonnante »[151], Burke préfère celle issue de la transcendance qu'il perçoit dans la tradition. Selon lui, ce n'est pas l'individu qui crée la société mais l'accumulation des générations, ceci en accord avec la nature propre d'un peuple. D'où sa critique d'une société révolutionnaire fondée sur des principes « métaphysiques », sur un système d'abstractions sans fondement. Dans cette perspective, la société devient une construction arbitraire, où Paris s'impose sur les provinces, les bourgeois sur les paysans. Et la critique que fait Saint-Loup de la nation française souscrit pleinement à une telle vision de la Révolution et surtout de la redéfinition de la nation qu'elle porte sur les fonts baptismaux. En effet, Saint-Loup rejoint la tradition contre-révolutionnaire lorsqu'il critique le processus de construction historique de la nation française, lorsqu'il dénonce le fait que des individus puissent créer une société. Sa

---

[148] *Nouveaux Cathares pour Montségur*, Paris, Presses de la Cité, 1969, p. 23, ces mots sont prononcés par Otto Rhan. Notons la minuscule à « révolution » et son assimilation à la Terreur.
On trouve en effet à de nombreuses reprises dans les romans de Saint-Loup des évocations sanglantes de la Terreur, à laquelle sont assimilées à la fois la Révolution dans son ensemble et la Libération. Ainsi dans *Plus de Pardon pour les Bretons*, *op. cit.*, p. 252-258, Saint-Loup narre les exactions commises par des résistants envers des personnes injustement suspectées de collaboration. Un maquisard éclaire sur les motivations de ces atrocités lorsque l'auteur lui fait dire : « On vous a raté en 1793, on ne vous ratera pas cette année. » (*Plus de Pardon pour les Bretons*, *op. cit.*, p. 255, on trouvait déjà une citation identique dans *Nouveaux Cathares pour Montségur*, *op. cit.*, p. 229). De même, dans son roman *Nouveaux Cathares pour Montségur*, *op. cit.*, p. 224-236, on assiste au même genre de scènes, dont l'objectif est clairement de ferrailler sur le champ de bataille mémoriel, faisant le récit d'une légende noire de la Résistance, célébrant les martyrs d'innocentes victimes. En effet dans les deux romans, Saint-Loup fait un catalogue larmoyant et noyé de pathos des châtiments sadiques infligés aveuglement par des résistants peu soucieux du respect des Droits de l'Homme. Résistants présentés sous un jour peu flatteur, et surtout comme les avatars modernes de la tourbe révolutionnaire obnubilée et hystérique.
[149] Edmund Burke, *Reflections on the Revolution in France* (*Réflexions sur la révolution de France*), ouvrage paru à Londres en novembre 1790.
[150] Philippe Braud et François Burdeau, *Histoire des idées politiques depuis la Révolution*, Paris, Editions Montchrestien, 1992, p. 94.
[151] *Ibid.*

définition de la patrie charnelle, on le verra, repose effectivement sur l'idée d'une société préalable à l'individu.

Mais Saint-Loup ne se contente pas de s'inscrire dans la pensée contre-révolutionnaire, il la dépasse en contestant non seulement la conception de la nation née de la Révolution, mais aussi la nation créée par les rois. Ainsi, même s'il est plus véhément contre la nation révolutionnaire née de 1789, il récuse tout autant l'idée de nation française historique. En effet Saint-Loup dénonce une continuité chronologique selon lui funeste : celle du pouvoir central parisien. Ainsi il établit une continuité entre les rois de France, la IIIe République et le régime de l'Etat français dans le roman *Les SS de la Toison d'Or*, où il expose l'idée selon laquelle Daladier, Paul Reynaud et Pétain sont liés par leur « fidélité exemplaire à Louis XI le centralisateur »[152], manifestée par leur idée de la «nécessité de maintenir l'unité française »[153]. Ainsi Saint-Loup se moque de cette continuité entre des personnes qui pourtant se veulent aux antipodes. « Même s'il l'ignorait encore, Degrelle suivait son sang, (…) et, à tout instant, la revendication raciale pouvait balayer les drapeaux, briser l'œuvre des « quarante rois qui firent la France » au profit de la République ; la dissoudre dans un océan germanique d'où elle tirait, sans jamais l'avouer, l'essentiel de son génie ! Louis XI ressuscitait donc à travers Paul Reynaud, c'est-à-dire Georges Mandel ! »[154]. Et il s'agit là d'une citation fondamentale, où Saint-Loup exprime très clairement son rejet de la France comme nation bâtie et centralisée par les rois et Paris, faisant fi de toute préoccupation raciale. On trouve un même rejet virulent de la continuité étatique française dans le roman *Nouveaux Cathares pour Montségur* avec les propos de son personnage principal, Robert Barbaïra : « Pétain mentait hier comme mentent toujours les gouvernements… Les présidents du conseil succèdent aux rois, mais la politique hexagonale ne peut changer… De Gaulle continue Blanche de Castille, Saint Louis, Richelieu, Napoléon et Clemenceau ! »[155]. Saint-Loup récuse donc la France en tant que construction incohérente née de l'histoire, amalgame illégitime sous la coupe parisienne dont le seul objectif aurait été de promouvoir le pouvoir central.

b. « Méfiez vous de Paris ! »[156]

---

[152] *Les SS de la Toison d'Or*, *op. cit.*, p. 38.
[153] *Ibid.*
[154] *Ibid.*
[155] *Nouveaux Cathares pour Montségur*, *op. cit.*, p. 343.
[156] Assistant à une réunion d'indépendantistes occitans marqués à gauche, Barbaïra ne peut s'empêcher d'intervenir lorsque certains proposent de jouer le jeu des assemblées régionales que le gouvernement veut mettre sur pieds : « Jamais l'histoire n'a mentionné un peuple redevenu libre par la mansuétude de ses

Car ce qui résume en un mot la position du romancier, son aversion de la nation, c'est le nom de Paris. En effet sous sa plume la capitale française cristallise tous les maux, et synthétise du même coup un modèle antinomique de la société rêvée par Saint-Loup. Paris signifie la France étatique, celle du pouvoir centralisateur qui cherche à imposer sa loi toujours plus efficacement aux terroirs qui l'entourent, à l'instar de l'Occitanie. C'est ainsi que le personnage d'Otto Rhan défend son interprétation de la « croisade contre le Languedoc »[157] de 1209 devant de jeunes Occitans, « vaincus par Simon de Montfort, vos seigneurs furent dépouillés de leurs fiefs, vos paysans et bourgeois soumis à la loi capétienne du Nord. Malgré plusieurs révoltes, l'Inquisition détruisit les Cathares, les Français écrasèrent votre langue et vos coutumes. Aujourd'hui encore, la France jacobine veille à ce que rien de votre passé ne dépasse le stade du folklore ! Or, le folklore est la honte d'une ethnie encore vivante et qui n'ose pas s'affirmer souveraine ! »[158]. Mais Paris est aussi condamné en tant que pôle attractif de l'exode rural, participant à la démonétisation des patries charnelles en faisant fuir la jeunesse, en contribuant à fondre les ruraux dans une société cosmopolite et partant en intégrant des individus déracinés à une modernité lénifiante, là où Saint-Loup plaide constamment pour une vie faite d'effort et de refus du confort urbain[159].

C'est pourquoi Saint-Loup laisse souvent entendre que le mal vient de Paris et de la ville en général, ce qui l'amène à condamner la désertion des campagnes et l'exode rural, comme par exemple à travers les propos du personnage de Lug, curé du village breton de Tréduron-le-vieux : le paysan ne doit pas trahir la terre, car «en reniant sa terre, cadeau de Dieu, c'est Dieu lui même qu'un paysan trahit. »[160]. On retrouve en effet dans les romans de Saint-Loup le *topos* de la dénonciation d'un exode rural qui induit déchristianisation des campagnes et fuite de la jeunesse des villages, à l'image de la description suivante, extraite de *Nouveaux Cathares pour Montségur*. Nous sommes en 1940, en Ariège :

---

oppresseurs ! Donc je vous dis : n'entrez à aucun prix dans ces assemblées. C'est un piège. Une astuce pour désarmer la violence libératrice qui s'accumule dans le Midi. Méfiez vous ! », *Ibid.*, p. 343.

[157] *Ibid.*, p. 25. Il faut faire remarquer que Saint-Loup fait du personnage de l'Allemand francophile Rhan un initiateur, porteur et révélateur de nombreuses vérités secrètes. Ceci est à lier avec le thème, central dans le roman, de l'ésotérisme, car précisément l'ésotérisme se caractérise par la divulgation parcimonieuse à un petit nombre d'initiés d'un savoir qui n'est pas appris mais révélé.

[158] *Ibid.*, p. 25. la formule « le folklore est la honte d'une ethnie encore vivante » est une antienne saint-lupéenne, qui traverse le cycle des patries charnelles. On la retrouve notamment en exergue de *Plus de Pardon pour les Bretons*, *op. cit.*, ainsi qu'à la page 337, et dans *La république du Mont-Blanc*, *op. cit.*, p. 57.

[159] « Le mal du siècle, c'était bien la ville, qui assurait une assurance contre la fatigue. » *La République du Mont-Blanc*, *op. cit.*, p. 109, ou encore « Tout ce qui vient de la ville est mauvais. », *Le Boer attaque !...*, *Commandos sud-africains au combat 1881-1978*, Paris, Presses de la cité, 1981, p. 193.

[160] *Plus de Pardon pour les Bretons*, *op. cit.*, p. 200. Voir aussi l'extrait du roman cité dans les annexes, p. XIV.

« Lorsque Guyot Peyrat revint à l'auberge de jeunesse, trois ans plus tard, il se sentit brusquement très vieux. En traversant le village il ne perçut que des voix de femmes. Les quelques hommes que le vent glacé poussait vers leurs tanières portaient des cheveux blancs. Etables et bergeries soufflaient une haleine insipide que la vie animale ne réchauffait plus.

La cloche n'a pas sonné l'angélus du soir car il ne reste qu'un seul curé pour cinq paroisses. Le vent gémit dans les hêtres et noyers chauves. Des nuages mauves courent, très vite au ras des sommets. »[161].

Description d'une campagne moribonde qui montre bien le point de vue de Saint-Loup sur les rapports entre ville et campagne : la dévitalisation des campagnes est une malédiction dont la ville est tenue pour responsable. En résumé, Saint-Loup développe l'idée qui énonce que la nation française est illégitime par manque de fondement : elle ne recoupe pas une ethnie indivise, car au contraire son identité est collective, et donc mensongère, « apocryphe » aurait sans doute écrit Saint-Loup. Car au lieu d'organiser ce pluralisme ethno-culturel, Paris joue un rôle unificateur et uniformisateur, ainsi que le présente le président de la République du Mont-Blanc :

« Paris maintient avec une hypocrisie géniale le pouvoir royal qu'il a usurpé. Le président français tente de faire cohabiter harmonieusement des peuples étrangers les uns aux autres par leur origine. Entre Basques et Alsaciens, Bretons et Provençaux, Angevins et Auvergnats, Valaisans et Bernois, Valdotains et Siciliens, il existe autant de différence qu'entre un Indien du Grand Nord canadien et un gaucho de l'extrême-Sud argentin. Cette maintenance a réussi pendant des siècles, donnant à l'hexagone français l'apparence de l'unité grâce à une langue, une administration et un réseau de chemins de fer centré sur Paris. Mais la France se trouve aujourd'hui clandestinement dirigée par un peuple orgueilleux et dominateur qui lui assigne une position mondialiste aussi séduisante que dangereuse. A ce titre, sous couvert d'appel à une main d'œuvre dont elle n'a pas besoin, la France importe des millions de représentants des ethnies les plus variées des cinq continents. Ces hommes feront souche dans le pays. Dans un siècle la carte d'identité française officialisera des ethnies radicalement différentes de ce que fut le peuple sous Louis XIV, par leurs aptitudes physiques ou intellectuelles, leur morale, leur langue, leur religion. La France, et non seulement elle mais tous les pays européens trahis par leur propre gouvernement, est en train de construire la tour

[161] *Nouveaux Cathares pour Montségur, op. cit.*,, p. 121.

de Babel dont les légendes judéo-chrétiennes ont parlé. C'est le commencement de la fin. Notre République du Mont-Blanc vient de naître et ne veut pas finir. »[162].

Paris représente donc une nation sans fondement mais aussi le cheval de Troie du cosmopolitisme, menaçant ainsi la pérennité des identités des patries charnelles. L'artificialité de la nation française se trouve résumée dans la sentence de Roger Barbaïra, personnage principal de *Nouveaux Cathares pour Montségur* : « la guerre de la France n'est pas la mienne, parce que la France n'est pas mon pays ! Je me battrai peut-être un jour pour Barabaïra ou Carcassonne, jamais pour une patrie qui n'a d'autres contours qu'idéologiques. La France n'est pas la terre de mes pères ! »[163].

Dans cette perspective, la nation française devient une construction « historiquement fondée »[164], le fruit de l'action humaine. Au contraire Saint-Loup veut opposer à l'Etat, en tant qu'institution humaine, une conception de la nation en tant qu'entité naturelle, sollicitant ainsi l'apport des théories organicistes. Aussi, Saint-Loup s'inscrit dans la tradition nationaliste de l'extrême droite française, qui postule une société préalable à l'individu, refusant la notion de société contractuelle. Mais là où Maurras défend le cadre national[165], Saint-Loup dénonce les fondements inconsistants de la nation et revendique un retour à l'échelle de la petite patrie. Ainsi Saint-Loup réactualise la doctrine traditionnelle du nationalisme de l'extrême droite française pour la conformer à la défense de la patrie charnelle régionale contre la nation, comme en témoigne cette réactualisation d'un slogan

---

[162] *La République du Mont-Blanc*, *op. cit.*, p. 153-154. Notons l'expression de « peuple orgueilleux et dominateur » dictant dans l'ombre les lignes politiques de Paris, faisant bien évidemment penser à une évocation implicite des Juifs.

[163] *Nouveaux Cathares pour Montségur*, *op. cit.*, p. 103. Faisons remarquer l'expression « la terre de mes pères », évoquant la formule barrésienne de « la Terre et des Morts ».

[164] Formule connotée négativement qui revient à de nombreuses reprises dans l'œuvre de Saint-Loup, par exemple dans *La République du Mont-Blanc*, *op. cit.*, p. 56, ou dans *La division Azul*, *op. cit.*, p. 205. Elle s'oppose à l'expression « racialement fondé », que l'on trouve par exemple dans *Les SS de la Toison d'Or*, *op. cit.*, p. 22. La distinction saint-lupéenne est synthétisée dans cette citation : « Au dessus des frontières politiques, se situent les frontières génétiques, toutes puissantes… », Saint-Loup, *Une Moto pour Barbara*, Paris, Presses de la Cité 1973, p. 205.
Précisons que, n'ayant pu nous procurer le roman *Une Moto pour Barbara*, notre seul aperçu en furent les citations données par Myron Kok dans son étude intitulée *Le thème de l'ethnie et l'idéologie nietzschéenne dans les romans historiques de Saint-Loup*, Université de Port Elisabeth (Afrique du Sud), travail réalisé sous la direction de J. de Vynck, novembre 1978, p. 176-199.

[165] Charles Maurras, *Mes idées politiques*, Paris, Editions Albatros, 1993, p. 281 : « La nation est le plus vaste des cercles communautaires qui soient, au temporel, solides et complets. Brisez-le, et vous dénuez l'individu. Il perdra toute sa défense, tous ses appuis, tous ses concours. (…) En un mot, la nation occupe le sommet de la hiérarchie des idées politiques. De ces fortes réalités, c'est la plus forte, voilà tout. », ou encore p. 282 : « La nation passe avant tous les groupes de la nation. La défense du tout s'impose aux parties. »

traditionnel de l'extrême droite française : « La France aux Français, la Savoie aux Savoyards ! »[166].

En effet, selon Saint-Loup la communauté politique ne peut être construite, elle se doit d'être immanente. C'est là que réside sa principale attaque contre la nation française : celle-ci est le fruit des efforts centralisateurs du pouvoir central parisien. L'ensemble regroupé sous la dénomination de « France » est donc artificiel, là où Saint-Loup investit la patrie charnelle d'une légitimité pour ainsi dire naturelle. Aussi son modèle de la patrie n'est pas celui d'une communauté formée autour d'un héritage commun, d'une histoire, de valeurs, d'une culture, sa vision est celle d'une communauté organiciste prédéterminée, dont l'appartenance serait innée.

Déçu par la structure politique qu'est la nation, en laquelle il ne perçoit qu'une coquille vide, Saint-Loup en vient à chercher une structure politique qui soit fondée, qui soit indiscutablement légitime. Le héros saint-lupéen illustre cette quête de la patrie charnelle.

2. Les frontières poreuses.

Saint-Loup n'est pas un auteur qui s'efforce de dépeindre des personnages à la personnalité complexe ou au caractère élaboré. Souvent ceux-ci sont presque translucides, laissant transparaître les partis pris idéologiques de l'auteur. Saint-Loup construit ses personnages comme autant de symboles : la femme vertueuse, le paysan laborieux, le militant politique fanatique, le religieux exalté… Néanmoins il se dégage une catégorie particulière de personnages, celle des héros, présents dans chacun de ses romans. On peut en dresser un rapide portrait, illustrant ainsi la constance de cette figure récurrente.

a. La figure du héros.

Le héros saint-lupéen est un mâle[167], un homme musculeux, un guerrier et un chef. C'est un homme dont le physique et l'attitude signale à tous le statut d'exception, à l'image de

[166] *La République du Mont-Blanc, op. cit.*, p. 29.
[167] A notre connaissance, trois personnages féminins seulement peuvent prétendre au statut d'héroïne. Il s'agit de Morigane (*Plus de Pardon pour les Bretons*), d'Auda Isarn (*Nouveaux Cathares pour Montségur*) et de Barbara (*Une Moto pour Barbara*, Paris, Presses de la Cité, 1973). Néanmoins ces trois personnages restent toujours sous l'aile de personnages masculins. Car Saint-Loup reprend à plusieurs reprises la antienne misogyne selon laquelle il manque « un petit quelque chose » aux femmes, ce qui les condamne inéluctablement à être dépassées par

l'archétype du héros saint-lupéen qu'est le personnage Le Fauconnier que l'on retrouve dans la trilogie traitant des volontaires français du front de l'Est[168]. Dans *Les Hérétiques*, l'apparition du personnage souligne d'emblée son rang héroïque :

> « Lorsque le capitaine Le Fauconnier pénétra dans la salle du Kasino des officiers, (…) un silence lourd de respect et d'inquiétude s'établit autour de lui. (…) Ils ne pouvaient détacher leurs yeux de ce corps athlétique, de ce visage mince, à la fois rayonnant et durci par le reflet d'une incroyable volonté ; de ces yeux habitués à planter hardiment leurs flèches d'acier gris dans ceux de l'adversaire, en combat rapproché, pour affirmer, d'emblée, la supériorité d'une haute intelligence et d'un courage sans fissure.
>
> Le Fauconnier portait sur la poitrine la Croix de fer de première classe, l'insigne des blessés, l'insigne accordé pour six corps à corps. Au col : la croix « Pour le Mérite ». Agrafées à l'extérieur de la manche gauche, quatre barrettes d'argent témoignaient sur la destruction de quatre chars en combat singulier. »[169].

Ce qui assure aussi sa position de meneur d'hommes à ce combattant hors pair, c'est sa résolution : le héros est fanatiquement convaincu et pénétré de ses convictions, avec lequel il entretient un rapport d'ordre religieux, appliquant la devise d'un jeune SS gantois : « il n'est pas difficile de se battre, il suffit de croire intensément dans la cause qu'on défend ! »[170]. Ajoutons à cette description un trait fondamental : c'est un homme que les convictions poussent à un engagement désintéressé par delà des frontières, ceci afin de défendre « la cause juste »[171]. Car la cause juste dépasse les frontières nationales, témoignant encore du fait que ces frontières sont infondées et illégitimes. En effet les héros permettent à Saint-Loup d'incarner et de valoriser le désintéressement et l'esprit de sacrifice au service d'intérêts supérieurs, parallèlement à la thématique de la croisade dont Saint-Loup use abondamment, particulièrement dans ses romans militaires, afin de désigner l'offensive germanique contre la Russie soviétique.

---

leurs pères, frères ou maris. Voir *Les SS de la Toison d'Or*, *op. cit.*, p. 240, *Une Moto pour Barbara*, *op. cit.*, p. 83-84.

[168] *Les Volontaires*, 1963, *Les Hérétiques*, 1965 et *Les Nostalgiques*, 1967, tous trois parus chez les Presses de la Cité.

[169] *Les hérétiques*, *op. cit.*, p. 68-69.

[170] *Les SS de la Toison d'Or*, *op. cit.*, p. 187.

[171] « Un américain qui sert dans le commando allemand devenu responsable de l'artillerie (car cette guerre dépasse la notion de nationalisme pour appréhender l'idée que chacun se fait de la juste cause !) (…) » in *Le Boer attaque !...*, *op. cit.*, p. 54. Il faut bien évidemment lire cette citation avec la biographie de Marc Augier en tête. En parlant de l'Afrique du Sud, celui-ci parle de sa guerre à l'Est, et de sa vision de l'engagement au-delà des frontières nationales.

Comme exemple d'une lutte transfrontalière, prenons le cas de la cause indépendantiste de la Celtie, terme désignant l'ensemble des peuples de culture celte. Car cette cause dépasse les clivages nationaux et étatiques, ce qu'illustre le personnage de Cian, militant indépendantiste irlandais qui vient se battre au côté des indépendantistes bretons et dont un fils prend le parti d'aller se battre au côté des indépendantistes basques[172] puis sur le front russe, convaincu que le IIIe Reich victorieux émancipera la Bretagne. C'est aussi le cas du colonel français Villebois-Mareuil, qui combat pour la cause des Boers, incarnant un aventurier noble, désintéressé, antirépublicain, guidé par sa « mémoire héréditaire »[173], anglophobe, se mettant ainsi au service d'une guerre lui étant apparemment étrangère… Et Saint-Loup fait explicitement le lien avec son passé et la LVF : « Je doute fort que ce Comité [de soutien français à la cause boer lors de la guerre contre les Anglais], créé comme celui de la L.V.F. en 1941 pour la guerre contre la Russie, selon la formule célèbre « mourez d'abord, nous ferons le reste », ait reçu cent demandes d'engagement. Pratiquement, Villebois-Mareuil restera seul avec une trentaine d'amis français. »[174].

Et en effet plus loin dans le récit, l'action du colonel rappelle l'interprétation saint-lupéenne de la SS, lorsque le personnage refuse de retourner en France et affirme : « Je prétends que les Boers sont restés avec les idées libres et militaires des anciens gentilshommes, naturellement soldats et hostiles à toute gêne, à tout impôt, égalitaires entre eux mais aristocratiques à l'égard des étrangers ; qu'ils ont conservé des habitudes de leudes féodaux, jaloux de leurs droits, déférents envers l'autorité parce que la sachant leur chose, établie par eux. »[175]. Et Villebois-Mareuil fait une déclaration aux Français qui l'entourent,

---

[172] « le peuple basque , aliéné tout comme le peuple breton, cherche à profiter du conflit [de la guerre civiles espagnole] pour sauver son indépendance. Les Basques ne sont pas des Celtes, c'est vrai, mais luttent comme nous pour retrouver une patrie charnelle Tous les opprimés doivent se prêter main-forte, quelle que soit leur race ! » *Plus de Pardon pour les Bretons*, *op. cit.*, p. 119. Dans son roman traitant de la patrie charnelle occitane, écrit deux ans auparavant, Saint-Loup avait pourtant porté un jugement contraire. En effet lorsque son deuxième fils, Amiel, lui demande sa permission pour s'engager dans l'armée d'Israël, l'ancien SS Barbaïra marque un mouvement d'arrêt. Le fils prétexte : « nous sommes venus dans un monde où l'aventure n'existe plus. Je veux aller en Israël parce que les Juifs se battent pour le même idéal que nous. Et eux ne perdent pas leur temps en discussions. Ils cognent ! », et Barbaïra de répliquer « On ne devient pas Juif par idéal ! Wisigoth non plus ! Chaque ethnie lutte pour son propre compte et ne peut rien pour les autres. », *Nouveaux Cathares pour Montségur*, *op. cit.*, p. 345.

[173] « Le sang qu'il porte a la nostalgie de Bouvines et les haines correspondantes. Il est toujours le soldat de Philippe Auguste, son ennemi reste Jean sans Terre et ses Anglais. L'affaire de Fachoda ne justifie pas une guerre contre eux mais ravive sa haine. », *Le Boer attaque !…*, *op. cit.*, p. 30. Le phénomène est fréquent chez Saint-Loup, dont les personnages sont décrits comme le produit de leur ligné. Voir l'exemple que nous avons déjà donné au premier chapitre, p. (5 du Chap I).
Pour un autre exemple de personnage conditionné par ses ancêtres, voir le portrait de Vissault de Coetlogon, où Saint-Loup s'efforce d'illustrer le dicton « bon sang ne saurit mentir », *Plus de Pardon pour les Bretons*, *op. cit.*, p. 138.

[174] *Le Boer attaque !...*, *op. cit.*, p. 45.

[175] *Ibid.*, p. 68.

justifiant le combat de Français auprès des Boers : « Le sang qui coule dans les veines de ce peuple est en partie du sang français. La France, par conséquent, lui doit une manifestation généreuse d'assistance. »[176]. Et Saint-Loup de commenter : « C'est bien pompier, mais exactement cadré dans le style de l'époque. Moi qui ai bien connu les volontaires qui se battaient contre les Russes, avec les Allemands, dans la L.V.F., je doute fort qu'un siècle plus tôt d'autres Français aient volé beaucoup plus haut qu'eux, aux altitudes spirituelles sollicitées par Villebois-Mareuil. »[177].

En effet, la figure du personnage héroïque saint-lupéen est à saisir en faisant le parallèle avec la biographie de Marc Augier, qui s'engagea dans la LVF puis la Waffen-SS. Le héros romanesque vient s'enchâsser dans le parcours de son auteur qui prit parti dans une guerre lointaine, considérée comme une lutte idéologique. Aussi, afin d'expliciter la figure héroïque présente dans les romans de Saint-Loup faut-il recourir à un bref rappel de la biographie de Marc Augier et de son engagement aux côtés de l'Allemagne nazie. Car le héros saint-lupéen se glisse dans la posture que Marc Augier veut incarner pour l'avenir : celle d'un combattant engagé au nom de ses opinions politiques et non d'un intérêt particulier.

Le coup de cœur de Marc Augier pour l'Allemagne nazie date d'un voyage, celui qu'il effectue le 28 mars 1941 à la foire de Leipzig avec 600 autres Français. Il publia par la suite un compte-rendu de ce séjour dans *La Gerbe*, reportage dans lequel il manifeste sa fascination pour l'Allemagne, qui lui vaut le commentaire suivant :

> « J'écris cet article avec mes yeux et mon cœur. Mes yeux pour la vie du Troisième Reich que je viens de traverser, mon cœur pour mon peuple, pour mes camarades, pour tous ceux de ma génération qui sortent meurtris de la guerre et qui refusent encore d'aimer et de croire. Je ne dis peut-être pas toute la vérité, car toute la vérité sur l'Allemagne, cela dépasse

---

[176] *Ibid.*

[177] *Ibid.*, p. 69.

Au cours du récit Villebois-Mareuil est abattu par les Anglais, qui reconnaissent son courage et lui organisent des funérailles avec les honneurs militaires. Et Saint-Loup déplore au passage ce qu'il interprète comme une lutte fratricide entre Européens : « Mais le plus émouvant de cette disparition tient dans la présence sur la tombe du sonneur de bugle du Scottish Rifles qui joue le « last call », le dernier appel qui souligne les honneurs militaires dans le règlement anglais. Retourné à ses origines raciales qui se manifestèrent pour la première fois à Bouvines en 1214, Villebois-Mareuil mourait à Boshof, pour un idéal suprêmement désintéressé. Le sonneur de bugle était un frère de race qui représentait l'ennemi du moment dans cette guerre civile qui oppose des ethnies qui devraient être fraternelles depuis plus de mille ans. », paragraphe avec lequel s'achève le chapitre, intitulé « Bon sang ne saurait mentir », *Ibid.*, p. 73.

mes connaissances et mes facultés, mais je ne dis rien que la vérité… Sous la foi du serment »[178].

Marc Augier décrit donc une expérience qui est de l'ordre de la révélation. Mais prenons garde, car il peut s'agir là d'une construction *a posteriori*, ceci afin de gonfler son article de l'élan qu'il souhaite communiquer à ses lecteurs. En effet ce reportage se veut une incitation à la collaboration avec une Allemagne perçue comme la promotrice d'une Europe socialiste, la collaboration avec l'Allemagne nazie devenant la promesse d'un avenir radieux. Ce plaidoyer de Marc Augier pour le rapprochement franco-allemand le conduit d'ailleurs à la rupture avec nombre de nationalistes français, et notamment avec sa figure tutélaire, Charles Maurras. Car l'interprétation de Marc Augier est que le progressisme politique se trouve du côté de la collaboration, toute autre attitude relevant de la réaction.

Ensuite vint la décision de s'engager dans la LVF, en octobre 1941. Dans une lettre datée du 29 octobre, envoyée à Alphonse de Châteaubriant, Marc Augier se livre à une véritable profession de foi nazie : « Mon cher Maître, je ne peux pas terminer cette lettre sans vous livrer le fond de ma pensée dans toute cette affaire : si je consens certains sacrifices en participant à cette guerre, alors que je n'aime pas la guerre, c'est parce que j'ai la conviction que le national-socialisme apporte enfin à l'Europe la réalisation du socialisme. ». Et il inscrit son engagement dans une continuité personnelle : « Volontaire sur le front de l'Est, ou animateur des Auberges de la jeunesse, en 1941 comme en 1936, je reste le même homme »[179]. Lettre où l'on retrouve explicitement la figure du combattant idéologique, du soldat politique désintéressé, qui s'engage pour la cause et non en vue d'un éventuel profit. Figure que l'on retrouve dans son roman *Les Partisans*, publié en 1943 sous le nom de Marc Augier. En effet au cours de ce témoignage sur les pérégrinations russes de la LVF l'auteur précise sa conception du héros : « Le héros est celui qui accepte une souffrance, s'impose un sacrifice personnel pour des fins qui le dépassent et dont il ne peut attendre un profit. »[180].

En 1943, de retour de l'URSS, Marc Augier rempli le rôle de sergent recruteur pour la LVF, en donnant de nombreuses conférences à travers la France, faisant ainsi la communication de la Légion. Parallèlement, il est aussi directeur du *Combattant européen*, le

---

[178] « J'ai vu l'Allemagne », La Gerbe 13 mars 1941, cité par Ludovic Morel, Ludovic Morel, *Sous le signe de la roue solaire : itinéraire politique de Saint-Loup*, mémoire de troisième année à l'IEP de Grenoble, réalisé sous la direction de Roland Lewin, 1998, p. 73.
[179] Lettre reproduite dans *La Gerbe* du 6 novembre 1941, citée par Ludovic Morel, *op. cit.*, p. 113.
[180] Saint-Loup, *Les Partisans, choses vues en Russie*, Lyon, Editions Irminsul, 2000, p. 18 (édition originale : Marc Augier, *Les Partisans*, Denoël, 1943).

journal de la LVF[181]. A partir de la création de la SS Charlemagne, après qu'y aient été versés les survivants de la LVF, Augier travailla à la publication de *Devenir*. En effet, le brigadeführer Krukenberg, chargé par Himmler d'organiser la division Charlemagne, aurait demandé à Marc Augier d'aller à Hildesheim, afin de travailler à la rédaction de l'organe de la SS française.

Ainsi, Saint-Loup donne à ses héros la posture qu'il veut incarner devant la postérité : celle d'un combattant engagé au nom de ses opinions politiques et non d'un intérêt particulier. Le héros saint-lupéen est donc un soldat politique, figure que l'on retrouvera dans son interprétation apologétique de la SS, dont les motivations de l'engagement sont avant tout ethniques et politiques. De fait, cette figure du héros transfrontalier est bien l'incarnation de la conception saint-lupéenne de la porosité des frontières nationales et apportée comme une preuve de leur absurdité, à l'image de la SS internationale, regroupant les individus selon leur appartenance ethnique et non leurs origines nationales, comme en témoignent les deux SS belges, wallonne et flamande. L'engagement de ces héros permet ainsi de mettre en perspective les affinités transnationales, de rendre plus concret ce qui transcende les frontières, comme une appartenance ethnique commune ou voisine, Saint-Loup considérant que l'identité ethnique prime sur toute appartenance nationale.

b. Les patries transfrontalières.

Ceci d'autant plus que les frontières nationales divisent parfois les patries charnelles, à l'image d'une Celtie écartelée entre Irlande, Ecosse et Bretagne, ou du Val d'Aoste à cheval entre France, Suisse et Italie : « La montagne est une patrie, surtout ici où elle représente vraiment pour nous la terre des pères. Pourquoi lui coller une étiquette, imprimée à Paris, Berne ou Rome ? C'est un faux ! »[182]. En effet la patrie valdotaine est à cheval sur trois frontières nationales, ce que symbolise le schéma du « triangle de l'amitié », qui est le nom d'une association informelle, d'ordre sentimental qui…

> « s'était épanoui[e] à travers les trois régions, sur le plan touristique et culturel parce qu'elles étaient complémentaires de par l'histoire du duché de Savoie, style de vie, liens familiaux, un même sang coulant dans les veines de ceux qui les peuplaient. Les membres du

[181] On peut d'ailleurs considérer qu'avec ses romans il perpétue après la guerre ce rôle de promoteur de la LVF, lorsqu'il s'évertue à perpétuer le mythe héroïque de l'engagement français à l'Est.
[182] *La République du Mont-Blanc*, op. cit., p. 20.

triangle de l'amitié ne possédaient aucune carte d'adhérent à un mouvement n'existant pas dans les cartothèques des préfectures, ils ne se reconnaissaient pas à certains signes initiatiques comme les francs-maçons, mais s'identifiaient d'emblée les uns les autres par leur façon d'être valaisane (sic), valdotaine ou savoyarde que traduisaient des gestes particuliers aux montagnards, des réactions semblables devant l'événement,des discussions, le comportement familial, le choix des mots et leur sens qui n'était jamais tout à fait celui d'un Parisien, d'un Romain, d'un Bernois. »[183].

C'est cette conscience d'appartenir à une seule et même patrie transfrontalière qui conduit les personnages du roman à fonder la République du Mont-Blanc, dans un passage où l'on retrouve le goût de Saint-Loup pour la montagne :

« — Chers amis, demain nous allons fonder symboliquement la République du Mont-Blanc, unifier les trois pays qui nous ont vu naître dans une seule patrie, la terre des pères, par une protestation muette contre les lois établis par des gens qui ne sont pas de chez nous. Et je vais vous dire comment. Par une longue escalade exigeant l'effort de chacun, même si la montagne ne représente pas de grandes difficultés, nous allons passer de Suisse en France et en Italie, sans être obligés de présenter une quelconque carte d'identité. Ce privilège doit être étendu. Au cours des années à venir nous devrons lutter pour qu'il devienne celui de tous les Savoyards, Valaisans et Valdotains. Pour l'instant, nous allons monter jusqu'au refuge du triolet où nous coucherons. En route ! »[184].

Cette description de la patrie valdotaine, ébauchant ainsi une définition de la patrie charnelle, la présente écartelée par les différentes frontières étatiques qui en réalité s'effacent devant les affinités ethniques qui fondent et soudent la patrie charnelle. Le même constat est posé dans *Plus de Pardon pour les Bretons* : « Il faudra des siècles avant que le peuple comprenne que la Celtie est une et indivisible selon la race ! »[185], propos qui fait du critère ethnique le principe de l'identité communautaire.

Illustration suprême de l'obsolescence de la nation : elle se surimpose artificiellement aux unités ethniques, dont les liens résistent pourtant au tracé des frontières étatiques. On retrouve l'idée que la race transcende les frontières et dans cette perspective la nation n'est qu'une construction politique désincarnée. La redécouverte des patries charnelles signifie

[183] *Ibid.*, pp. 28-29.
[184] *Ibid.*, p. 34.
[185] *Plus de Pardon pour les Bretons*, *op. cit.*, p. 173.

donc pour Saint-Loup les retrouvailles avec la légitimité politique qu'il perçoit dans une définition ethnique du politique.

3. La vision européenne de Saint-Loup, l'Europe des patries charnelles.

La marotte de la vision politique de Saint-Loup est de renouer avec une communauté politique qui soit légitime, d'aboutir à un absolu, à la patrie immanente. Cette démarche n'est pas une innovation de l'auteur de romans de l'après guerre. Déjà en 1941, le journaliste Augier se faisait reporter à la recherche des « forces françaises », dans deux articles publiés dans *La Gerbe* : « A la recherche des forces françaises, I. Le pays des Basques »[186], et « A la recherche des forces françaises, II. Bécassine est morte »[187]. Deux articles au cours desquels Marc Augier témoigne d'une prise de conscience régionaliste, et où déjà, il en appelle à une Europe des peuples, à une « Europe basée sur la noblesse du sang et du sol »[188]. Un constat s'impose donc : les prémices de l'idée d'une Europe des « petites patries » sont antérieurs à l'expérience que Marc Augier fit dans la SS, qu'il décrit comme une armée politique luttant en faveur d'une Europe émancipatrice des petites patries. Il semble que c'est le choc profond causé par une défaite aussi brutale que rapide qui, dès 1940, amène Marc Augier au constat d'une perte de signification politique de la France. Et donc dans le sillage de cette « étrange défaite », Augier se lance à recherche d'entités politiques dont la légitimité ne puisse être discutée ni remise en cause.

a. Retrouver « la terre des pères » et la légitimité ethnique.

Sa quête de la légitimité politique amène donc Marc Augier à redécouvrir les petites patries, qu'il dénomme « patries charnelles » à la suite de Péguy. Dans *Pays d'Aoste* on peut trouver une définition de la patrie charnelle selon Saint-Loup, c'est-à-dire une communauté enracinée dans un terroir, lorsqu'il dépeint, toujours avec son style de reporter, la patrie valdotaine.

---

[186] *La Gerbe*, 4 septembre 1941.
[187] *Ibid.*, 2 octobre 1941.
[188] *Ibid.*, 4 septembre 1941.

« La patrie ne désignait point les états de la Maison de Savoie, ni même l'ensemble des vallées. Rien que la terre des pères… Quelque chose de très limité : la commune, le village, la ferme et ses champs alentours… Avec ses émigrés qui reviennent mourir au village, ses paysans pauvres qui ne vendent pas leur terre à l'étranger, son sens de la continuité raciale, sa fidélité à la langue maternelle – le français – le Pays d'Aoste a maintenu une conception de la petite « patrie », la seule qui, à l'épreuve des siècles, demeure ! »[189]

Cette définition illustre les retrouvailles d'avec une unité d'ordre clanique, perçue comme la seule légitime et spontanément fondée. On y perçoit clairement l'importance de l'unité ethnique, presque tribale, unité qui est précisément ce à quoi aboutissent les utopies alpestres (*La peau de l'Aurochs* et *La république du Mont-Blanc*) : le retour à un stade primordiale, à une unité immanente. Cette définition de la communauté enracinée est inspirée de la conception barrésienne de la nation : « En Pays d'Aoste, l'héritier de la terre ne vend jamais à l'étranger une parcelle de champ… La terre et les morts ! Barrès n'a pas eu besoin de souffler sur cette humble épopée pour qu'elle s'accomplisse. »[190]. En effet Saint-Loup plaide pour un retour à la terre, garante d'authenticité, ainsi qu'à la filiation familiale, tel qu'on peut le trouver dans la pensée de l'auteur des *Déracinés* : « Nous sommes la continuité de nos parents. Cela est vrai anatomiquement. Ils pensent et ils parlent en nous. Toute la suite de nos descendants ne fait qu'un même être. (…) C'est tout un vertige où l'individu s'abîme pour se retrouver dans la famille, dans la race, dans la nation. »[191]. Propos que ne renierait sans doute pas un autre théoricien de l'enracinement, Alain de Benoist, qui a écrit : « Nos ancêtres disparus ne sont ni spirituellement morts ni passés dans un autre monde. Ils sont à nos côtés, en foule invisible et bruissante. Ils nous entourent aussi longtemps que leur souvenir est perpétué par leur descendance. Par là se justifie le culte des ancêtres – et le devoir de faire respecter leur nom. »[192]. La définition que donne Saint-Loup de la patrie charnelle, et la façon dont il l'incarne dans ses romans, souscrit donc pleinement à une conception organiciste de la communauté politique telle qu'elle existe à l'extrême droite, au moins depuis que Barrès ait fondé sa définition de la communauté politique sur « la Terre et les Morts ».

Ainsi dans le roman *La peau de l'Aurochs*, lorsque la communauté montagnarde doit changer de lieu d'implantation à cause de la société moderne qui les exproprie afin de construire un barrage hydraulique, les membres de la communauté « traversaient le glacier

---

[189] *Pays d'Aoste*, op. cit., p. 12.
[190] *Ibid.*, p. 11.
[191] Maurice Barrès, *Scènes et Doctrines du nationalisme*, Editions Plon, 1902.
[192] Alain de Benoist, *Les idées à l'endroit*, Paris, Editions Libres-Hallier, 1979, p. 54.

d'ouest en est, tous lourdement chargés. Ils portaient à dos d'homme leurs morts qu'ils avaient arrachés au cimetière de Prarayé et allaient les ensevelir au pied de la Dent des Bouquetins, à près de 3 000 mètres d'altitude, aux côtés de Rey-de-la-leunna qui dormait déjà hors de l'atteinte des eaux. »[193]. Ainsi la communauté qui illustre sans doute le mieux dans les romans de Saint-Loup sa conception de la patrie charnelle, la tribu des montagnards du Val d'Aoste, se déplace avec ses morts, afin de pouvoir se réenraciner toujours plus haut, toujours plus loin des affres de la société moderne.

b. Le retour à la communauté tribale des origines.

Avec sa conception de la patrie charnelle, Saint-Loup renoue avec l'étymologie de la nation[194], à une origine innée de la communauté politique. La nation étant perçue comme devant être fondée sur la proximité des naissances. Ainsi la politique s'efface devant cette affinité biologique, préalable nécessaire à la *polis*. C'est ainsi qu'on peut affirmer que la vision politique de Saint-Loup s'enquiert davantage de la question *du* politique que de *la* politique. C'est une ébauche des fondements du « vivre ensemble » qui intéresse Saint-Loup : comment se forme une nation ? Sur quoi repose son identité ? Et clairement, Saint-Loup cherche à renouer avec la définition clanique[195], c'est-à-dire organiciste et héréditaire de la communauté politique. On retrouve cette conception dans ses romans, où elle est incarnée à travers la narration. Par exemple dans le roman *Nouveaux Cathares pour Montségur*, un des ajistes, compagnon de Roger Barbaïra explique à Otto Rhan : « Vous savez… les gens de Montségur sont tous cousins, et comme Lavelanet où je suis né se trouve juste de l'autre côté de la montagne… eh bien… ça fait beaucoup de petits cousins ! »[196]. De même dans le roman *La république du Mont-Blanc*, un président de cette république alpestre précise le sens de cette fonction qui n'a rien à voir avec celle des démocraties des bas pays : « On me désigne comme le chef de famille, d'une famille où tout le monde se connaît intimement, que cimentent un sang et une culture commune depuis des millénaires. Je suis en eux et ils sont en moi. »[197].

Cette définition ethnique, presque familiale, de la patrie charnelle se double de l'enracinement dans un terroir. Et c'est ainsi que Saint-Loup se fait le chantre de

---

[193] *La peau de l'Aurochs, op. cit.*, p. 240.
[194] Le terme « nation » est issu du latin *nasci*, naître.
[195] L'étymologie de « clan » est éclairante : le gaélique *clann* signifie « famille » et désigne un ensemble d'individus qui se considèrent issus unilinéairement d'un ancêtre commun légendaire.
[196] *Nouveaux Cathares pour Montségur, op. cit.*, p. 29.
[197] *La république du Mont-Blanc, op. cit.*, p. 199.

l'enracinement rural et de l'agrarisme. Par agrarisme on entend la doctrine politique qui vise à placer l'*ager*, le champ cultivé, au cœur de la société, l'érigeant en modèle et en critère civilisationnel. Et on trouve très explicitement dans les romans de Saint-Loup un agrarisme militant[198] répondant à la définition qu'on vient d'en donner. Car Saint-Loup érige le paysan en modèle et en fait un pilier de la patrie charnelle. Sous sa plume le paysan se définit plus que jamais doublement selon son « pays ». Il est l'homme qui tire sa subsistance du travail de la terre, et c'est aussi l'homme d'un « pays », d'un terroir dans lequel ses origines autant que son travail l'enracinent profondément. D'autant que le paysan entretient un rapport charnel avec cette terre qu'il travaille de ses mains et qu'à l'occasion il défend de l'envahisseur, tel que le prévoit le serment que prêtent les Valdotains de la communauté du roman *La peau de l'Aurochs* : « Je jure (…) sur le corps des héros des anciens jours de défendre la terre et les coutumes de cette patrie valdotaine. »[199].

Il est certain que l'agrarisme que l'on retrouve dans les romans de Saint-Loup, en défendant l'idée d'un double enracinement, à la fois ethnique et rural, s'inscrit dans la tradition de l'agrarisme ethnique tel qu'il fut diffusé durant le IIIe Reich, notamment par celui qui en fut le ministre de l'Agriculture de 1933 à 1942. Walther Richard Darré (1895-1953) fut en effet le théoricien et propagateur du concept raciste du « sang et du sol » (*Blut und Boden*). Obsédé par l'idée que la pérennité du sang aryen nécessite le maintient d'une paysannerie prépondérante, garante d'une race pure et saine, il rédigea deux ouvrages aux titres évocateurs, *La paysannerie comme source vitale de la race nordique* (1929) et *Nouvelle noblesse issue du sang et du sol* (1930), ouvrages qui eurent notamment une forte influence sur Himmler, le chef de la SS.

Or la conception des patries charnelles de Saint-Loup donne une grande place à cette thématique du sang et du sol. C'est par exemple ce qu'affirme Roger Barbaïra, lorsqu'il revient du front de l'Est et qu'il décide de récupérer le domaine viticole paternel : « C'est seulement à partir du sol que le sang peut être sauvé, et cette vérité vaut pour tout le combat de libération de l'Occitanie ! »[200]. De même lorsque dans un autre roman du cycle des patries charnelles, *Plus de Pardon pour les Bretons*, Lug, jeune recteur breton, énonce son interprétation de la religion catholique. Celui-ci affirme souhaiter « adapter une religion aux impératifs du sang et du sol »[201], c'est-à-dire prêcher une religion qui soit davantage

---

[198] Pour un exemple pertinent, nous nous permettons de renvoyer à n'annexe n°5, p. XV.
[199] *La peau de l'Aurochs*, *op. cit.*, p. 132
[200] *Nouveaux Cathares pour Montségur*, *op. cit.*, p. 271.
[201] *Plus de Pardon pour les Bretons*, *op. cit.*, p. 209.

compatible avec la patrie charnelle bretonne, un catholicisme « celtisé », autrement dit enraciné.

Et cette thématique du sang et du sol qui fonde la légitimé des patries charnelles est réinvestie par Saint-Loup à l'échelle de l'Europe. Ainsi lorsqu'il développe son interprétation idéologique de ce que fut la SS, il la décrit comme une aristocratie en devenir, véritable caste guerrière appelée à diriger l'« Europe nouvelle » de Hitler, une fois gagné la guerre. C'est pourquoi, lorsque qu'on lui affirme que la croix de fer est « une décoration purement allemande », Degrelle rétorque :

> « Plus maintenant ! En posant la svastika au centre de la croix de fer, Hitler lui donne un sens universel pour le monde aryen. Ceux qui la recevront, recevront en même temps les anciens pouvoirs des chevaliers de la Toison d'Or. (…) savez-vous ce qu'il fallait représenter pour recevoir la Toison, quand notre duc Philippe le Bon créa l'ordre, le 10 Janvier 1430 ? (…) Au terme des statuts, nul ne pouvait devenir chevalier de la Toison d'Or s'il n'était « de noblesse immémoriale et d'origine exclusivement guerrière ». Elle sanctionnait donc la pureté de la race liée au sol, et les vertus suprêmes du courage. Hitler prétend détruire un monde basé sur l'argent pour le remplacer par un autre que dirigerait une nouvelle aristocratie surgissant du peuple. Elle remplacera celle qui, depuis le XVe siècle, a dérogé. (…) La vraie toison ne peut que renaître à travers la croix de fer (…). »[202].

La décoration allemande, que le personnage de Degrelle agrège à l'histoire de sa patrie charnelle, devient le marqueur de cette nouvelle noblesse, fondée sur les critères du sang et du sol, révélés par le courage au combat. Dans un tel extrait Saint-Loup défend donc l'idée d'une « nouvelle noblesse issue du sang et du sol », paraphrasant ainsi le titre de l'ouvrage de Darré. Et en effet il place « la mystique SS du sang et du sol »[203] dans le bagage idéologique de l'organisation à la tête de mort telle qu'il la décrit dans ce roman.

Ainsi la patrie charnelle est conçue par Saint-Loup comme le retour à une communauté politique des origines, renouant avec une unité tribale ethnique à laquelle s'ajoute l'enracinement dans un terroir. La patrie charnelle saint-lupéenne est par conséquent fondée selon la thématique « du sang et du sol » sur un double enracinement, ethnique et territorial. On peut dès lors reprendre la définition du nationalisme de Raoul Girardet que nous avons citée en tête de ce chapitre et l'actualiser selon la conception saint-lupéenne. Il suffit

---

[202] *Les SS de la Toison d'Or*, *op. cit.* , p. 71-72.
[203] *Ibid.*, p. 325.

simplement de remplacer l'échelle de l'Etat-nation par celui de la patrie charnelle, celle-ci s'attachant à recouper une unité ethnique, avec l'idée d'un rejet de toute identité collective. Ici apparaît très nettement l'héritage barrésien d'une conception organiciste de la communauté politique, considérée selon l'archétype clanique. Saint-Loup ne rompt donc pas avec le principe même du nationalisme, seulement il en fait varier le cadre et rend nécessaire l'homogénéité ethnique.

c. l'Europe des patries charnelles

Ce retour à la légitimité de la patrie charnelle n'est par une réelle innovation, nombre de théoriciens de l'extrême droite française, et parmi les plus connus, ont prêché en faveur des petites patries. La singularité de la vision politique de Saint-Loup est d'inscrire ce retour à l'enracinement à une échelle très restreinte dans une perspective continentale, faisant l'apologie d'une fédération européenne des patries charnelles. Ainsi Saint-Loup conçoit l'Europe comme la collection de ces patries charnelles dont la somme constitue la « civilisation de l'homme blanc ». Et il fait même de l'Europe la condition de survie des patries charnelles :

> « Mais ce que nul ne savait encore c'est qu'aucune patrie charnelle ne pouvait survivre en tant que tel dans le cadre d'une Europe composée de nations arbitrairement fondée par l'histoire.
>
> La maintenance culturelle du pays d'Aoste dépend d'une Europe qui rendrait à ses ethnies divergentes le droit de se convertir en provinces vivant en fonction du particularisme de leurs populations fédérées. »[204].

Et ce point de vue théorique, présent dans un ouvrage qui n'est pas un roman mais un reportage sur la patrie charnelle du Val d'Aoste, écrit en 1952, s'incarne dans les romans de Saint-Loup, et même le plus récent, *La république du Mont-Blanc*, publié en 1982. En effet on peut supposer que *Pays d'Aoste* fut écrit entre 1951 et 1952, alors que Marc Augier trouvait refuge au Val d'Aoste après son exil argentin, et que le séjour servit de base à l'écriture du roman *La peau de l'Aurochs*, en 1954, dont *La république du Mont-Blanc* est une réactualisation au début des années 1980. En effet au cours de ce dernier roman publié du vivant de Saint-Loup on rencontre le personnage d'Armande Gex :

---

[204] *Pays d'Aoste*, *op. cit.*, p. 45.

« Armande Gex poussait une pointe sur son vélomoteur en direction de Thonon, revenait vers Boëge où elle donnait à domicile des cours de saxel qui, dans sa conviction profonde n'était plus un patois mais une langue vivante. Quand elle trouvait un nouvel élève, cette fille, naturellement assez froide, exhibait un mouvement passionnel, ses yeux bleus s'allumaient, ce petit mouvement des commissures des lèvres apparenté à celui des fauves qui la distinguait autrefois quand elle militait dans les Jeunesses communistes, renaissaient brusquement. A seize ans, elle s'était prise de passion pour le statut fédéral de l'URSS puis retirée en comprenant que la Russie ne pouvait maintenir dans un climat de liberté tel qu'on l'entendait en Occident, en raison de l'extrême diversité ethnique des peuples fédérés. Après un important voyage là-bas, elle avait compris que la mosaïque de races peuplant la Sibérie et l'Europe orientale se dissoudrait dès que le NKVD lâcherait son gros bâton. Mais le schéma restait en elle dans ses grandes lignes. Elle rêvait d'une Europe occidentale fédérée à partir des minorités ethniques et culturelles libérées par la disparition des nations historiquement fondées. »[205].

Cet extrait correspond à une mise en discours romanesque de l'assertion théorique de *Pays d'Aoste*, et révèle les principes de l'idée saint-lupéenne de fédération européenne. Saint-Loup privilégie un modèle fédératif, afin que chaque patrie charnelle puisse conserver son identité et en assurer la pérennité. Ce modèle d'une fédération entend fonctionner selon le même principe que celui qui fonde la légitimité de la patrie charnelle : la proximité ethnique. En effet si c'est un critère ethnique qui cimente la petite patrie selon Saint-Loup, c'est aussi un critère racial qui fonde l'Europe des patries charnelles. Si l'URSS ne peut réussir « en raison de l'extrême diversité ethnique des peuples fédérés », on a vu dans un chapitre précédent que la vision européaniste de Saint-Loup repose précisément sur l'idée d'une origine nordique commune des Européens et donc sur le postulat d'une appartenance raciale voisine de toutes les ethnies européennes.

Dans son article « L'extrême droite française au-delà du nationalisme », Christophe Boutin analyse les bouleversements qui à l'extrême droite provoque une remise en cause de la notion de nation : « lorsque la nation semble ne plus être à même de remplir ses fonctions de protection et d'unification, deux solutions apparaissent pour lutter contre la perte du sentiment profond d'une solidarité par appartenance. ». Ces deux solutions sont soit le dépassement de l'échelle nationale et « la recherche d'une forme de communauté plus vaste, unie par une volonté créatrice », soit au contraire de court-circuiter la nation en lui préférant « un retour

[205] *La république du Mont-Blanc, op. cit.*, p. 55-56.

aux structures traditionnelles qui précédèrent la nation, avec l'espoir de retrouver une solidarité censément organique. »[206]. Or précisément Saint-Loup fait la synthèse des deux solutions, en plaidant pour une Europe blanche regroupant les patries charnelles.

Dans la perspective saint-lupéenne, les patries charnelles doivent donc se rassembler sous l'égide d'une Europe blanche qui assurerait leur pérennité. Mais Saint-Loup reste flou quant au fonctionnement d'une telle entité européenne. La vision saint-lupéenne d'une Europe des patries charnelles demeure donc au niveau du mythe politique, et ne se mue pas en programme politique précis. Le plan le plus détaillé étant celui décrit dans un document accompagnant le roman *Les SS de la Toison d'Or*, une carte de « L'Europe des ethnies »[207]. Le commentaire accompagnant ce document précise le projet saint-lupéen de l'Europe des patries charnelles, décrivant un programme attribué à la SS européaniste, projetant d'établir une Europe fédérale. Vienne serait alors la capitale d'un véritable empire, cimenté et protégé par une SS européenne.

Les romans de Saint-Loup diffusent donc une vision européaniste singulière, prenant à contre-pied l'image communément admise d'une extrême droite frileusement arc-boutée sur les frontières de son nationalisme hexagonal. Cette vision européaniste est celle d'une Europe des patries charnelles, c'est-à-dire de la fédération à l'échelle du continent européen des petites patries enracinées. Cette fédération devant réunir en une seule et même entité politique tous les peuples de race blanche, auxquels Saint-Loup suppose une origine « aryenne » commune. Fédération fondée sur un critère ethnique, cette construction politique originale était pensée comme devant être chapeautée par une organisation armée conçue sur le modèle de la SS telle que Saint-Loup la décrit dans ses romans, à savoir un corps d'armé politique et ethnique, regroupant les combattants de chacune des patries charnelles européennes en autant de divisions militaires. Entité géopolitique regroupant les diverses déclinaisons ethniques locales de l'homme blanc, en contrepoint de la figure de l'étranger-ennemi extra-européen, cette Europe des patries charnelles de l'homme blanc inaugurerait alors une ère de réconciliation, où l'Européen prendrait la mesure d'une affinité racial transcendante et renoncerait à sa tendance lourde de l'affrontement, clôturant ainsi la chronologie des guerres intra-européennes, décrites comme autant de guerres fratricides.

---

[206] Christophe Boutin, « L'extrême droite française au-delà du nationalisme, 1958-1996 », *Revue française d'histoire des idées politiques*, n°3, 1e semestre 1996, p. 113-159, p. 115.
[207] Voir l'annexe n°2, la carte de « L'Europe des ethnies », p. VII des annexes.

On trouve cette vision européenne sous la plume de Saint-Loup dès 1952 dans son ouvrage *Pays d'Aoste*. Au cours de ce reportage sur la patrie charnelle valdotaine l'auteur délivre au passage sa conception faisant la synthèse entre la structure politique de la patrie charnelle et celle d'une fédération européenne. Dès lors les romans de Saint-Loup s'efforcent de mettre en scène cette Europe des patries charnelles. Et le choix du roman est significatif. Ce vecteur du discours saint-lupéen témoigne du fait que l'auteur du cycle des patries charnelles n'a pas cherché à développer un programme politique, à esquisser un projet politique précis, mais à diffuser cette vision européaniste au plus grand nombre en l'incarnant dans un imaginaire, sous la forme d'une sensibilité, portée par un *medium* accessible à un large public. Ce sera précisément l'objectif de la seconde partie de cette étude que de contextualiser les romans de Saint-Loup et d'en mettre en perspective la charge idéologique.

Seconde partie.

Un discours idéologique, les romans de Saint-Loup comme autant de paraboles nazies.

Chapitre IV.
Le racisme comme axiome politique.

Après cette présentation de la vision européaniste contenue dans les romans de Saint-Loup, engageons-nous dans une étude plus dynamique, analysant ses romans selon le contexte idéologique et politique dans lequel ils s'inscrivent.

En effet, les romans de Saint-Loup sont saturés d'idéologie et pétris des engagements de leur auteur. Car un certain nombre de romans écrits par Saint-Loup s'attachent à réactualiser des thématiques empruntées au national-socialisme, et s'efforcent de les acclimater aux débats de la période d'écriture, particulièrement entre 1963 et 1982[208]. Cependant Saint-Loup ne cherche pas tant à perpétuer les dogmes du nazisme que développer une vision personnalisée du régime hitlérien, afin d'en légitimer la mémoire, et surtout d'en rendre fréquentable les aspects dont il veut assurer la postérité. Ceci est d'emblée perceptible lorsque, tentant d'expliciter la sensibilité politique de Saint-Loup, force est de constater que les axiomes de sa conception des origines du politique sont intimement liés à la doctrine nazie, en premier lieu à ce qui constitue le principe même du corpus idéologique national-socialiste, son postulat racial.

C'est ce que nous étudierons en constatant que son racisme est la clé de voûte de la vision politique de Saint-Loup. Car son interprétation ethnique de l'histoire des hommes le conduit à faire de l'affinité raciale le primat de toute communauté politique, à considérer l'être humain comme étant prédestiné par sa naissance et ses origines ainsi qu'à jeter les bases d'une véritable mystique de la race.

1. l'affinité raciale comme primat du politique

En effet, au cœur de la vision politique de Saint-Loup comme au sein de la doctrine nationale-socialiste, on trouve un racisme forcené, présenté comme l'explication de l'histoire et du destin des individus : « c'est la race qui fait l'histoire »[209]. Ce déterminisme racial, perçu comme une mécanique implacable fondée sur la nature, est donc pensé comme l'explication

---

[208] C'est-à-dire la publication du roman *Les volontaires*, premier tome de la trilogie traitant des volontaires français aux côtés du IIIe Reich, et celle de *La République du Mont-Blanc*, dernier roman publié avant le décès de Marc Augier.

[209] *Le Boer attaque !...*, *op. cit.*, p. 30.

par excellence du destin des hommes et de l'humanité. Ceci selon deux échelles, celle de la société, où la communauté se fonde sur la proximité ethnique, et celle de l'individu, dont l'ascendance fournit nécessairement les causes du comportement, personne ne pouvant s'extirper de l'essence acquise à la naissance.

En la matière, tout l'enjeu du propos de Saint-Loup est de constituer dans ses romans un discours qui donne des aspects de vérité à la théorie de la race. En effet, la liberté du genre romanesque permettant de s'affranchir d'une démonstration rigoureuse et de pouvoir jouer sur l'ambiguïté de la fiction, ses romans propagent véritablement un mythe de la race. Mythe que Saint-Loup conçoit comme fondé sur la nature. Ainsi, dans le roman *Nouveaux Cathares pour Montségur*, lorsque le jeune Chabrol, secrétaire des jeunesses communistes, rétorque à Otto Rhan que « la race n'existe pas ! », ce dernier réplique que la nature se moque bien des opinions du jeune communiste et « progresse dans un sens sélectif, donc raciste… »[210].

a. La communauté *völkish* : « nous sommes du même sang toi et moi ! »[211]

Cette conception raciste de l'humanité permet donc d'arrimer le politique à un ordre supposé naturel, faisant de la communauté raciale un produit de la nature, donc harmonieux par essence. Ici la vision politique que Saint-Loup illustre dans ses romans fait écho à la conception *völkish*[212] de la nation, définissant la communauté politique selon le critère ethnique et la proximité des ascendants, considérant qu'une communauté politiquement stable ne peut se fonder que sur l'harmonie raciale. Conception à laquelle souscrit Saint-Loup lorsqu'il écrit : « il est difficile de faire l'unanimité dans une même population. Unanimité impossible au Transvaal, en raison de la cohabitation de races différentes. »[213]. Ou encore :

> « Le P.N.B. [Parti nationaliste breton] (…) posait le problème de la Bretagne dans des termes que Cian avalisait sans restriction… Terre peuplée d'une ethnie particulière qui ne se

---

[210] *Nouveaux Cathares pour Montségur*, *op. cit.*, p. 30.

[211] C'est une formule récurrente des romans de Saint-Loup, qui vient illustrer la théorie d'une communauté ethnique immanente, le principe du « vivre ensemble » étant investit dans la proximité génétique. On la retrouve dans le roman *Les SS de la Toison d'Or* :
« la Waffen-SS comptait (…) de plus en plus de camarades qui se rassemblaient comme les bêtes de la jungle, au nom desquels la panthère Baghera disait selon Kipling « nous sommes du même sang toi et moi ». » *Les SS de la Toison d'Or*, *op. cit.*, p. 108, mais aussi aux pages 57 et 244 du même roman, ou encore dans *La division Azul*, *op. cit.*, p. 229 et dans *Plus de Pardon pour les Bretons*, *op. cit.*, p. 25-26, dans un passage que nous avons déjà cité p. 10.

[212] Le terme allemand de *Volk* désigne quelque chose de beaucoup plus général que le peuple, intraduisible en Français, c'est pourquoi nous conservons le terme allemand. Pour en saisir l'idée il faut faire intervenir une définition à la fois ethnique et culturelle d'un groupe humain.

[213] *Le Boer attaque !...*, *op. cit.*, p. 100.

pouvait confondre avec une France germanique, alpine et méditerranéenne, parlant encore faiblement la langue de ses ancêtres, elle ne voulait rien d'autre que sauver son âme violée par des âmes étrangères, l'âme apparaissant de plus en plus, à travers le voile des superstitions qui se déchiraient, la science qui progressait, comme la race vue de l'intérieur.

De race celtique, en partie seulement d'ailleurs, ce qui expliquait les contradictions internes qui le déchiraient, la démarche chaotique qui lui retirait l'efficacité qu'on peu attendre d'une ethnie parfaitement cohérente, le peuple breton ne désirait nullement, à cette époque, se séparer de la France ; mais trouver avec elle un mode de cohabitation lui permettant de vivre selon sa loi historique et biologique. »[214].

Ainsi c'est la proximité génétique qui constitue la communauté politique : « Nous ne sommes pas seulement camarades par la situation qui nous est faite, mais surtout par le lait des mères, que nous avons sucé à notre naissance »[215]. Et Saint-Loup ne fait pas grand mystère de la filiation dans laquelle il s'inscrit. Dans *Plus de Pardon pour les Bretons*, Ogma s'exclame : « La victoire de Hitler n'est pas une victoire ordinaire ! Dans les fourgons de l'armée allemande elle apporte une nouvelle conception de l'homme défini selon la race. L'indépendance des Celtes sera reconnue, tout comme celle des Germains et des Alpins. »[216].

Ensuite ce qui donne sa raison d'être à cette communauté politique définie selon l'ethnie, c'est la préservation de son identité génétique, comme l'affirme le docteur Dupraz, maire et curé de la République du Mont-Blanc, à l'occasion du premier mariage de la communauté : « nous sommes frères par le sang et (…) les sangs ne doivent pas plus se mélanger sans critères et au hasard que les vins dits « racés ». »[217]. Car Saint-Loup laisse entrevoir ce qui pourrait causer la mort de la patrie charnelle : le métissage. La confusion des races ne pouvant que s'accompagner d'un chaos mortifère, inaugurant alors le « monde gris » prophétisé par Gobineau, l'apocalypse raciale à laquelle conduisent inévitablement les démocraties, à en croire Saint-Loup[218]. En effet l'expression de « monde gris », la formule est de Gobineau, se trouve à plusieurs reprises sous la plume de Saint-Loup :

---

[214] *Plus de Pardon pour les Bretons, op. cit.*, p. 87.
[215] *La République du Mont-Blanc, op. cit.*, p. 187.
[216] *Plus de Pardon pour les Bretons, op. cit.*, p. 172.
[217] *La République du Mont-Blanc, op. cit.*, p. 99.
[218] En effet dans son roman *La peau de l'Aurochs*, Saint-Loup fait du métissage un invariant des programmes des partis politiques des démocraties : « les représentants des nouveaux partis politiques accoururent à Prarayé. Comme les bouquetins qui possèdent une connaissance ésotérique des pâturages, ils savaient déjà que la disparition du syndic ouvrait une campagne électorale. Ils penchaient vers les montagnards leur visage triste et bienveillant, péroraient depuis les tréteaux dressés au centre de la prairie. Je traduisais les discours avec une rigoureuse impartialité. Ces politiciens exprimaient les opinions les plus diverses mais se ralliaient tous, fort

« En bas l'homme prospérait dans un ordre purement matériel de plus en plus élaboré. La population de l'Occident triplait. La loi du nombre s'imposait partout. Le fait même d'exister donnait des droits égaux pour tous. Experte dans l'art de classer les fleurs, les bovins, les chiens et les insectes en espèces différentes, la science niait officiellement la possibilité de répartir les hommes selon la même méthode. Une humanité d'un type nouveau tendait à occuper les bas pays. Il devenait de plus en plus difficile de classer les individus selon leur aspect physique et leurs réactions. Pourquoi parler de race jaune, rouge, noire ou blanche, alors que triomphait lentement le monde gris ? »[219].

En effet hors de la République du Mont-Blanc, née de la retraite d'une communauté fondée sur l'ethnie, point de salut racial :

« Le monde gris postulé par la morale de l'an 2 000, triomphait enfin. La peau des hommes s'harmonisait avec la couleur du temps, leurs pensées aussi. […] Tous ces nouveaux « fils de personne » restaient maintenant en porte à faux entre plusieurs morales, plusieurs religions, plusieurs philosophies, plusieurs civilisations pour avoir commis le seul péché que le dieu (sic) des chrétiens ne puisse remettre, celui de la chair qui trahit sa race. Ils avaient tous trahis par ignorance, ne sachant pas que c'est le sang, et non le soleil, qui détermine la couleur de l'épiderme et ce qu'elle implique dans les profondeurs de l'être. Le soleil avait cessé de rire du spectacle donné par les hommes et se cachait maintenant pour ne pas contempler le « monde gris ». »[220].

Et Saint-Loup donne même un sinistre portrait du métis, citoyen de la société dégénérée qu'il conspue tout le long du roman : « il suffisait de regarder l'homme pour reconnaître en lui un de ces « fils de personne » qui peuplait la France : cheveux crépus, lèvres proéminentes, peau jaune tirant sur le vert, regard éteint, rictus amer. »[221].

---

curieusement, à quelques idées monolithiques, exactement comme les Prétoriens de César ! Ils défendaient tous la liberté, prêchaient une égalité aussi fraternelle que burlesque entre les hommes, encourageaient la confusion des races. Ils promettaient tous un bonheur illimité sur cette terre, la Démocratie Chrétienne, seule, accordant un supplément de bonheur dans le ciel. » *La peau de l'Aurochs*, *op. cit.*, p. 190-191.

[219] *La République du Mont-Blanc*, *op. cit.*, p. 203.

[220] *Ibid.*, p. 241-242. L'expression « fils de personne » fait référence au terme espagnol hidalgo, *hijo de algo* , c'est-à-dire « fils de quelqu'un », terme réservé à la noblesse. Dans un autre de ses romans, Saint-Loup précise sa définition : « un hidalgo étant par définition l'homme qui tire sa noblesse de son sang et n'a pas d'ancêtres juifs ou maures, mais cela les manuels scolaires ne le disent pas. », *La division Azul*, *op. cit.*, p. 25.

[221] *La République du Mont-Blanc*, *op. cit.*, p. 187.

Saint-Loup développe donc dans ses romans sa vision des fondements de la communauté politique. Le premier des principes de sa conception du politique est un principe de type *völkish*, faisant de l'homogénéité raciale un préalable nécessaire à une société viable.

b. Le déterminisme racial.

Comme on l'a déjà écrit, les personnages saint-lupéens ont souvent une fonction symbolique, incarnant la sensibilité politique de leur auteur. Ceci est particulièrement vrai concernant la prédestiné raciale qu'insuffle Saint-Loup à ses personnages, déterminisme impitoyable dont il est impossible de s'affranchir, la race constituant le canevas de l'existence, la naissance définissant les individus avec une certitude presque mathématique. La meilleure illustration nous est donnée dans le roman *Plus de Pardon pour les Bretons*, à travers la descendance du personnage de Cian. L'indépendantiste irlandais, exilé en Bretagne, eut deux enfants, Ogma et Lug, avec Morigane, femme mystérieuse et inquiétante, venue d'une île lointaine du large de l'Islande. Mais la femme aux cheveux rouges eut aussi un troisième enfant, Gwalarn, avec un marin grec. Aussi lorsque Morigane présente à Cian ses enfants[222], elle lui précise très clairement qu'il lui faudra aussi élever Gwalarn et le traiter comme l'égal de ses frères, car « tout être doit entrer dans la vie avec l'égalité des chances »[223]. Cependant le récit ne cesse de contredire cette assertion égalitaire. En effet, la comparaison s'instaure constamment entre les deux fils « nordiques » et le méditerranéen, le troisième rejeton étant constamment dévalué par rapport à ses aînés. A l'image de cette scène pittoresque et surprenante, où Cian surprend un combat féroce et néanmoins joyeux, où s'opposent les trois fils et leur mère à grands coups de gourdins :

> « Ogma devait en avoir reçu un fameux dès le début de l'affrontement, car son crâne saignait et le soleil levant donnait à son visage rougi un aspect tragique. Mais il ne semblait attacher aucune importance à ce détail et, lorsqu'il l'atteignait, il frappait sa mère avec une force sauvage. Ses yeux lançaient des flammes (…). [De son côté,] Lug se battait d'une manière différente, avec courage mais sans une conviction équivalente à celle de son frère. Il

[222] Précisons que pendant toute la première partie du roman Cian ignore sa paternité, ne sachant pas que son unique rencontre avec la fille aux cheveux rouges lui a donné deux fils. De fait il ne les rencontre qu'après avoir retrouvé Morigane, qui lui présente ses enfants alors qu'ils sont déjà de jeunes garçons.
[223] *Plus de Pardon pour les Bretons*, *op. cit.*, p, 75.

portait habilement ses coups à la Morigane et, avec une habileté non moins grande, évitait ceux qu'elle lui rendait. »[224].

Mais ce courage et ces qualités martiales dont font étalage les deux fils aux cheveux blonds ne sont pas partagés par le troisième fils à la chevelure brune : « Quand à Gwalarn, il ne se battait plus du tout depuis qu'un coup de bâton magistralement appliqué par Ogma entre les épaules l'avait envoyé rouler dans l'herbe. Il restait sagement assis, refoulant ses larmes. »[225]. Et tout le récit est à l'avenant, faisant de Gwalarn un personnage repoussoir, incarnant constamment l'enfant le plus faible, le moins apte et le moins lucide de la fratrie, cette indigence de Gwalarn se poursuivant tout le long du roman, où le personnage campe constamment un anti-héros.

Car cette concurrence au sein de la fratrie traverse le roman, où l'auteur feint de s'enquérir de la question suivante : pourquoi cette inégalité entre les blonds et le brun ? Ainsi lorsqu'elle apprend qu'il va participer à une opération indépendantiste, sa mère est « contente de Gwalarn. » et elle explique : « J'avais tellement peur d'avoir mis au monde un être dénué de toute agressivité. (…) Seulement, tout ne me parait pas encore assez clair en lui. Il me faudra encore bien du temps pour le juger. Je n'ai pas assez connu son père… »[226]. Explication où l'on retrouve l'idée selon laquelle la filiation conditionne les individus. Ainsi, ayant démarré dans la vie avec « l'égalité des chances », le rejeton méditerranéen sert en réalité de témoin à une expérience : la mise en concurrence des ascendance celtes et grecque. Or durant tout le roman Saint-Loup dépeint un Gwalarn qui échoue toujours là où réussissent ses frères, et même s'il réussit, il reste en deçà du niveau de ses frères. Au détour d'un dialogue, Saint-Loup glisse une explication à ce constat de l'inégalité des trois garçons, à travers les mots de Lug, le plus intelligent des fils de Cian et de Morigane « ne serait-il pas plus simple de croire à l'hérédité ? »[227].

Car la trajectoire de Gwalarn se fait en négatif par rapport à celles de ses frères. Il accepte la mobilisation et l'idée de se battre sous le drapeau français, choisit le maquis durant l'Occupation, après la guerre il soutient de Gaulle, dirige un élevage industriel de porc, épouse une femme urbaine et superficielle qui ne désire aucun enfant… Et Gwalarn incarne la figure du métis, qui selon Saint-Loup fait à coup sûr preuve d'un manque de lucidité, ne comprenant pas les événements historiques car il lui manque la mémoire de la race. Et c'est

[224] *Ibid.*, p. 78.
[225] *Ibid.*, p. 79.
[226] *Ibid.*, p. 131.
[227] *Ibid.*, p. 124.

Lug qui a le dernier mot, lorsque qu'à la fin du récit il dévoile sans ménagement à son demi-frère le tabou qui fut scellé à sa naissance, à savoir son origine méridionale. Il en tire là une explication de l'itinéraire de Gwalarn : « C'est pour cela, en raison de cet interdit biologique, que tu n'accéderas jamais aux notions d'honneur et de fidélité qui t'auraient évité la honte de devenir un voleur, un traître et un assassin qui va payer ses fautes et ses crimes ! »[228].

Le personnage de Gwalarn fait donc office de témoin dans cette expérience de mise en concurrence des enfants de Morigane, ceci afin de faire ressortir les qualités des deux enfants les plus nordiques. Le rejeton méditerranéen de Morigane esquisse donc la figure du métis, qui apparaît à plusieurs reprises dans l'œuvre de Saint-Loup, toujours afin de décrier le métissage racial[229]. A cet égard il faut constater que le métissage entre Cian l'Irlandais et Morigane la nordique ne constitue pas un péché, alors qu'au contraire, celui avec le marin grec aboutit à un individu dépourvu des qualités « nordiques » incarnées par le personnage de Morigane[230]. C'est qu'ici encore Saint-Loup s'abreuve à la source du racisme nazi, et plus précisément à la référence que constitua *L'idée nordique chez les Allemands*, livre-programme de Hans F. K. Günther, paru en 1925 à Munich, où est défendue l'aspiration à une « renordification » (*Aufnordung*), c'est-à-dire un accroissement de la proportion de sang dit « nordique » au sein de la population allemande[231]. En créant ce personnage de la Morigane, issue de lointains confins hyperboréens évoquant la mythique Thulé, Saint-Loup donne corps au dogme nordique de Günther en l'incarnant dans son récit. L'union de l'Irlandais et de la Nordique ne fait donc que rétablir une meilleure proportion de gènes jugés supérieurs, lorsque celle du Grec et de l'Hyperboréenne dénature le sang « noble ». Ainsi si nous ne pouvons

---

[228] *Ibid.*, p. 291.

[229] Nous aurions aussi pu citer un exemple du roman *Le Boer attaque* où l'on retrouve une situation similaire à celle décrite dans *Plus de Pardons pour les Bretons*, où un Boer est père de deux enfants, l'un est blanc et se nomme Job, l'autre métis, surnommé « Fils de personne ». Or ce fils métis hait les animaux et se distingue des autres enfants par sa cruauté. Devenu adulte il devient jaloux et haineux envers son frère blanc, est incapable de tenir l'exploitation familiale, trahit son frère qu'il dénonce aux Anglais et sombre dans l'alcoolisme et la petite délinquance. Lors d'une ultime visite de Job à son demi-frère métis : « Soudain « Fils de personne » eut une réaction inattendue. Etait-ce un coup de folie, un geste médité d'avance, l'explosion de celui que la vie n'a pas choyé qui se venge de celui qui a tout reçu, l'ivresse meurtrière du Noir qui était en lui et que ne dominait plus le flegme du Blanc, on ne sait, et nul ne le saura jamais. Brusquement, le métis poussa son frère qui se tenait à l'extrême bord de la falaise. Il tomba sans pousser un cri et alla s'écraser sur les rochers en bordure de mer. Fils de personne rentra chez lui et déposa sur l'accident auprès de la police. Au cours des années suivantes il essaya de négocier auprès d'un Juif très versé dans ces sortes d'opérations un prêt sur la propriété de Tsa-Koma qui n'était pas à lui, mais ne réussit pas. Puis il disparut un soir, dans une bagarre entre métis, près du Cap. », ainsi s'achève la vie du métis fratricide ainsi que le chapitre, *Le Boer attaque !...*, *op. cit.*, p. 160-161.

[230] En effet ce personnage de Morigane semble cristalliser les caractéristiques que Hans F. K. Günther attribue au « Nordique », notamment la retenue, la continence sexuelle, l'habitude de dissimuler ses sentiments derrière un visage inexpressif… ce qui au final donne à la femme de Cian l'aura peu rassurante d'un personnage devenu une icône, intouchable et imperturbable, à la posture hiératique tant elle parait avoir rompue avec la condition humaine.

[231] Günther appliqua lui-même sa théorie, en épousant une Norvégienne, ce qui illustre l'aspect transfrontalier de sa doctrine nordiciste.

affirmer avec certitude que Marc Augier a lu Günther, les accointances sont trop fortes pour ne pas faire l'hypothèse d'une imprégnation, qui peut être indirecte, des thèses nordicistes du raciologue allemand.

En définitive Saint-Loup dépeint le métis comme un individu pusillanime, incapable de volonté et donc inapte à tracer son propre destin, alors que l'individu à ascendance homogène saura instinctivement trouver sa vocation. Ainsi dans *Le Boer attaque…!* les personnes d'origine germaniques sont « fort capables de tenir un fusil. »[232], tandis que Gwalarn n'a su spontanément comprendre comment se comporter lors d'un exercice préparant aux opérations armées[233]. Tout devient clair avec cette citation de *Plus de Pardon pour les Bretons*, où il est écrit que « Né dans quelque île de la Méditerranée, Cian n'aurait pas manqué de s'installer à Brest dans une existence des plus confortable ; mais l'idée qu'un homme pouvait exploiter les femmes dans ces conditions n'effleurait pas son mental biologique. »[234]. Curieux oxymore que cette notion de « mental biologique », induisant un lien mécanique entre le corps et l'intellect, où la naissance établit le caractère. Ce qui n'est pas éloigné des mots de Barrès : « Nous ne sommes pas les maîtres des pensées qui naissent en nous. Elles ne viennent pas de notre intelligence ; elles sont des façons de réagir où se traduisent de très anciennes dispositions physiologiques. (…) La raison humaine est enchaînée de telle sorte que nous repassons tous dans les pas de nos prédécesseurs. »[235]. En réalité, cette expression saint-lupéenne de « mental biologique » lui permet d'évoquer le racisme de façon implicite, de rendre son racisme davantage « présentable ».

Le raciologue Günther rompt avec l'héritage pessimiste de l'auteur de l'*Essai sur l'inégalité des races humaines* lorsqu'il assure que la mise en pratique de sa théorie de la « renordification » suffirait à enrayer le déclin de l'Occident. Ceci le conduisant inévitablement à faire le pari de l'eugénisme, avec la perspective d'une régénération du patrimoine génétique allemand. On retrouve une même ambition sous la plume de Saint-Loup, qui fait l'apologie d'une reproduction méditée[236], où les géniteurs doivent être soigneusement sélectionnés, ceci avec l'espoir d'inverser la tendance néfaste initiée par le

---

[232] *Le Boer attaque !..., op. cit.*, p. 146.
[233] « Cian gronde : – Quel crétin ! Il n'a donc pas remarqué le jeu des autres ni compris spontanément qu'il devait quitter la position sans se découvrir ! », *Plus de Pardon pour les Bretons, op. cit.*, p. 144.
[234] *Ibid.*, p. 22.
[235] Maurice Barrès, *Scènes et doctrines du nationalisme*, Plon, 1902, cité par Raoul Girardet, *Nationalismes et nation*, Bruxelles, Editions complexe, 1996, p. 140.
[236] « De génération en génération, par des unions soigneusement méditées, tu ressusciteras en créatures dignes des origines de ta lignée. », *Une Moto pour Barbara, op. cit.*, p. 235.

métissage, et de retrouver le surhumain hyperboréen des origines, lorsque les races étaient encore pures. De même, la guerre permet de révéler l'élite raciale.

2. L'élite raciale et le surhomme.

On a déjà traité de la figure du héros dans les romans de Saint-Loup, il faut désormais s'enquérir de la posture du chef. En effet le héros saint-lupéen est quasiment obligatoirement un chef, un meneur d'hommes et l'œuvre de Saint-Loup laisse entrevoir une mystique du chef dont on peut déceler l'inspiration dans le corpus idéologique du nazisme. Effectivement, la supériorité du chef est expliquée par la naissance et l'ascendance de celui-ci, et l'œuvre de Saint-Loup fait la part belle à ce statut de meneur, cautionnant le principe du chef.

a. L'aristocratie raciale et la figure du chef.

Voici la description que fait Saint-Loup d'Otto Skorzeny[237], dans la préface qu'il rédigea pour l'ouvrage de celui-ci, *Les Commandos du Reich* :

> « Skorzeny est, d'abord, un homme « bien né. » De toute sa vie, émane un discret parfum d'aristocratie, cette aristocratie n'étant pas celle du Gotha, mais du substratum biologique. Dans les nouvelles valeurs que la science de l'homme est en train de découvrir, le capital biologique apparaît aujourd'hui comme essentiel. Un homme bien né, comme Skorzeny, offre une synthèse parfaite entre un corps d'athlète et une intense cérébralisation. Il est défini par un équilibre subtil entre ce que les religieux appellent l'âme et la chair, séparation arbitraire pour les philosophes d'avant-garde qui réaffirment l'unité de la créature, l'âme n'étant que la race, vue de l'intérieure.
>
> […]
>
> La qualité humaine de Skorzeny est trop évidente, son sens tactique, son imagination, son aptitude à galvaniser qui le suit sont trop éclatant pour qu'il ne soit pas distingué par ses chefs. On l'appelle à Berlin, puis au « repère du loup » où il trouve son chemin de Damas.
>
> En lisant les aventures de guerre du colonel Skorzeny, on retrouve toujours cet homme en bonne santé, parce que « bien né », qui leur donne son style. Pas une faute. Pas le moindre

[237] Né à Vienne en 1908, Otto Skorzeny fut d'abord ingénieur. En 1939 il est versé dans l'unité SS « Leibstandarte Adolf Hitler », et participe ensuite à la campagne de Russie. Sa réputation s'est bâtie par la suite, lorsqu'il fut chargé de diriger des commandos destinés à des missions risquées, notamment celle du 12 septembre 1943, raid audacieux qui parvint à libérer Mussolini, prisonnier au Gran Sasso. Acquitté en août 1947, il meurt en 1975, à Madrid, après avoir publié des souvenirs.

mouvement d'orgueil. Une noblesse qui s'exprime de toute son étendue. Ce chef de guerre reste un humaniste. Le souci de la vie de ses hommes le hante plus que ne l'attire l'exploit. Il aborde les grands personnages du conflit avec une aisance, un sens de l'égalité à l'intérieur de la race, qui devaient être ceux des chevaliers s'entretenant avec leur suzerain, pendant les époques soumises aux hiérarchies naturelles.

[…]

Skorzeny apparaît sous les traits du héros traditionnel de l'Occident. A travers lui ressurgissent les vieux mythes du monde franc, gaélique et germanique. Skorzeny est là et Parsifal n'est pas mort. Siegfried aiguise toujours son épée. »[238].

Description qui fait de Skorzeny le parangon d'une nouvelle élite renouant avec la tradition héroïque occidentale. Saint-Loup incarne cette figure du chef héroïque, révélé par le feu des combats de la Seconde Guerre mondiale, à plusieurs reprises sous les traits de ses personnages. Nous nous attacherons d'abord à esquisser un portrait de cette figure héritée du national-socialisme avant d'en étudier la fonction. Voici une autre description d'un personnage illustrant ce statut de chef, cette fois issue d'un roman, *Les SS de la Toison d'Or* en l'occurrence. L'extrait est long mais illustre parfaitement la conception du chef que développe Saint-Loup dans ses romans, et plus particulièrement ce qui donne sa légitimité à son autorité.

« Schrynen est un simple chef de pièce 7,5, pas le moins du monde gradé, ni célèbre comme Degrelle, et le voici hissé sur le pavois qui élève au-dessus de la foule les chevaliers de la nouvelle Toison d'Or. Schrynen dirigera peut-être l'une des « dix-sept provinces » après la victoire, à moins qu'il ne devienne seigneur de la Mandchourie ou du Kamtchatka. A partir de lui régnera une nouvelle noblesse d'origine populaire destinée à remplacer celle qui, en dérogeant, a laissé le monde blanc sans direction de conscience. Les ennemis du national-socialisme peuvent sourire et tenir pour stupide cette méthode, destinée à renouveler l'élite humaine, prétendre qu'après tout détruire sept chars ne confère pas une aptitude particulière pour gouverner une province et que Schrynen pouvait n'être qu'un imbécile. Cette position se discute, mais n'efface pas les leçons du passé, maintenant qu'on a mis en lumière le processus de formation de l'aristocratie traditionnelle. C'est en dominant les périls mortels pour la communauté que furent élus les premiers seigneurs, simples paysans comme leurs électeurs, mais dont le caractère et le courage surpassait le leur. Et il serait bon que les railleurs, avant de

[238] Otto Skorzeny, *Les commandos du Reich, op. cit.*, p. 9-11.

juger, essayent d'arrêter un char de 35 tonnes, à la distance moyenne de vingt mètres, sans perdre le nord ! »[239]

Tentons l'ébauche d'une définition. Le chef saint-lupéen est un homme, « bien né »[240], c'est-à-dire qu'il n'est pas métis, c'est un chef issu du rang car c'est son attitude courageuse au combat l'a distingué du commun des mortels, et non son statut social. Ainsi la guerre est l'étalon de toute aristocratie, tel que l'écrivait déjà Marc Augier en 1943 : « La guerre est un privilège des mâles, l'état guerrier est l'expression suprême de la volonté de sacrifice, le combat est la meilleure et la plus impitoyable sélection des aristocraties. On parlait autrefois de la « fleur de la chevalerie française », toutes les élites qui charpentèrent notre fier Moyen Âge furent le produit d'une sélection par la guerre. »[241]. Et dans ses romans d'après-guerre, Saint-Loup fait de la gloire militaire la preuve de la valeur génétique, conception en accord avec une perspective qui fonde le sens de l'histoire sur la lutte des races et non plus la lutte des classes. En dernier ressort, c'est cette nouvelle aristocratie raciale qui aura la charge, après le second conflit mondial, de construire l'Europe ethnique des patries charnelles, à l'image de la SS européenne[242].

Le premier critère de cette nouvelle aristocratie est donc un critère racial. En effet, dans les romans de Saint-Loup la figure du chef est irrémédiablement liée à une réécriture de la Seconde Guerre mondiale articulée à une interprétation personnelle du combat mené par le IIIe Reich, perçu comme l'ambition de rompre avec une décadence séculaire. « Il [Hitler] ne reconnaît qu'une seule noblesse : celle du sang. L'ancienne aristocratie qui plaça l'Europe à la tête de la civilisation est morte pour avoir laissé corrompre le sang primitif par ignorance ou métissage destiné à « redorer le blason ». Les futurs chefs de la croisade seront donc rassemblés dans une troupe porteuse du meilleur sang et soumis à la sélection raciale pour retrouver l'antique supériorité des Germains. Telle est la conception du monde pour laquelle Hitler se bat. »[243], affirme un officier SS qui tente de gagner l'écrivain bourguignon Johannès

---

[239] *Les SS de la Toison d'Or, op. cit.*, p. 288.
[240] On trouve plusieurs occurrences de formulations sous-entendant que mener les hommes est une vocation, ainsi dans *Les Hérétiques*, Le Fauconnier parle d'un sous-officier en ces termes : « Il est né avec sa vocation de guerrier comme d'autres leur complexe de pédérastes ! », *Les Hérétiques*, op. cit., p. 110, faisant de la qualité de chef une caractéristique innée, ce qui est à mettre en corrélation avec ce que nous avons déjà dit sur la prédestinée des personnages de Saint-Loup.
[241] *Les Partisans, op. cit.*, p. 18.
[242] « la Waffen-SS qui cherche à modeler des hommes libérés du vieux nationalisme, les rassembler dans une caste exclusivement déterminée par la race et le courage, nouvelle noblesse populaire destinée à prendre la relève de l'ancienne », *Les SS de la Toison d'Or, op. cit.*,, p. 239.
[243] *Ibid.*, p. 54.

Thomasset à la cause nazie. Appel auquel le Bourguignon reste sourd : « il semble que Johannès Thomasset n'ait pas exactement compris que la saga hitlérienne se proposait justement de ressusciter cette société féodale dont il déplore la disparition et l'établir sur de nouvelles bases populaires en lui donnant pour chefs des inconnus révélés par le sang le plus noble – celui qu'on verse volontairement pour l'avènement d'un idéal – attitude sanctionnée par le port d'une croix de fer désormais supra-nationale, véritable Toison d'Or tirée de l'oubli. »[244].

L'idée est énoncée clairement, la noblesse issue des joutes médiévales a fait son temps et a trahit l'Europe, il s'agit désormais de rafraîchir l'élite guerrière en profitant de l'occasion présentée par la Guerre mondiale. Car les champs de bataille servent d'étalon au critère racial de la nouvelle aristocratie. La conception de Saint-Loup est en réalité symétrique à celles des tenants du racisme nazi. Elle admet les mêmes présupposés mais aboutit à une interprétation opposée. Car il faut ici évoquer à nouveau les théories de Günther, et notamment son idée fétiche d'un « destin tragique du héros nordique », se traduisant par l'affirmation d'une « contre-sélection » induite par la guerre, les meilleurs éléments, les plus « nordiques », ayant plus de « chance » de mourir au combat, lorsque au contraire les survivants auront l'occasion de se reproduire. Dans la continuité de cette perspective nordiciste, il faut rappeler la déclaration appelée « ordre de procréation » faite par Himmler, le 28 octobre 1939, à l'attention de tous les soldats SS. On peut y lire que « la guerre est une saignée du meilleur sang. […] la mort, malheureusement nécessaire, des meilleurs hommes, pour regrettable qu'elle soit, n'est pas le pire. Bien pire est l'absence des enfants [qui ne seront] pas engendrés par les vivants durant la guerre ni par les morts après la guerre. »[245]. De Günther via Himmler, c'est l'idée que le champ de bataille est l'étalon de la valeur génétique des individus que l'on retrouve ensuite dans les romans de Saint-Loup, témoignant d'une imprégnation forte des thématiques nazies chez Marc Augier. Avec la différence notable que dans les romans de Saint-Loup, la nouvelle aristocratie est censée survivre aux affrontements.

En effet les romans de Saint-Loup rompent nettement avec la tradition décadentiste inaugurée par Gobineau, et à la suite des théoriciens du racisme nazi postulent la possibilité de reconstruire une élite raciale, grâce à la sélection imposée par les épreuves de la guerre. La Seconde Guerre mondiale est donc narrée comme un épisode épique, renouant avec les gestes

---

[244] *Ibid.*, p. 201.
[245] Cité par Edouard Conte et Cornelia Essner dans *La quête de la race*, *op. cit.*, p. 158.

médiévales dont était issue la noblesse d'épée. C'est pourquoi, lorsque qu'on lui affirme que la croix de fer est « une décoration purement allemande », Degrelle rétorque :

> « Plus maintenant ! En posant la svastika au centre de la croix de fer, Hitler lui donne un sens universel pour le monde aryen. Ceux qui la recevront, recevront en même temps les anciens pouvoirs des chevaliers de la Toison d'Or. […] savez-vous ce qu'il fallait représenter pour recevoir la Toison, quand notre duc Philippe le Bon créa l'ordre, le 10 Janvier 1430 ? […] Au terme des statuts, nul ne pouvait devenir chevalier de la Toison d'Or s'il n'était « de noblesse immémoriale et d'origine exclusivement guerrière ». Elle sanctionnait donc la pureté de la race liée au sol, et les vertus suprêmes du courage. Hitler prétend détruire un monde basé sur l'argent pour le remplacer par un autre que dirigerait une nouvelle aristocratie surgissant du peuple. Elle remplacera celle qui, depuis le XVe siècle, a dérogé. […] La vraie toison ne peut que renaître à travers la croix de fer, au profit d'une nouvelle noblesse issue du peuple, grâce à une guerre vitale pour l'Occident. Hitler s'y emploie. »[246].

La noblesse se révèle sur le champ dit d'honneur, donnant lieu à ce que Saint-Loup nomme les « chefs selon la race », ceux qui se révèlent dans les circonstances les plus dures. En effet, dans ses romans militaires, aux moments difficiles où tout espoir semble abandonné, les chefs sont « ceux qui, à travers la SS parvenaient déjà aux limites du surhumain »[247] , car « C'est alors que les vrais chefs selon la race, et non pas le grade, prirent les choses en main. »[248]. En conséquence, ce courage héroïque de trompe-la-mort désigne au soldat son chef, à l'image de « Degrelle, autre chef selon la race […]. Marchant avec le groupe le plus important qui s'est coagulé autour de lui et ne le lâche plus, un millier d'hommes maintenant »[249].

En effet, le chef est celui qui est prêt à tout risquer afin d'atteindre ses objectifs, acceptant les risques et l'éventualité de la mort : « Les pertes en officiers s'élèvent, car se comporter en hidalgo sur une telle position permet de gagner en même temps la Croix de fer et la croix de bouleau. »[250]. Ainsi le chef décrit par Saint-Loup n'est pas mieux loti que ses hommes, il est celui qui prend les risques, témoignant ainsi de son statut supérieur, prétendant au surhumain. Les récits martiaux de Saint-Loup comportent une pléthore de ces héros

---

[246] *Les SS de la Toison d'Or, op. cit.,* p. 71-72.
[247] *Ibid.*, p. 264.
[248] *Ibid.*, p. 265.
[249] *Ibid.*
[250] *La division Azul, op. cit.,* p. 50.

anonymes, à l'image du lieutenant Counil, qui porte une casquette fantaisie et refuse de porter un casque, malgré la recommandation de son adjudant, car « Quand des hommes manquent de casque, le commandant de compagnie ne met pas le sien ! »[251].

Et en fin de compte, la figure du chef décrite par Saint-Loup se confond avec celle du surhumain, à l'instar de cet exploit personnel désespéré : « C'était un petit sous-officier de la légion Wallonie, un homme de la base, que le destin avait choisi parmi bien d'autres capables, comme lui, de s'élever au niveau de l'exploit surhumain. ». En effet blessé, Celui-ci s'immisce dans le camp russe, coupe la ligne téléphonique, parvient à s'échapper de justesse, et, toujours blessé, se traîne jusqu'au camp wallon, dessine les plans du campement russe avant de s'effondrer… L'épreuve du feu révèle donc l'essence des véritables guerriers, des individus prêts à mettre leurs vies dans la balance, au nom de leurs opinions idéologiques :

> « Pour les volontaires (…) sonne l'heure de la vérité. Ils se disaient descendants des « gueux » les plus téméraires, des artisans de Gand ou Bruges édifiant des barricades contre leurs princes abusifs, ou suivant ces princes sur les champs de bataille pour former la grande Bourgogne et l'empire de Charles Quint. Ils se disaient nationaux-socialistes, sectateurs d'un ordre nouveau, soldats idéologiques […] et, brutalement, la gorge serrée, ils s'aperçoivent que rien de tout cela ne peut exister, dépasser la fiction grammaticale, si chacun d'entre eux ne jette pas sa peau dans la balance de l'histoire ! Une vérité qui fait mal ! Prouver qu'ils ont une âme, c'est-à-dire qu'ils sont de noble race exige un sacrifice total. »[252].

Et Saint-Loup prophétise que sortiront de cette épreuve apocalyptique du front russe les bâtisseurs de cette Europe nouvelle qu'il appelle de ses vœux, cette Europe ethnique où les nations auront été mises bas, à l'image de l'ambition de Léon Degrelle, appelé « à devenir l'un des chefs d'un IIIe Reich enfin pensé à l'échelle de l'Europe »[253]. Car la valeur militaire oblige le respect politique, « L'ancien chef de Rex [Degrelle], parce qu'il venait de montrer aux Allemands, une fois de plus, que les représentants des dix-sept provinces de la Grande Nederland, possédaient le même sang fougueux, les mêmes vertus guerrières, la même volonté sacrificielle qu'au siècle des « gueux ». Ils avaient donc les mêmes droits que jadis aux mêmes territoires, dans une Europe repensée sur la base des patries charnelles. »[254].

---

[251] *Les hérétiques*, *op. cit.*, p. 122.
[252] *Les SS de la Toison d'Or*, *op. cit.*, p. 114.
[253] *Ibid.*, p. 90.
[254] *Ibid.*, p. 244.

La figure du chef fait donc écho aux conceptions raciales de Saint-Loup, qui développe une vision inégalitaire des individus, et partant met en perspective les héritages nazis de la sensibilité politique de l'auteur français qui fit le mieux l'apologie de la mémoire des troupes de choc du IIIe Reich.

b. Le *führerprinzip*.

Car la posture du chef saint-lupéen reflète une conception parmi les plus importantes du national-socialisme : le principe du chef. Le concept découle directement des idées racistes d'Adolf Hitler et de sa vision profondément inégalitaire de l'humanité. Postulant un « principe aristocratique de la nature », celui-ci refusait l'idée d'égalité entre les races et les individus. Ainsi l'individu le plus « pur » est appelé à dominer ses congénères. On saisit d'emblée que cette conception aristocratique exclut tout fonctionnement démocratique et instaure un rapport de domination entre les individus. Le « principe du chef » revient à faire prévaloir l'autorité de celui qui est censé être le « meilleur », ce qui pose évidemment le problème de la désignation de cette « élite ». Question que résout Saint-Loup lorsqu'il fait de ses romans militaires le Walhalla des guerriers ayant risqué leur vie face au bolchevisme, le critère donnant le statut de chef étant le courage au combat. Ce principe d'autorité élitiste pourrait être schématisé par une pyramide de hiérarchies, où chaque chef répond devant ses supérieurs, mais exerce un pouvoir sans limite sur ses subordonnés. On retrouve bien sûr au sommet de la pyramide, celui qui est le Führer par excellence, le « guide suprême », Hitler lui-même. Ce principe fut largement appliqué sous le troisième Reich, et fut l'un des aspects de la société totalitaire que fut le IIIe Reich. Or sous la plume de Saint-Loup, on retrouve cette figure du chef plénipotentiaire, les romans faisant véritablement l'apologie du principe d'une cascade d'autorités indiscutés. Nous enquérir de cette posture donnée au chef nous permettra par ailleurs d'éclairer la mystique que Saint-Loup confère au chef. Car le chef saint-lupéen n'est pas qu'un surhomme qui se contente d'être héroïque jusqu'à tutoyer le martyre, il dispose d'une utilité sociale prépondérante.

On trouve dans le roman *Nouveaux Cathares pour Montségur*, dans la bouche d'Otto Rhan, une assertion qui vaut pour définition du principe du chef. Celui-ci moque les jeunes ajistes, constatant qu'ils ne connaissent pas de chefs mais des « responsables », or selon lui le plus fort doit diriger « car, sur le terrain montagnard, tout comme dans les autres perspectives

de la vie, c'est le meilleur des garçons, le plus fort ou le plus « engagé » qui prend la tête du troupeau. »[255]. Et l'on retrouve au passage la marotte saint-lupéenne d'un code de vie enseigné par la nature dans toute sa rudesse, servant ici de caution au *führerprinzip* nazi. Le roman contient aussi un contre-exemple… mais du côté des résistants. Ainsi, « le chef de la colonne s'opposait à son adjoint. L'un voulait regagner la grotte, l'autre la ferme qui servait d'auberge de la jeunesse avant les hostilités. L'opinion de l'adjoint prévalut. Couquet passa donc à moins de cinq cents mètres de la grotte où se tenaient ses anciens camarades « ajistes » qui pouvaient et l'aurait certainement aidé dans sa situation désespérée s'ils l'avaient connue. »[256]. Ainsi le fait de déroger au principe de l'autorité du chef conduit à la mauvaise décision ! Le fait que ce soit les maquisards qui incarnent ce contre-exemple témoigne bien d'une écriture manichéenne, où les valeurs, les concepts connotés positivement par l'auteur sont incarnés par les personnages censés être les héros, rejetant les comportements honnis chez leurs ennemis. En effet, le discours saint-lupéen est résolument dichotomique, instaurant une frontière rigide entre un « nous » et les autres. En effet lorsqu'on lit Saint-Loup, il est important de savoir qui parle, selon la provenance du propos l'auteur révèle les idées qu'il partage ou celles qu'il abhorre.

Pour résumer, le chef saint-lupéen cumule trois fonctions qui font de lui un « chef charismatique » tel que l'a théorisé Max Weber dans *Le savant et le politique*[257]. Il est à la fois chef militaire, chef de tribu et chef prophétique. Cette mystique du chef charismatique est un des fondements conceptuels du fascisme et du national-socialisme, dont les chefs prennent le titre de « guide », *Duce* et *Führer*, soulignant ainsi leur vocation au commandement. Or les chefs saint-lupéens incarnent précisément cette trinité : chef de guerre, chef de clan et prophète. Au-delà de la fonction militaire qui a déjà été décrite, il faut aussi remarquer que dans la conception de Saint-Loup, le chef se mue en un individu dévoué, qui de façon désintéressé vient se mettre au service de la communauté. C'est ce que fait remarquer le personnage de Lou Ganet, qui s'était engagé chez les « Compagnons de France » pour « servir » mais qui a démissionné lorsqu'il a appris que les chefs étaient payés : « Pour moi un chef doit servir sans rien demander. »[258]. Selon Saint-Loup, diriger n'est pas une profession mais une fonction, et une vocation. Le chef se dégage donc spontanément du lot, à l'image de la République du Mont-Blanc, où après que soit mort le président Chabod, « son fils Kapitén

[255] *Nouveaux Cathares pour Montségur*, *op. cit.*, p. 45.
[256] *Ibid.*, p. 189.
[257] Max Weber, *Le savant et le politique*, Paris, Plon, 1959.
[258] *Nouveaux Cathares pour Montségur*, *op. cit.*, p. 31.

Chabod lui avait succédé sans débats électoraux qui semblaient devenus superflus. Il était implicitement reconnu comme le meilleur ! »[259], et l'on retrouve le goût de Saint-Loup pour l'immanence et l'absence de délibération, l'essence des êtres se révélant spontanément. C'est que le chef est intimement lié à la communauté qu'il dirige. C'est le cas au sein des unités militaires du front de l'Est, par exemple lorsque :

> « ne reste que les éclopés, des hommes harassés par la marche napoléonienne Hammerstein-Körlin et ceux qui ont perdu le moral ou la raison, Fernay se transforme en sergent recruteur, visite les maisons de Redlin, réveille les morts-vivants à grands coups de botte dans les fesses, exhorte les lâches et finit par rassembler l'effectif d'une petite compagnie. Son front bas et têtu, son regard froid, sa parole brève et calme, le léger sourire qui fleurit au coin de sa lèvre, railleur en surface et menaçant en profondeur, inspirent aux hommes une extraordinaire confiance. Ils se serrent autour de lui »[260].

C'est encore le cas dans la tribu alpestre : « On me désigne comme le chef de famille, d'une famille où tout le monde se connaît intimement, que cimentent un sang et une culture commune depuis des millénaires. »[261]. Le chef saint-lupéen est donc un chef protecteur et paternaliste. A l'image d'Ogma qui déjà enfant se dressait en protecteur des faibles, comme le présente le recteur breton à ses parents : « L'idée qui semble l'animer est de prendre en charge les plus jeunes et les plus faibles de nos classes, d'en faire un clan dont il règle discrétionnairement les problèmes et assure la défense. »[262]. Car c'est un lien des plus forts qui unit le chef à ses subordonnés, à l'image du général Gille qui le 21 janvier 1944, passe la SS Wallonie en revue :

> « il va mettre plus de trente minutes pour passer en revue quatre cent troupiers seulement. C'est que lui n'accomplit pas, comme tant d'autres, une action de routine. Cette prise de contact est une communion. Elle renouvelle entre l'homme et son chef la puissance du

---

[259] *La République du Mont-Blanc*, *op. cit.*, p. 203.
[260] *Les hérétiques*, *op. cit.*, p. 200. Et plus loin dans le récit un autre chef de la Charlemagne fait preuve de son dévouement, refusant de perdre du temps avec des filles, préférant rejoindre ses hommes : « Ses yeux ont rencontré ceux de la plus âgée que peut avoir vingt ans. Il a lu un consentement qui s'est exprimé dès qu'il est entré, rayonnant d'ardeur guerrière, transfiguré par son foulard blanc de chevalier qui exhaussait un visage d'une pâleur intéressante, aussitôt assimilé par la demoiselle à celui de Parsifal !... Le lit est là… La fille est prête, le temps mesuré… Le capitaine ignorera ce que fait son officier d'ordonnance… Dour hésite. Puis il pense aux hommes du commando qu'un instant de relâchement peut livrer à l'ennemi ; à la Chancellerie dont la défense exige une extrême pureté d'intention. (…) A regret mais sans faiblesse, il montre aux deux jeunes filles la direction de la cave et sort pour organiser la position. », *ibid.*, p. 348.
[261] *La République du Mont-Blanc*, *op. cit.*, p. 199.
[262] *Plus de Pardon pour les Bretons*, *op. cit.*, p. 86.

lien féal établi par l'engagement volontaire. Les yeux de Gille fulgurent derrière les misérables lunettes à monture d'acier que fournit à tous le service de santé allemand. Le commandant de la Viking ne prononce aucune de ces paroles banales reprises par les chansonniers […] mais ses silences affirment : « Nous sommes du même sang, toi et moi. » Pas un muscle de son visage ne bouge. On le croirait ciselé par le burin de Dürer. Il accroche les croix de fer aux tuniques, serre les mains à les broyer, comme s'il voulait communiquer l'excès de courage et de confiance en la Waffen-SS dont il déborde. Sapin reçoit la croix de fer depuis longtemps gagnée. C'est elle qui répond à son péché de jeunesse légionnaire et l'efface, car on ne s'excuse pas à la SS, jamais on ne réclame de pardon, mais on paye le prix du sang, seule valeur reconnue par les nouveaux dieux, qui sont aussi les plus anciens puisque voici six mille ans qu'ils franchissaient les Himalayas (sic) porteurs de la svastika redécouverte et brandie par Hitler. Jamais troupe n'a plus besoin de ses dieux que la division SS Viking si elle prétend échapper au sort de la VIe armée à Stalingrad. »[263].

Le lien qui unit le chef à ses hommes est donc un rapport de confiance, l'un et les autres se fondant dans une même unité, soudée par l'affinité raciale. Cet extrait donne aussi à voir l'aspect quasiment religieux qui unit la troupe à l'officier, sous le signe de la svastika. C'est que le chef dispose aussi d'une aura mystique. Il est à la fois protégé par la providence, et doté d'un don de prescience. Ceci à l'image de la Morigane, dont Lug dit à son frère « Ses décisions restent imprévisibles, mais tu devras t'y soumettre car elle porte des jugements parfaits sur toute chose. »[264], en effet celle-ci fait preuve d'un don d'omniscience, renouant avec le mythe de la femme pythonisse hyperboréenne. Elle n'a pas besoin que Cian lui révèle les plans secrets de ses actions indépendantistes pour en connaître le détail, « Il [Cian] resta bouche bée, car jamais il ne donnait de détails sur les opérations, pas plus à Morigane qu'à ses amis. »[265].

C'est à travers le personnage de Léon Degrelle[266], dans le roman *Les SS de la Toison d'Or*, que Saint-Loup incarne le plus clairement cette mystique du chef. Intégré sans grade

---

[263] *Les SS de la Toison d'Or*, *op. cit.*, p. 244.
[264] *Plus de Pardon pour les Bretons*, *op. cit.*, p. 119.
[265] *Ibid.*, p. 131.
[266] Né en Belgique en 1906, Léon Degrelle fut marqué durant sa jeunesse par le catholicisme et le maurrassisme. Il est le fondateur du mouvement Rex (Christ-Roi), mouvement religieux à l'origine, qui prit ensuite un itinéraire nationaliste et fasciste. En mai 1940, Degrelle est arrêté à cause de ses sympathies pour l'hitlérisme et déporté en France, épisode narré au début du roman *Les SS de la Toison d'Or*, où Saint-Loup fait de Degrelle un véritable martyr. Il fut libéré avec l'avancée de la Wehrmacht. Par la suite il fut le principal animateur de la collaboration en pays wallon, et, accueillant Hitler en sauveur de l'Europe, créa dès 1941 la légion *Wallonie*, devenue division SS en 1944, avec laquelle il partit se battre sur le front de l'Est. Il fut décoré de la croix de fer par Hitler. Lorsque

dans la SS, il n'a pas peur de s'engager personnellement dans les combats, « Dès la campagne du Caucase il a découvert le rôle qu'il allait jouer jusqu'à la fin, celui d'un animateur des combats. »[267]. Prenant du grade, il devient alors un modèle de meneur, notamment par sa capacité à cerner le versant politique du conflit contre l'URSS :

> « incapable de manipuler des troupes importantes selon les lois qu'on enseigne dans les écoles de guerre qu'il n'a jamais fréquentées, il fait la guerre à son corps défendant mais comme bête politique. Sur ce plan la réussite est parfaite. Jamais l'Europe n'a sans doute vu paraître au cours de l'histoire un écrivain de talent, orateur prodigieux, chef de parti politique, capable de rester à la tête de ses fidèles quand la politique ne peut plus s'exprimer qu'à travers la guerre, conservant du début jusqu'à la fin son rôle d'entraîneur comme soldat, puis sous-officier, puis officier supérieur exceptionnellement courageux. »[268].

Degrelle se révèle donc à la fois comme chef militaire et politique, étant celui qui sait parler aux hommes et les réunir autour d'un projet, d'un espoir politique, comme lorsqu'il parle devant des soldats belges faits prisonniers en 1940 : « Il multiplie les rassemblements dans les usines, les lagers, les camps de prisonniers. La puissance de son verbe, l'évidente sincérité qui l'anime, son honnêteté politique éclatante, emportent l'adhésion de ceux qui à travers la vie quotidienne se sont réconciliés avec les Allemands. Quand Degrelle parle, l'Europe existe, et pour en maintenir la fiction, beaucoup lui emboîtent le pas avant qu'il ne se taise ! »[269]. De même, si on « lui dit que le moral des hommes vole très bas, quels que soient sa fatigue, son besoin de sommeil, les doutes personnels qui l'assaillent quant à la victoire de ses armes, il fait aussitôt rassembler les compagnies, monte sur une tribune improvisée ou apparaît à la fenêtre du premier étage et prononce un discours correspondant aux préoccupations de la troupe. ».[270] Révélé par son courage et sa capacité à diriger les hommes, Degrelle est aussi distingué par son aura, Saint-Loup décrivant de véritables miracles. Comme la survie inouïe de Degrelle à un pilonnage, celui-ci refusant l'évacuation malgré ses blessures[271]. Cette aura le protège à plusieurs reprises et le sauve de la « mauvaise blessure », celle qui entraîne la mort. Par exemple lorsque…

---

fut consommée la chute du IIIe Reich, il parvint à gagner la Norvège puis l'Espagne où il mourut en 1994, après avoir publié des souvenirs et d'autres ouvrages politiques.

[267] *Les SS de la Toison d'Or*, *op. cit.*, p. 160.

[268] *Ibid.*, p. 160-161.

[269] *Ibid.*, p. 206.

[270] *Ibid.*, p. 301.

[271] *Ibid.*, p. 173.

« Degrelle roule dans la foulée immédiate des Tigres et Panthers, au milieu des tapis de bombes[,] comme à GromowajaBalka, sur les pentes du Caucase, à Tcherkassy ou en Estonie, il se glisse entre les mauvais coups avec l'aisance d'un furet. Il arrive devant Saint-Vith avec un retard de cinq minutes qui lui sauve la vie. Il aperçoit la rue principale qu'il devrait être en train de suivre, se soulever brusquement sous ses yeux, sauter en l'air tout d'une pièce et retomber dans un fracas de fin du monde. Plus loin, il échappe aux attaques répétées d'un tipfliger qui loge plusieurs balles de gros calibre dans la caisse de la Steyr sans atteindre ses œuvres vives, raye le casque du duc de Bourgogne [surnom de Degrelle], crève le dossier du siège sur lequel il s'appuie. »[272].

Au final, Saint-Loup fait bien de Degrelle le parangon de « l'aristocratie du sang, reconnue par le peuple », car « Degrelle se trouve élu par des forces autrement profondes que celles des majorités démocratiques. Depuis toujours, c'est dans les moments de grande détresse que les peuples ont trouvé leurs dieux ! »[273], Degrelle cumulant les fonctions de chef de guerre, comme officier SS, chef de tribus, comme chef du parti Rex, et de prophète. Et Saint-Loup d'insister, dans les dernières pages du roman, sur la dimension européenne d'un tel meneur d'hommes : « Les mauvais coups ne peuvent pas plus atteindre Degrelle que les balles russes. Ce facteur chance, première qualité d'un général selon Napoléon, ne serait-il pas une affaire pour un continent qui prendrait Degrelle pour conducteur ? L'Europe, par exemple ? »[274].

Ainsi la mystique du chef que l'on trouve sous la plume de Saint-Loup est un trait fondamental de l'imaginaire politique qu'il investit dans ses romans, qui nous éclaire sur sa vision européenne. Car Saint-Loup fait de cette nouvelle aristocratie née de la guerre l'instrument de la réalisation de l'Europe ethnique dont il rêve. Ceci témoigne aussi de sa conception de la politique, la construction de l'Europe devant selon lui se faire « par le haut », c'est-à-dire sous l'autorité d'une élite qui se serait dégagée de la masse par son courage.

Cette conception élitaire est largement la conséquence d'une vision politique fondée sur un postulat raciste. Postulat qui s'incarne dans ses romans sous la forme de mythes politiques (origines thuléennes, Orient corrupteur, métissage décadent…). Dès lors le discours saint-lupéen n'interpelle plus la raison de son lecteur. Au contraire il cherche à entraîner son adhésion en atteignant sa sensibilité. Désormais ce discours romanesque cherche à séduire en

[272] *Ibid.*, p. 314.
[273] *Ibid.*, p. 312.
[274] *Ibid.*, p. 364.

faisant jouer des mythes puissants, tel le sentiment obsidional que nous avons déjà étudié. C'est ainsi que l'écriture prend des accents religieux. Afin de fonder son mythe de la race, Saint-Loup en appelle à un sentiment mystique, qui par définition s'affranchit de toute démonstration.

3. La mystique de la race.

D'une mère catholique et d'un père protestant, Marc Augier échappa au baptême étant enfant. Tout au long de sa carrière littéraire, ses nombreux romans témoignent d'un vif questionnement à propos de la foi, et le style saint-lupéen fait souvent appel au champ sémantique du sacré. L'aspect le plus récurrent et le plus intéressant en est que Saint-Loup fait de l'engagement en politique une véritable conversion. En effet cette entrée en politique ne signifie pas la participation à une pratique politique démocratique du débat ou du jeu électoral, mais une authentique entrée en guerre. Il s'agit d'un engagement total, risqué, qui exige tout du militant, et donc une confiance sans faille dans les raisons qui motivent son combat. Ce dévouement fanatique qu'insuffle Saint-Loup à ses héros repose donc sur une confiance, une authentique foi, dans les principes politiques pour lesquels il a pris les armes. Saint-Loup fait de la politique une religion et de la religion un auxiliaire idéologique.

Cependant cette obsession pour la question religieuse fait montre d'une position ambiguë, notamment en ce qui concerne le catholicisme. Régulièrement Saint-Loup cherche à discréditer l'ensemble des religions judéo-chrétiennes, souhaitant privilégier un paganisme millénaire et vernaculaire[275], cependant il semble ne pas parvenir à tourner la page du christianisme, tentant dès lors de se l'accommoder, en défendant l'idée d'une compatibilité du catholicisme avec le national-socialisme, ou encore avec le paganisme originel de l'Europe préchrétienne.

Ce constant questionnement d'ordre mystique se traduit de deux façons. A de nombreuses reprises, Saint-Loup défend l'idée d'une religion raciale, un paganisme qui soit l'enracinement de l'individu dans « le sang et le sol ». D'autre part il assimile continuellement foi et engagement idéologique, faisant l'amalgame entre religion et politique, considérant les grandes idéologies du XXe siècle que sont le communisme et le national-socialisme comme autant de religions politiques.

---

[275] Désigné par l'expression récurrente de « paganisme éternel », voir par exemple *La République du Mont-Blanc*, *op. cit.*, p. 65, « Ils entrèrent dans la forêt sur les sentiers du paganisme éternel. ».

a. « Le paganisme, c'est la religion de la race ! »[276].

Axiome et clé de voûte de la sensibilité politique de Marc Augier, le racisme se trouve au cœur des romans de Saint-Loup. Afin de donner une consistance au mythe de la race, Saint-Loup s'évertue à créer le discours d'une mystique de la race. Et c'est pourquoi il cherche à faire de la religion un relais du racisme, faisant régulièrement intervenir dans ses romans une « religion de la race ». Expression, qu'il faut entendre à deux niveaux. D'abord elle signifie que la religion constitue un fondement du racisme saint-lupéen, ensuite qu'elle est le reflet du particularisme ethnique, du génie propre d'une patrie charnelle.

En effet, Saint-Loup va souvent chercher dans les religions, et notamment celles du Livre, une caution à son racisme, lorsqu'il dénonce « le seul péché que le dieu (sic) des chrétiens ne puisse remettre, celui de la chair qui trahit sa race »[277]. Et il cite les textes sacrés, se faisant l'exégète d'un racisme vétérotestamentaire :

> « *Nous avons péché contre notre Dieu en prenant des femmes étrangères d'entre les peuples de ce pays. Engageons-nous maintenant par alliance avec notre Dieu, à renvoyer toutes ces femmes et tout ce qui est né d'elles selon le conseil de mon Seigneur et de tous ceux qui tremblent au commandement de notre Dieu, et que l'on fasse selon la loi.*
>
> Esdras condamnait formellement le mariage avec les femmes étrangères et le péché semblait lié à la création d'un métis. Etait-il chrétien d'en revendiquer un, ce que ne faisait justement personne en Afrique australe, ni le Blanc, ni le Noir, ni le Jaune. Personne ! Et surtout pas le peuple élu, celui des Boers. »[278].

Mais très vite Saint-Loup dépasse ce stade de la recherche d'une caution religieuse du racisme, et fait de la religion elle-même le viatique d'une mystique de la race. Ainsi Saint-Loup s'efforce de démontrer une compatibilité intrinsèque entre croyance religieuse et racisme. C'est précisément cette quête d'une adéquation entre foi et racisme qui conduit Saint-Loup sur les traces du paganisme. Dans presque tous ses romans, ses personnages empruntent le même cheminement. C'est en redéfinissant le catholicisme, lorsqu'ils tentent de l'expurger de ce qu'il peut avoir de « sémite » ou de « mondialiste » qu'ils aboutissent à une forme de syncrétisme, mêlant catholicisme rural et paganisme. Toujours, il s'agit de refuser

---

[276] La citation exacte est « le paganisme, cette religion de [la] race », prononcée par Lug, dans le roman *Plus de Pardon pour les Bretons*, *op. cit.*, p. 209.
[277] *La République du Mont-Blanc*, *op. cit.*, p. 242.
[278] *Le Boer attaque !...*, *op. cit.*, p. 140-141. La citation biblique provient du *Livre d'Esdras*, X, 2.

l'universalisme et de revendiquer une religion qui soit particulière à une ethnie. Ainsi, Saint-Loup s'oppose frontalement à une Eglise catholique selon laquelle « Rome est une internationale et règne au dessus des patries charnelles dont elle n'aperçoit même pas l'existence. »[279], de même qu'il dénonce dans le catholicisme ce qui en fait un produit d'importation « Ici [en pays valdotain], éclatent les contradictions internes et fondamentales du catholicisme qui a posé sur ce rocher son église venant des religions du désert et poursuivi sa route à pied dans les bois, à travers les religions païennes de la forêt et des montagnes qui ont autorisé son implantation et lui ont permis de perdurer. »[280]. Ceci s'illustre sous les traits du missionnaire chrétien, que l'on retrouve à deux années d'intervalle dans *La nuit commence au Cap Horn* en la personne de Duncan Mac Isaac, et *La peau de l'Aurochs*, parus respectivement en 1952 et 1954. Les deux romans mettent en scène des missionnaires venus de l'extérieur et qui menacent la culture et la tradition vernaculaire. Ainsi dans *La peau de l'Aurochs* le village de Prarayé voit arriver avec le monde moderne le personnage de Padre Hernandez qui « voulait connaître l'emplacement des idoles et le détail des rites démoniaques »[281], et qui une fois renseigné, aidé par des complices organise la destruction en règle de tous les symboles du paganisme local. Plus loin dans le roman cette figure inquisitoriale réapparaît avec le personnage de Don Mario Maglione, qui s'approprie certains mythes du village, et surtout célèbre le mariage d'un Noir avec une fille du village, se justifiant devant le personnage du narrateur : « qu'importe la couleur de sa peau puisque je sais qu'il a une belle âme et que c'est un bon catholique ! »[282]. Pour Saint-Loup le missionnaire symbolise donc celui qui met en danger l'essence même de la patrie charnelle, en venant prêcher une morale qui serait la même pour tous les hommes. En ce sens, Saint-Loup se tient résolument en dehors de la perspective d'une Eglise « catholique », qui comme son nom l'indique prétend à l'universel. Se faisant le chantre des patries charnelles, Saint-Loup se veut le défenseur des particularismes, dans une perspective antimondialiste.

Saint-Loup critique le catholicisme orthodoxe comme étant par trop internationale et insuffisamment enraciné dans un terroir. Ainsi dans le roman *Plus de Pardon pour les Bretons*, un indépendantiste exprime le choix que devront faire les Bretons : « ou bien larguer l'âme bretonne au profit d'une âme étrangère imaginée par une religion orientale faite pour les femmes, les malades et les petits enfants, ou bien persévérer dans leur volonté de salut

---

[279] *Plus de Pardon pour les Bretons*, *op. cit.*, p. 89.
[280] *La République du Mont-Blanc*, *op. cit.*, p. 63.
[281] *La peau de l'Aurochs*, *op. cit.*, p. 183.
[282] *Ibid.*, p. 214.

populaire ! »[283]. La démarche de Saint-Loup semble donc de tenter d'enraciner le catholicisme. Démarche qui est révélatrice d'une tension car l'on sent Saint-Loup à deux doigts de renier la tradition catholique, et cependant incapable de rompre avec celle-ci. Cette démarche s'illustre avec l'attitude de Lug, fils de Cian devenu ecclésiastique qui, dans le roman traitant de la patrie charnelle bretonne, cherche une solution afin de « celtiser » le catholicisme breton, revendiquant une « manière celtique de penser l'Eglise »[284], et qui affirme dans un entretien avec son directeur des études au séminaire : « Dieu a envoyé sur la terre son Fils pour tous les hommes, sans distinction, mais en laissant chaque race libre de venir à Lui par une voie qui lui soit propre. »[285]. Ceci se traduit lorsque les messes célébrées par Lug, mais c'est aussi le cas de celles décrites dans *La peau de l'Aurochs*, évoluent au cours des romans, et se donnent de plus en plus des allures païennes. Ainsi dans le village valdotain, le curé dévie progressivement du rite orthodoxe,

> « Jésus Bionaz célébrait la messe sur un dolmen. Depuis la mort du père il n'utilisait plus le calice où le sang fige avant d'être bu et venait d'égorger le bouquetin dominical directement sur la pierre. Il s'essuyait les doigts aux pans de son manteau de laine noire tout en marmottant des fragments de Pater, des bribes d'oraisons qui, seuls de l'enseignement limité reçu du père, survivait dans sa mémoire. Quand il eut terminé son effrayante cérémonie où des « Je vous salue Marie pleine de grâces » tombaient sur les ruisseaux de sang qui fumaient dans la lumière fragile du printemps, Jésus Bionaz se retourna vers la foule »[286].

Ecrit deux décennies plus tard, *Plus de Pardon pour les Bretons* laisse transparaître un schéma identique. Lug, devenu curé du village bretonnant de Trédudon-le-vieux, a profité de la destruction de l'église du village par la Royal Air Force à l'occasion de la proche Libération pour faire d'un dolmen son lieu de culte. Peu à peu le rite a été bouleversé…

> « Dans la nuit du 22 juin 1961, Person Trédudon [« recteur de Trédudon », c'est ainsi qu'est désigné Lug] comme chaque année, fit allumer les feux du solstice d'été. Les tas de fagots en furent dressés aux quatre coins cardinaux, à égale distance du dolmen sur lequel il se tenait à l'accoutumée. Au fur et à mesure que naissaient les flammes, Lug annonçait d'une voix forte :

---

[283] *Plus de Pardon pour les Bretons*, *op. cit.*, p. 109-110.
[284] *Ibid.*, 122.
[285] *Ibid.*, p. 123.
[286] *La peau de l'Aurochs*, *op. cit.*, p. 124.

– Que cette lumière qui brille au nord nous rappelle la patrie de nos pères venus de Thulé-en-Armor sur leurs bateaux noirs ! Et que Dieu maintienne en notre sang la patrie de nos pères !

Lug de nouveau psalmodiait :

– Que cette lumière qui brille à l'est renforce notre amour pour Jésus-Christ venu sauver tous les hommes, malgré le peuple juif qui restera chargé d'iniquité jusqu'à ce qu'il se convertisse ! Et que Jérusalem soit maudite !

Le peuple répétait :

– Et que Jérusalem soit maudite !

Lug se tourna vers le sud :

– Que cette lumière qui brille au sud nous protège des peuples barbares qui ne sont pas de notre race et convoitent nos filles et nos champs. Et que le sud d'où monte ces orages soit maudit ! »[287].

Et la cérémonie continue ainsi, témoignant d'une inflexion pour le moins paganisante de la cérémonie catholique ! Ainsi cette volonté de faire correspondre religion et mystique raciale aboutit sous la plume de Saint-Loup à sa conception d'une croyance ethnique païenne. Conception où l'auteur du cycle des patries charnelles définit le paganisme comme une religion d'un double enracinement, dans un terroir et dans une ethnie.

Cette volonté d'enraciner la religion se révèle sans ambiguïté. Toujours dans *Plus de Pardon pour les Bretons*, le paganisme est présenté comme la religion naturelle des bretons : « Je connais bien l'histoire de la Bretagne. […] Ici, avant les chrétiens, il y avait les païens. C'était la vraie religion du peuple. La religion naturelle. », et l'auteur souligne : « Il martèle les mots : religion naturelle. »[288]. Religion naturelle phagocytée par le christianisme : « Puis les chrétiens sont venus et ont volé la baraque. Tout piqué ! Sous chaque église, il y a une pierre païenne. Vos Pardons ont repris les fêtes païennes d'autrefois, et c'est la raison de leur succès. Le paganisme se montre partout dans ton pays : derrière les façades, dans les rites et aussi dans les cœurs. »[289]. Et le personnage de Lug ne fait pas mystère de ses intentions d'« adapter une religion aux impératifs du sang et du sol […]. Nos missionnaires le font partout dans l'empire français. Alors, pourquoi pas en Bretagne qui, au même titre que l'Algérie ou Madagascar, représente une colonie de Paris ? »[290].

---

[287] *Plus de Pardon pour les Bretons*, *op. cit.*, p. 304-305.
[288] *Ibid.*, p. 224.
[289] *Ibid.*, p. 224.
[290] *Ibid.*, p. 209. Citation qui fait bien évidemment référence au concept nazi de sang et de sol (*Blut und Boden*), dont nous avons déjà parlé.

Le paganisme est donc une foi mystérieuse, car enfouie dans les gènes de chacun, véritable héritage culturel porté par la biologie. Cet ensemble de croyances ataviques ressurgit donc en certaines occasions, par exemple chez les membres de la division Azul, lorsqu'ils sont confrontés au froid le plus rude, au cours d'une mission nocturne en pleine forêt russe : « dans l'âme des hommes les plus simples, donc les plus intelligents remontaient toutes les légendes des siècles catholiques ou païens, lourdes de jeteurs de sorts, dragons, sorcières, goules, vouivres et aussi chevaliers libérateurs, de saints intercesseurs menant comme eux le bon combat dans le fragile équilibre qui maintient la petite marge de supériorité du bien sur le mal. »[291]. Ce passage témoignant du goût de Marc Augier pour un surnaturel puisé dans le folklore européen, ressurgissant grâce à cette mémoire génétique dont nous avons déjà parlé, favorisant ainsi le corps sur l'esprit, préférant l'affect des personnes « simples » à l'intellectualisme.

Cherchant à fonder une mystique de la race et de l'enracinement, Saint-Loup privilégie une sensibilité proche de la nature : « Chaque fois que les hommes ont une émotion esthétique, comme nous maintenant devant cette montagne, ils se réfèrent à l'idée de Dieu. Moi je la lie à maintenant à l'idée de race. Chaque race ressent la beauté et la joie de manière particulière. Les nègres sont animistes et leur sentiment du divin n'est pas coupé du réel comme chez nous ! Je peux adorer le Kilimandjaro comme représentant du divin. Il est « le » divin, parce qu'il est la nature ! »[292]. Le paganisme revient donc à s'inscrire dans un ordre naturel : « la possession de la terre représentait en soi la seule religion tangible de l'homme, transcendant à la fois son passé et son avenir. Il ne pouvait donc exister d'autre religion que païenne, le royaume des cieux ayant été imaginé par des nomades précisément privés de terres, comme le peuple conduit par le Juif errant. […] Le premier devoir d'un autonomiste savoisien, c'était de cultiver sa terre et de la défendre si un peuple étranger cherchait à se l'approprier. »[293]. Car Saint-Loup fait du paganisme un des éléments de la panoplie des armes de défense contre les « nouveaux envahisseurs » du monde moderne cosmopolite, armes que sont « la morale d'une tradition, la langue originaire, la religion née du pays, la défense

---

[291] *La division Azul*, *op. cit.*, p. 81-82.

[292] *Le Boer attaque !...*, *op. cit.*, p. 155. Et le personnage qui s'exprime ainsi continue ensuite son argumentaire, en accusant le christianisme de deux mensonges. Concernant le précepte « Tu ne tueras point » et le fait que soient bénis des unions entre Noirs et Blancs. On retrouve par ailleurs le même élan de religiosité devant la montagne dans les propos du personnage du guide chamoniard Régis Balmat : « Moi je pense que le sommet de l'Europe retrouverait le caractère sacré qu'il possédait aux époques païennes si la société de consommation n'en faisait pas un simple objectif « sportif ». », *La République du Mont-Blanc*, *op. cit.*, p. 14.

[293] *La République du Mont-Blanc*, *op. cit.*, p. 77.

acharnée de l'identité biologique. »[294]. Ainsi le paganisme selon Saint-Loup vient se confondre avec une sorte d'élan vital fondé sur la nature : « la charité n'est pas incluse dans l'ordre naturel des choses. C'est une proposition chrétienne jamais inscrite dans les faits pendant les deux millénaires d'existence du christianisme. Ce ne pouvait être la loi du monde païen renaissant soumis aux impératifs de la vie, au même titre que les insectes, les oiseaux, les fauves. »[295], et il invite à respecter sa place dans la nature. En dernier ressort, le paganisme se mue en religion politique, articulé aux valeurs défendues sous l'étendard marqué de la swastika.

b. « L'évangile selon Hitler », le national-socialisme comme religion politique.

Sur le front russe. Un soir, un soldat confie à un de ses compagnons ses cauchemars récurrents de forêt maudite, celui-ci lui réplique que cette forêt ne l'effraie pas le moins du monde. Car…

> « Lui s'est engagé dans la légion Flandern tout jeune également, comme national-socialiste. Il a lu *Mein Kampf* comme d'autres entrent en religion. Il cohabite depuis avec les mythes nordiques ressuscités par Hitler. Païen, il trouve asile dans la grande forêt germanique qui servit d'ultime refuge aux Lituaniens refusant de se convertir au christianisme en plein XVIe siècle. Ils n'avaient plus le choix ! C'était l'asile forestier ou la mort ! […]
>
> — La forêt n'est pas mon ennemie, car il n'y a pas de forêt russe. Seulement une forêt germanique. Découvert en Allemagne, elle m'accompagne depuis et me protège, même devant Leningrad ! En elle, je suis chez moi. Je me sens d'accord avec ces sapins, ces bouleaux, ces hêtres. Je me bats pour eux parce que nos dieux dorment sous leurs branches et se réveilleront une fois les Russes chassés. Non, je n'ai pas peur.
>
> A travers Poullard, pourtant francophone, s'affirmait le caractère romantique des Flamands, le solide appétit mystique sur lequel l'Eglise catholique avait fondé sa puissance en Flandre, mais qui était en train de passer à l'ennemi, donc à la SS, pour lui fournir sa nourriture spirituelle ! Ainsi naissait une religion qui venait du froid. »[296].

---

[294] *Ibid.*, p. 116.
[295] *Ibid.*, p. 135.
[296] *Les SS de la Toison d'Or*, *op. cit.*, p. 110.

Voici qui nous fournit un bon exemple de la religiosité néo-païenne nazie que Saint-Loup promeut dans ses romans, assimilant le national-socialisme à une religion politique, ceci en rapport avec la mystique de la race déjà évoquée, notre auteur faisant de Hitler un prophète porteur de « l'étendard de guerre du IIIe Reich frappé de la roue solaire, le plus vieux de tous les symboles religieux de l'univers aryen »[297]. C'est que Saint-Loup adopte une grille d'interprétation de la Seconde Guerre mondiale comme une guerre de religion qui ne dit pas son nom. Ainsi lors des ultimes jours de défense de Berlin, « l'aventure prend les dimensions d'une guerre de religion et Hitler le visage d'un dieu dont Goebbels reste le prophète »[298]. De même, dans *Nouveaux Cathares pour Montségur*, l'auteur pose la comparaison entre communisme et religion, au cours d'un dialogue entre ajistes au moment où l'on doit distribuer les rôles d'une pièce de théâtre, en l'occurrence celui d'un inquisiteur :

> « — Comme si on pouvait établir un rapport entre PC et l'Eglise ! »
>
> — Oh que oui ! Mais vous êtes des gens d'église et c'est la raison de votre durée !... Le dieu sur la place Rouge… La procession permanente… Les millions de moujiks qui viennent prier le dieu… La communion avec l'entrée dans le Parti ! Et qu'est ce que l'autocritique, sinon la confession, en plus vache parce qu'elle est publique ?... L'excommunication mineure pour péché véniel : exclusion du Parti ou perte du boulot et des cartes d'alimentation !... Excommunication *ad majorem* : le Purgatoire immédiat sur la terre avec la Sibérie ! Ou l'enfer au comptant : le coup de pistolet derrière l'oreille, hein mon coco ? Allez tu joueras l'inquisiteur ! »[299].

Ce qui nous aide à comprendre pourquoi dans ses romans militaires Saint-Loup use généreusement de la thématique de la croisade. A ce titre, les premières pages de *La division Azul*, dont il faut rappeler ici le sous-titre du roman, *Croisade espagnole de Leningrad au Goulag*, sont intéressantes, qui développent l'idée selon laquelle Second Conflit mondial s'imbrique dans la guerre d'Espagne. Conflit de même nature où seule l'échelle change, la

---

[297] *Ibid.*, p. 93.
[298] *Les hérétiques*, *op. cit.*, p. 324.
[299] *Nouveaux Cathares pour Montségur*, *op. cit.*, p. 76. Cette citation est à mettre en parallèle avec les propos tenus par Marc Augier dans le n° 118 de *Défense de l'Occident* de mars 1974, cinq ans après la parution de *Nouveaux Cathares pour Montségur* : « Les marxistes […] ont fait du socialisme une religion de salut. En URSS ils ont repris toutes les vieilles méthodes de l'Eglise : le Dieu, la procession, le tombeau du dieu, la confession, le châtiment […], le millénarisme, le peuple élu (le prolétariat), etc. C'est du messianisme pur, une laïcisation du vieux rêve chrétien : les communistes, n'aiment pas qu'on le leur fasse remarquer… », cité par Myron Kok, *op. cit.*, p. 222.
Dans le même registre, on trouve dans *Plus de Pardons pour les Bretons* la citation éloquente : « le communisme représente, lui aussi, une religion de salut dont les dogmes ne se discutent pas. », *Plus de Pardons pour les Bretons*, op. cit., p. 110.

Guerre mondiale devient une guerre civile idéologique. Saint-Loup inscrit donc l'engagement espagnol dans la revanche contre le bolchevisme : « le peuple espagnol ne pardonne pas à la Russie de lui avoir envoyé des chefs militaires pour organiser les troupes républicaines, des avions, des chars d'assaut, des canons payés au comptant et en or. »[300]. Et l'auteur décrit l'enthousiasme du peuple espagnol à prendre part à l'opération Barbarossa, comparant l'élan populaire à celui qui prévalut lors du lancement de la première croisade : « Le vieux cri du XIe siècle retentit de nouveau : Dieu le veut ! »[301], cette croisade étant perçue comme « la revanche d'une civilisation sur une autre. », et sur la « religion marxiste »[302], comparée aux musulmans orientaux. Tout le long du roman, l'offensive germanique contre la Russie est désignée comme « la IXe croisade. »[303].

C'est que face au péril bolchevique, et à la menace civilisationnelle qu'il fait peser sur l'Europe, Saint-Loup s'efforce d'ériger la statue d'un national-socialisme protecteur, décrit en termes religieux. Cette conception mystique du nazisme se retrouve dans tous ses romans qui évoquent la Deuxième Guerre mondiale, parfois de façon très explicite, faisant alors des combattants porteur de la swastika « les missionnaires de la nouvelle religion hitlérienne que le monde entier ne comprend pas et rejette. »[304], mais aussi de façon plus implicite, lorsqu'il utilise le champ sémantique du religieux pour évoquer l'entreprise hitlérienne. Saint-Loup en vient prête à Hitler une mission de prophète, d'apôtre d'un « évangile » qui ne serait pas une doctrine politique mais plutôt une foi. La perspective de Saint-Loup se raccroche donc à un mysticisme, à une doctrine faisant une part excessive au sentiment et à l'intuition, délaissant la raison. L'expression d'évangile se trouve sous la plume de Saint-Loup dans son roman au titre significatif *Les Hérétiques*, où Le Fauconnier énonce ce qui sera la mission secrète de son commando : « La « compagnie à destination spéciale est chargée d'annoncer au monde l'évangile selon Hitler […] ! »[305]. Et on peut se demander si Marc Augier a lu la fameuse oraison funèbre en 70 mots rédigée par Knut Hamsun qui débute ainsi : « Je ne suis pas digne d'élever la voix pour parler d'Adolf Hitler, champion de l'humanité et apôtre qui répandit l'évangile des droits de toutes les nations. »[306], où le prix Nobel norvégien, dont le fils Arhild

---

[300] *La division Azul*, *op. cit.*, p. 6.
[301] *Ibid.*
[302] *Ibid.*, p. 7.
[303] *Ibid.*, p. 27.
[304] *Ibid.*, p. 165.
[305] *Les hérétiques*, *op. cit.*, p. 78.
[306] Cité dans la préface de Manès Sperber à *Sur les sentiers où l'herbe repousse*, Paris, Calmann-Lévy, 1981, p. 15.

s'engagea dans la SS, fait lui aussi de Hitler le prophète d'une nouvelle religion européenne[307].

A la lecture des romans de Saint-Loup, il semble évident que leur auteur fait intervenir le concept de religion politique. Concept d'abord dégagé par Erich Voegelin[308], puis par Raymond Aron sous la formule de « religion séculaire »[309], aujourd'hui utilisé par les historiens afin d'analyser les totalitarismes du XXe siècle, à l'image du spécialiste du fascisme italien Emilio Gentile[310]. En effet l'interprétation que donne Saint-Loup de l'engagement sous le signe du swastika réside plus dans une sensibilité d'ordre mystique et irrationnelle que dans une décision méditée. Citons un exemple représentatif de conversion au national-socialisme, où le personnage de Saint-Loup est décrit comme passif, uniquement réceptif devant l'appel hypnotique du swastika :

> « Robey Leibbrandt s'était retrouvé envoûté par le national-socialisme. Ce n'était pas spécialement l'idéologie socialiste ou raciste qui l'avait conquis (…). C'était plutôt le style du IIIe Reich qui l'avait drossé dans son torrent païen, uniformes, torches et projecteurs de Nuremberg, drapeaux faisant claquer le svastika, grondement des Mercedes et Auto-Union de courses, chants graves soulignant le piétinement des légions en marche. Ce formidable réveil du paganisme l'avait réintégré dans la mythologie, parmi les dieux et déesses d'où il sortait. (…) il sentait obscurément que le svastika, dans sa giration lumineuse, le projetait vers des temps qui ne réservaient pas la puissance et la gloire aux dialecticiens mais aux Hercules qualifiés pour tuer les monstres et pourfendre les montagnes »[311].

Et cette foi transfigure ceux qui la porte dans leur cœur, à l'image de cette description d'une véritable *aresteia* de…

---

[307] Il ne faudrait pas se laisser abuser par une comparaison entre Knut Hamsun et Marc Augier, comparaison qui atteint rapidement ses limites. Si les deux hommes ont témoigné d'une vive affection pour Hitler et son régime, leurs engagements furent de natures différentes. Retenons seulement les points de convergences suivant : l'espérance en un IIIe Reich émancipateur des nations européennes, l'anglophobie, viscérale chez l'écrivain norvégien, et un plaidoyer en faveur de l'agrarisme que semblait promouvoir le régime hitlérien.
[308] Erich Voegelin, *Die politischen Religionen*, 1938, *les religions politiques*, Paris, les Editions du Cerf, 1994.
[309] Raymond Aron, *Chronique de guerre, La France libre, 1940-1945*, Paris, Gallimard, 1990 (1ère éd. 1945), voir notamment les articles « Bureaucratie et fanatisme », p. 452-465 et « L'avenir des religions séculières », p. 925-948.
[310] Emilio Gentile, *La religion fasciste, La sacralisation de la politique dans l'Italie fasciste*, Perrin, 2002 (édition originale : 1993).
[311] *Le Boer attaque !..., op. cit.*, p. 171.

« l'adjudant Walter, commandant de compagnie à 23 ans. Cet ancien élève du lycée pasteur, bachelier ès lettres, ne combat ni pour la France ni pour des princes légitimes ou le dieu chrétien comme Bassompierre, mais pour imposer au monde, à la pointe de l'épée, l'évangile selon Hitler ! Champion de la nouvelle religion, il est absolument désincarné comme les apôtres. Il se bat sur ces territoires que Rome a si hâtivement christianisés, aux portes de ces pays Baltes arrachés au paganisme par le fer et par le feu, avec la même férocité que les zélateurs du catholicisme de l'époque !

A la tombée de la nuit, Walter, qui parait immunisé contre les balles par une grâce spéciale, reprend pour la quatrième fois de la journée le cimetière de Körlin, investi par l'ennemi. On l'aperçoit dressé sur une levée de terre, tête nue, un foulard noué autour du cou, soutenant l'ardeur de ses hommes par des cris sauvages qui en appellent à Thor ou à Wotan. On est en pleine folie wagnérienne ! […] Dressé comme une lame d'épée au centre de l'ouragan de fer, l'étrange Walter est transfiguré. L'homme bourru, au visage carré, est devenu beau »[312].

A grand renfort d'images fortes, convoquant la mythologie du IIIe Reich, Saint-Loup fait du nazi le plus commun un croisé, un apôtre de la nouvelle religion. Religion bien évidemment tournée vers celui qui en est le prophète, Hitler, dont le charisme et l'autorité sont relayés par les « moines soldats » que constituent les membres de l'Ordre noir : « la gendarmerie des SS, gardienne de la nouvelle religion que Hitler annonce à l'Allemagne et propose maintenant à l'Europe, une religion qui interdit non pas de manger de la viande le vendredi saint, ou de tuer son prochain, mais qui dénonce le mélange racial et en fait un péché mortel, recommande de tuer son prochain chaque fois qu'il menace la pérennité de la race incarnée par son propre peuple et vante le régime végétarien ! »[313]. Cette conception religieuse du national-socialisme a pour conséquence de placer le führer au centre des prières, ainsi dans un prêche de Lupé, qui évoque « notre saint père le pape et de notre vénéré Führer »[314], établissant on ne peut plus clairement le nazisme comme religion politique. Ainsi lorsque Hitler se suicide, « La bataille continue, toujours meurtrière, mais privée du principe qui en faisait une guerre d'enfer. Elle redevient classique, académique […]. Quelqu'un de très

---

[312] *Les hérétiques*, *op. cit.*, p. 207. Et Saint-Loup décrit par la suite la mort de Walter, après des jours d'escarmouches « qui, dans une guerre classique aurait couvert l'ancien élève du lycée Pasteur d'une gloire indiscutée. Walter doit reposer dans quelque charnier de Poméranie. Le national-socialisme vaincu ne dispose d'aucun monument pour y graver le nom de celui qui l'avait épousé comme une religion. », *Les hérétiques*, *op. cit.*, p. 250.
Plutôt que l'*aresteia*, de tradition grecque, on aurait pu évoquer les guerriers *bersekir* germaniques pour expliquer ces nombreuses scène de furie belliqueuse, d'extase mystique martiale, voir ce qu'en dit Michel Pastoureau dans son beau livre, *L'ours, Histoire d'un roi déchu*, Paris, seuil, 2007, p. 64.
[313] *La division Azul*, *op. cit.*, p. 105.
[314] *Les hérétiques*, *op. cit.*, p. 100.

important manque… Un géant s'est retiré, laissant à la place de son visage humain, dont le froncement de sourcil faisait trembler le monde, un masque de comédie. Par son style changé, la guerre avoue ses buts de guerre. Elle pourchassait un seul homme qui s'est retiré, sur la pointe des pieds […] ! Berlin s'est vidé d'un seul coup. Berlin c'était lui. Berlin n'existe plus, non plus que la guerre ! Car Hitler a disparu ! »[315]. Et les mots de Saint-Loup résonnent évidemment comme une profession de foi nazie.

Ainsi la conception que développe Saint-Loup du politique est profondément marquée par une interprétation raciste du monde et de l'histoire. Ce racisme vient puiser dans le corpus idéologique du national-socialisme, lui reprenant certaines de ses thématiques centrales, telles le nordicisme ou le *führerprinzip*. Les romans de Saint-Loup proposent donc une explication au fonctionnement du monde, une véritable *Weltanschauung*, fondée sur une grille de lecture ethniciste du monde, où le principe de l'histoire est tout entier contenu dans le patrimoine génétique des peuples.

Plutôt que sa raison, Saint-Loup cherche à séduire la sensibilité de son lecteur, en développant un imaginaire donc l'objectif est bien de fasciner (étymologiquement : séduire, ensorceler). Et cette imaginaire repose en grande partie sur une vision mythifiée du régime hitlérien dont il diffuse la mythologie. Le noyau idéologique contenu dans les romans est donc largement hérité d'une vision personnelle du national-socialisme, qui alimente et célèbre le mythe d'un IIIe Reich européaniste et donc progressiste. En réalité Saint-Loup entend sauver la mémoire de l'engagement français aux côtés du régime nazi, ceci en invoquant l'image de propagande d'un Reich européaniste. Car Saint-Loup a voulu faire de ce thème européen un nouveau mythe mobilisateur pour une extrême droite française exsangue après l'impasse de l'Algérie française.

[315] *Ibid.*, p. 356.

« Repenser l'action politique c'est donc d'abord créer un nouveau style d'action, bien éloigné du pur activisme ancien. C'est aussi se situer par rapport aux composantes de l'extrême droite militante aux côtés desquelles ils ont déjà combattu, et poser la question du nationalisme. Or la nécessité du dépassement de l'hexagone leur semble un enseignement capital de la guerre. »

Christophe Boutin[316]

[316] Christophe Boutin, « L'extrême droite française au-delà du nationalisme », *art. cit.*, p. 123.

Chapitre V.
Rénover le discours de l'extrême droite autour du thème européen.

Voici venu le moment de faire une parenthèse, une rapide chronologie des évolutions de l'extrême droite française d'après-guerre. L'ambition de ce court tour d'horizon de la situation de la droite radicale est simple. Il s'agit de contextualiser le discours romanesque de Saint-Loup, de le situer au sein de la chronologie douloureuse qui est celle de la droite se reconnaissant comme l'héritière des totalitarismes. Et l'on aboutira au constat suivant : dans les années 1960 et 1970, l'extrême droite française est au plus mal, ne parvenant pas à diffuser son discours. S'y ajoute des questionnements d'ordre idéologique nés du fiasco de l'Algérie française, notamment autour de la question du nationalisme. Or précisément les écrits romanesques les plus idéologiques de Saint-Loup datent de cette période, selon une séquence littéraire qui se partage en un triptyque. Avec tout d'abord la trilogie des réprouvés, publiée entre 1963 et 1967 ; ensuite le cycle des patries charnelles, auquel l'auteur s'attelle principalement entre 1968 et 1971 ; et enfin les récits de la geste SS, entre 1970 et 1978. La principale période d'écriture de Saint-Loup se déploie donc entre 1962 et 1978, 1982 si l'on ajoute *La République du Mont-Blanc*, ultime jalon du cycle intitulé « renaissance des patries charnelles ». Ceci revient à constater que l'épanouissement de la carrière romanesque de Saint-Loup dans ce qu'elle a de plus idéologique, à travers des romans à clés tel que *Nouveaux Cathares pour Montségur*, se confond avec la période de vaches maigres de la droite radicale. Il s'agira donc de situer le discours saint-lupéen par rapport au contexte de rénovation de l'extrême droite, rénovation qu'il accompagne de ses romans.

L'après 1945 : espoirs et échecs de la droite radicale[317].

De 1945 à 1983, de la Libération aux élections municipales de Dreux qui voient l'émergence du Front National, l'histoire de l'extrême droite française est celle son impéritie à faire entendre son discours et à en imprégner l'opinion. Après la guerre, à la prise de

[317] Nous utiliserons le terme de « droite radicale » ainsi que d'autres (celui d'« ultra-droite » notamment) par coquetterie, afin d'éviter les répétitions de l'expression canonique d'« extrême droite ». Ceci ne signifie pas pour autant que nous considérions l'idéologie de l'extrême droite comme un simple durcissement des thèmes et positionnements politiques de la droite parlementaire. A notre sens l'extrême droite procède d'une substance idéologique bien délimitée et différenciée du *corpus* de la droite « classique », notamment par « le refus d'un monde moderne, symbolisé politiquement par la démocratie pluraliste et l'individualisme » (Christophe Boutin, « L'extrême droite française au-delà du nationalisme, 1958-1996 », *art. cit.*, p. 113).

conscience des atrocités commises par la SS et le régime hitlérien, aidés sur le sol national par des auxiliaires français dès lors entachés de l'accusation de trahison, s'ajoute aussi l'horreur du judéocide. De plus, au discrédit moral de l'extrême droite s'ajoute l'éparpillement et le vide de ses rangs : le fascisme français est privé de ses chefs, pour la plupart disparus[318]. Voici décrit en quelques mots le faisceau des causes convergentes qui conduisirent après-guerre à une disqualification du discours de l'extrême droite, frappé du sceau d'un opprobre tenace.

Une fois passé le choc de la Libération et jusqu'en 1962, la survivance fascisante bénéficie pourtant de l'accélération des mutations économiques, de l'anticommunisme ambiant et de la mobilisation autour des guerres coloniales. De plus la propagande du IIIe Reich agonisant avait inspiré un thème novateur, celui de l'Europe, au néo-fascisme français, cette droite la plus radicale qui entend préserver et faire fructifier l'héritage des totalitarismes anti-égalitaristes. Car si ce courant européaniste existe, il n'est pas majoritaire au sein de l'extrême droite française. En effet, dans l'après-guerre celle-ci structure son action et son discours autour de deux lignes fortes : la mémoire de la collaboration et de l'« injuste » châtiment des victimes de l'épuration, ainsi que la « défense de l'Occident » dans le cadre de la lutte contre le communisme.

Au début des années 1950, un nouveau thème vient alimenter le discours de la droite radicale, avec la défense de l'empire coloniale. Combat qui illustre une certaine conception nationaliste, fidèle à la tradition du nationalisme auquel puise l'ultra-droite française depuis la fin du XIXe siècle. Il s'agit du nationalisme au trois couleurs, un nationalisme défensif et qui fait du combat colonial une lutte pour la grandeur de la France. Avec ce combat, l'extrême droite retrouve donc la possibilité d'assumer son discours et de le clamer haut et fort. Ainsi François Duprat écrira par la suite : « La liquidation de l'Empire colonial français donnait à l'opposition nationale les forces qui lui avaient manqué depuis 1945. Lavée de la lourde hypothèque de Vichy et de la Collaboration, elle pouvait de nouveau faire appel au nationalisme, voire au pur et simple patriotisme des français. »[319], citation qui montre bien le « sang frais » apporté par le thème colonial au nationalisme chéri par l'extrême droite

---

[318] Dressons la liste de quelques unes de ces défections : Doriot, abattu sur la route de Sigmaringen, Déat, retiré dans un couvent italien, Deloncle abattu par la Gestapo, Fontenoy tué (dans les derniers combats) à Berlin, Bucard et Darnand fusillés. Pertes accompagnées de la celles de penseurs, avec le suicide de Drieu La Rochelle, l'exécution de Brasillach, de Luchaire, de Paul Chack, les condamnations à mort d'Henri Béraud, de Robert de Beauplan, de Jean Boissel, qui furent finalement graciés.

[319] François Duprat, *Histoire des mouvements d'extrême droite*, Paris, Editions Albatros, 1972, p. 63, cité par Pierre Milza, *L'Europe en chemise noire, Les extrêmes droites en Europe de 1945 à aujourd'hui*, Flammarion, 2002, p. 65.

française, lui permettant de réutiliser des thématiques qui lui sont spécifiques, bref, d'exister par-delà la brisure de l'Epuration.

En métropole ce discours nationaliste prêché par l'extrémisme de droite est notamment porté par la mouvance Jeune Nation[320]. Sous le symbole nouveau de la croix celtique, le mouvement se distingue par sa violence, notamment envers le parti communiste, et fonde son action sur la conservation sans concession de l'empire colonial français. A cet égard le titre du bulletin d'information que publie Jeune Nation dès l'automne 1952, qui devient ensuite, en juillet 1953, mensuel et organe central du mouvement, est intéressant : *Peuple de France et d'outre-mer*, où l'on remarque le singulier à « peuple », qui témoigne de l'importance pour la mouvance de l'unité entre la métropole et ses territoires d'outre-mer. Dans un premier temps, Jeune Nation illustre les difficultés de l'extrême droite française à fédérer autour de son discours. Les actions violentes et tumultueuses de ses gros bras masquent mal l'évidence : Jeune Nation recrute peu et reste confidentielle. C'est avec l'aggravation de la guerre d'Indochine que Jeune Nation se voit dotée d'un thème politique fort, qui est aussi le thème qui permet à l'extrême droite de se forger un nouveau discours et de se situer dans une attitude offensive, rompant avec son discours monomaniaque de la nostalgie vichyste ou collaborationniste. Avec un sens nouveau donné à l'action, l'espoir est de retour, citons Joseph Algazy : « Pour la première fois depuis la guerre, un mouvement néo-fasciste élargissait le cadre des mobilisations de ses adhérents au-delà du cercle traditionnel, celui des pétainistes, des collaborateurs et des anciens membres des formations fascistes d'avant-guerre. »[321]. Du fait de sa violence, le mouvement est dissout par le gouvernement Pflimlin en

---

[320] Le mouvement Jeune Nation (JN) est fondé fin 1949 et déclaré officiellement à la préfecture en mars 1950 par Albert Heuclin, Jean Marot, Jacques Wagner et les frère Sidos : François, président de JN, Pierre, secrétaire général et bientôt numéro un de l'association nationaliste et Jacques. Le mouvement Jeune Nation déclarait dans ses statuts lutter « pour rendre à la France sa place de grande Nation par l'instauration de l'*Etat populaire* et l'accomplissement d'une seconde Révolution française selon les principes d'autorité, de responsabilité et de hiérarchie », *article II des statuts du mouvement Jeune Nation*, cité par Joseph Alagazy dans *La tentation néo-fasciste en France, 1944-1965*, Paris, Fayard, 1984, p. 118, la première Révolution française étant la Révolution nationale du Maréchal…
En effet JN faisait davantage référence à la Révolution national et aux ligues nationalistes de l'entre-deux-guerres qu'au fascisme. Néanmoins le mouvement puisait abondamment dans un corpus qui appartient au fascisme, plutôt d'obédience italienne qu'allemande : chasse aux communistes et aux « métèques », actions violentes, valorisation de l'armée, conception de la femme comme réduite à un rôle de mère et d'épouse, défense d'un racisme virulent à tendance eugéniste, ambition d'un coup de force contre le régime parlementaire, volonté de représenter les masses populaires… JN s'inscrit donc dans les traditions du fascisme ainsi que du national-populisme de tradition ligueuse, aboutissant à un « néo-fascisme de choc », pour reprendre la formule de Pierre Milza, dans *L'Europe en chemise noire*, op. cit., p. 67.
Jeune Nation resta un mouvement inlassablement lié au combat de l'Algérie française. Ainsi, lorsque paraît le premier numéro du journal *Jeune Nation*, témoignant de la survis du mouvement au décret d'interdiction, fut choisi comme premier jour de publication le 5 juillet 1958, correspondant au 128ème anniversaire de la prise d'Alger par les troupes françaises.
[321] Joseph Algazy, *La tentation néo-fasciste en France*, op. cit., p. 117.

mai 1958, dans le sillage des « complots du 13 mai ». Ceci ne signifia pas sa disparition, car le mouvement réapparut sous le masque du Parti nationaliste, dont l'organe continuait de s'appeler *Jeune Nation*, ne laissant ainsi aucun doute quant à la continuité.

De 1958 à 1962, des « complots du 13 mai » aux accords d'Evian, la France vit dans un climat franchement nationaliste, une aubaine pour la droite radicale qui peut exprimer son discours sans complexe, avec l'espoir d'accroître son importance et de peser dans le jeu politique. Le contexte est donc très favorable pour l'émergence de la droite française la plus radicale, sur la base d'une compatibilité accrue entre l'opinion française et le discours de l'ultra-droite, rendant la première davantage sensible au second. À partir de 1958, c'est de Gaulle qui brise cet espoir. Car l'homme du 18 juin coupe doublement l'herbe sous les pieds bruns. Tout d'abord parce que le succès du gaullisme et l'engouement qu'il suscite éloigne d'autant plus la société française des partisans de la droite radicale, notamment en incarnant mieux que ne pouvait le faire les rescapés de l'épuration un rempart contre le danger supposé du communisme, mais surtout parce que de Gaulle capitalise sur sa personne le nationalisme et les désirs d'autorité d'une partie de l'opinion. Bien que d'une nature différente de celle des groupuscules rassemblant les radicaux de droites, le courant politique du général comble cependant des attentes et des espoirs que pouvaient, et souhaitaient, alimenter et capter les militants de la droite radicale nationaliste.

Ainsi, une fois porté au pouvoir, de Gaulle devient le pire ennemi de l'ultra-droite, notamment parce qu'il lui dispute le monopole du thème du nationalisme. Pour ainsi dire, le fondateur de la Ve République interfère avec le discours de la droite radicale et court-circuite l'électorat qui aurait pu adhérer aux thèses extrémistes en ces temps de crise algérienne[322]. Le nouveau souffle apporté par la guerre d'Algérie ne se transforme donc pas en tempête, la droite radicale ne parvenant pas à faire fructifier un contexte pourtant favorable.

La césure de 1962, la droite radicale au plus bas.

L'échec de la droite radicale à parvenir au pouvoir, à imposer ses idées dans l'opinion, à faire triompher ses visées politiques lors de la guerre d'Algérie, est la cause d'un délabrement sévère de l'extrémisme de droite. L'année 1962, avec les accords d'Evian et l'indépendance de l'Algérie, le 3 juillet, marque donc une césure fondamentale dans la

[322] Preuve en est l'attentat manqué du Petit-Clamart du 22 août 1962, commandité par l'OAS (Organisation armée secrète), qui montre bien que pour les partisans jusqu'au-boutistes de l'Algérie française, de Gaulle, et à travers lui le régime républicain, était considéré comme l'ennemi à abattre afin d'assurer la souveraineté française en Algérie.

chronologie de l'extrême droite française. Rupture importante qui vient sanctionner l'impasse de la droite radicale et qui inaugure une période de vaches maigres qui dura jusqu'à l'émergence du Front National. Dix-sept ans après la Libération, l'extrême droite française subit une nouvelle épuration, une nouvelle période de doute. Dans ce climat de désenchantement, la mouvance groupée autour du mensuel *Europe Action* se révèle être la tentative la plus intéressante de dépasser les impasses rendues manifestes par l'échec de l'Algérie française. L'entreprise, dont le promoteur est Dominique Venner[323], regroupe pendant quatre ans[324] des rescapés de Jeune Nation et de l'OAS, des anciens de la collaboration intellectuelle tel Rebatet, et surtout de nombreux jeunes, souvent drainés par la Fédération des Etudiants Nationalistes[325]. Parmi ses collaborateurs régulier, Jean Mabire, Henry Coston et… Marc Augier.

Europe Action joue donc un rôle de creuset[326], regroupant différentes générations et différentes expériences. Ainsi le mensuel *Europe Action* constitue avant tout le point nodal d'un réseau et s'entoure d'organismes annexes (le Centre d'étude pour l'économie organique, le Groupement d'étude des rapatriés et sympathisants…). L'innovation la plus remarquable est l'abandon de l'action violente, « ceux qui pratiquent cette sorte de militantisme le font au sein d'autres organisations, et le terrain sur lequel la revue de Dominique Venner situe son combat est davantage celui des idées »[327]. En ce sens *Europe Action* prépare le terrain de la Nouvelle Droite en débarrassant la droite radicale de ce qu'elle avait encore d'anti-intellectualisme et de nationalisme restreint à l'hexagone, en lui donnant aussi un aspect plus fréquentable, notamment en remettant en cause certains aspects du nazisme.

Comme on l'a dit, 1962 et la défaite des partisans de l'Algérie française signifie la débâcle et de nombreux espoirs déçus pour la droite radicale. C'est la même année qu'est

---

[323] Né en 1935, Dominique Venner servit en Algérie au 4e BCP de 1954 à 1956. C'est au sein de la mouvance Jeune Nation que Dominique Venner s'était distingué après qu'il l'eut rejoint, au début de l'année 1956, et où il laissa le souvenir d'un militant hors pair. En 1970 il abandonne toute action militante, et se consacre à l'écriture de nombreux ouvrages. Ses thèmes de prédilection sont la chasse et les armes, mais aussi l'histoire. Il est ainsi l'auteur de… Il dirige actuellement la *Nouvelle Revue d'Histoire*.

[324] Le premier numéro d'*Europe Action*, « revue nationaliste d'action européenne », date du 5 janvier 1963 et la parution cesse en novembre 1966. Le mensuel était édité par Maurice Gingembre, ancien de l'OAS, sa femme, Suzanne Gingembre, et Dominique Venner, associés dans la société de presse et d'édition Saint-Just, fondée le 6 novembre 1962.

[325] Mais sans Pierre Sidos qui fit scission et fonda Occident en 1964, énième groupuscule d'extrême droite se distinguant par sa violence anticommuniste effrénée. Pierre Sidos reprochait aux partisans d'Europe Action d'être « antichrétiens, apatrides, matérialistes, en somme hérétiques », commentaires rapportés par André Laurens dans *Le Monde* du 16 février 1964, et au contraire voulait maintenir le mouvement Occident dans un nationalisme orthodoxe. Le mouvement Occident fut interdit en 1968.

[326] « la mouvance d'*Europe Action* apparaît comme un lieu de rencontre entre militants de nationalités et d'âges différents », Anne-Marie Duranton-Crabol, *Visages de la Nouvelle Droite, Le GRECE et son histoire*, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 1988, p. 25.

[327] Pierre Milza, *Fascisme français, Passé et Présent*, Flammarion, 1987, p. 328.

inauguré un véritable travail de rénovation idéologique, notamment dans le cadre de la mouvance *Europe Action*, autour des personnalités de Dominique Venner, et Jean Mabire notamment. En effet, Dominique Venner fait la synthèse des causes de la défaite dans son texte *Pour une critique positive*, véritable manifeste pour un renouvellement idéologique de la droite radicale, qui entend panser les plaies de l'Algérie française en repensant le corpus idéologique de l'extrême droite. Ce libelle est à la fois une autocritique et une invitation au renouveau, grâce à une rénovation stratégique et doctrinale. Surtout, Dominique Venner en appelle à dépasser le cadre national, entérine ainsi une tendance croissante au sein de l'ultra-droite française. Inaugurant une période de réflexion à la droite de la droite, *Europe Action* entame une période où l'extrême droite reste latente dans le débat politique, elle ne ressortira la tête de l'eau qu'à l'été 1979 avec les débats autour de la mouvance appelée alors « Nouvelle Droite », principalement représentés par le GRECE. *Europe Action* inaugure donc l'entrée de la droite radicale dans le champ de la métapolitique, celui d'une rénovation qui se fait autour d'une réactualisation du corpus idéologique, notamment autour de l'idée européenne.

Les romans de Saint-Loup accompagnent donc une période douloureuse pour l'extrême droite française, une période de rénovation idéologique. Cet accompagnement se fait selon trois registres. D'abord il s'agit de sauvegarder et de faire perdurer la mémoire du IIIe Reich et de la collaboration, de laver la collaboration de l'affront et de l'accusation de traîtrise ; ensuite de faire de l'Europe un nouveau mythe mobilisateur de la droite radicale ; et enfin avec le thème des patries charnelles, de s'arrimer au courant des régionalismes.

1. Pérenniser la mémoire du IIIe Reich et de la collaboration.

Dans un café de Paris, après dix heures du soir, deux anciens de la LVF échangent leurs souvenirs. L'un deux, Gabin, illustre la figure du soldat qui ne parvient pas à se défaire de la vie militaire et peine à trouver sa place au sein de la société civile. Si bien que son camarade pense de lui : « J'ai l'impression que mon ami Gabin ne fera jamais un bon civil ! »[328]. Echoué dans ce café parisien, tandis que l'orage gronde sur Paris, Gabin fait le récit d'escarmouche sur le front russe. Il se met à parler de plus en plus fort, et son récit se

[328] *Les Nostalgiques*, *op. cit.*, p. 50.

transforme vite en un flot halluciné de réminiscences guerrières. Gabin en vient à crier, comme s'il revivait les scènes revenues à sa souvenance, oubliant parfaitement les autres clients du café qui l'entourent et se questionnent à son sujet.

> « — M'en fous ! Je gueule comme à Murovo !!! On a éteint le feu. Partisans en prenaient un sacré coup ! Les chapkas volaient en l'air. Les vivants marchaient sur les macchabées ! Alors ils ont amenés deux automitrailleuses !!!
>
> Quelques jeunes gens s'étaient avancés vers leur table et se formaient lentement en cercle, autour d'eux. L'orage grondait. La tension électrique de l'atmosphère augmentait et faisait courir, à fleur de peau, des ondes frémissantes. Gabin élargit démesurément un geste du bras pour affirmer sa surprise et renversa le verre de son ami qu'il prenait à témoin devant cette apparition de deux automitrailleuses au cœur de la nuit »[329]

Une fois l'étonnement général passé, lorsque Gabin est identifié comme ancien de la LVF, les insultes pleuvent, « Salaud ! Traître ! Boche ! Vendu ! »[330], avant que les deux compères ne soient obligés de quitter le café, allant en hanter un autre... et finir la soirée dans une bagarre puis finalement au poste de police. Cette scène, narrée dans le roman au titre explicite évoquant *Les Nostalgiques*[331], témoigne pertinemment de la réputation exécrable qui pesa sur ceux qui mêlèrent leur destin à celui du IIIe Reich.

Car après la Libération, éprouvée par l'épuration, l'extrême droite française évolue à « l'ombre des croix gammées »[332]. En effet son discours est discrédité en raison d'un héritage pour le moins difficile à porter dans la France de l'après-guerre, celui de la collaboration. Cette tache indélébile la marque du sceau de la trahison, rendant ainsi son discours infréquentable, et partant inaudible pour une large partie de la société. Afin de redonner son audience à la droite radicale, il fallait lui aider à assumer le fardeau mémoriel des années noires, c'est-à-dire se porter sur le champ de bataille de la mémoire, avec l'objectif de rendre sa fierté à l'engagement collaborationniste et surtout celui qui est jugé le plus indigne de tous, celui qui vit des « volontaires français sous l'uniforme allemand »[333].

---

[329] *Ibid.*, p. 52.
[330] *Ibid.*, p. 53.
[331] Les nostalgiques d'un engagement qui les a rendu infréquentables, hérétiques. Ces individus se jugent donc incompris. De même, la quatrième de couverture du roman évoque « les nostalgiques du millénaire hitlérien », ce qui est on ne peut plus claire !
[332] La formule est de Pierre Milza, dans *L'Europe en chemise noire*, *op. cit.*, p. 13.
[333] Nous empruntons ici le titre de l'ouvrage de Pierre Giolitto, *Volontaires français sous l'uniforme allemand*, Perrin, 1999, ouvrage où sont cités à de nombreuses reprises des extraits des *Volontaires* et des *Hérétiques* de Saint-Loup, et où Marc Augier est souvent évoqué.

C'est là un point fort que l'on retrouve dans les romans de Saint-Loup : la volonté de réhabiliter les réprouvés rendus infréquentables après 1945. Ceci s'opère clairement, à travers la valorisation des engagés français dans la Waffen-SS, la fameuse division Charlemagne, et de tous ceux qui se sont placés dans le champ magnétique du national-socialisme entre 1940 et 1945. Concrètement, cette réhabilitation de l'engagement français d'une part, de l'Ordre noir d'autre part se trouve dans deux cycles saint-lupéen que nous avons pu étudier. Dans la trilogie des réprouvés parue entre 1963 et 1967, qui retrace l'engagement des volontaires français auprès du nazisme, et dans les œuvres consacrées à la collaboration européenne notamment à travers l'ouvrage *Les SS de la Toison d'Or*, rédigé entre 1970 et 1975. Et on fait remarquer d'emblée que la réhabilitation de la mémoire de la collaboration la plus dure se fait au nom d'un idéal transfrontalier.

Ainsi, lorsque à Wildflecken, camp militaire où est formée la division Charlemagne, les officiers de la milice se questionnent sur le fait de porter l'uniforme « feldgrau ». L'un d'eux énonce, « il faut aller jusqu'au bout. Que personne ne puisse dire, un jour, que les miliciens se sont enfuis de France, en 1944, par couardise ou amour des Boches. »[334]. Propos qui posent bien l'enjeu mémoriel contenu dans les romans de l'ancien directeur du *Combattant Européen* puis de *Devenir*, respectivement organes de la LVF et de la SS française[335], qui est de réhabiliter les auxiliaires français du IIIe Reich par delà l'accusation de trahison. De rendre leur fierté à ces anciens volontaires, devenus hérétiques après leur défaite. C'est là précisément le rôle de la justification européenne, qui semble rendre légitime la collaboration. Cet enjeu mémoriel peut faire se poser la question de la sincérité de Saint-Loup. Lorsqu'il convoque vingt ans après la guerre une motivation européenne à l'engagement sous la croix gammée, s'agit-il d'une justification, d'un argumentaire construit *a posteriori* qu'il vient calquer sur les choix de Marc Augier ? En réalité il n'est pas possible

---

[334] *Les Hérétiques*, *op. cit.*, p. 97.

[335] Avant-guerre, Marc Augier était le rédacteur en chef de la revue du CLAJ (Centre laïc des auberges de la jeunesse), *le Cri des auberges*. Pendant la guerre il fut le directeur du *Combattant Européen*, organe de la LVF et invention de Marc Augier. En effet à l'origine le *Combattant Européen* français n'était que la traduction de la version allemande. Durant un séjour à Berlin, en 1942, Augier lance l'idée d'un journal français. A son retour du front de l'Est il entreprend, non sans difficulté, de ramener le journal en France. Et finalement, le comité de la LVF, Vichy et l'OKW accède à la demande d'Augier, la rédaction du journal est transférée à Paris, mais l'administration et l'impression demeurent à Berlin, l'hebdomadaire devenant aussi mensuel. Le premier numéro de la nouvelle mouture du *Combattant Européen*, paraît en juin 1943. Dès lors Marc Augier s'efforça d'en faire un organe de promotion de la LVF.
Par la suite, après que fut créée la division SS Charlemagne, il fut chargé par Krukenberg, lui-même chargé par Himmler d'organiser la division, d'assurer à Hildesheim la rédaction de *Devenir*, organe de la SS française dans laquelle avaient désormais été versés les effectifs de la LVF (Ces informations proviennent pour la plupart du travail de Ludovic Morel, *Sous le signe de la roue solaire*, *op. cit.*, p. 143-147, celui-ci se fondant notamment sur le récit qu'a fait Saint-Loup de son expérience à Hildescheim, dans son ouvrage *Götterdämmerung*, *op.cit.*).
On peut donc affirmer que Marc Augier fut le promoteur de la propagande allemande faisant de la SS une armée européenne. Ainsi Saint-Loup ne fait que continuer l'œuvre d'Augier, usant d'un *medium* différent, le roman.

de douter de l'européisme de Marc Augier, auquel celui-ci est acquis dès les années trente et son expérience des auberges de jeunesse. Cependant sa réécriture de la geste SS comme une entreprise européenne et non de domination de la part de l'Allemagne, relève assurément d'une chimère née d'un désir de réhabilitation mémoriel de ses engagements des années quarante.

a. La geste de la SS européenne.

Saint-Loup évoque la SS à de nombreuses reprises. Dans ses romans militaires traitant de la Seconde Guerre mondiale, cela paraît évident, mais aussi dans le cycle des patries charnelles[336] et même dans *Le Boer attaque !...*[337].C'est dire si la SS est une figure récurrente de ses romans. Et non pas comme figurante, mais au contraire avec un rôle central. En effet, à maintes reprises, la SS véhicule un idéal, et l'homme SS occupe une posture d'initiateur, de détenteur de vérités primordiales, à l'image du personnage d'Otto Rhan qui fait découvrir au jeune Barbaïra les principes du nazisme, puis de l'officier SS Klingsor qui succédera ensuite à Rhan et initiera le jeune Occitan aux mystères du Graal. Le SS est donc un personnage récurrent, qui occupe le rôle du dépositaire et dispensateur d'un savoir ésotérique, celui de la mystique de la race dont nous avons déjà traitée. Aussi cette conception de la SS comme une organisation avant tout raciale, comme une élite à la fois militaire et biologique, en fait la clé de voûte de l'Europe nouvelle dont Saint-Loup trace les contours dans son œuvre romanesque.

- La SS, un microcosme de l'Europe fondée sur ses ethnies.

Cette conception d'une SS européaniste, instrument de l'Europe nouvelle des petites patries émancipées est toute entière contenue dans un document que l'on trouve placé en exergue du récit dans le roman *Les SS de la Toison d'Or*. En effet il s'agit d'une carte de « L'Europe des ethnies »[338], assortie d'un commentaire selon lequel cette vision de l'Europe…

---

[336] La figure de la SS paraît sous les traits de Barbaïra dans *Nouveaux Cathares pour Montségur* et d'Ogma dans *Plus de Pardons pour les Bretons*, qui s'engagent tous deux dans la SS avec l'espoir que le IIIe Reich victorieux émancipera leurs patries charnelles respectives, Barbaïra revenant profondément marqué par l'enseignement de la SS et Ogma se faisant tuer héroïquement sur un champ de bataille du front de l'Est.

[337] Voir *Le Boer attaque !...*, op. cit., p. 207, où les Boers se trouvent mêlés à la geste SS par le biais d'un ancien de la SS Nordland.

[338] Voir la reproduction de la carte dans les annexes p. VII.

« figurait sur les cartes ébauchées par le clan non pangermaniste de la Waffen SS qui devenait majoritaire en 1945. Dans l'esprit de cette organisation chaque province – après retour de tous les juifs en Palestine ou ailleurs – recevrait son autonomie culturelle totale et restait dépendante de la fédération pour l'économie, la politique étrangère et la défense. A l'échelon supérieur, composé exclusivement d'hommes ayant acquis leurs mérites dans les combats de la seconde guerre mondiale, et nés dans chaque province dont ils prenaient la responsabilité, les pouvoirs de décision et d'orientation dépendaient de la SS, puissance fédératrice […] dont le siège central devait se tenir à Vienne ou à Prague. L'espace de l'Est était considéré comme colonie de développement jusqu'au détroit de Bering. »

Et dans ses romans Saint-Loup illustre cette vision de la SS comme une organisation européaniste dont l'ambition est de faire émerger une Europe définie selon le critère racial. Ainsi la SS internationale, subdivisée selon les nations qui la composent se présente comme une recomposition de l'Europe des ethnies, fidèle image de l'Europe qu'elle ambitionne de créer. Dans la perspective de Saint-Loup la SS constitue donc un microcosme représentatif de l'Europe ethnique à venir. Recomposition raciale qui s'opère à deux échelles, d'abord celle du continent et de l'Europe de « l'homme blanc »[339], et celle des ethnies, la Waffen-SS étant divisée en différentes sections supposées recouper les subdivisions européennes des patries charnelles, à l'exemple de la Belgique qui n'est pas représentée en tant que telle dans la SS, mais à travers les deux divisions flamande et wallonne, distinguant les deux patries composant la Belgique, les ethnies prenant ainsi le pas sur la nation.

L'organisation transnationale SS permet donc de mettre en perspective une Europe fondée sur la race, l'Europe aryenne pour laquelle plaide avec enthousiasme l'officier SS Winkler devant le poète bourguignon Johannès Thomasset : « L'Europe aryenne est en train de se rallier au Führer ! Les Danois, Flamands, Hollandais, Norvégiens, même des Suisses, veulent entrer dans la SS. Le Reichführer Himmler prépare les structures d'accueil. »[340]. Et de fait, les descriptions que donne Saint-Loup de l'organisation à la tête de mort insiste sur l'identité européenne de celle-ci, faisant de la transnationalité un trait constitutif de la Schutzstaffel. Ainsi les premières pages du roman *Les Hérétiques* sont significatives. L'auteur évoque les jeunes recrues françaises, « trois mille jeunes gens », et « quand de Nantes à Paris

[339] Répétons le, l'Europe doit ici s'entendre comme une entité autant géopolitique que démographique : il s'agit de l'Europe de « l'homme blanc ». Ainsi, « Hitler voulait […] maintenir pour mille ans la suprématie de l'homme blanc sur l'univers, par une Europe dénationalisée et racialement refondue », *Les SS de la Toison d'Or*, op. cit., p. 200.
[340] *Les SS de la Toison d'Or*, op. cit., pp. 53-54.

et de Reims à Marseille, les bureaucrates allemands leur ont demandé ce qu'ils venaient faire à la Waffen SS, presque tous ont répondus : – L'Europe. »[341]. De même, un peu plus loin dans le récit, lorsqu'il s'agit d'enterrer les morts suite aux premiers combats…

> « – A mon commandement ! cria Bally
>
> Le peloton présenta les armes.
>
> – Aspirant Peyron ? appela le sergent.
>
> – Mort pour la France ! répondit en écho Bruat.
>
> – Halte ! cria Kleyber ! Ca ne va pas ! J'aime bien la France, mais nous sommes ici pour faire l'Europe !
>
> Il y eu quelques secondes de silence et le dialogue des deux sergents, Bally et Bruat, reprit :
>
> – Caporal Lafont ?
>
> – Mort pour l'Europe !
>
> – Soldat Muray ?
>
> – Mort pour une France nouvelle dans une Europe unie ! cria le lieutenant. »[342].

Ainsi selon l'auteur de la trilogie des réprouvés, lui-même engagé auprès de la SS Charlemagne, ce qui motive l'engagement des volontaires sous le signe de la double rune est une vision européaniste, fondée sur « la lutte pour la libération de la race blanche »[343]. C'est pourquoi Saint-Loup désapprouve la réserve des Allemands qui font prêter aux SS français le serment de l'ancienne LVF[344], « Les miliciens prêtent le serment anachronique de la L.V.F. « Je jure d'obéir fidèlement à Adolf Hitler, chef de la Waffen SS, dans la lutte contre le bolchevisme, en loyal soldat.»[345], et non celui de rigueur dans la SS, insistant sur le rôle de « réformateur de l'Europe » d'Hitler. A travers les pensées qu'il attribue au chef français de la SS Charlemagne, Saint-Loup révèle sa définition de la SS européenne : « Il [Puaud] sent confusément que ces garçons de vingt ans n'appartiennent pas plus à la France qu'à l'Allemagne, en dépit des apparences. Ils élisent de nouveaux dieux – le sang et le sol – de

---

[341] *Les Hérétiques*, op. cit., p. 7, il s'agit de la première page du récit : le ton du roman est d'emblée énoncé, il s'agira de faire la geste de la division française et à travers elle d'une Waffen-SS européenne et européaniste.
[342] Ibid., p. 25. On trouve une allusion similaire dans Les SS de la Toison d'Or, op. cit., p. 329, avec l'épitaphe suivante : « Lieutenant Lambert. Tué pour l'Europe et la Belgique. ».
[343] Ibid., p. 26.
[344] Il est ici contredit par Giolitto, op. cit., p. 367, qui affirme que le serment de la Charlemagne diffère de celui de la LVF : dans la SS française, « le serment n'est plus prêté à Hitler, « commandant en chef des armées alliées » [comme à la LVF], mais à Hitler « commandant en chef de l'armée allemande ». Les SS français, même si la propagande fait d'eux des soldats « européens », sont en fait purement et simplement des soldats allemands. ».
[345] *Les Hérétiques*, op. cit., p. 100.

nouvelles patries charnelles qui prennent possession d'une Europe sans frontières intérieures. Lui se sent trop vieux pour desservir ces cultes modernes ! »[346].

Voici donc selon Saint-Loup l'objectif de la SS : créer une internationale militaire et politique fondée sur une base raciale. Cependant, « le Chemin à parcourir pour qu'une internationale Waffen-SS se forge sur les bases d'une camaraderie égalitaire reste étroit, long, bordé de précipices. »[347]. Et Saint-Loup décrit les difficultés d'une telle réalisation, les allers-retours entre les orgueils nationaux et l'idéal de l'européanisme racial. Ainsi par exemple dans *Les SS de la Toison d'Or*, on assiste dans la cantine d'un centre de formation de la SS à un accroc, opposant des Wallons à des SS d'autres nationalités. La rixe réveille les solidarités nationales : « La solidarité [entre Wallons] s'avère totale, non pas étayée par le sentiment d'appartenance à la Waffen-SS, mais la réapparition d'un nationalisme agressif et intransigeant. On ne refait pas l'Europe en trois mois, ni les hommes en une génération ! »[348]. Néanmoins Saint-Loup conserve un « europtimisme » certain, car « un certain changement se produit avec le retour des stagiaires envoyés dans les différentes écoles ou camps dès le mois de juin […]. Séparés de leurs camarades wallons, donc coupés de l'esprit belge, noyés dans une foule de stagiaires venant de toute l'Europe, contraints d'utiliser l'Allemand comme langue usuelle[349], ils viennent de franchir le mur séparant les nationalismes de l'internationale racialement fondée que la Waffen-SS cherche à créer. […]. Les Wallons sédentaires de Wildflecken ne reconnaissent plus leurs camarades en découvrant en eux une froide objectivité qui les porte à se définir par rapport à des Norvégiens ou des Danois, mais plus des Allemands que la Waffen-SS vient, en quelque sorte, de faire rentrer dans le rang. »[350]. Ainsi avec la SS, l'Allemagne perd son statut de référent unique et absolu, au profit d'une « germanité » moins pangermaniste et davantage nordique.

Le message saint-lupéen est sans ambiguïté, il valorise l'enrôlement dans la SS, qui n'est plus un engagement aux côtés de l'Allemagne victorieuse mais une façon de militer pour un idéal européen supérieur. Conséquence logique, prendre les armes sous la double rune ne signifie plus être un traître, ni souhaiter tirer un profit matériel des circonstances, au contraire il s'agit d'un engagement désintéressé, uniquement guidé par un idéal renforçant ainsi la figure de soldat politique que convoque Saint-Loup pour désigner les hommes de la SS.

---

[346] *Ibid.*, p. 88.
[347] *Les SS de la Toison d'Or*, op. cit., p. 222.
[348] *Ibid.*, p. 223.
[349] « L'Allemand c'est l'espéranto de l'Europe. », *Les Hérétiques*, op. cit., p. 10.
[350] *Les SS de la Toison d'Or*, *op. cit.*, p. 225.

De plus l'expérience prend une tournure presque anthropologique : « Ils [les recrues de la SS wallonne] s'aperçoivent que, plus la discipline librement consentie se renforce, et plus s'accroît la liberté intérieure du soldat. »[351]. Un Etat d'esprit nouveau, plus « SS », plus discipliné, règne peu à peu dans la SS Wallonie, qui est le fruit de cette rencontre avec un nouvel esprit internationaliste. La SS européenne inaugure une nouvelle ère en modifiant ceux qui l'on rejoint. Et ainsi Saint-Loup décrit des Wallons devenus zélés et assidus, redemandant du supplément de « straf-exercice »[352]. Et Saint-Loup de conclure la période d'entraînement de la SS Wallonie avec cette sentence définitive : « une page est tournée. La Waffen-SS ne permettra pas aux hommes de rouvrir le livre où s'inscrivent les vieilles rivalités qui firent le malheur de l'Europe. »[353]. Véritablement, ce que la SS inaugure, c'est une figure du surhomme européen.

- La SS comme fabrique de l'homme nouveau européen

Au sein de l'organisation SS on décèle en effet l'émergence d'un surhomme forgé dans l'action, et notamment grâce au sport, dont on sait l'importance aux yeux de Marc Augier, qui était avant-guerre l'infatigable promoteur du Centre laïc des auberges de la jeunesse (CLAJ) à travers la revue qu'il dirigeait : *Le Cri des auberges*, revue dans laquelle il vantait inlassablement les mérites de la vie en plein air, seule apte selon lui à harmonieusement associer chez les jeunes les qualités du corps et celles de l'esprit[354]. Et l'on voit paraître une image précise de ce surhomme au terme de l'entraînement des recrues SS, entraînement décrit dans le roman *Les Hérétiques* comme une véritable ascèse.

> « La Waffen SS ne reconnaît aucun grade préexistant à l'incorporation. Tout le monde repart de zéro ! L'avancement se réglera d'abord sur le stade.
>
> Trois mois de stade. Les recrues n'aperçoivent ni un fusil, ni un canon. […] De 6 heures à 17 heures tout le monde vit sur les stades… Cent mètres plat. Quatre cent mètres

[351] *Ibid.*, p. 225.
[352] Alors qu'une page auparavant il laissant entendre les difficultés à exporter le modèle SS : « L'encasernement de guerriers n'a jamais donné de bons résultats, et les premières semaines d'instruction de la 5e brigade SS Wallonie apparaissent bien décevantes. L'esprit SS ne souffle pas pour les Wallons installés sur cette « montagne sauvage » de la Röhn. », *Ibid*, p. 224.
[353] *Ibid.*, p. 228.
[354] « il [Marc Augier] est le rédacteur en chef de la revue du CLAJ (Centre laïc des auberges de la jeunesse), *le Cri des auberges*, où il célèbre la santé du corps, l'excellence du plein air, l'internationale de la jeunesse. » in Pascal Ory, *Les collaborateurs, 1940-1945*, Paris, Seuil, 1977, p. 238.

haies. Relais mille et deux mille mètres. Relais par équipes portant une poutre de cinquante kilos. Décathlon. Marathon de 40 kilomètres. [la liste se poursuit sur une dizaine de lignes] franchir le mur de brique démontable, le reconstituer pour le franchir de nouveau, sans repos, sans trêve, pendant trois mois et huit heures par jour, c'est le lot de l'apprenti Waffen SS… Tout refus de souffrir entraîne l'exclusion. Toute hésitation est sanctionnée dans le style sportif du camp… A terre ! Debout ! Un bond en avant ! A terre ! Debout ! Pas de course ! A terre !

[…]

Hors d'haleine, ruisselant de sueur, maigre et bronzé, le garçon de la future brigade d'assaut SS a subi le destin qu'il avait choisi. Pour survivre : une tasse de faux café à peine sucré le matin, un litre de soupe claire sans viande à midi, trente grammes de margarine de houille à 17 heures, quatre cents grammes de pain pour vingt-quatre heures. Et c'est tout ! Pas de « rabiot ». Pas de marché noir.

[…]

Au bout de trois mois, la moyenne de poids pour un jeune Waffen SS est ramenée autour de soixante kilos. Mais il court avec aisance le marathon de quarante kilomètre, traverse le Rhin à la nage, saute six mètres en profondeur les yeux fermés. Extérieurement il est tout en muscle et la peau bronzée. A l'intérieur on l'a passé à la chaux. Il a oublié l'histoire des haines franco-allemandes, ou franco-russes, le P.P.F., le M.S.R. ou Vichy. Il sourit quand on lui parle de la « personne humaine », mais il sait distinguer un Letton d'un Estonien. Une seule patrie : l'Europe jusqu'à l'Oural. Un moyen pour la conquérir : gagner la croix de fer en risquant sa peau. Une seule vertu : obéir à ses chefs jusqu'à la mort. Tout en lui s'est extraordinairement simplifié. »[355]

C'est donc bien une expérience indélébile qu'imprime l'entraînement SS. Et l'instruction des recrues SS, ainsi que les lieux de leur formation, reçoivent une attention spéciale de la part de Saint-Loup, ceci afin de mettre davantage en perspective le bouleversement fondamental et sans retour qu'implique l'intégration dans la Waffen-SS. Cette intégration est décrite comme une révélation, comme une expérience d'ordre religieux instaurant une césure entre la vie d'avant et celle qui commence alors, où les nouveaux membres de la SS seront marqués pour le restant de leurs jours, à l'image du fameux tatouage du groupe sanguin sous l'aisselle gauche de chaque SS, l'entrée dans la SS faisant dès lors office de seconde naissance pour la recrue.

[355] *Les Hérétiques*, op. cit., p. 10-12.

Le surhomme SS naît donc de l'effort, de la sueur et du sang qu'il risque à tout moment de verser pour son idéal, et il faut évoquer ici la forte mortalité au sein des recrues au cours des entraînements, préfigurant l'acharnement des combats, et surtout laissant poindre la figure du surhomme, risquant continuellement sa vie de manière désintéressé. « La sueur évite le sang », scandent, conscients du massacre qui attend leurs recrues, les instructeurs SS « en majorité Hollandais et Flamands, tous des grands blessés du front de l'Est » dont Saint-Loup fait une description pittoresque : « l'instructeur unijambiste ou trépané, dont la plaque d'argent qui ferme le crâne luit au soleil. »[356]. C'est en effet cette capacité de mettre tout son être dans la balance des combats féroce du front de l'Est qui témoigne dans les romans de Saint-Loup des individus pouvant prétendre au surhumain. Cette attitude de trompe-la-mort rend ostentatoire le statut d'élite européenne que Saint-Loup prête à l'Ordre noir[357]. Et par conséquent ce courage insultant, ce mépris du danger et de la mort que Saint-Loup s'efforce de conférer à ses personnages membres de la Schutzstaffel esquisse un stéréotype du SS, et même un « style » SS : « Ce style appartient […] à la Waffen-SS. Un SS-Man doit ignorer la peur, même si l'ignorance ou la bêtise humaine la justifie ! »[358]. Et ainsi l'homme nouveau que forge la SS est homme d'acier, qui a rompu avec tout confort. Son corps témoigne de son nouveau statut, de sa prétention au surhumain, sa formation s'étant caractérisé par « l'élimination du dernier atome de graisse »[359]. Partant, Saint-Loup décrit les lieux de formation SS comme autant de monastères peuplés de soldats politiques, véritables moines soldats de la cause nationale-socialiste.

Dans ses romans, Saint-Loup donne donc la description hautement valorisante de la SS comme d'un laboratoire de l'Europe nouvelle, sise sur la légitimité ethnique, et devenant ainsi une véritable mosaïque des patries charnelles que le IIIe Reich prévoit d'émanciper.

b. Hitler, prophète d'une Europe nouvelle.

---

[356] *Ibid.*, p. 9.

[357] Et on fera remarquer que nombre des personnages SS sont décris par Saint-Loup comme appartenant à une élite intellectuelle. Ainsi sont souvent mentionnés les diplomes des engagés SS, à l'image de Le Fauconnier qui est normalien.

[358] *Les SS de la Toison d'Or*, *op. cit.*, p. 227.

[359] *Les Hérétiques*, op. cit., p. 19. Il s'agit là d'un *topos* sous la plume de Saint-Loup, la perte de tout atome de graisse désigne de façon récurrente dans ses romans les individus s'étant extraits du confort matériel, et qui, faisant de leur vie une ascèse, témoignent ainsi de leur statut de surhomme. Ainsi dans *La République du Mont-Blanc* on trouve une expression identique, « plus un atome de graisse », pour caractériser le corps de Laurent Bozon, une fois que celui-ci aura fait le choix de quitter la vallée, préférant « réintégrer une vie sortant du fond des âges », une vie austère en altitude, qui forgea son corps (*La République du Mont-Blanc*, op. cit., p. 103, on retrouve encore l'expression p. 208).

Cette SS décrite comme étant un microcosme européen est pensée comme l'instrument entre les mains du Führer afin que celui-ci puisse réaliser sa vision européenne. On retrouve cette conception d'un Adolf Hitler prophète européen dans *La Division Azul*, où Saint-Loup dresse un portrait de Franco comparativement au chef du IIIe Reich, et c'est bien sûr la figure du chef allemand qui sort valorisée de la comparaison :

> « Il [Franco] ne fut jamais national-socialiste, bien que foncièrement anticommuniste comme Hitler. Il lui manquait les grandes visions politiques qui conduisirent celui-ci à sa perte. Hitler pensait le monde avec mille ans d'avance et Franco avec mille ans de retard. Il n'avait d'autre but que de maintenir l'Espagne du passé avec les quelques retouches exigées par l'évolution. Défenseur du Christ-Roi, il ne pouvait brandir la swastika, symbole païen et raciste. Nationaliste intransigeant, il n'avait rien en commun avec Hitler qui aurait effacé les nations historiquement fondées pour les remplacer par des Etats basés sur l'unité raciale de leurs habitants. Politiquement, il s'agissait de deux étrangers provisoirement associés pour contenir en Europe le débordement du marxisme armé et conquérant. Entre Hitler et Franco n'existait donc pas cette sorte de cordon ombilical qui unira presque biologiquement les volontaires de la SS, lien traduisant une commune conception du monde impossible à trancher uniquement que par la mort. »[360].

Passage qui fait très clairement du chef allemand le prophète d'une Europe nouvelle, constituée par delà les frontières grâce à une remise en cause du nationalisme, éludé au profit de l'affinité raciale.

- Hitler comme visionnaire de l'Europe des patries charnelles.

Car dans ses romans Saint-Loup fait la description d'un Führer brandissant l'étendard d'une vision européenne transcendant les frontières. Ainsi dans *Les SS de la Toison d'Or*, lorsque Johannès Thomasset rétorque qu'il n'est pas allemand à l'officier SS qui l'enjoint à entrer dans l'Allgemeine SS, ce dernier réplique,

> « Qu'importe ! Le Führer a depuis longtemps dépassé le cadre des nations périmées. Il dit au plan public « celui qui voit dans le N.S.D.A.P. un mouvement politique se trompe complètement ». Mais, au plan initiatique, il nous dit que, s'il utilise le peuple allemand, c'est

[360] *La Division Azul*, *op. cit.*, p. 205.

pour une finalité supérieure. L'Allemagne sur laquelle il s'appuie sous sa forme actuelle de IIIe Reich, ne représente qu'une fraction de l'ethnie germanique. Il s'agit de rassembler ses rameaux épars dans une troupe unique, agressive, capable de défendre l'espace vital de l'homme blanc, voire reconquérir les parties qui en furent perdues au cours de l'Histoire. Il ne reconnaît qu'une noblesse : celle du sang. L'ancienne aristocratie qui plaça l'Europe à la tête de la civilisation est morte pour avoir laissé corrompre le sang primitif par ignorance ou métissage destiné à « redorer le blason ». Les futurs chefs de la croisade seront donc rassemblés dans une troupe porteuse du meilleur sang et soumis à la sélection raciale pour retrouver l'antique supériorité des Germains. Tel est la conception du monde pour laquelle Hitler se bat. »[361].

Extrait qui illustre le fait que dans ses romans, Saint-Loup procure au IIIe Reich l'image d'une entreprise fédérative d'échelle continentale qui programme d'émanciper les patries charnelles, substantifique moelle d'une Europe définie selon le critère de ses ethnies. Ainsi le IIIe Reich, sous la conduite de son maître et inspirateur cherche à retrouver l'essence de l'Europe.

Cet aspect est mis en perspective par Saint-Loup lorsqu'il dresse le portrait d'une Europe hitlérienne qui parachève les traditions des patries charnelles européennes, comme en témoigne l'assimilation de la Croix de fer à la Toison d'or[362]. L'ordre de la chevalerie de la Toison d'or remonte au duc de Bourgogne Philippe le Bon qui le créa à Bruges en 1430, tracer une ligne de continuité entre la Toison d'or et la Croix de fer signifie donc faire du IIIe Reich allemand un régime politique cherchant à faire s'épanouir les particularismes européens. Ainsi, « [le premier citoyen belge a porter la croix de fer se trouve] protégé par une étrange providence qui l'avait choisi pour ramener dans le duché de Bourgogne, déjà ressuscité en rêve, la Croix de fer, cette nouvelle Toison d'Or porteuse des mêmes valeurs que l'ancienne : courage inflexible, privilège du sang aryen le plus pur ! »[363], extrait qui illustre la conception selon laquelle à travers le IIIe Reich, c'est l'Europe dans son essence qui s'accomplie, par le biais d'une résurrection des particularismes des patries charnelles.

Ainsi, sous le patronage de Hitler auquel est accordé le statut de prophète de l'européisme ethnique, Saint-Loup donne au combat mené par le IIIe Reich la caution d'une cause juste, sous-tendue par un idéal supérieur, celui d'unifier les peuples européens en un même empire continental. Une Europe nouvelle devait donc émerger des champs de bataille

---

[361] *Les SS de la Toison d'Or, op. cit.*, p. 54.
[362] « Le Flamand Théo Pasquis, […] le premier de tous les citoyens du royaume belge à porter la croix de fer, devenue maintenant pour eux la Toison d'Or par un processus qu'illustrera notre récit. », *Ibid.*, p. 85.
[363] *Ibid.*, p. 86.

victorieux de la Seconde Guerre mondiale, permettant aux engagés européens de faire la preuve de leur valeur, et partant de leur droit à revendiquer les autonomies de leurs patries charnelles au sein du futur Reich hitlérien européen, dont Saint-Loup ne cesse d'affirmer l'ambition de se muer en une fédération des ethnies européennes.

En effet la participation aux combats de la Seconde Guerre mondiale devait être le test de la valeur des patries charnelles, et donc de leur droit à siéger au banquet des vainqueurs : « L'ancien chef de Rex, parce qu'il venait de montrer aux Allemands, une fois de plus, que les représentants des dix-sept provinces de la Grande Nederland, possédaient le même sang fougueux, les mêmes vertus guerrières, la même volonté sacrificielle qu'au siècle des « gueux ». Ils avaient donc les mêmes droits que jadis aux mêmes territoires, dans une Europe repensé sur la base des patries charnelles. »[364]. La Seconde Guerre mondiale, en cas de victoire nazie, était donc censée accoucher de cette Europe nouvelle, projet chimérique d'une Europe hitlérienne. Illusion de l'« Europe nouvelle » qui fut néanmoins l'un des instruments de propagande les plus efficaces du IIIe Reich[365]. On le voit, Saint-Loup inscrit son nom sur la longue liste des intellectuels et collaborateurs de plume qui crurent en une ambition européenne du IIIe Reich. Ce fantasme d'une volonté européenne nazie lui sert d'outil conceptuel afin de plaider la défense d'un « bon » IIIe Reich contre un autre qui eut été « mauvais ».

- Les ambiguïtés du IIIe Reich : entre européanisme et pangermanisme.

On se souvient du raisonnement défendu après-guerre par les nostalgiques de la Révolution nationale, connu sous le nom de « théorie du bouclier », démontée par Paxton dans son ouvrage faisant toujours référence, *La France de Vichy*[366]. Il s'agissait de défendre la thèse d'un double jeu de la part de la politique du maréchal, dont la face visible eut été celle de la collaboration, écran de fumée dissimulant la face cachée de la protection du peuple français envers les exigences allemandes. La réhabilitation mémorielle du régime hitlérien faite par Saint-Loup procède de même façon selon un schéma dichotomique, considérant deux éléments actifs au sein de la politique du IIIe Reich. Un premier élément traditionnel, nationaliste, pangermaniste et par conséquent dominateur et anti-européen et un second

---

[364] *Ibid.*, p. 244.
[365] On ne peut ici que renvoyer à l'ouvrage de Bernard Bruneteau déjà cité, *L'Europe nouvelle de Hitler, Une illusion des intellectuels de la France de Vichy*, *op. cit.*.
[366] Robert O. Paxton, *Vichy France, Old Guard and New Order, 1940-1944*, 1972. Traduit en français sous le titre : *La France de Vichy, 1940-1944*, Paris, Editions du Seuil, 1973.

élément jugé progressiste, que le racisme a conduit à voir au-delà des frontières, et partant à esquisser le projet d'une Europe aryenne pluriethnique dont l'Allemagne se serait qu'une partie, Europe nouvelle dont la SS serait à la fois le modèle et l'instrument.

L'image que donne Saint-Loup du IIIe Reich n'est donc pas monolithique, et il en critique parfois durement la politique européenne, qu'il trouve trop molle ou trop nationaliste. A vrai dire la valorisation que l'on a déjà décrite d'une SS européaniste et progressiste se fait au moyen d'une comparaison avec les tentants du nationalisme allemand. Par conséquent, l'effet produit sur le lecteur est que Saint-Loup semble critiquer le IIIe Reich contre la SS, donnant l'impression que c'est la SS européenne qui rendit « intelligent » le IIIe Reich, comme l'exprime cet autre extrait des *SS de la Toison d'Or* :

> « Pour les Flamands, précurseurs de la Waffen-SS internationale, Boche désignait le type d'Allemand qui n'avait rien compris à la révolution hitlérienne, à l'Europe qu'elle prétendait fonder sur les hiérarchies raciales et non nationales. L'Allemagne d'hier était un pays de « Boches », n'ayant que morgue et mépris pour les volontaires étrangers qui le leur rendait avantageusement. Mais la Waffen-SS comptait de moins en moins de Boches, de plus en plus de camarades qui se rassemblaient comme les bêtes de la jungle, au nom desquelles la panthère Baghera disait selon Kipling « nous sommes du même sang toi et moi ». Les Flamands, tout comme leurs camarades venus d'autres nations, possédaient donc un complexe de supériorité sur la Wehrmacht »[367].

Et Saint-Loup décrie un IIIe Reich par trop timoré, qui n'assume pas suffisamment son ambition et son élan révolutionnaire. Au passage, ceci nous donne une précieuse indication sur ce que Marc Augier, devenu Saint-Loup, puise dans le souvenir du national-socialisme, et qui le conduit à se faire le défenseur assidu de la mémoire collaborationniste. Saint-Loup conçoit le national-socialisme comme un mouvement authentiquement révolutionnaire, qui prétendit bâtir un monde nouveau, sis sur une société et une humanité nouvelle. Considérant l'européanisme racial comme synonyme de progressisme, Saint-Loup vitupère les aspects qu'il juge inaboutis de la réalisation du national-socialisme, ce qui le conduit parfois même à critiquer Hitler, apportant une limite à son supposé génie prophétique.

> « Les armées de la coalition occidentale ont tout prévu, même ce qui ne devrait pas l'être et, en se dépassant, le génie du IIIe Reich se perd. Car suivent aussi les cohortes d'une

[367] *Les SS de la Toison d'Or*, *op. cit.*, p. 108.

administration militaire fermée à toute psychologie, toute perception des âmes étrangères. Depuis juin 1941, elle a bouché toutes les perspectives de collaboration avec les Russes, comme un an plus tôt en France avec les français, en Belgique et Hollande avec les Belges et les Hollandais qui, les uns et les autres, en juillet 1940, par réaction contre le mensonge universel qu'ils percevaient, ne demandaient rien d'autre que de se jeter dans les bras de l'Allemagne. En Russie comme en France, au lieu de se présenter porteuse du travail contre le capital apatride, du réalisme biologique contre les superstitions, du socialisme positif contre le socialisme dialectique, elle a reconduit les régimes anciens, comme honteuse de sa révolution.

[…] Lorsque Hitler affirmait devant des hommes intelligents comme Doriot et Degrelle « Pour faire l'Europe il faut gagner la guerre », il ne comprenait pas la profondeur de leur réplique tenue pour simple boutade : « Pour gagner la guerre, il faut d'abord faire l'Europe ». »[368]

Et en effet voici le fil rouge qui donne son articulation au roman : la détermination de Léon Degrelle à faire du IIIe Reich une entreprise européenne, par le truchement de la stature internationale qu'il veut voir conférée à la SS. Néanmoins cette ambition est difficile à réaliser, car « il se heurte toujours à des Allemands à courte vue qui, confondant collaboration et domination, n'entendent rien à cette conception supérieure de l'Europe acceptée par leurs chefs. »[369]. Car les romans de Saint-Loup sont traversés par la question lancinante, qu'aurait fait Hitler en cas de victoire[370] ? En effet, « Degrelle n'avait jamais eu l'occasion d'amener Hitler à se prononcer sur le sort futur de son pays »[371]. Et Saint-Loup dépeint l'ancien chef de Rex comme un pilier de cette Europe nouvelle que le IIIe Reich a effleurée, faisant pression auprès d'Hitler et d'Himmler afin d'assurer une place honorable à la Wallonie. Ainsi selon Saint-Loup, Degrelle, fort du prestige militaire acquis sur le front de l'Est, négocia un accord, un véritable projet européen, son insistance faisant fléchir le maître du Reich. Ainsi…

« Revenant sur ses premières décisions, Hitler avait prié von Ribbentrop d'étudier un nouveau projet. […] Le voici dans ses grandes lignes, tel qu'il a été retrouvé dans les archives de l'Allemagne fédérale. Le Gau « Flandern », avec pour capitale Anvers, et le Gau « Wallonien », capitale Liège, vivront en régime d'autarcie interne et de dépendront du Reich que pour les relations diplomatiques et la guerre. Il ne s'agit plus de « territoires occupés »,

---

[368] *Ibid.*, p. 150.
[369] *Ibid.*, p. 301.
[370] « Toute cette population, largement politisée, se demandait ce qu'Hitler allait faire de la Belgique en cas de victoire finale. », *Ibid.*, p. 305. Les indépendantistes Bretons et Occitans se posent la même question dans les romans *Plus de Pardon pour les Bretons* et *Nouveaux Cathares pour Montségur*.
[371] *Ibid.*, p. 306.

mais « libérés », dialectique liée à la future offensive des Ardennes qui se prépare dans le plus grand secret. Les pays libérés seront gouvernés non par des gauleiters mais des « Volksführers » – chefs de peuples – obligatoirement citoyens de l'ancienne Belgique. C'est le point de départ d'une Europe provinciale, formée de « patries charnelles » donc racialement fondées, gardant leur liberté de vivre chacun selon son génie, mettant en commun leur diplomatie et leur armée, pour défendre le continent, une Europe qu'on pourrait encore faire sur des bases voisines en 1975. »[372].

Et Saint-Loup évoque un « accord secret par lequel l'Allemagne reconnaît [Léon Degrelle] comme Volksführer de la Wallonie ». Se fondant sur l'exemple de la Wallonie, Saint-Loup cherche à faire la démonstration de l'européanisme potentiel du IIIe Reich en cas de victoire. Car selon lui l'accord secret passé entre Degrelle et Hitler est…

« le seul moment des années 1944-1945 qui permet de répondre objectivement à la question angoissée, posée à l'époque et même encore de nos jours, par des milliers de gens qui demandent : « En cas de victoire, qu'est-ce qu'Hitler aurait fait de l'Europe ? » et qui concluent à priori (sic) : « Il aurait mis les pays vaincus en esclavage. » La vraie réponse est donnée à travers l'exemple wallon, le seul que nous possédions. On y voit se dessiner une Europe dans laquelle on trouve la part de liberté et la part de contrainte permettant de stopper la décadence biologique de ses peuples et de conserver les inégalités fondamentales imposées par la nature, car elle reste dominée par les nouveaux chevaliers de la Toison d'Or de la Waffen-SS internationale ; elle assure au germanisme la première place en donnant à la race la primauté sur le drapeau, politique totalement opposée à celle que l'Europe suit de nos jours. »[373].

Ainsi Saint-Loup fait de la SS l'élément dynamique qui impulse au IIIe Reich son élan révolutionnaire et européaniste, à l'encontre des nationalistes conservateurs.

« Une lutte qui ne date pas d'hier, mais de 1934, se livre entre l'armée allemande de tradition prussienne conservatrice et les hitlériens […]. De leur côté, Degrelle et la Waffen-SS ne se battent pas pour un roi de Prusse qui transformerait toute l'Europe en Allemagne impériale et impérialiste, mais pour un équilibre continental basé sur la reconnaissance de libres ethnies fédérées sous la direction des nouveaux chevaliers de la toison d'Or. En 1944, la

[372] *Ibid*. On notera avec le plus grand intérêt le désir de Saint-Loup de défendre la validité d'un tel schéma de construction européenne à l'heure où il écrit le roman, trente ans après la capitulation de l'Allemagne, et donc de faire de son analyse de l'histoire du IIIe Reich un principe d'action encore valable.
[373] *Ibid.*, p. 306-307.

Waffen-SS est déjà organiquement une fédération de guerriers comptant pour une bonne moitié de non-Allemands qui représentent l'impulsion d'un même sang lié à des sols différents. »[374].

Représentant la coterie progressiste et européaniste de la SS, Saint-Loup fait intervenir un mystérieux personnage, Der Chef. Sous cet étrange pseudonyme se cache un personnage que l'on retrouve mentionné dans *Les Hérétiques* et *Les Nostalgiques*, personnage qui est décrit comme un haut responsable du IIIe Reich et le chef du « clan non pangermaniste de la Waffen SS ». C'est lui qui confie au personnage de Le Fauconnier ses instructions et la mission de mettre en sûreté le trésor de la SS, décrit dans *Les Nostalgiques* en ces termes par le personnage de Gévaudan : « il ne s'agit pas de dollars ou de diamants, comme l'affirment les feuilles de chou issues de la libération. Ce doit être quelque chose comme les tables de la Loi que Moïse apportait au peuple juif pour lui permettre de survivre ! »[375]. Cette figure secrète est laissée dans l'ombre par Saint-Loup qui ne donne que peu d'information sur ce meneur de l'européanisme SS, renforçant ainsi l'aspect ésotérique et romanesque de la SS. Ce personnage *a minima* lui sert surtout en réalité à étayer sa description d'une SS européaniste, en rupture avec la politique nationaliste du IIIe Reich. Ainsi dans Les Hérétiques, lorsqu'il revient sur l'histoire de la SS européenne, Saint-Loup situe l'origine de celle-ci hors du parti nazi, faisant au passage de l'européanisme un des traits constitutif de la SS.

> « L'idée originale de la SS « garde armée de la révolution socialiste et nationale » ne provenait pas, comme on le croit généralement, du N.S.D.A.P., mais du général Graf von der Schulenburg, chef d'état-major du Kronprinz. Elle matérialisait le très vieux rêve du baron Coudenhove-Kalergi, celui de la Pan-Europa, fédération européenne, socialiste, mais anticommuniste. Elle avait donc séduit, dès l'abord, des personnalités étrangères à l'Allemagne et, en premier lieu des Suisses, traditionnellement ouvert à l'idée d'Europe. »[376]

Plus tard dans le roman, Saint-Loup décrit la fin de Der Chef, dans les décombres de l'école-monastère de Hildesheim. Car il faut enfin signaler la tonalité tragique qu'insuffle Saint-Loup à cet échec de la réalisation de l'Europe nazie : « La résistance Waffen SS au pangermanisme s'est formée trop tard pour changer le cours des événements, avant la chute

---

[374] *Ibid.*, p. 281.
[375] *Les Nostalgiques*, Paris, Presses de la Cité, 1967, p. 17.
[376] *Les Hérétiques*, *op. cit.*, p. 165.

de l'Allemagne. »[377]. Il laisse entendre que l'ambition européenne du IIIe Reich fut trop tardive pour voir le jour : « Dans une Allemagne que toute la planète assaille, on assiste alors au plus étonnant des spectacles : les officiers de la Waffen-SS détachés auprès de la division SS Langemack, sagement assis sur les bancs d'une petite école de village, recevant de la bouche d'un grand professeur étranger devenu lui-même Sturmbahnführer, leurs premières leçons de Néerlandais ! Ce sont les balbutiements d'une Europe qui ne connaîtra pas de lendemains. »[378]. Saint-Loup situe donc son rêve d'une Europe nazie dans une perspective nostalgique[379], irrémédiablement broyée par le cours de l'histoire...

La toile narrative tissée par Saint-Loup est serrée, qui au gré de ses romans reprend cette idée d'un IIIe Reich européen, l'incarnant dans différents contextes, différents personnages, de façon plus ou moins implicite. Il faut néanmoins s'en extraire, et ne laisser subsister aucune ambiguïté quant à l'européanisme supposé du Reich hitlérien. Saint-Loup fait dans son oeuvre une grande place à la conception erronée d'un IIIe Reich comme étant une entreprise émancipatrice à l'échelle européenne. Il s'agit là d'une conception biaisée, Hitler, chef du IIIe Reich, et Himmler, chef de la SS, ayant été particulièrement réticents à ouvrir la SS à des éléments non allemands, et *a fortiori* aux ressortissants de nations n'étant pas considérées comme germaniques, ce qui était le cas de la France dont il faut rappeler le peu de considération qu'en avait Hitler[380].

Perpétuant et alimentant le mythe de l'européanisme du IIIe Reich et de la SS, créé par la propagande du Reich, Saint-Loup situe donc ses romans dans la perspective d'un combat idéologique et d'une réhabilitation mémorielle. Ceci afin de défendre l'idée selon laquelle le choix de la collaboration n'a pas été celui de la trahison, et ce même dans les cas où collaborer signifia porter l'uniforme *feldgrau* ou la double rune. L'auteur de la trilogie des réprouvés place cet engagement sous l'égide d'un intérêt supérieur : l'Europe nouvelle, persévérant ici dans l'illusion qui fut celle de nombre de partisans de la collaboration

---

[377] *Ibid.*, p. 109. Et l'auteur de préciser dans une note infrapaginale : « Si l'on ne connaît que peu de chose sur l'histoire interne de la SS, cela tient, surtout, au fait qu'en vingt ans pas un de se chefs survivants n'en a trahi les secrets. Pour la première fois nous levons un coin du voile, et seulement dans la faible mesure permise. », accentuant ainsi l'aura mystérieuse entourant la SS qu'il affectionne tant et incarne dans le personnage de Der Chef dont nous avons parlé.

[378] *Les SS de la Toison d'Or*, *op. cit.*, p. 305.

[379] Saint-Loup figure donc parmi ces « nostalgiques » que met en scène son troisième volet de la trilogie des réprouvés appelé justement *Les Nostalgiques*, où l'on peut le retrouver derrière les traits du personnage de Gévaudan.

[380] « l'ennemi mortel, l'ennemi impitoyable du peuple allemand est et reste la France. Peu importe qui a gouverné ou gouvernera la France », France dont le « peuple […] tombe de plus en plus au niveau des nègres. », Adolf Hitler, *Mein Kampf* (*Mon Combat)*, Paris, Nouvelles Editions Latines, 1934, réédition 1978, p. 616, 621.

intellectuelle, ceux que Pascal Ory désigne comme les « combattants du porte-plume »[381] qui parfois, à l'image de Marc Augier, en vinrent à prendre les armes sous le signe de la swastika.

En effet à aucun moment Hitler n'a projeté de constituer une Europe unifiée sinon une Europe germanique, une Europe dominée par son élément allemand. Son objectif d'un « Grand Reich » germanique, s'étendant du Cap Nord aux Alpes, et de l'Atlantique à la mer Noire, se fondait sur une conception unilatérale de l'hégémonie allemande, profitant au maximum de la collaboration, considérant les pays occupés et vassalisés comme autant de réservoirs de main d'œuvre et de ressources disponibles à une mise à contribution illimitée. Preuve en est l'opposition de Hitler et Himmler à ouvrir la SS à des éléments non germaniques. Car force est de le constater, la SS ouvre son recrutement à mesure que les difficultés s'accumulent sur le front de l'Est. L'internationalisation de la Waffen-SS se fait donc de façon contrainte par Himmler, selon une chronologie qui témoigne d'une préférence pour les nations nordiques. La SS s'ouvrit d'abord aux Scandinaves et Hollandais[382], puis aux Flamands, ensuite seulement aux latins tels que les Wallons et les Français, puis Méditerranéens, l'internationalisation de la SS s'accélérant désespérément au fil de la débâcle inaugurée par Stalingrad, intégrant jusqu'à des éléments slaves et musulmans.

Car Hitler ne cru jamais en un projet paneuropéen, dénonçant ce qui selon lui en était « l'erreur de base (…), l'idée de travailler à un rassemblement des peuples d'Europe sous la pression d'un danger menaçant et universellement reconnu est un enfantillage, que l'Histoire dément d'elle-même. (…) C'est une vieille expérience qu'il ne peut y avoir une union durable qu'entre peuples dont la valeur raciale est égale et apparentée, et lorsque, de plus, ils s'unissent progressivement en vue d'un combat pour l'hégémonie. (…) Tout cela ne serait pas

---

[381] A l'image d'un Lucien Rebatet qui écrit dans son pamphlet *Les Décombres*, « Je ne peux pas demander un fusil. Ce ne serait qu'un geste puéril. Mais j'ai un porte-plume. », La Gerbe du 6 novembre 1941, cité par Pascal Ory, in *Les collaborateurs, 1940-1945*, Paris, Editions du Seuil, 1977, p. 239.

[382] La division « Nordland », la première, est avalisée le 20 avril 1940 par Himmler, regroupant des Danois et des Norvégiens, suivent les divisions « Westland » et « Germania ». Toutes trois sont regroupées ensuite sous l'appellation « Wiking ». Dans la foulée sont créées de nombreuses légions vernaculaires. Les légions danoise (*Frikorps Danmark*), norvégienne (*Norske Legion*), hollandaise (*Legion Niederland*) sont rattachés à la Waffen-SS. Au contraire, aspect hautement significatif, les légions française (LVF), espagnole (*division Azul*) ne sont pas considérées comme germaniques et sont rattachées à la Wehrmacht. Ces légions nationales furent néanmoins toutes intégrées à la SS durant l'automne 1943.
On le constate : l'ouverture de la SS ne se fait qu'après février 1943 et la défaite de Stalingrad, date à partir de laquelle Himmler fut de moins en moins regardant à propos des conditions de sélection d'entrée dans l'ordre à la tête de mort. Et encore, l'ouverture fut progressive, et se fit selon une chronologie qui témoigne d'une préférence pour les éléments nordiques et germaniques. On est loin du projet d'une armée européenne, ce dont témoigne l'expérience décevante des légions nationales, mettant en perspective le décalage entre la propagande des recruteurs, mettant l'accent sur le respect des particularismes nationaux, et les aspects militaires concrets, à savoir les difficultés de compréhension linguistique et la discipline rigoureuse d'un commandement allemand souvent méprisant, les engagés internationaux ayant l'impression de compter pour peu au sein de la machine de guerre allemande et au final d'avoir été trompé.

pour autant la réalisation des idées pan-européennes, mais le succès de la lutte pour la vie, engagée par la nation la plus forte d'Europe »[383]. Ainsi selon lui « la nouvelle Europe ne pouvait surgir que de l'hégémonie de la meilleure race et de la nation la plus vigoureuse. Réorganisée sur une base raciale et dominée par l'Allemagne, elle deviendrait l'instrument de la volonté nationale-socialiste de domination mondiale »[384]. Le présupposé raciste du national-socialisme hitlérien rendait donc impossible toute hypothétique ambition européaniste, et même fédéraliste, du IIIe Reich.

Cette vision biaisée et partisane du IIIe Reich défendue par Saint-Loup ne doit donc pas occulter l'aspect fondamentalement nationaliste de celui-ci. En en faisant une tentative d'émancipation des patries charnelles à l'échelle européenne, Saint-Loup cherche autant à sauver la mémoire du régime hitlérien qu'à défendre ses engagements passés.

2. Donner à l'extrême droite un nouveau mythe mobilisateur : l'Europe.

Il est intéressant de constater que par-delà son crépuscule, le IIIe Reich transmit par l'intermédiaire de la propagande de la SS le mythe d'un Reich européaniste. Ainsi au sortir de la guerre, les groupuscules relevant de mouvances désignées comme « néo-nazies » ont intégré à leur corpus idéologique le projet d'une Europe racialement homogène et politiquement unie. Et voici qu'il devient important dans le cadre de cette étude de retracer l'itinéraire de l'idée européenne au sein de la droite radicale française après sa défaite de 1945. Pour ce faire, il faut remonter aux derniers jours du IIIe Reich. La défaite de Stalingrad en mars 1943 constitue une date charnière, à partir de laquelle les armées du Reich mises à mal se mettent à refluer. Dès lors le Reich se voit contraint de faire appel aux pays européens, afin de le soutenir dans l'effort de guerre. C'est à partir de cette date que la propagande de

---

[383] Adolf Hitler, *L'expansion du IIIe Reich*, trad. de *Hitlers Zweites Buch*, 1963, recueil de textes dictés par Hitler au début de l'été 1928. La citation est extraite de Bernard Bruneteau, *Histoire de l'idée européenne au premier XXe siècle à travers les textes*, Paris, Armand Colin, 2006, p. 59.
Cet extrait des propos de Hitler s'oppose donc au passage cité plus haut, extrait des *Hérétiques*, *op. cit.*, p. 165, où Saint-Loup situait l'origine de la SS dans la volonté de réaliser « le très vieux rêve du baron Coudenhove-Kalergi, celui de la Pan-Europa, fédération européenne, socialiste, mais anticommuniste ». On peut dès lors considérer l'effort de Saint-Loup de se faire le défenseur de l'européanisme de la SS comme une reconstruction *a posteriori*, conduit par le désir et la volonté de réhabiliter la mémoire du national-socialisme et de la collaboration auprès de celui-ci, en prétextant un européanisme nazi qui n'eut de réalité que dans sa propagande.
[384] Serge Berstein et Pierre Milza, *Dictionnaire historique des fascismes et du nazisme*, Bruxelles, Editions Complexe, 1992, p. 258.

Goebbels assène l'expression de « forteresse Europe»[385] et que la propagande nazie s'efforce de faire jouer la fibre européaniste dans les pays occupés ou satellites du Reich[386]. Devenue multinationale par la force des choses dans les années 1944 et 1945, malgré toutes les réticences initiales d'Hitler et d'Himmler qu'on a dites, la SS légua après la défaite cette légende d'une armée européenne, illustration d'une chimérique vision européenne du IIIe Reich. C'est cette mythologie que les partisans des cendres du national-socialisme tenteront de faire fructifier après 1945, en France notamment sous les traits de René Binet[387] et Charles Luca.

En effet dès 1945 se constituent des réseaux transnationaux regroupant les nostalgiques de l'ordre hitlérien. Dans un premier temps il s'agissait, notamment sous l'égide d'Otto Skorzeny et de son réseau « Odessa », d'assurer l'exil de nombre de cadres du IIIe Reich et plus particulièrement de la SS. Les efforts de constituer une « Internationale» néo-fasciste suivent cette tentative de sauvetage des naufragés du national-socialisme. En effet, des « groupes ultra-minoritaires de nazis intransigeants »[388] prêchent la reconstruction d'une Europe sur une base doctrinaire héritée du national-socialisme. Cette ambition aboutit au congrès de Rome de 1950, réunissant le gotha du néo-fascisme européen, et surtout au congrès de Malmö en mai 1951, où est fondé le Mouvement social européen, « Internationale », sinon « Européenne », des néo-fascismes. Cette résurgence d'un néo-fascisme transnational dans l'immédiat après-guerre, indique très clairement la nature de cette résurrection. Le fascisme renaît, ou plutôt survit, par le biais d'un patriotisme européen qui puise à la source de la légende de la Waffen-SS européenne. Le néo-fascisme européen

---

[385] C'est ce que nous apprend Victor Klemperer dans *LTI, la langue du IIIe Reich*, Editions Albin Michel, 1996, p. 218. Le point de départ de l'utilisation massive de cette rhétorique européaniste peut être daté du discours le plus célèbre de Joseph Goebbels, celui du 18 février 1943 au Sportpalast de Berlin, où, après la défaite de Stalingrad, il défendit l'idée d'une guerre totale d'échelle européenne, appelant à la collaboration les pays occupés ou satellites aux côtés du IIIe Reich.

[386] En France cette légende du Reich unificateur de l'Europe une fois la guerre achevée a été largement entretenue par l'ambassadeur de l'Allemagne à Paris à partir de 1940, Otto Abetz, acquis tout jeune aux idées de réconciliation européenne, au sein de la mouvance impulsée par Briand après la Première Guerre mondiale. Ainsi, avant 1933 il organisait avec Jean Luchaire des congrès de jeunesse franco-allemands.

[387] René Binet est né en 1914 près de Saint-Nazaire et mourrut en 1957. Durant son adolescence il fut actif au sein des Jeunesses communistes, dont il fut exclu en 1934. Il semble qu'entre 1934 et 1939 René Binet murit sa haine des Juifs et de l'Union soviétique. Prisonnier de guerre en 1940, il s'engagea par la suite en tant que volontaire dans la division SS « Charlemagne ». Il fut après guerre l'un des premiers à ranimer , et avec obstination, une mouvance de type fasciste. Il participa à la conférence de Malmö de mai 1951 qui tenta de constituer un fascisme européen, fondant quelques mois plus tard le Nouvel Ordre Européen, mouvement fasciste international encore plus intransigeant. Fervent raciste, ce dont témoigne ses nombreux écrits aux titres évocateurs, René Binet posait son racisme comme une explication globale du monde. Saint-Loup le fait intervenir au premier chapitre de son roman *Les Nostalgiques*, et le titre se justifie pleinement dans le cas de Binet, le montrant désireux de reprendre la publication du *Combattant Européen*, ce que le véritable Binet fit effectivement en 1946.

[388] Pierre Milza, *Fascisme français. Passé et Présent*, *op. cit.*, p. 281.

s'alimente de l'héritage d'une vision européaniste qui rompt avec les logiques nationalistes et conçoit l'internationalisation de la Waffen-SS à la fin du conflit mondial comme le point de départ d'une révolution d'échelle européenne. Et nous partageons l'analyse de Pierre Milza lorsqu'il affirme : « La solidarité collaborationniste, qui s'est concrétisée pendant les deux dernières années de la guerre par l'internationalisation de la Waffen-SS et a fini par substituer une sorte de patriotisme européen – alibi idéologique de la satellisation acceptée pour les uns, illusions d'appartenir à une communauté raciale d'essence supérieure pour les autres – aux valeurs traditionnelles du nationalisme, se prolonge au lendemain du conflit en volonté de dépasser le cadre étroit de la nation et d'étendre le projet néofasciste à l'ensemble du vieux continent. »[389].

Traitant de la réhabilitation du fascisme en France et en Europe, on ne peut faire l'économie de l'évocation du rôle de Maurice Bardèche. Celui-ci, entré en politique après l'exécution au moment de l'épuration de son beau-frère Robert Brasillach, défend dès 1951 dans *L'œuf de Christophe Colomb*[390], l'idée d'une « Europe unie, indépendante des Etats-Unis et de l'Union Soviétique, axée sur la France et l'Allemagne (occidentale) réconciliée. »[391]. Et logiquement, il fut le représentant du néo-fascisme français au congrès de Malmö, devenant par la suite un des principaux idéologues du néo-fascisme en Europe, véritable porte parole d'un néo-fascisme européaniste. Conception qui enjambe la Seconde Guerre mondiale, car elle se trouve déjà chez certains futurs collaborateurs français dans les années 1930, tendance renforcée ensuite par la collaboration et la propagande nazie. Bardèche se considère donc comme le continuateur de ce fascisme européaniste auquel il donne voix dans son mensuel *Défense de l'Occident*, qui fut l'organe en langue française du Mouvement social européen constitué au congrès de Malmö. Revue à laquelle Marc Augier a d'ailleurs participée, dans le cadre d'un numéro traitant justement de l'Europe, sous la forme d'une tribune libre intitulée « Vers une Europe des patries charnelles ? »[392]. Et en effet dans la profession de foi fasciste que M. Bardèche donne avec *Qu'est-ce que le fascisme ?*[393], celui-ci plaide en faveur d'un fascisme pur[394], expliquant la défaite de 1945 par un dévoiement du fascisme véritable, qui

---

[389] *Ibid.*, p. 283.
[390] Maurice Bardèche, *L'œuf de Christophe Colomb, lettre à un sénateur d'Amérique*, Paris, Les sept couleurs, 1951.
[391] Cité par Algazy, *op. cit.*, p. 208.
[392] Dans le numéro 136 de mars 1976, p. 72-73. Voir annexes, p. III.
[393] Maurice Bardèche, *Qu'est-ce que le fascisme ?*, Paris, Les sept couleurs, 1961.
[394] « La mystique fasciste, comme le fascisme lui-même, eu des variantes régionales : j'essaie de les ramener à un dénominateur commun. », propos extraits de l'article « Réponse sur le fascisme » paru dans *Défense de l'Occident*, nouvelle série, n°22, mai 1962, p. 28-36, cités par Algazy, *op. cit.*, p. 220.

aurait renoncé au fascisme universel et sombré dans les interprétations nationales. Bardèche entendait donc réhabiliter le fascisme en le purifiant de ses accusations et de ses casseroles, expliquant que les erreurs qu'on reprochait au fascisme ne lui étaient pas intrinsèquement liées. Tout ce qu'on peut reprocher au fascisme tiendrait donc à des points qui ne sont pas inhérents au fascisme, et par exemple ce grand négationniste qu'est Bardèche fait de la Shoah un aspect exogène du fascisme, une erreur du national-socialisme lorsqu'il eu perdu de vue le fascisme rêvé de Maurice Bardèche et se retrancha dans une perspective nationale.

De Jeune nation à Europe Action.

Cet effort conceptuel de Bardèche à lier de manière nécessaire l'idée d'un fascisme « authentique » avec une dimension européenne témoigne d'un climat général dans les rangs des tenants de la droite la plus radicale au sortir du second conflit mondial. C'est qu'assurément la réhabilitation de l'héritage fasciste et national-socialiste passe par la remise en cause de ses liens avec le nationalisme, afin de lui procurer une stature davantage mobilisatrice. En effet il faut remarquer que dès que les fascismes européens essaient de se reconstituer, ils prennent en compte une dimension européaniste ce qui fait dire à Pierre Milza, que, « dans le droit fil de l'évolution amorcée pendant la guerre et au lendemain de celle-ci, le « nazi-fascisme » est devenu à sa manière une idéologie universelle. »[395]. Car ces mouvements sporadiques et souvent éphémères qui veulent remettre au goût du jour les symboles et les idées du fascisme italien et du national-socialisme, en ont surtout retenu l'aspect transnational que les forces de l'axe voulurent se donner durant leur agonie. C'est pourquoi après-guerre on retrouve chez presque tous les groupuscules néo-fascistes la thématique de l'Europe blanche unifiée[396] avec l'idée que la race transcende les frontières, rappelons que le PPNS scandait *ad nauseam*, et en plusieurs langues, le mot d'ordre « Aryens de tous pays, unissez-vous ! ». C'est néanmoins avec Europe Action que le thème européen devient central dans une organisation d'extrême droite d'après-guerre en France. Comme nous l'avons déjà écrit, c'est en effet ici que réside la principale innovation doctrinale apportée par la mouvance Europe Action. Car si la dénomination « Europe Action » semble

[395] Pierre Milza, *Fascisme français, Passé et présent, op. cit.*, p. 326.

[396] Dans le programme du Parti nationaliste, seconde mouture de Jeune Nation, dont le dernier point mentionne l'objectif de la « construction de l'Europe fondée sur la communauté de civilisation et de destin de la race blanche, « de Narvik au Cap et de Brest à Bucarest », s'opposant aux matérialismes soviétique et américain comme à la montée des peuples de couleur », in Algazy, op. cit., p. 164, ou encore dans le programme du PPNS (Parti prolétarien national-socialiste) dont le 10ème point prévoit l'établissement d'une « Europe unie, fédération des nations ethniques » in Algazy, op. cit., p. 257. On le voit à travers ces deux exemples, si le thème de l'Europe raciale est présent, il n'en demeure pas moins une revendication annexe.

inviter à une perspective activiste, en réalité le mouvement se tourna davantage vers le champ des idées. Et c'est Dominique Venner lui-même qui amorce le mouvement de rénovation, plutôt que de refondation, idéologique avec son manifeste *Pour une critique positive*, qui correspond au désir de panser les plaies de l'Algérie française en repensant le corpus idéologique de l'extrême droite française.

Le cercle regroupé autour de Venner, parmi lesquels Marc Augier, en appellent à un nationalisme « unioniste » devant prendre la place du nationalisme traditionnel, « séparatiste »[397]. Car ce qu'appelle de ses vœux la mouvance européiste, c'est le dépassement du cadre national afin de plaider en faveur d'un « nationalisme européen ». Interrogés sur le sens de leur engagement européens, les membres d'Europe Action répondent que « le nationalisme de Barrès faisait date » et qu'il s'agissait d'« oublier la « ligne bleue des Vosges » », afin d'évoluer vers « un nationalisme commun aux européens »[398]. Ironiquement, c'est cet européisme qui fit la personnalité et l'originalité d'Europe Action qui entraîna néanmoins sa scission. La première mouvance explicitement européaniste de l'extrême droite française meurt en effet fin 1966 de la controverse entre nationalistes hexagonaux et européanistes. Néanmoins la remise en cause du nationalisme traditionnel de l'extrême droite française est amorcée et ne succombe pas avec le mensuel de Dominique Venner.

a. L'impasse du nationalisme maurrassien.

L'échec de l'Algérie française sonne donc à l'extrême droite comme le glas d'un certain nationalisme, celui figé en deçà de la ligne bleue des Vosges. Et nombre de partisans de l'Algérie française décrirent par la suite cette défaite comme une période d'abattement profond, accompagnée de la tentation de la nostalgie. Car la nostalgie est l'une des grandes passions de la droite radicale, toujours prête à se reclure dans un « hors-monde », dans une sorte de contre-société, comme il y a deux siècles on voulu faire une Contre-Révolution. C'est même là un des traits fascinants de l'extrême droite, en même temps que c'en est une caractéristique constitutive, que cette tentation de refuser de se réconcilier avec le monde et les aléas de l'histoire. Or en 1962 certaines figures dynamiques refusent de baisser les bras, à l'instar de Dominique Venner qui regroupa autour de lui la mouvance d'*Europe Action*. On l'a déjà écrit, le point de départ de ce nouveau souffle fut le texte fondateur de Dominique Venner, *Pour une critique positive*, qui proposa une rénovation idéologique. Or la principale

[397] Cette distinction se trouve dans *Europe Action*, juillet-août 1965, p. 13, cité in Algazy, op. cit., p. 269.
[398] André Laurens, « Nouveaux visages de l'extrême droite », *Le Monde*, 28 février-1er mars 1965.

rupture conceptuelle fut celle d'avec le nationalisme maurrassien, qui était auparavant un des dogmes les plus solides de la droite radicale.

En effet la mouvance *Europe Action* entendit rompre avec le nationalisme classique de l'extrême droite française, celui qui justement s'était exprimé de façon paroxystique durant la crise algérienne. La rupture fut de taille, qui signifie la remise en cause d'un véritable *credo*, Maurras étant depuis longtemps la référence idéologique du nationalisme d'extrême droite. Ainsi après 1962, une partie de la droite radicale française revient sur plus d'un demi siècle de nationalisme hexagonal[399]. En effet Raoul Girardet a distingué deux tendances au sein du nationalisme français, celui « qui se confond avec une forme de religion civique », selon la tradition née durant la Révolution, et le nationalisme traditionaliste qui cherche ses racines (…) dans le maintien des communautés traditionnelles »[400], et c'est Maurras qui en fit la synthèse, arrimant son nationalisme hexagonal aux petites patries chères à ses yeux. C'est ainsi que le nationalisme maurrassien, à la suite de son maître, définissait la nation comme « le plus vaste des cercles communautaires qui soient, au temporel, solides et complets. Brisez-le, et vous dénuez l'individu. Il perdra toute sa défense, tous ses appuis, tous ses concours. (…) En un mot, la nation occupe le sommet de la hiérarchie des idées politiques. De ces fortes réalités, c'est la plus forte, voilà tout. »[401], précisant encore : « La nation passe avant tous les groupes de la nation. La défense du tout s'impose aux parties. »[402]. Autrement dit, hors du nationalisme hexagonal point de salut, la nation française constituant le parachèvement identitaire des particularismes de l'hexagone sur lesquels elle prévaut.

Or les romans de Saint-Loup prennent vigoureusement position contre cette conception hexagonale de la nation. Il ne s'agira pas ici de refaire la démonstration de l'antijacobinisme de Saint-Loup, sur lequel nous avons déjà insisté, tant il est un axiome central de la conception politique de l'auteur du cycle des patries charnelles. Simplement nous voudrions bien faire sentir en quoi le romancier inscrit ses romans de la période 1963-1982 dans un contexte idéologique précis. En effet les romans les plus idéologiques, les plus métapolitiques sont ceux écrits dans les années 1960 et 1970, dans lesquels on trouve l'imaginaire européen saint-lupéen. Ainsi les romans de Saint-Loup peuvent être lus en miroir de cet arrière-plan idéologique, où le romancier apporte son soutien à la tendance

---

[399] Une partie seulement, car la mouvance Occident, par exemple, se démarque très nettement de cette tendance, préférant sacrifier à un nationalisme plus traditionnel et davantage teinté de christianisme.
[400] Entretien avec Raoul Girardet, *Réaction* n°10, été 1993, p. 60-65, p. 62, cité par Christophe Boutin, in « L'extrême droite française au-delà du nationalisme, 1958-1996 », *art. cit.*, p. 114.
[401] Charles Maurras, *Mes idées politiques*, Paris, Editions Albatros, 1993, p. 281.
[402] *Ibid.*, p. 282.

européaniste de la droite radicale, les romans pouvant être lus comme autant de plaidoyers en faveur de la quête de nouveaux cadres identitaires plus efficients que la nation obsolète.

Car à partir 1962, au sein de la droite radicale, la nation ne semble plus être le cadre idoine afin d'exprimer l'attachement identitaire des radicaux de droite, d'où la recherche d'une nouvelle échelle communautaire. Certes, on ne peut affirmer que la droite radicale ait remisé en bloc le nationalisme classique, hexagonal et maurrassien, mais c'est cependant dans les années 1960 que se dessinent une tendance et un *corpus* idéologique visant à dépasser ce concept.

b. La recherche d'un nouveau cadre identitaire.

En effet, remettre en cause le nationalisme hexagonal maurrassien ne signifie pas pour autant rompre avec le principe même du nationalisme, simplement le cadre en est changé. La démarche des nationalistes français à partir de 1962 est donc celle de la recherche d'une nouvelle échelle afin d'exprimer leur passion identitaire. Et l'on souscrit pleinement à l'analyse de Christophe Boutin lorsqu'il affirme que « lorsque la nation semble ne plus être à même de remplir ses fonctions de protection et d'unification, deux solutions apparaissent pour lutter contre la perte du sentiment profond d'une solidarité par appartenance. La première est la recherche d'une forme de communauté plus vaste, unie par une volonté créatrice, pesant d'un poids matériel plus important et comme telle mieux à même de se défendre. (…) La seconde solution est un retour aux structures traditionnelles qui précèdent la nation, avec l'espoir de retrouver une solidarité censément organique.»[403]. On le voit bien, la première solution se pense comme un mythe mobilisateur, la seconde comme un repli sur un lieu de reconnaissance sociale traditionnelle. Et les romans de Saint-Loup illustrent justement l'ambivalence qu'il peut exister entre ces deux échelles. Car cette tension est présente au sein de son œuvre : certains de ses romans mettent en scène des échelles très locales, pensons à *La peau de l'Aurochs* et à *La République du Mont-Blanc*, certains au contraire s'efforcent de mettre en scènes des solidarités européennes d'échelle continentale pouvant conduire au sacrifice ultime. C'est le cas par exemple à travers les romans militaires ou certains romans du cycle des patries charnelles tels *Nouveaux Cathares pour Montségur* ou *Plus de Pardons pour les Bretons* qui esquissent tous deux un plaidoyer en faveur des patries charnelles et en même temps de l'engagement dans la SS au nom de l'idéal européen d'un continent regroupant les

[403] Christophe Boutin, « L'extrême droite française au-delà du nationalisme, 1958-1996 », *art. cit.*, p. 115.

patries charnelles émancipées. Saint-Loup fait donc la synthèse entre ces deux échelles en investissant dans ses romans sa conception d'une Europe des patries charnelles. Ainsi les romans combinent l'idée d'Europe telle qu'elle fut un mythe mobilisateur de type volontariste et une conception mettant au centre de sa vision politique la légitimité organique des petites patries traditionnelles.

3. Arrimer le discours de la droite radicale au courant des régionalismes avec le thème des patries charnelles.

Nous avons déjà évoqué la carte de l'« Europe des ethnies », placée en exergue du récit des *SS de la Toison d'Or*. Dans le commentaire qui accompagne ce document, Saint-Loup fait mine de remarquer une compatibilité entre une vision européenne de la SS et les courants régionalistes de la France des années 1970 :

> « Il est curieux de constater que, trente ans plus tard, certains mouvements qui n'ont rien de « néo-nazis » – bien au contraire – proposent des cartes voisines de celle-ci. L'idée de fédération succédant aux nationalismes historiquement fondés mais dépassés par l'évolution, flotte dans l'air du temps, même en France, nation jacobine par excellence et préfigure peut-être des découplages ethniques, plus proches de la nature des hommes que le maintien de communautés purement linguistiques. »[404].

Cette observation cherche explicitement à faire coïncider le thème de l'Europe en tant que fédération d'ethnies avec celui de la défense des particularismes locaux, et implicitement à conformer la revendication régionaliste avec un plaidoyer en faveur d'entités locales qui ne soient pas « purement linguistiques », comprenons : qui soient fondées sur la proximité biologique. Cette assertion, dans un roman paru en 1975, exprime un thème central du cycle des patries charnelles, où l'auteur cherche clairement à établir une continuité historique, intégrant les mouvements collaborateurs et pétainistes dans la chronologie des revendications identitaires des régionalismes.

Saint-Loup s'inscrit ici dans la tradition d'un régionalisme prêché depuis longtemps par l'extrême droite, notamment par les incontournables Barrès et Maurras. Seulement, dans la perspective d'élargir l'audience de l'extrême droite et de faire pénétrer son discours au-delà

[404] Voir annexes p. VII.

de ses cercles habituels, il drape ce régionalisme d'une apparence conforme aux revendications de la période d'écriture des romans du cycle des patries charnelles. Le thème régionaliste devient ainsi sous sa plume le cheval de Troie de la revendication d'une adéquation entre entité politique et patrie charnelle, c'est-à-dire d'un régionalisme de type *völkish*.

En effet, le régionalisme a longtemps souffert en France de l'intérêt que lui porta le régime de Vichy, qui avait un temps envisagé de découper le territoire français en 19 régions dirigées chacune par un gouverneur, idée inspirée de Maurras et de sa préférence pour l'enracinement local[405]. Mais dans les années 1970, une fois passée l'accusation de collaboration, le régionalisme est réapparu comme force politique, dans le sillage de la mouvance contestataire de 1968, bien que toujours marqué par des valeurs conservatrices tel que l'attachement au terroir. Ainsi parfois le régionalisme se conforme à une revendication de type nationaliste, à l'échelle locale, réclamant l'indépendance pour une nation jugée spécifique, prenant ainsi la forme d'un nationalisme local. Et Saint-Loup joue précisément sur cette ambiguïté interne de la notion de régionalisme entre passion identitaire de la conservation des particularismes et revendication décentralisatrice plutôt marquée à gauche. C'est grâce à cette ambiguïté qu'il entend rendre présentables ses thèses d'un régionalisme *völkish* et de les faire pénétrer des cercles politiquement éloignés des théories ethnicistes.

a. Le régionalisme, une antienne de la pensée d'extrême droite.

L'idée régionale n'est pas nouvelle en France. Le terme de régionalisme recouvre le mouvement de défense des particularismes régionaux, mouvement qui émerge au milieu du XIXe siècle, comme en témoigne le *Littré* qui atteste du néologisme dès 1875. On peut dénoter dès les origines de ce mouvement tant politique que culturel des accointances avec les milieux conservateurs. En effet le mouvement marqué par des valeurs conservatrices tel que l'attachement au terroir et souvent la conservation d'une langue[406]. L'idée régionale est tôt

---

[405] Rhétorique régionaliste partagée par le IIIe Reich. En effet, Wolfgang Geiger nous apprend que les nazis considéraient, au nom de leurs conceptions « raciologiques », que la France était une nation artificielle du fait de sa multi-ethnicité. Aussi en arrivèrent-ils à une valorisation des provinces, des petites patries. Discours qui fut contredit par la politique, comme l'illustre le cas de la Bretagne. Car malgré un soutien apparent à l'indépendantisme breton, notamment de la part de Göring et du *Ministerialdirektor* Werner Best, l'Allemagne nazie affirma clairement le 12 décembre 1940 qu'elle ne soutiendrait pas le séparatisme politique breton et ferait pression à son encontre, limitant l'autonomisme breton au seul domaine culturel.
Voir Wolfgang Geiger, *L'image de la France dans l'Allemagne nazie, 1933-1945*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 1999, voir à partir de la page 327 pour le cas de la Bretagne.

[406] Rappelons seulement la date de mai 1854 et la création du Félibrige. Contrairement à ses intentions, les écrits du plus célèbre des félibres, Frédéric Mistral, ont d'emblée été reçus comme une littérature conservatrice,

défendue par un géographe, Omalius d'Halloy, qui conseille d'agrandir les départements pour constituer des « régions naturelles », ou un économiste comme Le Play qui envisage une division en 13 « provinces ». A leurs tours, Auguste Comte imagine « 17 intendances ordinairement composées chacune de cinq départements groupés autant que possible suivant l'ensemble des affinités locales », et Proudhon rêve d'un fédéralisme souple de « nations » s'imposant à l'Etat français. L'idée régionale est aussi portée par Paul-Boncour, qui pressent dans *Le fédéralisme économique* (1901) que le régionalisme sera économique ou ne sera pas. Mais le régionalisme le plus virulent est porté par des conservateurs. Pour Barrès la nation est d'abord la « famille des régions », et pour Maurras seule la monarchie saura réussir la décentralisation et retrouver les cadres des anciennes provinces.

Car l'idée régionaliste fait depuis longtemps partie du corpus idéologique classique de l'extrême droite. La pensée légitimiste privilégiait déjà le cadre local, et l'on sait que la mouvance légitimiste forma à la fin du XIXe siècle une des composantes doctrinales de l'Action française. Ce régionalisme volontiers traditionaliste se retrouva aussi sous la plume de Barrès, qui influença durablement la doctrine régionaliste[407]. L'auteur du roman de l'énergie nationale[408] fonde en effet sa conception régionaliste sur le fameux tandem constitué par « la Terre et les Morts ». Conception qui conduit à un régionalisme traditionaliste car enraciné, opposé à une nation française qui, par l'intermédiaire de l'éducation, cherche à briser les attaches des jeunes français avec leurs régions natales. De fait, « le régionalisme barrésien se rattache […] à la tradition, par le biais de l'enracinement. L'élément, qui est valable et essentiel dans la notion de région, c'est justement la tradition : tradition des ancêtres, tradition des morts »[409] et Thiébaut Flory de citer Barrès : « La province de France, chaque province de France c'est une façon spéciale de sentir, c'est un lien avec le passé ». Or le régionalisme de Barrès soutient son nationalisme, la nation ayant pour fondement essentiel la région, « la région devient le fondement même du nationalisme »[410]. Le régionalisme barrésien n'est donc pas une doctrine abstraite, il la veut concrète et tangible, charnelle même, fondée sur la terre des pères et un héritage ancestral familial. Aussi le régionalisme permet à

---

défendant l'immuabilité rassurante des mœurs agraires méridionales, renouant avec une société rurale primitive et naïve. Ainsi, à côté des théorisations du régionalisme naît aussi une sensibilité régionale, dont Mistral incarne le meilleur exemple, symbolisant un régionalisme plus sentimental que raisonné. Pour plus d'information, voir Philippe Martel, « Le Félibrige », in Pierre Nora (dir.), *Les Lieux de mémoire*, Editions Gallimard, 1997, p. 3527.

[407] Si bien que « certains attribuent même la paternité du mot « régionalisme » à Barrès », affirme Thiébaut Flory, dans *Le mouvement régionaliste français, sources et développements*, Paris, PUF, 1966, p. 31.

[408] Cycle constitué par les romans : *Les déracinés*, *L'appel au soldat* et *Leurs figures*, publiés respectivement en 1897, 1900 et 1902.

[409] Thiébaut Flory, dans *Le mouvement régionaliste français*, *op. cit.*, p. 32.

[410] *Ibid.*, p. 33.

Barrès d'enraciner son nationalisme, de lui donner une légitimité concrète. Et Saint-Loup se situe dans le sillage de Barrès lorsqu'il plaide pour un retour à l'échelle de la patrie charnelle, ce qui est à mettre en corrélation avec le refus d'une définition trop intellectuelle de la nation et du cadre identitaire.

La tradition régionaliste de l'extrême droite française en appelle donc à un régionalisme tendant vers une définition ethnique de l'identité régionale, esquissant alors un régionalisme de type ethnique. Et Christophe Boutin de préciser : « Postulant que l'appartenance de l'individu à une communauté ne résulte pas d'un choix, [ce régionalisme ethnique] s'oppose à toute conception volontariste du fait régional. »[411]. Or la conception de Saint-Loup se montre fidèle à cet héritage et s'inscrit dans une continuité idéologique avec cette conception des petites patries enracinées où la société est préalable à l'individu.

En effet le régionalisme de Saint-Loup est un régionalisme fondé sur une interprétation romantique de l'histoire. Histoire magnifiée d'une ancienne province, d'un antique royaume… Son idée régionale repose sur la redécouverte d'un âge d'or local, à l'image de l'Occitanie du XIIe siècle, de la Bourgogne des dix-sept provinces ou de la maison de Savoie. Ainsi Otto Rhan fait un portrait apologétique de l'histoire du Languedoc aux jeunes ajistes qui se convertiront par la suite au combat régionaliste :

> « — Je reste stupéfait en constatant que de jeunes Français, nés en Languedoc, montrent aussi peu d'intérêt pour leur propre histoire ! Au XIIe siècle, votre pays possédait la civilisation la plus avancée de l'Occident, et le niveau culturel le plus élevé. Vos seigneurs et leurs châtelaines planaient très au-dessus de la chevalerie chrétienne et militaire du Nord. Ils cherchaient d'autres voies pour manifester leur supériorité aristocratique. »[412].

Et on trouve des descriptions similaires, magnifiant l'histoire des patries charnelles, dans d'autres de ses romans. Par exemple dans le roman *Les SS de la Toison d'Or*, où Saint-Loup précise que l'objectif de Degrelle est de refonder « les « dix-sept provinces » des vieux « Pays bas » »[413], afin de parachever le duché de Bourgogne.

En plus de cette nostalgie des âges d'or puisés dans une interprétation romantique de l'histoire, le régionalisme de Saint-Loup repose sur sa définition de la communauté politique, selon le cadre de la patrie charnelle : l'entité politique régionale doit selon lui être fondée sur l'ethnie et le terroir, donc sur une proximité biologique et sur un territoire délimité. En dernier

---

[411] Christophe Boutin, « L'extrême droite française au-delà du nationalisme, 1958-1996 », *art. cit.*, p. 115.
[412] *Nouveaux Cathares pour Montségur*, *op. cit.*, p. 24.
[413] *Les SS de la Toison d'Or*, *op. cit.*, p. 16.

ressort on peut donc qualifier cette conception d'anti-mondialiste, résolument opposée à tout brassage. Pour résumer, le régionalisme présent dans les romans de Saint-Loup se conforme à un nationalisme à l'échelle de la patrie charnelle telle qu'il la définit, selon des critères ethniques, culturels et territoriaux. On peut donc qualifier le régionalisme imprégnant les romans de Saint-Loup de régionalisme de type *völkish*.

b. Ouvrir le *corpus* et l'audience de l'extrême droite par le biais du régionalisme.

Ce régionalisme de type *völkish* fait partie du *corpus* propre à Marc Augier depuis les années 1940 au moins, et il l'exprime déjà dans *Pays d'Aoste*, comme nous l'avons vu. Le fait qu'on le retrouve sous la plume de Saint-Loup dès la fin des années 1960 ne tient donc pas à une perspective purement opportuniste. Cependant on peut soupçonner Saint-Loup de vouloir séduire au-delà du public traditionnel de l'extrême droite. Et partant de faire du régionalisme un instrument de propagande, permettant de trouver une audience dans des cercles opposés, avec l'ambition de convertir les tenants de l'idée régionale à un régionalisme ethnique et enraciné inscrit dans un cadre européen.

En imprégnant ses romans des années 1960 et 1970 de l'idée régionale, Saint-Loup se positionne encore une fois dans les débats de l'extrême droite, prenant le parti de la restructuration du *corpus* idéologique de la droite radicale autour d'une conception identitaire européenne. Ainsi Saint-Loup s'arrime aux efforts de reconstruction doctrinale entamée par la droite radicale après la défaite de l'Algérie française. Reconstruction notamment portée par Dominique Venner et Jean Mabire[414], ce dernier étant le chantre du régionalisme normand, et partant le héraut le plus vigoureux de la tendance du régionalisme ethnique. En effet Mabire fut dès 1963, notamment avec son article « Confession d'un nihiliste de droite »[415], le promoteur le plus efficace au sein de l'extrême droite française d'un régionalisme ethnique, et

[414] Jean Mabire (8 février 1927 – 29 mars 2006) se définissait d'abord comme Normand, et fut lui aussi le chantre d'une Europe des régions. Il fonda en 1949 la revue *Viking*, sous-titrée *Cahier de la jeunesse des pays normands*, dont il fut le rédacteur en chef jusqu'en 1958. Il servit en Algérie au 12ème BCA. Véritable bourreau de travail, il fut l'auteur de très nombreux livres, traitant de la Normandie et de l'enracinement, de la guerre d'Algérie (*Commando de chasse*, Paris, Presses de la Cité, 1976), des combats de la Seconde Guerre mondiale ou d'unité d'élite, notamment parachutistes et Waffen-SS. Précisons qu'il serait réducteur de limiter la carrière littéraire de Jean Mabire à son seul pan militaire, même si c'est la section de son œuvre qui est la mieux connue et dans laquelle on tend à le confiner. En effet il semble que le combat de sa vie ait plutôt été le combat régional, allié à un grand amour de la littérature, dont témoignent les quelques 700 biographies d'écrivains qu'il rédigea, regroupées dans les volumes *Que lire ? Portraits d'écrivains*.

[415] Jean Mabire, « Confession d'un nihiliste de droite », *L'Esprit public*, avril 1963, repris dans Jean Mabire, *L'écrivain, la politique et l'espérance*, Paris, Jean Mabire et Editions Saint Just, 1966, p. 29-41. Article où Mabire livre son souhait de voir la droite radicale expurgée de « la maladie sénile du nationalisme ! », « Confession d'un nihiliste de droite », *art. cit.*, p. 41.

occupa donc une place déterminante dans l'exercice de rénovation de l'idéologie de la droite radicale. D'autant plus que le régionalisme de Mabire est aussi une façon de faire imploser la nation, afin de prendre la mesure de la nécessité d'une échelle européenne[416] et surtout de remettre en cause le maurrassisme[417]. On ne peut que constater la proximité d'avec le contenu idéologique des romans de Saint-Loup. Contenu idéologique qui semble assumer deux fonctions. Premièrement diffuser le régionalisme ethnique à un large public, bénéficiant des avantages intrinsèques au genre romanesque, et deuxièmement établir un lien entre le régionalisme ethnique de la droite radicale et les revendications régionales en vogue durant les années 1970, l'ambition étant bien entendu de phagocyter celles-ci.

Ce régionalisme rencontre celui de certains fédéralistes qui rêvent de voir se constituer une Europe sur une base ethnique. Le régionalisme présent dans les romans de Saint-Loup rejoint en effet l'idée fédéraliste présentée dans l'ouvrage de Guy Héraud, *L'Europe des ethnies*, qu'on a pu qualifier de « bible de l'ethnisme ». En effet ce livre-programme[418] pose les bases d'une définition ethnique des entités politiques, et souhaite voir fondée une fédération européenne sur le critère de l'ethnie. Or l'ethnie n'y est pas seulement définie par la culture ou la langue, mais aussi par la filiation et l'hérédité[419]. Et dans cet ouvrage on trouve un plaidoyer pour la patrie plutôt que la nation, une préférence marquée pour une communauté immanente, « naturelle » plutôt que contractuelle. Rappelons que Guy Héraud fut aussi un des maîtres à penser de l'Union fédéraliste des communautés ethniques en Europe (UFCE, ex-Union fédéraliste des communautés et régions européennes, créée en 1949) et le coéditeur de la revue de l'UFCE, le trimestriel *Europa Ethnica*. L'Union et sa revue défendaient un fondement ethniciste pour la constitution de l'Union européenne et souhaitait peser sur la dynamique de la construction européenne en cours. L'UFCE vit siéger de nombreuses personnalités de l'extrême droite, tels que Robert Aron, André Voisin, Henri Frenay… Et par la suite Guy Héraud fut encore le cofondateur de *Nouvelle Ecole*, aux côtés d'Alain de Benoist.

---

[416] « Le nationalisme intégral n'est que la répétition de ces erreurs grandioses mais fatales que furent les impérialismes successifs et concurrents de chaque pays européen », Jean Mabire, « La Belle Epoque », *L'Esprit public*, août 1964, repris dans *L'écrivain, la politique et l'espérance*, *op. cit.*, p. 93-103, p. 97.

[417] « Maurras et Daudet ont tout simplement trahi leur patrie charnelle au profit de l'idée abstraite du nationalisme intégral. Derrière eux, toute une droite sans imagination et sans racines, ne pouvait que surenchérir sur le tricolore, sans se rendre compte que l'ethnisme demeure la seule réponse au marxisme. », Jean Mabire, « La France, les régions et l'Europe », *Eléments*, n°12, sept. nov. 1975, p. 13-19, p. 15.

[418] Rappelons que Guy Héraud fut candidat à l'élection présidentielle de 1974, où il recueillit moins de 20 000 suffrages.

[419] « la division classique des Européens en races : alpine, atlanto-méditerranéenne, dinarique, est-européenne et nordique garde toute sa valeur », ou encore « l'existence d'*ethnotypes*, plus ou moins accusés n'en est pas moins une vérité d'expérience », Guy Héraud, *L'Europe des ethnies*, Paris, Presses d'Europe, 1974 (1963 1ère éd.), p. 28.

Le régionalisme permet donc de réactualiser des thématiques pour la plupart rendues infréquentables après 1945. L'idée régionale permet à Saint-Loup, mais aussi aux tenants de l'ethnicisme de pouvoir offrir un aspect respectable à des idées qui ne sont pas éloignées des axiomes de la vision politique nazie, ainsi que de rendre ces théories compatibles avec le contexte politique des années 1960 et 1970.

En réalité, Saint-Loup n'était pas un penseur, et n'a pas participé à la rénovation du *corpus* idéologique qui déboucha sur une extrême droite a-nationale. Si depuis 1945 il est en retrait de toute action politique, en revanche il participe activement à la diffusion des idées novatrices de la droite radicale des années 1960. Idées qui seront à la base de la rénovation plus profonde et plus médiatisée de la Nouvelle Droite des années 1970 et 1980. Ainsi, si Jean Mabire et Dominique Venner se situent sur le champ théorique, ambitionnant de renouveler la doctrine en vue d'une éventuelle prise du pouvoir, Saint-Loup confère un imaginaire compatible avec ses évolutions idéologiques. Les romans de Saint-Loup se situent donc dans le sillage du renouveau idéologique de la droite radicale des années 1960[420], et participent à leur diffusion. Le régionalisme européaniste des romans de Saint-Loup fait donc écho à un contexte précis, à la chronologie de l'après 1962, où la prise du pouvoir par un coup de force semblait remise à plus tard et où la droite radicale française, sous l'influence de Mabire et Venner, souhaitait investir le champ des idées et des consciences. Ainsi le « rôle » de Saint-Loup fut de populariser les idées européanistes et régionalistes de l'extrême droite a-nationale, tel que l'affirme Jean Mabire : « Je crois que son rôle a été capital dans la formation d'une certaine jeunesse entre 1965 et 1975. Son influence a été alors directe, vécue. Elle n'a fait que diminuer, car il n'était pas seulement un romancier, mais une présence. »[421].

En définitive, le cadre identitaire défendu par Saint-Loup est celui d'un régionalisme ethnique de type *völkish*, inscrit dans un grand ensemble européen, qui serait une fédération des patries charnelles composant cette mosaïque ethnique de l'Europe blanche. La conception d'une Europe des patries charnelles développée par Saint-Loup s'inscrit donc résolument dans les débats de la droite radicale des années 1960, et le romancier prend parti sans équivoque en

---

[420] Pour un complément d'information sur ce thème, nous ne pouvons que recommander la lecture l'article de Christophe Boutin, « L'extrême droite française au-delà du nationalisme », *art. cit.*, qui constitue une démonstration rigoureuse et particulièrement bien documentée.

[421] Courrier de Jean Mabire daté du 26 janvier 1998 présent dans les annexes du mémoire de Ludovic Morel, *op. cit.*.

faveur d'une rupture d'avec le nationalisme hexagonal de type maurrassien, préconisant un repli sur des patries de type organiques et enracinées, fédérées au sein d'une vaste entité politique regroupant les ethnies blanches européennes.

Et on ne peut mettre en doute la sincérité de Saint-Loup, qui met en roman des idées auxquelles Marc Augier était acquis dès les années 1930, à savoir la nécessité de rompre avec le cadre national. On peut ainsi affirmer qu'à travers Saint-Loup, Marc Augier se situe au point nodal d'une quadruple convergence. Il est l'héritier d'un européisme daté des années 1930 de type briandiste[422], auquel il se convertit en parcourant l'Europe en moto ; de l'européanisme de la propagande national-socialiste dont il fut le relais durant et après la guerre ; ainsi que d'un européanisme issu de la rénovation idéologique d'une partie de la droite radicale dans les années 1960 ; et enfin d'un régionalisme ethnique d'échelle européenne, qu'il exprime dans le cycle des patries charnelles dès 1969, dans le contexte des revendications régionalistes des années 1970.

Cette convergence explique en partie le succès de Saint-Loup, mais surtout permet de comprendre l'importance que ses romans purent avoir sur les militants d'extrême droite. En effet Saint-Loup ouvre l'horizon de la mythologie canonique de la droite radicale française et l'aide à assumer l'héritage des années noires. Les romans de l'ancien SS accompagnent donc une séquence chronologique marquée par les doutes et les frustrations, permettant aux militants de Jeune Nation puis d'*Europe Action* de reprendre espoir, à l'image de Pierre Vial qui après la mort de Marc Augier écrivit : « Lorsqu'on se retrouve en prison, pour avoir servi une cause déjà presque perdue, le désespoir guette. Saint-Loup m'en a préservé, en me faisant découvrir une autre dimension, proprement cosmique, à l'aventure dans laquelle je m'étais lancé, à corps et à cœur perdus, avec mes camarades du mouvement Jeune Nation. Brave petit militant nationaliste, croisé de la croix celtique, j'ai découvert avec Saint-Loup, et grâce à lui, que le combat, le vrai et éternel combat avait d'autres enjeux, et une tout (sic) autre ampleur, que l'avenir de quelques malheureux départements français au sud de la méditerranée. »[423].

---

[422] Un européisme présent dans les rangs des « non-conformistes » des années 1930. Ainsi Pierre Milza caractérise les courants « non-conformistes » par un rejet du nationalisme, une « répudiation du nationalisme érigé par les générations qui les ont précédées soit en « forme idéologique et abstraite », sans le moindre enracinement charnel et affectif, soit en mystique collective porteuse de toutes les fièvres belliqueuses », ces courants aspirant à voir se constituer une « confédération des régions européennes » transcendant les nationalismes étroits mais respectueux des « patries », in Pierre Milza, *Fascisme français. Passé et Présent*, *op. cit.*, p. 203.

[423] Pierre Vial, « L'Homme du Grand Midi », texte paru dans *Rencontre avec Saint-Loup*, Paris, Les Amis de Saint-Loup, 1991, cité dans *Une Terre, un Peuple*, Paris, Editions Terre et Peuple, 2000, p. 221, voir annexes p. VIII. Précisons que dans le cas de Pierre Vial la découverte de l'échelle européenne fut aussi importante que celle du paganisme, religion enracinée et ethnique, notamment présente dans le roman *La peau de l'aurochs*.

Il s’agira désormais de s’enquérir de la charge romanesque contenue dans les romans de Saint-Loup. De faire en quelque sorte le bilan de l’imaginaire qu’ils développent et donc de leur potentiel d’attraction et de séduction.

« Le cycle des patries charnelles est une idée superbe. Mais toujours sur cette crête incertaine qui sépare le mythe de l'histoire. »

Jean Mabire[424]

[424] Dans un courrier daté du 26 janvier 1998 adressé à Ludovic Morel, présent dans les annexes du mémoire de ce dernier.

Chapitre VI.
Un discours métapolitique.

Comment qualifier le pan idéologique présent dans les romans de Saint-Loup ? On ne peut pertinemment utiliser le terme de doctrine, car il ne s'agit pas là d'une pensée politique systématique ni d'un programme clairement établi. Effectivement, le discours de Saint-Loup ne développe pas un système politique qui chercherait à être cohérent. Rappelons que le vecteur idéologique choisit par Saint-Loup après guerre est le roman, un *medium* qui se prête mal à un rôle politicien. Et en effet, plutôt que d'une réflexion idéologique, les romans de Saint-Loup sont porteurs d'une sensibilité politique, notamment véhiculée par un imaginaire faisant intervenir des images et des figures récurrentes. Les romans développent donc davantage une vision politique qu'un programme, une idéologie cohérente ou une doctrine. C'est bien pour cela que le discours saint-lupéen est un discours authentiquement métapolitique, et ceci avant même que la notion ne soit conceptualisée et diffusée par la Nouvelle Droite. Aussi, arrêtons nous un instant sur ce concept déterminant, indispensable pour saisir autant la substance que la portée de l'œuvre romanesque de Saint-Loup.

A l'origine forgé par Joseph de Maistre, le terme de métapolitique fut réactualisé, usité et diffusé par le GRECE[425]. Concept d'ordre méthodologique, il sanctionne la rupture, partielle et temporaire, d'avec toute une tradition de militantisme brutal et à courte vue de la part de l'extrême droite française. En effet, « Employé par le GRECE, le mot fait référence à une stratégie d'abandon de la lutte politique immédiate (…) au profit d'un combat à long terme qui passe par « la conquête des esprits ». »[426]. C'est-à-dire que cette « conquête des esprits » est posée comme le préalable nécessaire à une réappropriation du débat politique. La génération des fondateurs du GRECE ayant le sentiment d'avoir vécu la domination de l'idéologie marxiste, notamment sur les campus universitaires, il s'agissait de faire valoir un « gramscisme de droite », c'est-à-dire de ferrailler sur le champ de la culture et des idées avant celui de la politique dite « politicienne ». Ainsi l'ambition de la métapolitique peut-être ramenée à la formule suivante : « faire de la politique sans en avoir l'air », soit diffuser ses idées sous couvert d'une démarche intellectuelle désintéressée, avec l'ambition de s'imposer

[425] Pour approfondir la notion de métapolitique et les débats qu'elle suscita au sein du GRECE, voir Anne-Marie Duranton-Crabol, *Visages de la Nouvelle Droite*, *op. cit.*, notamment le chapitre III, « Métapolitique et politique politicienne… », p. 96.
[426] Anne-Marie Duranton-Crabol, *Visages de la Nouvelle Droite*, *op. cit.*, 96.

d'abord dans les esprits afin de peser ensuite dans le jeu politique classique. Les itinéraires des militants Pierre Vial et Dominique Venner[427], illustrent de façon significative cette démarche stratégique d'un engagement politique indirect. Démarche dont Saint-Loup fut un précurseur, ayant rompu avec le militantisme politique dès son retour en France en 1953, et se consacrant presque exclusivement à son activité romanesque[428]. Le concept de métapolitique invite donc à adopter une conception élargie du champ de l'action politisée, dilatant ainsi le cadre du militantisme, substituant au champ de *la* politique celui *du* politique.

Ainsi Saint-Loup n'attend pas la fondation du GRECE pour tisser un discours métapolitique, où ses idées ne s'affirment pas de but en blanc. En effet il ne développe pas sa vision politique comme un programme mais l'incarne dans des personnages et leurs propos, l'affirme entre les lignes de la narration. La fiction sert donc de cheval de Troie au militantisme de Saint-Loup. De même, la vision européenne dont il se fait le prophète se révèle à travers des images récurrentes, que l'on retrouve d'un roman à l'autre, et qui esquisse ainsi la trame d'une mythologie européenne. Saint-Loup diffuse donc sa vision politique par le truchement d'une sensibilité incarnée dans un imaginaire auquel ses romans servent de support. L'ambition du présent chapitre sera donc de dresser un portrait de cet imaginaire, d'en recenser les figures principales.

Un discours fondé sur des images récurrentes :

En effet le discours de Saint-Loup semble se tisser au fil des romans, se continuant d'un roman l'autre, comme si chaque ouvrage se répondait. Cet aspect fondamental du discours romanesque saint-lupéen procède de la répétition de certaines images dont cette étude ne pouvait faire l'économie de l'analyse. Car cette récurrence des figures, des anecdotes, des personnages stéréotypés, est constitutive d'un discours de type mythologique. Citons d'emblée certaines de ces images récurrentes. Bien évidemment la montagne, avec notamment le massif du Mont-Blanc ; la moto et son pilote, véritable chevalier des temps modernes ; un goût pour le corps et les descriptions physiques des personnages ; la figure du

[427] Dominique Venner cessa toute activité politique en 1970 pour se consacrer à l'histoire et à l'écriture.

[428] Malgré quelques exceptions minimes, à savoir le parrainage ou la fondation de groupuscules politiques ou de revues. Ainsi Marc Augier, sur le conseil de Jean Mabire et de Dominique Venner, prit la tête en octobre 1965 du *Comité France-Rhodésie*, en lien avec la mouvance *Europe-Action*. Il figura aussi parmi les fondateurs de l'association commémorative des *Amis du socialisme français et de la Commune*, fondée en mai 1966, ainsi qu'au sein du comité de parrainage de la revue *Militant*, mensuel créé en 1967. Hormis en cette courte période de deux ans, nous n'avons pu trouver de trace d'un militantisme actif de la part de Marc Augier après 1945. On partagera donc l'analyse selon laquelle Saint-Loup avait désormais remplacé Marc Augier, la confection d'un discours métapolitique romanesque ayant remplacé tout militantisme classique.

SS en majesté ; les actions commandos ; l'esthétique crépusculaire des combats ; les marches nocturnes ; les actions héroïques… Des anecdotes aussi, que l'on retrouve identiques dans plusieurs romans. Si bien que cela suscite l'impression de la constitution d'un seul et même discours, sur l'ensemble de l'œuvre. C'est ainsi qu'au gré de ses romans, Saint-Loup tisse un imaginaire, qu'on retrouve ça et là.

1. La montagne et le « goût de la peau de l'aurochs ».

C'est ainsi que l'image de la montagne traverse l'œuvre de Saint-Loup. Il faut rappeler ici que Marc Augier fut un skieur de haut niveau, un amoureux sincère et un familier de la montagne. Aujourd'hui encore, ses romans montagnards sont beaucoup lus, souvent par un public ignorant le pan politique de la vie de Marc Augier, ou le tenant pour de simples errements de jeunesse. C'est d'ailleurs cette partie de l'œuvre littéraire de Saint-Loup qui le fit connaître au grand public, bien plus que ses récits apologétiques de l'« Europe nouvelle » de Hitler. En effet Saint-Loup fut sans doute le premier à utiliser la fiction dans ses récits d'expéditions en haute montagne, contrairement aux récits de montagne habituels qui étaient souvent de simples témoignages.

a. Le « goût de la peau de l'aurochs ».

Si la montagne est une figure fondamentale de l'imaginaire saint-lupéen, c'est qu'elle symbolise plusieurs de ses marottes, évoquant en premier lieu la redécouverte du « goût de la peau de l'aurochs »[429]. La paternité de cette expression est à chercher sous la plume d'Alphonse de Châteaubriant, père spirituel de Marc Augier et auteur de *La gerbe des forces*. On retrouve la formule en exergue du roman ayant justement pour titre *La peau de l'Aurochs* avec la citation suivante : « Ils n'avaient pas oublié comme nous, dans le Latin, le goût de la

[429] Il est intéressant et significatif que Pierre Vial ait placé son association *Terre et Peuple* sous le symbole de l'edelweiss, donnant à cet emblème un sens très saint-lupéen. Au-delà d'un premier sens crypto-raciste (étymologiquement edelweiss signifie « blanc et noble » ou « la noblesse de la blancheur »…), l'edelweiss évoque l'ascèse montagnarde décrite par Saint-Loup dans *La peau de l'Aurochs*, roman qui fut pour Vial un véritable roman initiatique (voir annexe n°3 p. VIII), et *La République du Mont-Blanc*.
En effet, « Cette fleur fragile pousse à haute altitude, en haute montagne, sur des sites dont l'accès est difficile voire dangereux : il faut donc un peu de courage et beaucoup de sueur, mais aussi de persévérance pour la rencontrer et l'admirer (seulement l'admirer, car la règle, pour les purs, est de ne jamais cueillir l'edelweiss, qui appartient à la montagne et seulement à la montagne). (…) En montagne il est hasardeux de se risquer seul sur les hautes cimes où s'épanouit l'edelweiss et c'est pourquoi les alpinistes s'encordent. Laissant en bas, dans la vallée, cet individualisme qui est la tare de la modernité, ils retrouvent le sens de l'effort collectif, communautaire, le goût, puissant et fort, du clan », Pierre Vial, *Une Terre, un Peuple*, *op. cit.*, p. 103.

peau de l'aurochs… », ainsi qu'à de nombreuses occurrences dans d'autres romans. Citons quelques exemples significatifs. Dans *Nouveaux Cathares pour Montségur*, où un officier SS allemand s'exclame : « Heureusement, Messieurs que nous n'avons pas, comme les Français décadents, oublié dans le latin le goût de la peau de l'aurochs ! »[430], mais aussi dans *Les SS de la Toison d'Or*, où l'auteur écrit : « ce manque de sérieux méditerranéen tellement éloigné de la rigidité prussienne. Si l'amour est une question d'épiderme, la camaraderie de front l'est aussi, et les Italiens ont perdu le goût de la peau de l'aurochs. »[431], ainsi qu'à deux reprises dans *Les Hérétiques*, « Bärenhütte et Bärenwalde… *La maison de l'ours*… *La forêt de l'ours*… Ces villages portent encore ces noms farouches donnés à l'époque où la Germanie vivait au contact des bêtes sauvages… Il semble que ce pays n'ait pas tout à fait oublié le goût de la peau de l'aurochs… »[432], et dans un passage plus anecdotique où Saint-Loup donne une preuve de son humour, lorsqu'un soldat allemand, juché sur son panzer, répond à un Français de la Charlemagne : « On va attaquer Rumelsburg, mon vieux Iak ! » et le romancier de préciser, « Il n'arrive pas à dire Jacques, et redonne au prénom français la saveur de la peau de l'aurochs. »[433]…

On le voit à travers ces citations, sous la plume de Saint-Loup l'expression signifie un certain goût de l'effort, du contact avec une nature sauvage symbolisée par la montagne. Nature dont la rudesse, accrûe par l'altitude, dicte des lois draconiennes aux êtres humains, cautionnant l'élitisme et le resserrement de la communauté à l'échelle de la famille, de la tribu. La formule du « goût de la peau de l'aurochs », dont Saint-Loup fait une caractéristique germanique, évoque donc avant tout un mode de vie antimoderne et archaïsant, appelant au rejet du confort lénifiant de la société industrielle. Cette formule résume le mieux l'idée que partage Saint-Loup, et que l'on retrouve souvent à l'extrême droite, considérant que les axiomes de sa sensibilité politique sont commandés par la nature.

Retrouver le « goût de la peau de l'aurochs » revient donc à subir et accepter le poids de la nature, poids exacerbé par les conditions montagnardes, et à renouer avec les sociétés primitives, organiques et enracinées. Partant, la montagne symbolise l'élitisme, la sélection des « forts » qui parviennent à résister au durcissement des conditions de survie : « La montagne opérait une sélection naturelle et rejetait ceux qu'elle jugeait inaptes à

---

[430] *Nouveaux Cathares pour Montségur*, *op. cit.*, p. 162. On notera avec intérêt la ressemblance frappante avec la citation d'Alphonse de Châteaubriant mise en exergue du roman *La peau de l'Aurochs*, témoignant de la filiation spirituelle dans laquelle s'inscrit Marc Augier.
[431] *Les SS de la Toison d'Or*, *op. cit.*, p. 103.
[432] *Les Hérétiques*, *op. cit.*, p. 116.
[433] *Ibid.*, p. 186.

s'intégrer. »[434]. La montagne constitue donc l'étalon de la valeur des hommes, avec l'idée que la montagne révèle le fond de chacun et de ses capacités. C'est pourquoi cette image la montagne comme décor de l'homme combattant, luttant pour sa survie, est reprise par Saint-Loup jusque dans ses romans militaires. En effet, même sur le front de l'Est, Saint-Loup convoque l'image de la montagne afin de représenter la difficulté des combats, notamment des ultimes escarmouches urbaines des défenseurs de Berlin, combats comparés aux derniers mètres à franchir avant d'atteindre le sommet.

Effectivement, les romans de Saint-Loup mettent souvent en scène une apologie de l'effort. L'ascèse montagnarde s'inscrit dans cette thématique l'illustrant et la portant au pinacle. En effet, grâce à la redécouverte du « goût de la peau de l'aurochs », soudée par la dureté extrême des conditions de survie montagnardes, la communauté des résistants peut inverser la décadence, et par là même prétendre au surhumain[435]. Ce nouveau mode de vie aboutissant à forger de nouveaux corps, et par là même un homme nouveau. Cet aspect nous permet d'introduire une nouvelle image dans ce chapitre consacré à l'imaginaire saint-lupéen, celle du corps, et notamment du corps forgé par la montagne.

b. Le surhomme montagnard.

Comme tout raciste, Saint-Loup s'attache beaucoup au corps et à sa description. La plupart de ses personnages sont décrits minutieusement, à l'instar de l'extrait présentant Le Mercier d'Erm que nous avons reproduit au début de notre premier chapitre[436]. Cette caractéristique du style de Saint-Loup révèle profondément son racisme, son dégoût ou son adhésion envers les personnages qu'il décrit. Nous avons vu les descriptions élogieuses du corps athlétique des SS, Saint-Loup fait de même lorsqu'il nous présente les surhumains de ses utopies archaïques alpestres. En effet les individus qui dans *La République du Mont-Blanc* résistent à la modernité et se retirent toujours plus haut voient le corps de leur descendance modifié par les difficultés de la vie montagnarde. Cette vie particulièrement austère cause de nombreuses morts, surtout d'enfant très jeunes[437], mais « les enfants qui survivaient

---

[434] *La République du Mont-Blanc*, *op. cit.*, p. 123.
[435] « Inverser la marche du temps. En effacer l'érosion, quelle aventure ! », *ibid.*, p. 224.
[436] Voir p. 10.
[437] Et en cas de naissance jugée indigne, les républicains du Mont-blanc pratique l'eugénisme, à l'image du personnage nommé Fanatik, dont le premier enfant est « mongolien », et par conséquent étranglé sans remord. « C'était l'usage. Il ne soulevait jamais le moindre problème de conscience comme en bas, dans la société chrétienne. » *La République du Mont-Blanc*, *op. cit.*,p. 210. Rappelons que la société imaginée par Saint-Loup est autant définie par son contrepoint, la société cosmopolite d'en bas, son négatif, que par des affirmations positives.

apparaissaient plus forts et plus beaux que leurs géniteurs »[438], et Saint-Loup nous donne le portrait de ces surhommes musculeux :

> « Devenus adultes, ils faisaient une impression terrible sur les habitants des vallées avec leur visage aiguisé en lame de couteau, leurs muscles gonflant les vestes volées qui révélaient des charpentes osseuses puissante (sic) et pas un atome de graisse, leur marche rapide et les femmes des villages refermaient les volets de leurs fenêtres lorsqu'ils passaient. Ils n'inspiraient pas la crainte mais plutôt une sorte de respect timide. (…) C'étaient des tigres qui partaient repus, mais toujours prêts à tirer sur qui osait les troubler dans leurs refuges. »[439].

Et le roman apporte, au sein de la fiction, une caution scientifique à ces mutations résultant de l'élitisme montagnard. En effet, lors d'une expédition à Chamonix, devenue une « grande cité industrielle »[440], le syndic de cette tribu de reclus se fait capturer et étudier par des scientifiques :

> « Les médecins procédèrent à toutes sortes d'examens en poussant des exclamations de surprise. Par radio, ils appelèrent des spécialistes qui arrivèrent de Lyon dans la soirée et leur dirent :
>
> — C'est un des hommes sauvages qui habitent dans le massif. Spécimen absolument étonnant, en pleine évolution biologique, vers ce que nous pourrions appeler une morphologie surhumaine… Avez-vous noté l'épaisseur exceptionnelle de son épiderme ? La longueur de ses muscles ? Le duvet tout à fait spécial qui couvre sa peau ?... On dirait qu'il s'est développé uniquement en vue des déplacements verticaux et pour résister à des conditions de froid insolites. Un animal comme celui-ci ne doit pas souffrir par 40° au dessous de zéro ! Il a résisté parfaitement au choc de la voiture. Pas de fracture, quelques ecchymoses. Je vous propose ceci : gardons le quelques jours afin de réaliser, à partir de lui, un examen clinique approfondi… Un pareil sujet nous permettra de faire une importante communication à l'Académie, dans l'intérêt de la science… »[441].

Et Saint-Loup donne un pendant féminin à cette surhumanité, faisant l'éloge du corps de ces filles athlétiques :

---

[438] *La République du Mont-Blanc, op. cit.*,p. 208.
[439] *Ibid.*,p. 208.
[440] *Ibid.*,p. 216.
[441] *Ibid.*, p. 217.

« les filles de la tribu seraient apparues bien plus belles qu'autrefois aux yeux d'un étranger centenaire s'il avait été admis à le contempler. Peut-être n'aurait-il pas été d'accord avec ce jugement, s'il avait été entre-temps converti à la mode des bas pays. Aucun directeur de magazine n'aurait voulu d'elles pour se voir reproduire sur sa couverture. Il leur manquait une certaine préciosité, une finesse de visage souligné par un maquillage coûteux et savant. Trop roses et de peau blanche, elles ne correspondaient pas à l'archétype noir vers lequel tendaient les femmes des bas pays par le bronzage naturel ou artificiel. Presque toutes roses, blondes aux yeux clairs, les filles de la tribu respiraient la puissance et la gloire de la fécondité. C'étaient des reines rappelant les Valdotaines d'autrefois qui se maintenaient dans la vallée de Gressoney, issue (sic) de reines germaniques et qui conservaient une toilette sublime et semblaient marquer une volonté d'accès à la divinité (…). Nues, comme cela leur arrivait en été par les chaudes journées, elles éveillaient ou réveillaient la virilité des hommes par la perfection de leurs formes. Elles les provoquaient, non seulement sexuellement, mais encore esthétiquement, sans qu'ils s'en rendissent compte, comme la statuaire grecque qui traduisit si longtemps les formes féminines de l'âge d'or perdu. »[442].

Comme les SS, comme la Morigane, les surhommes issus de la sélection et du renouveau racial deviennent des icônes. Figures intouchables d'une surhumanité effrayante et insensible, forgée dans la douleur et l'ascèse. Ce sont des hommes plus « bruts », qui ne se posent pas des questions byzantines : « Ils parlaient peu. Ils ne se posaient jamais de problème qui ne puisse être résolu dans l'immédiat. Ils ne discutaient jamais du passé et encore moins de la vie future dont l'angoisse ne les tenaillait pas »[443]. Le savoir n'est plus primordial, ce qui importe c'est l'apprentissage sur le tas : « Dans les arcanes de leur morale, qui se faisait tuer avait tort. Ils n'apprenaient pas le droit dans les livres, mais sur un terrain difficile à maîtriser. Jamais ils ne remettaient en discussion le droit du plus fort. Fanatik Chabod, qui avait eu l'occasion de discuter avec les gens de Chamonix, tenait les différentes formes du droit auxquelles ils se référaient pour de simples vues de l'esprit. »[444].

---

[442] *Ibid.*, pp. 209-210.

[443] *Ibid.*, p. 215. De même façon : « Les femmes de la tribu ne revendiquent rien, comme en bas. Elles suivent jusqu'au bout la loi fondée par l'accouchement, sans se poser de problèmes. Toute leur philosophie tient dans une réflexion : c'est comme ça ! », *ibid.*, p. 226. Cette assertion est à rapprocher de celle que nous avons déjà cité concernant le SS, qui constate au terme de son entraînement : « Tout en lui s'est extraordinairement simplifié. » (*Les Hérétiques*, *op. cit.*, p. 12). Chaque degré de rapprochement vers le surhumain est donc accompagné de « simplifications », c'est-à-dire d'un amoindrissement de la réflexion. On s'en rend compte, chez Saint-Loup le corps prime sur l'esprit et lui dicte sa loi, rendant ici visible une approche de type anti-intellectualiste, classique à l'extrême droite.

[444] *Ibid.*, p. 209. Il est intéressant de constater qu'un des héros du roman se nomme « Fanatik », c'est-à-dire qu'un qualificatif communément jugé négatif selon la tradition héritée des Lumières devient mélioratif sous la

Ainsi l'hygiène raciale née de l'ascèse montagnarde produit des corps plus beaux, permettant de revenir à ceux d'un passé mythique, aux origines de l'Europe aryenne. Et le roman, portrait apocalyptique du monde moderne, faisant du mont Blanc un nouvel Ararat, s'achève sur l'évocation de l'ère à venir, celle du Verseau qui verra l'épanouissement du surhomme consanguin…

La Montagne est donc le refuge ultime de la communauté assiégée, l'arrière-plan d'un enracinement final renouant avec une identité primordiale. Le retour à l'altitude originelle se fait donc en parallèle d'une redécouverte d'une religion enracinée, le « paganisme éternel »[445]. La montagne, et en particulier le mont Blanc, devient le conservatoire des archaïsmes qui sous la plume de Saint-Loup résonnent comme les fondements ancestraux de l'identité européenne. Ainsi le cadre montagnard devient le lieu de survivances superstitieuses. D'autant que Saint-Loup voit dans les Alpes l'axe structurant de l'Europe, le mont Blanc devenant ainsi la clef de voûte de l'Europe. C'est ainsi que dans les romans montagnards le milieu naturel est traité avec déférence, l'auteur connotant toujours de façon positive le respect des superstitions locales et une approche mystique de la montagne. Ainsi Régis Balmat, un des personnages principaux du roman *La République du Mont-Blanc*, défend une conception sanctuarisée de la montagne et plus particulièrement du mont Blanc. C'est même là le point de départ du roman. Régis Balmat est un guide de haute montagne qui encadre des touristes. Le roman débute avec l'arrivée au sommet du mont Blanc d'une expédition guidée par Régis Balmat. Lorsque l'un des deux touristes italiens commence à « poser culotte » Régis Balmat le sermonne : « Vous allez à l'église, Monsieur ? (…) Avez-vous l'habitude de poser culotte durant la messe ? »[446]. Et plus tard, le guide savoyard explique : « Moi je pense que le sommet de l'Europe retrouverait le caractère sacré qu'il possédait aux époques païennes si la société de consommation n'en faisait pas un simple objectif « sportif ». »[447]. De fait Régis Balmat s'attache à défendre les coutumes du mont Blanc, à l'image de cette « procession des morts » que l'on trouve aussi évoquée dans *La peau de l'Aurochs* :

---

plume de Saint-Loup. Nous nous contenterons de renvoyer à l'incontournable ouvrage de Victor Klemperer, *LTI, la langue du IIIe Reich*, dont le neuvième chapitre traite justement de ce glissement sémantique lourd de significations.

[445] L'étymologie est éclairante, le mot français *paganisme* est dérivé du latin *pagus*, « borne fichée en terre », de *pangere*, « enfoncer », le même terme latin ayant donné en français *païen* et *pays*. Paganisme et enracinement sont donc deux notions indissociables.

[446] *La République du Mont-Blanc*, *op. cit.*,p. 10.

[447] *Ibid.*, p. 14.

« Le vent soulevait de petits tourbillons de poudreuse hauts de deux ou trois mètres et les poussait en direction du sud, à travers le Grand Plateau. En hiver on les eût confondu avec des skieurs poudrés de neige. Ici, vus à faible distance, ils prenaient un aspect fantomatique absolument saisissant en raison de leur quantité, leur alignement, leur déplacement processionnaire rappelant celui d'un convoi funèbre. »[448].

Devant les regards moqueurs des touristes qu'il mène, Régis Balmat s'explique : « Ce que vous appelez nos légendes valent bien d'autres religions, celles des autres peuples. »[449]. Saint-Loup défend donc l'idée d'un relativisme religieux et culturel, faisant du paganisme, c'est-à-dire d'un ensemble de croyances populaires enracinées dans un terroir, le trait constitutif d'une identité.

Dans les romans de Saint-Loup, la montagne synthétise donc les thématiques de l'ascèse, du surhumain, de l'enracinement, de la communauté ethnique et du paganisme. Forte d'une position centrale au sein de l'œuvre saint-lupéenne, c'est aussi une image fondamentale de sa vision européaniste. D'abord parce qu'elle décline tous les thèmes forts de la sensibilité politique de Saint-Loup, mais aussi parce qu'elle dessine un trait d'union entre les Européens. Conception que l'on retrouve sous la plume de Pierre Vial, témoignant ainsi de l'impact que put avoir la lecture des romans de Saint-Loup sur certains militants de la droite radicale française :

« Plus que tout autre, Saint-Loup a su traduire admirablement cette renaissance qu'a apportée à quelques hommes, aux heures les plus sombres, la vie en montagne. Fondateur et animateur des Auberges de jeunesse, en 1935, Saint-Loup a parcouru l'Europe sac au dos et vécu intensément la grande fraternité de la montagne – voie royale d'une communauté unissant l'Europe puisque les Alpes ne sont pas frontières, mais tout au contraire cœur d'un continent où se retrouvent, fraternellement, cordée françaises, allemandes, italiennes, suisses et autrichiennes. »[450].

2. La saga de la SS.

---

[448] *Ibid.*, p. 11. Le phénomène est décrit de manière similaire dans *La peau de l'Aurochs*, *op. cit.*, p. 50.
[449] *Ibid.*, p. 12.
[450] Pierre Vial, « Les conquérants de l'inutile », *Eléments*, n°62, printemps 1987, texte cité dans *Une terre, un Peuple*, *op. cit.*, p. 227.

Autre facette fondamentale de l'imaginaire européen des romans de Saint-Loup : la SS. Nous avons déjà abondamment traité de la place déterminante de l'organisation de Himmler dans la vision politique européenne de Saint-Loup. Il s'agit maintenant de l'aborder d'une façon moins idéologique, d'en appréhender le pan romanesque. Car en même temps qu'il en tresse les lauriers, qu'il en décrit l'épopée, Saint-Loup fait la mythologie de la SS. Sa description de l'Ordre noir est en effet hautement romantique, faisant du SS-Man une véritable icône.

a. L'icône du SS-Man.

En effet selon Saint-Loup, l'homme SS s'est extrait de l'humanité, il s'est exhaussé au dessus d'elle, comme s'il avait atteint une autre dimension, exactement comme le personnage de Morigane dans le roman *Plus de Pardon pour les Bretons* et dont nous avons déjà parlé[451]. Nous avons traité lors du chapitre précédent de l'entraînement de la SS européenne, décrit par Saint-Loup dans *Les Hérétiques*, et nous l'avions interprété comme une révélation d'ordre mystique, véritable sas préalable à une surhumanité nazie. Cet aspect « surhumain », pour le moins déshumanisé se révèle par le style particulier que Saint-Loup confère aux SS, suivant en cela les préceptes de la propagande nationale-socialiste. En effet Saint-Loup décrit le SS comme un homme froid, insensible, pour qui l'amour est insignifiant, la prise de risque un mode de vie, la souffrance un *vade-mecum*. Afin d'ériger une statue pour le SS, Saint-Loup use d'un procédé littéraire simple, celui du stéréotype. Et ainsi, derrière les personnages SS on décèle l'invariant de l'officier SS qui se répète sous différentes formes. Pour illustrer cet aspect, comparons les apparitions de deux officiers SS étonnamment similaires, où les deux SS surgissent sans crier gare en plein récit.

Nous sommes en juin 1943, le soir de la Saint-Jean, c'est-à-dire le soir de la fête christianisée du solstice d'été… Un officier SS vient frapper à la porte du domicile familial des Barbaïra, et demande à parler au jeune Roger. La rencontre est décrite avec les accents d'un coup de foudre :

> « Roger se trouvait seul maintenant avec l'inconnu. Sanglé dans un uniforme plus noir que la nuit montante, avec le double éclair des runes d'argent qui s'allumaient au collet de la tunique, il n'offrait rien de bien remarquable sinon un visage aux courbes alanguies, un visage de jeune fille, très beau, respirant l'innocence charnelle, mais tirant aussi des forces insolites

[451] Voir p. 80.

d'un regard flamboyant (…) proprement insoutenable. Ce contraste provoquait un sentiment de malaise chez qui le notait et le désarmait dans le même temps, entraînant une adhésion basée sur un sentiment d'intense curiosité. »[452].

L'Obersturmführer SS Klingsor vient demander à Roger Barbaïra de collaborer avec lui afin de continuer l'œuvre d'Otto Rhan, à savoir la quête du trésor des Cathares et s'exprime « dans un français curieusement chantant, dont chaque mot semblait doté de petites ailes, mais grammaticalement sans défaut. »[453]. Or la politesse, la qualité de l'expression et la proposition de Klingsor font écho à celles de l'officier SS Winkler, qui apparaît sans prévenir dans *Les SS de la Toison d'Or* : « Un SS en uniforme noir est arrivé, conduit par un chauffeur dans une Kubelwagen, la Wolkswagen de guerre. (…) L'inquiétant personnage s'est arrêté plusieurs fois dans le village, demandant en bon français où logeait « Monsieur le Professeur Johannès Thomasset » »[454]. Celui-ci, propose à l'écrivain bourguignon d'entrer dans l'Algemeine SS, afin d'aider Hitler à « mener une défense globale du monde blanc »[455]. Force est de remarquer que Saint-Loup inscrit ces deux personnages dans la tradition du stéréotype de l'officier SS cultivé et francophile, stéréotype encore véhiculé de nos jours, récemment sous la plume de Jonathan Littell dans son roman *Les Bienveillantes* paru en 2006, sous les traits de son personnage principal, Maximilien Aue.

A ces figures de SS intellectuels, s'ajoutent de très nombreux exemples d'officiers SS martiaux, pétris de leur destin de guerriers. Ainsi le SS-Untersturmführer Goy, qui « ne tient debout qu'à l'aide d'un corset de cuir baleiné remplaçant une partie du bassin. Il l'a gagné en Russie, en même temps que les croix de fer EK2-EK1, la médaille d'argent du combat rapproché, les barrettes pour la destruction de trois chars. Sous ses cheveux blonds, presque blancs, les yeux de porcelaine bleue roulent un désespoir illimité. Goy ne croit plus en rien et s'en va, de maquis en maquis, distribuant la vie et la mort avec un cynisme qui dispose d'un vocabulaire français étendu. »[456]. Et les romans militaires de Saint-Loup sont emplis de ce genre de chien de guerre, bravant le danger avec un rictus, toujours décrit avec une certaine classe[457] et un style désespéré.

---

[452] *Nouveaux Cathares pour Montségur, op. cit.*, p. 150.
[453] *Ibid*, p. 149.
[454] *Les SS de la Toison d'Or, op. cit.*, p. 52.
[455] *Ibid.*, p. 55.
[456] *Plus de Pardon pour les Bretons, op. cit.*, p. 241.
[457] « Impeccable, ganté, casqué, la tunique aux poches vides bien ajustée, le général Krulenberg lui tourne le dos. » *Les Hérétiques, op. cit.*, p. 248.

Autre passage hautement romanesque, la description du monastère SS de Hildesheim, dans *Les Hérétiques*[458]. On y retrouve les personnages de Cuny et Malhart, engagés de la division Charlemagne, et le lecteur découvre en même temps qu'eux le monastère et ses occupants hiératiques …

> « Cuny et Malhart perçurent un bruit de voix à la fois hautes et gutturales qui mûrissait au fond de la nuit, souligné par une rumeur de bottes… Deux ombres noires sur fond noir devinrent des silhouettes grises, dans le clair de lune qui découpait les colonnes du déambulatoire, de minces colonnes polies par le temps… Ils s'effacèrent entre elles, sous les ogives, et virent passer deux officiers de la « SS Noire » qui entrèrent tout à fait dans la partie que la lune soulignait. Ils avançaient, épaule contre épaule, et leurs poignards luisaient vaguement… Puis le bruit des bottes décrut, les silhouettes furent absorbées par la nuit, les voix baissèrent de ton et s'en furent peupler le mystère du cloître…
>
> Cuny et Malhart restèrent seuls pendant quelques minutes. Les battements de leur cœur peuplaient le silence revenu. Puis les voix mûrirent de nouveau. Les deux officiers se présentaient maintenant en contre-jour, le clair de lune projetant leurs silhouettes à une échelle agrandie sur les murs du cloître. Cuny et Malhart se rejetèrent en arrière et constatèrent que les SS Noirs ne marchaient plus épaules contre épaules. L'un avançait, l'autre reculait, face à son compagnon, sans cesser de discuter, de ponctuer ses phrases par de sobres gestes des mains, comme des moines de Solesmes ou d'une Chartreuse.
>
> Ils disparurent de nouveau. Les deux Français ne bougeaient plus, fascinés par l'étrangeté du lieu et le comportement plus étrange encore des êtres qui le hantaient. Ils restèrent longtemps à contempler le déambulatoire du vieux cloître. »[459]

On appréciera le style hautement cinématographique de la description de Saint-Loup, qui nous en fournit même la bande originale, le chapitre s'achevant avec un nocturne chant du cygne SS :

> « Le froid les pénétrait lentement. Puis ils tressaillirent, non de froid mais d'émotion… Une musique très douce naissait de nouveau. Elle n'appartenait à aucune œuvre connue du lieutenant Cuny. C'était un enchaînement d'accords étranges, une harmonie purement

---

[458] Voir l'annexe n°4, p. X.

[459] *Les Hérétiques*, *op. cit.*, p. 80-81. Saint-Loup apprécie particulièrement les effets de contraste entre le noir et le blanc. Ainsi on peut aussi lire sous sa plume : « L'uniforme noir du SS et la nuit, maintenant, se confondaient. Mais les runes d'argent lançaient de temps à autre, leurs éclairs jumeaux, selon que les promeneurs entraient où sortaient d'une zone d'ombre plus ou moins dense. », *Nouveaux Cathares pour Montségur*, *op. cit.*, p. 150.

tellurique qui, à force de prendre racine aux sources de la vie, finissait par acquérir un dépouillement, une puissance d'envol qui n'était plus de ce monde…

Ils écoutaient, les larmes aux yeux, cette complainte enracinée dans les profondeurs du monastère. Différente par sa composition parachevée, elle rappelait les chants des Indiens de l'« Altiplano » de l'Amérique australe qui traduisent si parfaitement le désespoir des peuples condamnés par l'évolution, à l'instant précis où ils se souviennent pour la dernière fois des grandeurs passées.

L'inconnu qui jouait de l'orgue devançait l'heure de la défaite et prenait déjà possession de la nuit… »[460].

A l'image de ce monastère crépusculaire, Saint-Loup s'efforce de dépeindre des images fortes, édifiantes, qui s'impriment dans la mémoire et dans le cœur de son lecteur. Vraiment, Saint-Loup le romancier perpétue le travail de Marc Augier, le promoteur de la propagande du IIIe Reich, lorsque le récit du romancier se télescope avec les souvenirs de l'ancien SS… En effet dans *Götterdämmerung*, Saint-Loup raconte son expérience personnelle à Hildesheim :

« Le monastère désert du premier soir se peuplait selon une progression mystérieuse, maintenant je prenais rang parmi les nouveaux chevaliers teutoniques. Je rencontrais dans les galeries les Obersturmführer, les Sturmbannführer, toujours silencieux, toujours méditants, qui passaient, me regardant sans me voir. Ces gens-là atteignaient sans aucun doute au paroxysme du tragique nietzschéen. Je dois dire que, tout bien considéré par rapport au néant révolutionnaire de l'après-guerre en Europe… ils étaient remarquables. »[461].

Ainsi sous les traits des personnages français Cuny et Malhart qui découvrent le monastère SS d'Hildesheim se trouve Marc Augier lui-même, qui délivre ses propres souvenirs sous le couvert de la fiction dans son roman *Les Hérétiques*.

b. Le mystérieux trésor de la SS.

Au-delà de cette icône du SS-Man, Saint-Loup fait de sa foi en la SS révolutionnaire et européiste un véritable millénarisme. C'est ce que symbolise le « trésor de la SS », le

---

[460] *Les Hérétiques*, *op. cit.*, p. 81.
[461] Saint-Loup, *Götterdämmerung, Rencontre avec la Bête*, Art et Histoire d'Europe, 1986, p. 78, cité par Ludovic Morel, *Sous le signe de la roue solaire*, *op. cit.*, p. 144.

« dernier secret ». En effet dans plusieurs de ses romans[462], l'auteur évoque un trésor sauvé à la toute fin de la guerre par la SS européaniste. Ce trésor n'est décrit que très partiellement, ce qui laisse le lecteur en suspend et en accentue l'aura mystérieuse. Il prend toujours la forme d'un coffre, réceptacle de cette énigmatique relique, enseveli de façon à être inviolable dans un glacier des alpes. Le trésor de la SS est donc censé réapparaître lorsque le glacier le restituera, avant la fin du XXe siècle. Alors devait être révélé le grand secret de la SS, et aussitôt « toutes les idoles perdront leurs masques, tous les peuples blancs se rassembleront derrière la nouvelle frontière de la race pour essayer de survivre »[463]. Si Saint-Loup reste très évasif quant au contenu de ce trésor mythique, le roman *Nouveaux Cathares pour Montségur* nous donne de nombreuses indications, faisant du trésor des cathares un message pour la race aryenne, donnant ainsi une bonne illustration de l'ésotérisme SS présent dans ses romans. Esotérisme qui contribue grandement à la légende de la SS que l'auteur veut léguer à ses lecteurs.

Cette quête du trésor aryen est d'abord portée par Otto Rhan[464], puis par le SS Klingsor, qui vont tous deux transmettre leur foi au jeune Barbaïra, farouche indépendantiste occitan, qui s'engagea lui aussi par la suite dans la SS. Et le roman établit une sorte de continuité ascendante entre Rhan, Klingsor et Barbaïra, trois gradients d'une même ascension verticale. Le premier défend l'idée d'un retour à un catharisme racialisé encore emprunt de christianisme, faisant l'erreur de mépriser la matière au profit du seul esprit, le deuxième plaide pour un IIIe Reich réalisant l'union des ethnies européennes et le troisième se fait le défenseur de la patrie charnelle occitane, qu'il rêve de voir inscrite dans une « Europe des « petites patries » libérées et fédérées »[465]. Itinéraire qui témoigne aussi d'une inflexion de l'œuvre de Saint-Loup, dans laquelle le cycle des patries charnelles semble progressivement prendre le dessus sur les romans militaires nostalgiques du IIIe Reich.

Otto Rhan est donc le premier à évoquer la nature de ce trésor cathare que la SS essaie de capter. Si « l'Européen d'aujourd'hui, spirituellement corrompu par la pensée sémitique » voit dans le trésor des parfaits cathares un trésor matériel, affirme Otto Rhan, il s'agit en réalité d'un trésor spirituel, « une loi de vie intéressant la survie de l'espèce, gravée sur les

---

[462] Parmi ceux que nous avons étudiés : *Les Hérétiques*, *Les Nostalgiques*, *Nouveaux Cathares pour Montségur* et *Une Moto pour Barbara*.
[463] *Les Nostalgiques*, *op. cit.*, p. 187.
[464] Le personnage d'Otto Rhan que Saint-Loup fait intervenir dans son roman *Nouveaux Cathares pour Montségur* est bien évidemment fondé sur l'individu ayant réellement existé. Proche du nazisme, il récupéra et alimenta le mythe cathare qu'il associa au mythe aryen dans ses deux ouvrages, *Croisade contre le Graal* (1933) et *La Cour de Lucifer* (1937). Otto Rhan mourut en 1939.
[465] *Ibid.*, p. 372.

tablettes du Graal. »[466]. En effet, « depuis sept siècles l'Occident a perdu la loi qui pouvait, qui peut encore, le remettre dans le droit chemin. »[467]. Voici donc ce qui est l'objectif de Otto Rhan, puis de l'Obersturmführer SS Klingsor : retrouver « les tablettes de pierre gravées en « écriture païenne enchevêtrée » »[468] qui constituent le trésor aryen des cathares. Et le récit de Saint-Loup se déploie dans une perspective millénariste jouant sur le frisson de la prophétie et le mythe d'un grand bouleversement à venir, mythe que Saint-Loup utilise et entretient en évoquant la figure mythologique du graal, mais d'un graal païen et aryen[469]. L'objectif de la SS est donc de mettre la main sur ce graal aryen, dans la perspective de leur combat racial. En effet, en cas de découverte, Otto Rhan prévoit d'envoyer les tablettes du Graal « vers le IIIe Reich, dans le plus grand secret »[470]. Car ce que dissimule Rhan aux jeunes Occitans qu'il entend mettre à profit afin de déceler le trésor des Cathares, c'est que c'est « Alfred Rosenberg, l'auteur du *Mythe du XXe siècle*, qui venait de l'envoyer à Montségur, non en vacances, mais en mission ! », et Saint-Loup d'évoquer un mystérieux « « sacré collège » qui se tenait dans l'ombre de Himmler »[471], commanditaire de cette quête devant demeurer secrète... On voit bien ici se dessiner les contours d'une facette ésotérique au sein de la description que fait Saint-Loup de la SS. Et le roman entier s'inscrit dans cette thématique ésotérique de la révélation d'un secret millénaire, faisant de la SS la clé de voûte de cette entreprise initiatique. Ainsi dans ce roman Saint-Loup donne à l'organisation à la tête de mort l'aspect d'une société secrète agissant dans l'ombre, au nom de formidables et ténébreux desseins, ce qui accroît l'aura romantique et mystérieuse de la SS, aura qui fascine aujourd'hui encore.

Le jeune Barbaïra n'est initié que progressivement au secret du graal par les agents de l'ésotérisme SS, Rhan et Klingsor. Car Otto Rhan ne veut pas tout de suite trop en révéler à Barbaïra, qu'il n'estime « pas encore assez ouvert à ces problèmes »[472], et c'est là précisément la définition de l'ésotérisme que d'être un savoir secret, dont la révélation est réservée à un petit nombre d'initiés. C'est d'ailleurs justement sur cet ésotérisme, sur la révélation sans cesse reléguée à plus tard que se fonde le suspens du roman. Or cette attente d'une révélation

---

[466] *Nouveaux Cathares pour Montségur, op. cit.*, p. 31.
[467] *Ibid.*, p. 32.
[468] *Ibid.*, p. 161.
[469] Otto Rhan s'attend à trouver un trésor rédigé en « écriture prérunique », car il s'agit « d'un trésor païen et aryen ! (…) [transporté] dans les bagages des conquérants nordiques (…) [provenant] du royaume boréal, de la civilisation de Thulé », « Le Graal est probablement le dernier message envoyé par les Hyperboréens avant leur disparition ! ! ! », *Ibid.*, p. 43. Le personnage d'Otto Rhan croit donc à la théorie de l'invasion fertilisante des hyperboréens, ce qui correspond à l'interprétation nazie du mythe de Thulé et de la théorie des Indo-européens.
[470] *Ibid.*, p. 42.
[471] *Ibid.*, p. 43.
[472] *Ibid.*,p. 44.

restera déçue, ceci malgré les lourds enjeux que Saint-Loup esquisse en arrière-plan de cette quête du graal. L'enjeu du trésor de la SS, de ce graal païen et aryen, est en effet de remporter ce qui pour Saint-Loup est le moteur de l'histoire : la lutte des races. En effet, Otto Rhan l'affirme au début du récit, lorsque les ajistes se prêtent au défi qu'il leur a lancé, à savoir retrouver le trésor de leurs ancêtres cathares : « Sachez seulement qu'une fois le Graal retrouvé et déchiffré, l'Europe cessera de balancer entre christianisme et communisme ; elle effacera ces deux visages d'une même lèpre qui lui ronge la face et l'aveugle ! »[473]. Le trésor cathare, bientôt devenu trésor de la SS, est décrit par Saint-Loup comme le pendant aryen des tables de la loi hébraïques. Car lorsque Otto Rhan révèle l'enjeu du Graal, il délivre du même coup sa vision dichotomique du monde. Monde où l'humanité est divisée en deux groupes antagonistes : les Aryens, racialement supérieurs, et les Sémites. Or si ces derniers ont conservé leurs Tables de la loi, les Aryens ont perdu les leurs, ce qui explique leurs errements, contrairement aux Sémites qui « avancent d'un pas ferme sur la route », l'objectif des deux peuples étant la « domination mondiale »[474]. Ainsi le mythe racial saint-lupéen se surimpose au mythe ésotérique médiéval du trésor des Cathares, Saint-Loup faisant des Cathares les dépositaires d'un trésor hérité des Hyperboréens, les grands ancêtres aryens, via la Perse, trésor ensuite capté par la SS. Or ce trésor redécouvert par la SS est aussitôt reperdu, du fait de la défaite allemande, comme Barbaïra l'apprend à Guillaume, son fils aîné :

> « le 2 mai 1945, (…) une compagnie de SS « à destination spéciale », entièrement composée d'officiers (…) se trouvait en position dans le Tyrol, au carrefour des routes Innsbruck-Salzbourg et Gmund-Zell am Ziller. La veille, trois de ses chefs, un Français, un Norvégien et un Américain avaient été enlevés pour une destination inconnue, par un avion à grand rayon d'action, décollant de l'autoroute Munich-Salzbourg. Je pense maintenant qu'ils furent déposés dans le Tibet… La compagnie à destination spéciale attendait quelque chose de très important, si l'on en juge par les dispositions prises, pour stopper aussi longtemps qu'il serait nécessaire une offensive des Américains (…) ou des Russes (…). Dans la nuit, enfin, un convoi fortement protégé, qui venait de Berchtesgaden, confiait à la compagnie un coffre de plomb, avec pour mission de l'enfouir sans retard dans un glacier du Zillertal. Ce coffre contenait les tablettes de pierre gravées qui furent retrouvées ici, cachées par les Cathares dans une grotte, soit pendant le siège de Montségur, soit quelques jours après la capitulation... (…) Ces précieuses tablettes (…) que les poètes ont christianisées sous forme de Graal, mais qui, selon les spécialistes allemands, contiennent un message purement païen, aussi important pour

[473] *Ibid*.
[474] *Ibid*., p. 51.

les Aryens que les Dix commandements de Moïse pour le peuple juif, cheminent donc depuis vingt-quatre ans, avec le glacier. Le coffre doit reparaître sur la moraine frontale entre 1990 et 1995. Il ne doit pas tomber dans des mains étrangères à celles de l'ordre noir, car la loi serait occultée une fois de plus, et le monde blanc voué définitivement au chaos. Ses gardiens doivent donc posséder une connaissance parfaite de la zone. Le voyage que j'accomplis chaque année représente mon tour de veille. »[475].

Le trésor de la SS est donc au cœur du dispositif narratif de Saint-Loup, afin de faire le portrait d'une SS énigmatique et fascinante. D'autant plus que le graal permet aussi de symboliser les desseins de la SS, qui dès lors n'est plus une organisation criminelle, mais une association idéaliste qui lutte pour de mystérieux et ambitieux projets, fondés sur un savoir plurimillénaire.

L'ambition de Saint-Loup de rendre la SS présentable et d'en faire l'apologie emprunte donc deux biais. Premièrement il s'agit de faire le portrait d'une SS mystérieuse, romanesque, théâtrale, qui frappe les esprits. Ici, Saint-Loup s'efforce de monumentaliser la SS, d'en ériger la statue afin d'en préserver la gloire. En second lieu, il s'agit pour Saint-Loup de décrire une SS qui soit séduisante et sympathique. Car au final Saint-Loup décrit l'ambiance des régiments SS comme potache, rigolarde, et délivre une vision plutôt attachante et humaine de la SS Wallonie, un groupe de bons camarades, de bons vivants, un peu buveurs et bagarreurs, aimant séduire les femmes. Un groupe fort de plusieurs « mascottes » et personnalités[476]. Le tout accompagné régulièrement de blagues salaces ou scatologiques : « Tel était le ton donné à l'esprit SS par la brigade d'assaut Wallonie, au début de son instruction ! Le moins qu'on en pouvait dire, c'était qu'ainsi ne parlait pas Zarathoustra ! »[477]. La SS devient une troupe de choc comme une autre, seulement distinguée par son style. Le SS devient alors le héros d'une épopée qui aurait pu être le script d'une épopée cinématographique :

---

[475] *Ibid*., p. 335-336. On retrouve ici la compagnie à destination spéciale déjà rencontrée dans *Les Hérétiques*, par le biais du personnage de Le Fauconnier.

[476] L'adjudant-chef Delrue, le capitaine Tchekov sont ainsi deux personnalités hautes en couleurs que l'on trouve dans le Chapitre XVII intitulé « Sur la montagne sauvage » du roman *Les SS de la Toison d'Or*. Autre personnage haut en couleur, celui de Mayol de Lupé dont on appréciera la description toute cinématographique, bon exemple de la plume de Saint-Loup lorsqu'il se fait propagandiste : « Depuis 1942, Jean, comte de Mayol de Lupé, commandait la L.V.F. *« in partibus »*. (…) il chevauchait son grand cheval, torse nu, un énorme pistolet parabellum pendu sur la cuisse, un lourd crucifix de cuivre planté dans le ceinturon. », in *Les hérétiques*, *op. cit.*, p. 90. Suivent deux pages d'anecdotes, faisant de « Monsignore » une des mascottes de la SS française ayant remplacé la LVF.

[477] *Les SS de la Toison d'Or*, *op. cit.*, p. 225.

« Autant le passage à la Waffen-SS se verra mal accueilli par la L.V.F. un an plus tard, autant celui de la légion Wallonie rencontre l'adhésion des hommes et de presque tous les officiers. Le prestige de la Waffen-SS est tel, à ce stade de la guerre, que chacun (sauf le Français) voit dans cette assimilation un surcroît d'honneur. L'image de marque de ces formations est déjà fixée telle qu'elle passera à la postérité. Le SS, c'est le Texan de l'Europe, l'homme qui dégaine à la vitesse de l'éclair et dont la balle ne manque jamais son but, impitoyable pour les juifs comme l'autre pour les nègres et les Indiens, un peu aventurier sur les bords mais toujours prêt à faire rendre gorge au capitalisme, servant le peuple et ne connaissant qu'un « boss » dénommé Adolf Hitler. »[478].

L'image véhiculée dans ses ouvrages est donc largement partiale, participant de l'ambition de prendre position sur le champ de bataille mémoriel et d'ainsi faire contrepoint à l'image communément admise à propos de la SS depuis 1945, à savoir celle de la pire organisation criminelle ayant jamais existé. Pour ce faire Saint-Loup confère à la SS un style, une humanité et un idéal supérieur, celui de l'Europe aryenne. Car Saint-Loup est le premier des nostalgiques qu'il décrit dans le roman éponyme[479], la mission qu'il s'est donnée est de dépeindre la saga de la SS européenne.

3. Un discours édifiant.

Le discours que Saint-Loup développe dans ses romans est un discours volontiers édifiant. Ceci tient au fait que sous le couvert de la fiction, son écriture est hautement militante, et s'engage férocement sur le champ de bataille de la mémoire.

a. Esthétique martiale et tonalité tragique.

Cette ambition d'édification, notamment des jeunes générations, est perceptible lorsque Saint-Loup cimente ses récits d'images fortes, conçues afin de marquer les esprits. En effet, Saint-Loup fait la mythologie du national-socialisme et de l'engagement français aux côtés de la croix gammée. Dès lors il se fait l'apôtre d'une conception biaisée et arrangée du

---

[478] *Ibid*.,p. 207.

[479] La quatrième de couverture évoque les « les nostalgiques du millénaire hitlérien »… Afin de se renseigner sur le folklore SS, voir Peter Reichel, *La fascination du nazisme*, Paris, Odile Jacob, 1997, « L'esthétisation de l'extraordinaire : la SS », p. 238-248.

IIIe Reich, ce qui lui permet de transmettre sa vision politique. L'imaginaire haut en couleurs qu'il insuffle à ses romans est donc le chant des sirènes qui lui permet d'atteindre la sensibilité de ses lecteurs, avec l'espoir de les émouvoir et de distiller sa conception européenne des patries charnelles. Cette stratégie narrative est particulièrement visible dans certains de ses romans militaires, qui servent de support à une esthétisation de la guerre et du sacrifice des guerriers portant la swastika durant les ultimes combats de la Seconde Guerre mondiale. En effet le premier ressort narratif de la section militaire de l'œuvre romanesque de Saint-Loup est celui de la tonalité tragique qui imprègne ces romans. Tonalité qui accentue d'autant plus l'aspect chevaleresque du sacrifice des engagés français[480]. Le roman le plus représentatif de cette esthétisation des combats crépusculaires du front de l'Est est sans doute *Les Hérétiques*. Clairement, Saint-Loup se pose en poète des affrontements qui eurent lieu dans les ruines du IIIe Reich et de Berlin. En effet la trame du récit est constituée par l'implosion finale de l'empire hitlérien et l'ultime résistance des SS français autour du sanctuaire qu'est devenu le bunker de Hitler. Par conséquent, le roman est baigné d'une lumière lugubre, éclairant les décombres du Reich. Et Saint-Loup donne l'impression de se complaire dans cette ambiance crépusculaire et dans cette posture nostalgique, dans ce discours des réprouvés condamnés par l'Histoire. C'est pourquoi son discours est volontiers esthétisant. Car au final la seule chose qui peut sauver ces obscurs combattants d'une cause déjà perdue, c'est bien le style. Voici pourquoi Saint-Loup fait des SS les héros d'une épopée tragique, qu'il veut édifiante afin de faire perdurer la mémoire de ce corps d'armée qu'il estime avoir été l'instrument incompris de la vision européenne qui l'habite.

De fait, tout le roman révèle le frisson esthétique de son auteur devant un monde qui s'éteint, le récit prenant une dimension eschatologique dans le théâtre d'un Berlin en proie aux flammes. C'est ainsi qu'il narre la débâcle du front de l'Est et les ultimes escarmouches dans les ruines berlinoises : comme la fin d'un monde, mais aussi une apocalypse hautement stylisée, faisant la part belle à une esthétique martiale :

> « Puis, le doigt sur la bouche, dans l'attitude de quelqu'un qui va révéler un lourd secret, il le pousse vers une meurtrière et souffle :

[480] Et Marc Augier put inscrire dans le sillage du sacrifice glorieux de la LVF et de la SS, ceux de l'Indochine et de l'Algérie : « Ce qu'il faut bien comprendre, (…) c'est qu'en fait, les combattants du front de l'Est furent les premiers « soldats perdus ». Ceux qui partirent, plus tard, se battre en Indochine, pour conserver un Empire à la France, ceux qui allèrent, avec toutes les bénédictions officielles, arpenter les djebels, sur la promesse d'une « Algérie française », ne firent que récolter des fruits amers. Dans un cas comme dans l'autre (…), les bourgeois se hâtèrent de livrer les « assassins » que nous étions aux communistes, après que le Maréchal Pétain nous eut comparé aux croisés de l'Occident. », *Europe Action*, novembre 1963, p. 65, cité par Algazy, *La tentation néo-fasciste*, *op. cit.*, p. 279.

— Regardez !

A moins de trois mètres de la façade, un T 34 gît, immobile. La tourelle révèle le trou mortel pratiqué par la charge creuse. De courtes flammes bleues montent du train de roulement et viennent lécher les flancs de la carcasse. La voix du lieutenant tremble un peu en disant :

— C'est beau, n'est-ce pas ?

Weber parle en termes de guerre sainte ! C'est son troisième char de la journée. L'air sent le benzol et le caoutchouc brûlés. L'espace vibre autour d'eux, comme cinglé par mille coups de fouet cruels. Une clarté crépusculaire pèse sur la Wilhelmstrasse et, cependant, l'après-midi n'est pas très avancé. Mais la poussière prend la densité d'une matière pâteuse, presque solide. »[481].

Cette obscurité palpable donne sa teinte à l'ensemble du roman et nous pourrions en multiplier les exemples, qu'accompagne une atmosphère lunaire : « Le grand pays gris se couvre de fumée, de lueurs jaunes et mauves. Le ciel a disparu. La terre répond comme une harpe éolienne aux grondements de l'espace. L'odeur de la poudre efface toutes les senteurs particulières. »[482]. C'est que les contingents de l'armée rouge sont décrits comme autant de « convois d'Apocalypse »[483], leur approche déclenchant une véritable panique chez les civils :

« Un vent de folie soufflait sur la station balnéaire depuis que le canon s'était mis à gronder vers l'Ouest (…). Les milliers de réfugiés, dont certains marchaient depuis Kolberg, voyaient ainsi les portes de leur prison se refermer à quelques kilomètres des terres libres convoitées depuis des semaines, à travers d'indicibles souffrances. Des hommes couraient au bord de l'eau, entraient dans la vague comme s'ils prétendaient gagner la Suède à la nage. Des femmes échevelées se déchiraient le visage à coups d'ongles. Mais la plupart se repliaient sur eux-mêmes, semblaient diminuer de volume au fur et à mesure que s'amenuisait leur espace vital, et s'enfermaient dans un silence farouche, dissimulant leur désespoir au fond des yeux rougis par trop de larmes versées. »[484].

Ce climat apocalyptique alimente donc une tonalité tragique qui est au cœur de l'œuvre romanesque de Saint-Loup, que ce soit à travers la défaite inexorable de l'Europe hitlérienne ou le graal aryen toujours fuyant. C'est dans cette tonalité profondément pessimiste que réside le suspens des romans de Saint-Loup, et là que réside aussi l'un des

[481] *Les Hérétiques, op. cit.*, p. 336-337.
[482] *Ibid.*, p. 143.
[483] *Ibid.*, p. 334. La formule est une antienne du roman, déclinée à plusieurs reprises, par exemple p. 235, « convois apocalyptiques ».
[484] *Ibid.*, p. 234.

arguments de vente des romans. Ainsi on peut lire dans les brèves biographies de Saint-Loup données dans certains des romans :

> « Toute son œuvre est dominée par la nostalgie du surhomme. (…) Et, cependant, cet impossible surhomme est remis inlassablement en chantier après chaque échec. (…) Saint-Loup traduit le mouvement même de la vie. Et c'est pour cela, sans doute, que de tous les écrivains contemporains c'est lui qui possède le plus grand crédit auprès des jeunes générations avides de rudes batailles et de sommets difficiles ; des générations auxquelles les autres maîtres à penser de l'heure ne proposent absolument rien. »[485].

b. La voix du gourou.

C'est que Saint-Loup joua un rôle de gourou pour les jeunes militants des années 1960 à 1980. Et on trouve la trace de ce magistère au sein de ses romans, car ceux-ci sont profondément habités par leur auteur. En effet on peut le reconnaître derrière certain de ses personnages. Nous prendrons deux exemples : ceux de Gévaudan et de Janus. Le personnage de Gévaudan intervient dès les premières pages du roman *Les Nostalgiques* et semble servir de masque à Marc Augier. On croit le reconnaître derrière son rôle de superviseur « de toute la presse militaire de la collaboration franco-allemande »[486] et ses pérégrinations en Italie et en Argentine. Ainsi, « l'ancien officier politique de la Division SS Charlemagne [Gévaudan] entra au service du gouvernement Peron, en qualité de « conseiller technique » à « Trabajo y prevision ». »[487]. Le parcours du personnage rappelle donc étonnamment l'itinéraire de Marc Augier. Et puis le nom même de « Gévaudan » évoque la bête du même endroit, un loup. On pourrait y voir une allusion à son nom de plume « Saint-Loup »… Or ce personnage de Gévaudan est justement un initié au secret du graal SS qu'il essaie de retrouver.

De même façon, dans le roman *Une Moto pour Barbara*, Saint-Loup semble s'exprimer à travers le personnage de l'oncle Janus, qui est lui aussi un personnage initié et initiateur, en l'occurrence de Barbara. En effet celui-ci encourage la jeune fille à effectuer un voyage initiatique vers le Nord : « j'ai pensé que tu devrais réaliser, seule bien entendu, le plus grand raid de toute l'histoire de la moto. (…) Tu devrais tenter la traversée de la Sibérie, non pas d'ouest en est comme Robert Sexé, mais selon un axe nord-sud, bien plus difficile et redoutable. Ce que mon ami Sexé ne pouvait réaliser en 1926 avec les machines primitives de

---

[485] Il s'agit d'un extrait de la biographie contenue dans le roman *Nouveaux Cathares pour Montségur*, *op. cit.*.
[486] *Les Nostalgiques*, *op. cit.*, p. 13.
[487] *Ibid.*, p. 19.

l'époque, t'est ouvert avec un « tout terrain » moderne. »[488]. Or dans les années 1930 Robert Sexé était journaliste au *Cri des auberges* et un sportif passionné de moto qui laissa une grande impression au jeune Marc Augier. Et il semble que cette amitié, fondamentale dans la formation du jeune Augier se soit poursuivie au-delà de l'expérience ajiste, de *La Gerbe* au *Combattant Européen* et perdura même après la guerre et l'exil. Dans ce passage du roman, Saint-Loup confond donc son propre personnage avec l'oncle de Barbara, et de fait se place dans la posture du maître spirituel, de l'éveilleur.

En effet, les romans témoignent d'une ambition certaine de pédagogie. Saint-Loup cherche à transmettre un idéal. Et en dernier ressort son œuvre peut être associée à une entreprise de propagande. En effet, Saint-Loup veut faire passer ses idées chez ses lecteurs par le truchement de l'affect, d'où le choix du genre romanesque, avec notamment ce que celui-ci offre de liberté par rapport à la vérité historique. En effet l'œuvre littéraire de Marc Augier entretient un rapport ambigu avec le genre historique, auquel ses romans prétendent souvent. Effectivement, c'est ainsi que ses romans sont fréquemment présentés, les quatrièmes de couverture donnant aux romans des aspects de véritables livres d'histoire[489]. Ce qui n'est manifestement pas le cas, Saint-Loup privilégiant des récits romancés. Ce qui fit écrire à Jean Mabire : « il voyait les choses en romancier et non en historien (…). J'évitais soigneusement de parler avec lui de la période historique sur laquelle je travaillais : il n'aurait rien pu m'apporter de précis, ayant déjà – et avec quelle maîtrise – suggéré dans ses livres le plus important, c'est-à-dire l'atmosphère. »[490].

En effet, les romans de Saint-Loup se rapprochent davantage du genre romanesque que du livre d'histoire, et se confondent même souvent avec une narration proche du témoignage, où l'auteur met régulièrement en avant sa propre expérience. Saint-Loup paraît persuadé de faire œuvre d'historien parce que sa parole est fondée sur une expérience incontestablement plus proche des faits narrés que ne peut l'être celle de l'historien de formation, qui peine à s'extirper de l'univers livresque des bibliothèques, privilégiant l'approche intellectuelle à

---

[488] *Une Moto pour Barbara*, *op. cit.*, p. 205.

[489] Il suffit pour s'en rendre compte d'étudier quelques quatrièmes de couverture. Ainsi le commentaire accompagnant le roman *La division Azul* s'achève avec la revendication de l'apport du livre à « l'historique de la guerre civile de l'Europe. ». Mais c'est aussi le cas pour *Les SS de la Toison d'Or*, où il est précisé que l'auteur « fait œuvre de véritable historien ». De même la description du roman *Le Boer attaque !...* affirme : « Ce livre d'histoire, strictement documenté, est aussi un roman par le dessein des héros qui l'animent (…). Son auteur est avant tout un témoin de notre temps de violence. Saint-Loup était en Russie pour écrire « les Volontaires », « les Hérétiques », « les SS de la Toison d'or », « la Division Azul ». Il était au Transvaal, témoin de l'épopée des premiers cavaliers du monde qui ont inscrit sur cette terre une geste infiniment supérieure à celle des pionniers américains engagés contre les Indiens dans l'épopée du Far West. Il a écrit là un livre de combat pour rendre à l'Europe sa bonne conscience. ».

[490] Courrier daté du 26 janvier 1998 adressé à Ludovic Morel, présent dans les annexes du mémoire de ce dernier.

celle d'un terrain qu'il ne pourra de toute façon pas connaître. Et quand bien même, la gageure de l'historien n'est pas de témoigner mais d'analyser les faits passés selon une méthode rationnelle.

On affirmera donc que le discours saint-lupéen prend pied à la fois dans l'histoire et dans des mythes politiques. A la fois dans une histoire vécue, ressentie de manière charnelle, celle de la Seconde Guerre mondiale, et des mythes politiques puissants qui viennent colorer le récit et le faire basculer dans le domaine de l'imaginaire. Et c'est cette ambivalence qui donne à l'œuvre de Saint-Loup son aspect singulier, son caractère attachant et qui explique son succès.

Le discours Saint-Loup est donc un discours de type mythologique, qui se fonde sur une sensibilité et un imaginaire. Ainsi dans les années 1960, période d'abattement pour l'extrême droite, il propose un imaginaire qui puisse à la fois faire s'exprimer certains des principes fondateurs de l'extrémisme de droite (grille de lecture ethniciste du monde, refus de la modernité, plaidoyer pour l'enracinement…) et en dilater l'horizon à une nouvelle échelle, celle du continent européen. C'est donc la nature même de ces récits qui explique leur succès auprès de la jeunesse militante de la droite radicale.

Ainsi, témoignant de son rôle de maître à penser, c'est avec ces mots que Jean Mabire a pu décrire Saint-Loup : « J'étais trop jeune pour avoir été un de ses camarades. Mais aussi trop vieux pour devenir un de ces disciples qui buvaient ses paroles et lui ont fait, sans s'en rendre compte, jouer un rôle de « gourou » pour lequel il avait des dons certains. (…) il a eu le mérite d'accréditer ce qui n'était sans doute que le fruit de son imagination et surtout d'éveiller de très nombreux jeunes à cette idée d'Europe. C'est là un apport capital, dont on peut mesurer chaque jour l'importance. »[491].

[491] *Ibid.*

Conclusion.
Influence et postérité de l'œuvre de Saint-Loup.

Marc Augier meurt le 16 décembre 1990, peu avant le solstice d'hiver. Et les réactions suscitées par sa disparition témoignent de son rôle de maître à penser au sein de la droite radicale. En effet avec l'ouvrage collectif *Rencontre avec Saint-Loup*, ce sont trois générations de militants qui font leurs adieux au romancier. D'abord les anciens de la SS, avec Henri Frenet, Robert Dun, et de collaboration, Goulven Pennaod, Savitri Devi, mais aussi des fondateurs du GRECE : Philippe Conrad, Jean Mabire, Jean-Jacques Moureau Jean-Claude Valla, Michel Marmin, Pierre Vial, et enfin des jeunes militants du Front National, d'Europe-Jeunesse et de Troisième Voie. On peut donc considérer que les romans de Saint-Loup furent des jalons culturels pour différentes générations de militants d'extrême droite, entre les années 1960 et 1980. Les romans de Saint-Loup accompagnent donc la chronologie du militantisme d'extrême droite du second XXe siècle, et font partie du bagage culturel du militant moyen. Ceci démontre l'habileté de Saint-Loup à avoir su constituer un imaginaire puissant, attachant, qui réponde en même temps aux attentes d'une tendance politique malmenée par les aléas de l'histoire depuis son apogée de la « divine surprise ».

A notre sens, le militant qui assume et assure le mieux aujourd'hui la pérennité de la sensibilité politique de Saint-Loup est Pierre Vial. Né le 25 décembre 1942[492], militant à Jeune Nation, membre fondateur du GRECE, élu du Front National puis sécessionniste au sein du Mouvement National Républicain de Bruno Mégret, l'itinéraire politique de Pierre Vial semble embrasser l'histoire de l'extrême droite française depuis les années 1950. Fondateur en 1995 de l'association Terre et Peuple, dotée à partir de 1999 de sa revue éponyme, Pierre Vial ne cache pas l'importance de la lecture de Saint-Loup au cours de sa formation politique :

---

[492] Nos informations sur Pierre Vial proviennent essentiellement de l'ouvrage *Une terre, un peuple*, Paris, Terre et Peuple, 2000, ouvrage qui entend s'inscrire dans la continuité de textes ayant impulsé les refondations successives de l'extrême droite depuis 1945 : « *Des hommes au milieu des ruines* (Julius Evola), *Pour une critique positive* (Dominique Venner) ou bien encore *Vu de droite* (Alain de Benoist). (…) Tel est en tout cas l'ambitieux objet du présent livre : être la base de départ d'une remise en cause fondamentale tant de nos méthodes que de nos axes d'attaque idéologique. », *Une terre, un peuple*, op. cit., p. 13.
Cet ouvrage fondamental pour cerner les positionnements idéologiques de Pierre Vial se compose en diptyque. Tout d'abord avec un long entretien où Pierre Vial revient sur son parcours et ses engagements politiques, ensuite avec une compilation de textes qu'il a rédigés, notamment des articles parus dans des revues telles que *Le Choc du Mois*, *Identité*, *Etudes et Recherches*, plus souvent encore dans *Eléments*.

« Saint-Loup m'a permis de surmonter certaines crises de découragement et disons même, peut-être, de désespoir. Il m'a ouvert les yeux. En le lisant j'ai pris conscience que l'enjeu fondamental n'était pas, finalement, le sort de quelques départements français au sud de la Méditerranée mais bien plutôt un conflit de civilisations. (…) *La peau de l'aurochs* est un roman initiatique. En sortant de ce livre, j'avais retrouvé une nouvelle espérance, en me disant que le vrai combat n'était pas, finalement, un combat plus ou moins anecdotique, lié au contexte de la politique française des années 60, mais que c'était un combat plurimillénaire et à l'échelle d'un continent, d'un univers, qui est l'univers européen. »[493].

Et cette inspiration ne se cantonne pas au seul discours, car elle conduit les actes du militant politique, notamment au cours de manifestations de l'association Terre et Peuple. On peut en effet déceler des similitudes troublantes entre certaines activités de l'association et les récits de Saint-Loup. Ainsi par exemple, le site Internet de l'association Ras l'front[494] nous apprend que le 19 novembre 2004, la petite commune de Genech, à vingt minutes de Lille a été choisie pour une de ses manifestations par l'association Terre et Peuple, l'intervenant principal de la conférence n'étant autre que Pierre Vial. Or l'association affirme que :

« cette conférence proposait de faire revivre l'histoire de l'Ordre de la Toison d'Or, fondé par le Duc de Bourgogne en 1429. Tout ceci ne serait pas bien méchant si ce n'était que prétexte à l'évocation de vieilles traditions propres à faire frissonner un auditoire en mal de mythologies européennes. Mais l'obscur thème de la conférence, « L'Europe de la Toison d'Or », se révèle plus inquiétant quand il se termine par « des ducs de Bourgogne à Léon Degrelle ». Pour mémoire, ce politicien belge fut fondateur du parti collaborationniste Rex, et créa la légion Wallonie qui devint ensuite une division de la Waffen-SS (la SS-Sturmbrigade Wallonien). ».

Ce qui évoque de façon troublante le roman de Saint-Loup *Les SS de la Toison d'Or*, où l'auteur fait la part belle à Léon Degrelle et aux SS belges, dont l'épopée est perçue à la fois comme la continuation de l'histoire bourguignonne, à travers le symbole récurrent de la

[493] Pierre Vial, *Une terre, un peuple*, op. cit., p. 129. Voir aussi l'annexe n°3, p. VIII.
[494] www.raslfront.org

fameuse Toison d'Or, et comme l'avant-garde de l'Europe nouvelle hitlérienne, Europe des patries émancipés par la SS[495].

Car Pierre Vial est aussi l'héritier de la conception européenne de Saint-Loup, celle d'une Europe collective et enracinée, celle des patries charnelles. Ainsi peut-on lire dans un éditorial de *Terre et Peuple* signé par Pierre Vial, dans un numéro dont la couverture portait le titre « les patries charnelles contre le jacobinisme » : « qu'est-ce que l'identité ? C'est l'adéquation entre une terre et un peuple. Ce que nous appelons les patries charnelles. Ce qui signifie très clairement que la dimension ethnique est incontournable lorsque l'on parle d'identité. (…) L'enjeu est là : enracinement ou déracinement ? Identité ethnique ou colonisation de peuplement par des populations non européennes ? », et de conclure, « l'idéologie au pouvoir espère empêcher l'éveil des consciences populaires. A nous d'oser briser le tabou. C'est le sens de notre combat. Avec, pour nous, la force mobilisatrice des mythes fondateurs de notre avenir : que mille fleurs fleurissent, drapeaux de nos patries charnelles flottant au grand vent de notre Empire, la confédération eurosibérienne. Un rêve ? Ce sont les rêves qui font marcher les hommes. »[496].

Et Pierre Vial passe du discours à l'action. Ainsi en juin 2006 au cours d'une réunion organisée par Anatoli Ivanov et Pavel Tulaev se tenant à Moscou, Pierre Vial et d'autres identitaires européens jetèrent les bases d'une Union des Peuples Blancs (UPB), plaidant pour une « Eurosibérie » définie selon un critère ethnique, autour d'un axe Paris-Berlin-Moscou[497].

Saint-Loup a donc été le passeur de la mythologie d'un national-socialisme personnalisé et réactualisé en fonction du contexte de l'après-guerre. Faisant dans ses romans une grande place à un imaginaire européen mûrit au sein de la mémoire du IIIe Reich, le romancier fait donc figure de formateur de toute une génération de militants à une conception

---

[495] Et ce sentiment d'une forte accointance entre l'œuvre de Saint-Loup et les commémorations de l'association Terre et Peuple, est encore renforcé par d'autres manifestations du même acabit, à l'image de la cérémonie du 15 mai 2004, qui fut consacrée à un hommage à Joris van Severen par la délégation « Flandre-Artois-Hainaut » de Terre et peuple (l'information provient du site Internet de l'association Terre et Peuple , www.terreetpeuple.com, sur la page mentionnant la « bannière », c'est-à-dire la section locale, « Flandre-Artois-Hainaut ».). Joris van Severen étant un personnage de l'extrême droite belge que l'on retrouve aussi mis en valeur dans le roman de Saint-Loup qui en fait un martyr de la cause collaborationniste (voir *Les SS de la Toison d'Or*, op. cit., p. 33, pour la description de son assassinat, présenté comme un meurtre sauvage et obscène, rappelant le souvenir honnis de la Terreur, et p. 19 pour la description élogieuse que fait Saint-Loup de Joris van Severen.).

[496] Editorial signé par Pierre Vial de *Terre et Peuple*, en couverture : « les patries charnelles contre le jacobinisme ».

[497] Voir l'entretien avec Pierre Vial dans la revue *Réfléchir et Agir*, n° 25, Hiver 2007, p. 8-9. Précisons que dans ce même numéro, on trouve une critique dilacérant le roman de Jonathan Littell, *Les Bienveillantes*, recommandant à qui veut se documenter sur la SS d'ouvrir « un bon Saint-Loup (Les Hérétiques ou Götterdämmerung) », ce qui témoigne de l'importance du romancier dans la culture d'extrême droite, aujourd'hui encore.

européenne considérée comme l'héritière du combat politique de la SS. Ainsi Saint-Loup paraît avoir été le plus doué des écrivains de sa génération qui s'efforcèrent de perpétuer l'enthousiasme que leur suscita le nazisme. Cette entreprise propagandiste est donc au cœur de l'œuvre de Saint-Loup, et il semble qu'elle se soit accrûe avec le temps, ceci au détriment de la facture littéraire. C'est ce qu'exprime Dominique Venner lorsqu'il écrit :

> « A lire les romans de la deuxième période (les Volontaires constituant la charnière), on éprouve un sentiment d'artificialité, comme si le contenu « doctrinal » n'était pas de Saint-Loup. (…) On sent que le romancier se force à être un doctrinaire. Les personnages perdent leur densité et leur vérité, deviennent des affiches et parlent comme des brochures de propagande. (…) Je pense que ceux qui ont voulu transformer Saint-Loup en une sorte de gourou lui ont rendu un mauvais service, ainsi qu'à ses idées. Quant à la littérature elle a perdu un romancier dont le tempérament et le talent n'ont guère d'équivalent aujourd'hui. »[498].

Car Saint-Loup semble avoir été rattrapé par les mythes dont il s'est fait le propagateur. C'est ce dont témoigne Jean Mabire lorsqu'il raconte sa première rencontre avec Saint-Loup :

> « Notre première rencontre se situe chez un ami commun vers 1964. Je ne puis vous préciser la date. Je sais seulement qu'il était en train de « fabriquer » ce grand personnage mythique de Le Fauconnier. Le plus drôle est que ses lecteurs ont cru qu'il s'agissait d'un homme véritable et que lui-même, sur la fin de sa vie, feignait d'y croire – et peut-être même le croyait vraiment. Il y a là quelque chose d'assez fascinant de voir une telle création littéraire prendre cette réalité. Comme le vieux Flaubert, il aurait pu dire « Madame Bovary – ou le lieutenant Le Fauconnier – c'est moi ! ». »[499].

Il semble donc qu'au fil des années l'œuvre se soit faite de plus en plus idéologique, à mesure que le romancier Saint-Loup se démarquait du reporter Marc Augier. A partir des années 1960, l'œuvre de Saint-Loup prend donc place parmi le bagage culturel de la militance

---

[498] Extrait d'un courrier que nous a aimablement adressé Dominique Venner. Il s'agit d'une copie du commentaire, datée du 16 novembre 1998, qu'a fait Dominique Venner du mémoire de Ludovic Morel.
Ces mots font écho à ceux de Jean Mabire qui a écrit : « J'ai aussi beaucoup d'admiration pour son incontestable talent littéraire, même si je trouve parfois ses derniers livres un peu « fabriqués » pour cadrer avec une idéologie qu'il se souciait de répandre. Je sais qu'il y était très poussé par certains qui souhaitaient qu'un grand écrivain (et il l'était) fasse œuvre de propagandiste. On retrouve cela avec le Raspail du Camp des saints. Mais Raspail est infiniment moins naïf que Saint-Loup (Naïf est, en l'occurrence, un compliment). », dans son courrier du 26 janvier 1998 à Ludovic Morel.

[499] Courrier daté du 26 janvier 1998 de Jean Mabire adressé à Ludovic Morel, présent dans les annexes du mémoire de ce dernier.

radicale de droite. Elle se positionne donc au sein d'une sous-culture, au sens sociologique qui n'est donc pas péjoratif, au sein d'un ensemble culturel inscrit dans un ensemble plus vaste, celui de la société française. Et dans le cas de la culture d'extrême droite on serait même tenté d'utiliser l'expression de contre-culture, tant le discours saint-lupéen se situe en marge de la sensibilité dominante de la société française née de la Libération.

Car en dernière analyse le discours de Saint-Loup est celui d'une contre-culture développant une mythologie néo-païenne et raciste, un système de références particulières, en opposition frontale avec la société française qui est l'héritière des Lumières et de la Libération. Le discours de Saint-Loup se trouve ainsi être en désaccord irréconciliable avec la société de l'après 1945. La carrière romanesque de Saint-Loup tresse donc un discours qui paraît s'enfermer dans une « bulle », et qui peut-être même prend plaisir à se définir ainsi, comme un discours-refuge pour les « hérétiques », les réprouvés, ceux qui ont fait le choix de la swastika dans les années 1940. Les romans de Saint-Loup semblent être mûris de cette désillusion de la défaite de 1945, de cette rancœur de n'avoir pu assister à la mise sur pied de l'Europe ethnique des patries charnelles.

Nous voudrions achever notre étude sur une observation qui place l'historien face à son rôle dans la *polis*. Force est de le constater, aujourd'hui la croix gammée fascine encore et fait vendre. Le succès de librairie l'année dernière du lauréat du prix Goncourt, *Les Bienveillantes*, l'atteste. Le nombre de revues sorties à cette occasion, swastika en couverture, prouve que le IIIe Reich et son histoire enthousiasment encore un public nombreux. Parfois de nostalgiques, mais le plus souvent cette évocation des années les plus noires du XXe siècle trouve un public simplement hypnotisé par un soubresaut de notre histoire contemporaine largement demeuré mystérieux aux yeux de nombre de nos contemporains.

C'est que le fascisme et le nazisme sont considérés comme autant d'engeances hypnotiques, frappées du sceau de l'opprobre, de l'ostracisme le plus suprême, frayant avec la barbarie la plus sombre, et donc la plus fascinante. Fascination morbide ? Simple nostalgie qui ne sait comment s'exprimer ? L'apprenti historien choisira humblement la réponse suivante, expliquant cet attrait toujours vivace, et lucratif, pour des années parmi les plus sombres de notre histoire contemporaine par un défaut de mémoire. Ou mieux, un défaut d'histoire.

En effet, peut-être que cet intérêt irrépressible pour ce qui est l'épisode le plus tragique de notre histoire récente s'explique par le fait que ce pan de notre histoire commune n'ait pas encore trouvé sa place dans notre mémoire européenne. En en faisant le mal absolu, on fait sans doute la meilleure réclame pour un épisode qui nourrit aujourd'hui encore de nombreux fantasmes. Voici sans doute pourquoi, aujourd'hui encore le nazisme fascine, c'est-à-dire ensorcelle. Et tant qu'on fera de la croix gammée un avatar du mal absolu, la mémoire du IIIe Reich débordera du champ de l'histoire, frayant avec notre imaginaire collectif.

Au devoir de mémoire sans doute vaudrait-t-il mieux substituer un devoir d'histoire, apaisant les tensions, transfigurant les mémoires individuelles dans le large creuset républicain. Peut-être que, paradoxalement, la première fonction de la discipline historique est de rendre possible l'oubli.

.Sources.

Œuvres de Saint-Loup :

Seuls sont signalées les éditeurs des premières publications.

Seconde guerre mondiale :

J'ai vu l'Allemagne, (publié sous le nom de M. Augier) reportage publié chez Sorlot, 1941.

Les partisans, 1943 (publié sous le nom de M. Augier), Denoël, 1943.

Les volontaires, Paris, Presses de la Cité, 1963.

Les Hérétiques, Paris, Presses de la Cité, 1965.

Les Nostalgiques, Paris, Presses de la Cité, 1967.

Les SS de la toison d'or, Paris, Presses de la Cité, 1975.

La division Azul, Paris, Presses de la Cité, 1978.

Götterdämmerung, rencontre avec la Bête, Art et Histoire d'Europe, 1986.

Géants de l'automobile :

Renault de Billancourt, Amiot Dumont, 1955.

Marius Berliet, l'Inflexible, Paris, Presses de la Cité, 1962.

Dix Millions de Coccinelles, Paris, Presses de la Cité, 1968.

Montagne et ski :

Solstice en Laponie, (publié sous le nom de M. Augier) Edité à compte d'auteur, 1940.

La Montagne n'a pas voulu, Grenoble, Arthaud, 1949.

Monts Pacifiques, Grenoble, Arthaud, 1951.

Le Pays d'Aoste, Grenoble, Arthaud, 1952.

Histoires fabuleuses :

Les voiliers fantômes d'Hitler, Paris, Presses de la Cité, 1973.

Le Roi Blanc des Patagons, André Bonne, 1964.

La Mer n'a pas voulu, Grenoble, Arthaud, 1978.

Le Ciel n'a pas voulu, Paris, Presses de la Cité, 1978.

Le Boer attaque, Paris, Presses de la Cité, 1981.

Renaissance des patries charnelles :

Nouveaux Cathares pour Montségur, Paris, Presses de la Cité, 1969.

Le sang d'Israël, Paris, Presses de la Cité, 1970.

Plus de Pardons pour les Bretons, Paris, Presses de la Cité, 1971.

La République du Mont-Blanc, La Table Ronde, 1982.

Romans :

Les copains de la Belle Etoile, (publié sous le nom de M. Augier), Denoël, 1942.

Face Nord, Grenoble, Arthaud, 1946.

La nuit commence au Cap Horn, Plon, 1952.

La peau de l'Aurochs, Plon, 1954.

Montagne sans Dieu, Amiot Dumont, 1955.

Une Moto pour Barbara, Paris, Presses de la Cité, 1973.

Sergent Karacho, Le Flambeau, 1994.

Sources étudiées, classées par année de parution :

Les Partisans, 1943 (publié sous le nom de M. Augier)	G
Face Nord, 1946	R
Le Pays d'Aoste, 1952	M
La nuit commence au Cap Horn, 1952	R
La peau de l'Aurochs, 1954	P[500]
Préface in *Les commandos du Reich* d'Otto Skorzeny, 1964	G
Les Hérétiques, 1965	G
Les Nostalgiques, 1967	G
Dix Millions de Coccinelles, 1968	A
Nouveaux Cathares pour Montségur, 1969	P
Le sang d'Israël, 1970	P
Plus de Pardons pour les Bretons, 1971	P
Une Moto pour Barbara, 1973	R
La division Azul, 1978	G
Le Boer attaque, 1981	F
La République du Mont-Blanc, 1982	P

Classification :

(Cette classification est fidèle à celle annoncée par les romans eux-mêmes.)

G : seconde guerre mondiale

M : montagne

A : géants de l'automobile

F : histoires fabuleuses

P : patries charnelles

R : romans

[500] Même si présenté comme un « roman », nous considérons que *La peau de l'Aurochs* préfigure le cycle des patries charnelles, cycle que clôture *La République du Mont-Blanc*, qui est une réactualisation en 1982 du roman publié en 1954.

.Bibliographie.

Travaux déjà réalisés sur Saint-Loup

KOK Myron, *Le thème de l'ethnie et l'idéologie nietzschéenne dans les romans historiques de Saint-Loup*, Université de Port Elisabeth (Afrique du Sud), thèse réalisée sous la direction de J. de Vynck, novembre 1978.

MOREL Ludovic, *Sous le signe de la roue solaire : itinéraire politique de Saint-Loup*, mémoire de troisième année à l'IEP de Grenoble, réalisé sous la direction de Roland Lewin, 1998.

Méthodologie

L'objet roman

LAGRAVE Rose-marie, *Le village romanesque*, Actes Sud, 1980.

NEVEU Erik, *L'idéologie dans le roman d'espionnage*, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 1985.

Réflexion sur l'histoire des idées (et les mythes politiques)

GIRARDET Raoul, *Mythes et mythologies politiques*, Paris, Seuil, 1986.

REMOND René (dir.), *Pour une histoire politique*, Paris, Seuil, 1988.

STERNHELL Zeev, *Les anti-Lumières. Du XVIIIe siècle à la guerre froide*, Paris, Fayard, 2006.

Extrêmes-droites et fascismes

Ouvrage généraux sur l'extrême droite française

CHEBEL D'APPOLONIA Ariane, *L'extrême droite en France. De Maurras à Le Pen*, Bruxelles, Editions Complexe, 1996.

LECOEUR Erwan (dir.), *Dictionnaire de l'extrême droite*, Larousse, 2007.

Fascisme et national-socialisme

BERSTEIN Serge et MILZA Pierre, *Dictionnaire historique des fascismes et du nazisme*, Bruxelles, Editions Complexe, 1992.

GEIGER Wolfgang, *L'image de la France dans l'Allemagne nazie, 1933-1945*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 1999.

GENTILE Emilio, *Qu'est-ce que le fascisme ? Histoire et interprétation*, Paris, Gallimard, 2004.

KERSHAW Ian, *Qu'est-ce que le nazisme ? Problèmes et perspectives d'interprétation*, Paris, Gallimard, 1997.

MILZA Pierre, *Les fascismes*, Paris, Imprimerie nationale, 1985.

MILZA Pierre, *Fascisme français. Passé et Présent*, Flammarion, 1987.

MOSSE George L., The Crisis of German Ideology, 1964, *Les racines intellectuelles du Troisième Reich. La crise de l'idéologie allemande*, Paris, Calmann-Lévy, 2006.

REICHEL Peter, *La fascination du nazisme*, Paris, Editions Odile Jacob, 1997.

STERNHELL Zeev, *Ni droite ni gauche, l'idéologie fasciste en France*, Bruxelles, Editions Complexe, 2000 (1983 1ère éd.).

PERROUX François, *Des mythes hitlériens à l'Europe allemande*, 1940 (1935 1ère éd.).

WINOCK Michel, *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, Paris, Seuil, 1982.

Histoire de la collaboration

BRUNETEAU Bernard, *« L'Europe nouvelle » de Hitler. Une illusion des intellectuels de Vichy*, Editions du Rocher, 2003.

BURRIN Philippe, *La France à l'heure allemande : 1940-1944*, Paris, Seuil, 1995.

CADIOU Georges, *L'hermine et la croix gammée, Le mouvement breton et la collaboration*, Mango document, 2001.

COMTE Bernard, *Une utopie combattant, L'école des cadres d'Uriage, 1940-1942*, Paris, Fayard, 1991.

DURAND Yves, *Le nouvel ordre européen nazi : la collaboration dans l'Europe allemande, 1938-1945*, Bruxelles, Editions Complexe, 1990.

GIOLITTO Pierre, *Volontaires français sous l'uniforme allemand*, Paris, Perrin, 1999.

ORY Pascal, *Les collaborateurs, 1940-1945*, Paris, Editions du Seuil, 1977.

Histoire de l'extrême droite après 1945

ALGAZY Joseph, *La tentation néo-fasciste en France, 1944-1965*, Paris, Fayard, 1984.

CAMUS Jean-Yves et MONZAT René, *les Droites nationales et radicales en France*, Répertoire critique, PUL, 1992.

CHARPIER Frédéric, *Génération Occident. De l'extrême droite à la droite*, Paris, Seuil, 2005.

DURANTON-CRABOL Anne-Marie, *Visages de la Nouvelle Droite, Le GRECE et son histoire*, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 1988.

MILZA Pierre, *L'Europe en chemise noirs, Les extrêmes droites en Europe de 1945 à aujourd'hui*, Flammarion, Fayard, 2002.

BOUTIN Christophe, « L'extrême droite française au-delà du nationalisme, 1958-1996 », *Revue française d'histoire des idées politiques*, n°3, 1e semestre 1996, p. 113.

Histoire de la SS

HÖHNE Heinz, *L'ordre noir, histoire de la SS*, Casterman, 1970, (1968 trad.).

INGRAO Christian, « Culture de guerre, imaginaire nazi, violence génocide : le cas des cadres du S.D. », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, avril-juin 2000, tome 47-2, p. 265.

Nationalismes

L'idée nationaliste

GIRARDET Raoul, *Le nationalisme français, anthologie, 1871-1914*, Paris, Seuil, 1983.

GIRARDET Raoul, *Nationalismes et nation*, Bruxelles, Editions complexe, 1996.

STERNHELL Zeev, *Maurice Barrès et le nationalisme français*, Bruxelles, Editions Complexe, 1985 (1ère éd. 1972).

THIESSE Anne-Marie, *La création des identités nationales. Europe XVIIIe-XXe*, Paris, Seuil, 1999.

Enracinement

DE BENOIST Alain, *Les idées à l'endroit*, Paris, Editions Libres-Hallier, 1979.

Agrarisme

BARRAL Pierre, *Les agrariens français de Méline à Pisani*, Paris, Armand Colin, n°164 des *Cahiers de la Fondation nationale des sciences politiques*, 1968.

WEBER Eugen, *La fin des terroirs. La modernisation de la France rurale (1870-1914)*, Paris, Fayard/Editions recherches, 1983.

L'idée européenne

CHABOT Jean-Luc, *Aux origines intellectuelles de l'Union européenne, L'idée d'Europe unie de 1919 à 1939*, Grenoble, PUG, 2005.

BRUNETEAU Bernard, *Histoire de l'idée européenne au premier XXe siècle à travers les textes*, Paris, Armand Colin, 2006.

DE ROUGEMONT Denis, *Vingt-huit siècles d'Europe*, Payot, 1961.

DU REAU Elisabeth, *L'Idée d'Europe au XXe siècle, Des mythes aux réalités*, Bruxelles, Editions Complexe, 1996.

Idée régionale et régionalisme

BODINEAU Pierre et VERPEAUX Michel, *Histoire de la décentralisation*, PUF, 1993.

CHARTIER Erwan et LARVOR Ronan, *La France éclatée ? Enquête sur les mouvements régionalistes, autonomistes et indépendantistes en France*, Spézet, Editions Coop Breizh, 2004.

FLORY Thiébaut, *Le mouvement régionaliste français, sources et développements*, Paris, PUF, 1966.

HERAUD Guy, *L'Europe des ethnies*, Paris, Presses d'Europe, 1974 (1ère éd. 1963).

HILLARD Pierre, *Minorités et régionalismes dans l'Europe Fédérale des Régions : Enquête sur le plan allemand qui va bouleverser l'Europe*, Paris, F.-X. de Guibert, 2001.

LAFONT Patrice, *la révolution régionaliste*, Paris, Gallimard, 1967.

LE ROY LADURIE Emmanuel, *Histoire de France des régions. La périphérie française, des origines à nos jours*, Paris, Seuil, 2001.

Les mythes politiques

La notion de religion politique

ARON Raymond, *Chronique de guerre, La France libre, 1940-1945*, Paris, Gallimard, 1990 (1ère éd. 1945).

GENTILE Emilio, *La religion fasciste, La sacralisation de la politique dans l'Italie fasciste*, Perrin, 2002 (édition originale : 1993).

LE TALLEC Cyril, *Les sectes politiques, 1965-1995*, Paris, L'Harmattan, 2006.

POIS Robert A., *National Socialism and the religion of Nature*, Croom Helm Ltd, 1986, *La religion de la nature et le national-socialisme*, Paris, les Editions du Cerf, 1993.

VOEGELIN Erich, *Die politischen Religionen*, 1938, *les religions politiques*, Paris, Editions du Cerf, 1994.

Les mythes de Thulé et de l'Atlantide

BULAR Monique et MOURA Jean-Marc, *Le Nord, Latitudes imaginaires, Actes du XXIXe congrès de la société française de littérature générale et comparée*, Lille, Université Charles-de-Gaulle - Lille 3, 2000 (lire notamment Chantal Foucrier, « La migration septentrionale du mythe platonicien de l'Atlantide. Déplacement et réécriture d'un récit d'origine. », p. 404-411).

FOUCRIER Chantal, *Le mythe littéraire de l'Atlantide (1800-1939), L'origine et la fin*, Editions Littéraires et Linguistiques de l'Université de Grenoble, Grenoble, Université Stendhal, 2004.

VIDAL-NAQUET Pierre, *L'Atlantide, Petite histoire d'un mythe platonicien*, Paris, Les Belles Lettres, 2005.

Le racisme

BAUSINGER Hermann, *Volkskunde ou L'ethnologie allemande : de la recherche sur l'antiquité à l'analyse culturelle*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1993.

CONTE Edouard et ESSNER Cornelia, *La quête de la race. Une anthropologie du nazisme.* Hachette, 1995.

FREDRICKSON George M., *Racisme, une histoire*. Liana Levi, 2002, (2003 trad.)

LIAUZU Claude, *Race et civilisation. L'autre dans la culture occidentale. Anthologie critique*, Syros, 1992. Voir notamment les pages consacrées à l'Europe (p. 40 et suiv.)

MATARD-BONUCCI Marie-Anne (dir.), *Antisémythes. L'image des Juifs entre culture et politique (1848-1939)*, Paris, Nouveau monde éditions, 2005.

POLIAKOV Léon, *Le mythe aryen. Essai sur les sources du racisme et des nationalismes*, Calmann-Lévy, Pocket, 1994. (1ère éd. 1971)

THOMAS Jean-Paul, *Les fondements de l'eugénisme*, Paris, PUF, 1995

BOUTIN Christophe, « L'élite raciale chez Houston Stewart Chamberlain », la *Revue française d'histoire des idées politiques*, n°22, 2e semestre 2005, p. 319.

Table des matières :

Introduction 2

Première partie : La vision politique de Saint-Loup 8

Chapitre 1. Le mythe de l'unité originelle 10

1. Le mythe ayaniste de Thulé ou la perfection des origines 12

2. Le mythe de la décadence 16

3. le défi européen, « redevenir ce que l'on est » 23

Chapitre 2. L'Europe bastion 28

1. La steppe ou les limites de l'Europe 28

a. Le péril oriental 29

b. Les limites de la civilisation 32

c. L'incompatibilité irréductible en Orient et Occident 37

2. la vision obsidionale 41

a. L'anthropopithèque asiatique 42

b. Hitler, protecteur de l'Europe nouvelle 44

c. La communauté assiégée 45

Chapitre 3. La nécessité de dépasser un cadre national obsolète 50

1. La nation est morte ! 51

a. Antijacobinisme et opposition à la France 50

b. « Méfiez-vous de Paris ! » 53

2. Les frontières poreuses 57

a. La figure du héros 57

b. Les patries transfrontalières 62

3. La vision européenne de Saint-Loup, l'Europe des patries charnelles 64

a. Retrouver « la terre des pères » et la légitimité ethnique 64
b. Le retour à communauté tribale des origines 66
c. L'Europe des patries charnelles 69

Seconde partie : Un discours idéologique 73

Chapitre 4. Le racisme comme axiome politique 74
1. L'affinité raciale comme primat du politique 74
a. La communauté *völkish* : « nous sommes du même sang toi et moi ! » 75
b. Le déterminisme racial 77

2. L'élite raciale et le surhomme 82
a. L'aristocratie raciale et la figure du chef 82
b. Le *führerprinzip* 88

3. La mystique de la race 94
a. « Le paganisme, c'est la religion de la race ! » 95
b. « L'évangile selon Hitler » 100

Chapitre 5. Rénover le discours de l'extrême droite française 107
1. Pérenniser la mémoire du IIIe Reich et de la collaboration 112
a. La geste de la SS européenne 115
b. Hitler, prophète d'une Europe nouvelle 121

2. Donner à l'extrême droite un nouveau mythe mobilisateur : l'Europe 131
a. L'impasse du nationalisme maurrassien 135
b. La recherche d'un nouveau cadre identitaire 137

3. S'arrimer aux régionalismes 138
a. Le régionalisme, une antienne de la pensée d'extrême droite 139
b. Ouvrir le *corpus* et l'audience de l'extrême droite 142

Chapitre 6. Un discours métapolitique 148
1. La montagne et le « goût de la peau de l'aurochs » 150

a. Le « goût de la peau de l'aurochs » 150
b. Le surhomme montagnard. 152

2. La saga de la SS 156
a. L'icône du SS-Man 157
b. Le mystérieux trésor de la SS 160

3. Un discours édifiant 165
a. Esthétique martiale et tonalité tragique 165
b. La voix du gourou 168

Conclusion 171

Sources 177

Bibliographie 181

Annexes I

.Annexes.

Table des annexes :

Annexe n°1 : Article de Saint-Loup « Vers une Europe des "patries charnelles" ? ».

Annexe n°2 : Carte de « L'Europe des ethnies », in *Les SS de la Toison d'Or, Flamands et Wallons au combat 1941-1945,* Paris, Presses de la Cité, 1975.

Annexe n°3 : Extrait de « L'Homme du Grand Midi », texte de Pierre Vial paru dans l'ouvrage collectif, *Rencontre avec Saint-Loup*, Paris, Les Amis de Saint-Loup, 1991.

Annexe n°4 : « Hildesheim, sanctuaire de l'européanisme SS », extrait du roman *Les Hérétiques*, Paris, Presses Pocket, 1972, p. 255-160.

Annexe n°5 : « Une Arcadie bretonne, l'idéal d'un terroir enraciné et figé », extrait du roman *Plus de Pardons pour les Bretons*, Lyon, Editions Irminsul, 1998, p. 295-299.

Annexe n°6 : « La moto, destrier moderne », extrait du roman *Nouveaux Cathares pour Montségur*, Paris, Presses de la Cité, 1969, p. 337-340.

Annexe n°7 : « La LVF, une légion de la croisade européenne contre l'Orient » extrait du roman *Les Partisans, choses vues en Russie*, Lyon, Editions Irminsul, 2000, p. 12-15.

Annexe n°8 : Photos de Marc Augier sur le front de l'Est.

Annexe n°8-a : Marc Augier à Bobr.

Annexe n°8-b : Marc Augier cantonné chez les paysans pauvres de Murovo.

Annexe n°8-c : Eté 1942, Marc Augier négociant un bidon de lait sur le marché libre de Smolensk.

Annexe n°9 : Courrier de Dominique Venner.

Annexe n°1, Vers une Europe des « patries charnelles » ?

Voici la tribune libre que publia Saint-Loup, qui s'intitule : « Vers une Europe des "patries charnelles" ? », paru dans le numéro 136 (mars 1976), p. 72-73, de la revue *Défense de l'Occident*, numéro dans lequel Maurice Bardèche et ses collaborateurs avaient lancé une "enquête sur l'Europe" et où chaque auteur pouvait délivrer sa conception de l'Europe.

Vers une Europe des « patries charnelles » ?

Péguy trouva cette admirable définition et personne n'eut l'idée de l'accuser de racisme. L'honnête homme, en ce temps là, ne s'effaçait pas encore devant les dialecticiens qui manipulés par les sectes, les partis politiques, les loges, les syndicats, sont arrivés à dévitaliser le mot lui-même qui, maintenant, désigne aussi bien un C.R.S. frappeur, qu'un patron refusant une prime de farniente à son personnel, alors que le racisme n'est qu'une prise de conscience de la différenciation raciale. Il n'implique en aucune manière la volonté d'opprimer ou détruire une race sous prétexte qu'elle présente des caractères différents de la nôtre. Bien au contraire ! Nous sommes racistes pour les Noirs autant que pour les Ariens et les Juifs. Pour reprendre en le transformant quelque peu un slogan qui fit fortune : « Nous sommes tous des Israéliens » ! Car pour nous, les SS, comme pour les Sabras, le ventre de la mère détient le privilège de définir, en la produisant, une race d'hommes, au même titre que celui de la louve définissant l'espèce des loups qui ne sont pas des chiens. Si elle commet le péché qui sera un jour reconnu comme le véritable péché originel en s'accouplant avec un chien, ses descendants ne seront plus tout à fait des loups et pas tout à fait des chiens. Les lois qui régissent l'évolution de l'homme et celle des animaux sont exactement les mêmes.

A la base de l'Europe dont nous restons les porteurs lucides, apparaît donc la notion raciale dans toute la mesure où un millénaire d'obscurantisme ne l'a pas diluée dans l'indifférenciation biologique du « monde gris » qui se prépare. Le second impératif qui s'impose à l'Europe s'appelle la notion de territoire. C'est la plus puissante de toutes celles qui conditionnent le comportement des hommes et des animaux. Konrad Lorenz et Hardrey l'ont démontré et Heinz Heidiger a dit : « L'histoire du territorialisme dans le règne animal est le premier chapitre de l'histoire de la propriété dans l'espèce humaine ». Le rouge-gorge qui sautille dans votre jardin se trouve sur son territoire et ne le partage pas avec d'autres, sauf sa femelle. Ce même jardin, ou ce parc, ou ce domaine, est aussi votre territoire. L'instinct du lieu d'origine se rattache directement à celui du territoire, celui de la procréation également. Les saumons traversent les océans pour venir frayer dans le fleuve où ils sont nés et y mourir d'épuisement. Méconnaître cet instinct que la philo-genèse a ancré profondément dans toutes les espèces de vertébrés, hommes compris, aboutit aux aberrations politiques et sociales débouchant sur le communisme. Or, l'homme communiste ne possédant plus de territoire personnel, a cessé d'aimer la terre et de la cultiver, plaçant ainsi l'URSS au bord de la famine. En pays communiste, c'est aussi la grisaille de la vie, l'apathie du prolétaire qui, moins heureux que les bêtes, ne possède plus une

parcelle de terre bien à lui. Mais l'évolution actuelle des pays dits capitalistes aboutit au même résultat. Bien nourris cependant, les mains pleines d'objets dits de consommation, les hommes de l'Occident déracinés végètent dans les soixante mètres carrés de leurs appartements HLM, tristes, hargneux, prêts à casser n'importe quoi, molester n'importe qui, parce qu'ils ne possèdent plus l'espace réclamé par leur instinct animal.

L'Europe doit donc être repensée à partir de la notion biologiquement fondée du sang, donc des races, et des impératifs telluriques, donc du sol. Voilà quel est le contenu des « patries charnelles ». Il ne peut exister que de petites patries charnelles nourries de cette double force. En effet, plus l'espace unifié s'étend, plus la réalité raciale se dilue par mélange et plus le territoire échappe à la propriété de l'individu au profit du groupe. En gros, nous devrons choisir entre l'URSS et la Bretagne, le destin continental ou le destin régional. La grenouille peut bien se faire aussi grosse que le bœuf et en crever, mais elle peut aussi rester grenouille. C'est là que je me sépare de mes nombreux amis nationalistes, tout en partageant beaucoup de leurs opinions de base. C'est là que je me sépare de mes nombreux amis catholiques tout en partageant aussi une bonne partie de leur morale. Car la France qui portait dignement ce nom, celle des rois, qui représenta la plus brillante réussite de toute l'histoire de l'Occident, s'est suicidée en assassinant Louis XVI et ne renaîtra plus. Elle achèvera de disparaître dans un continent soviétisé, entraînant avec elle la disparition des noyaux qui firent sa force, les Germains, les Celtes, et les Alpins.

La SS pourrait aujourd'hui, comme il y a trente ans, sauver l'Europe, mais elle n'existe plus au plan temporel. Comme je l'ai montré dans mon dernier livre *Les SS de la Toison d'Or* [Presses de la Cité, Paris], elle avait en 1944, galvanisé tout ce qui restait de vrais guerriers et de penseurs audacieux sur le vieux continent. Porteuse de la plus antique croix du monde, descendue du Nord avec les Aryens primitifs, la Waffen SS n'était plus allemande au sens restreint et nationaliste du terme. Elle était européenne et en humeur de ressusciter les valeurs de base du sang et du sol. Au Centre d'Etudes de Hildesheim, au monastère SS « Haus Germania », nous avions dressé la carte des « patries charnelles » que nous prétendions faire reconnaître par notre combat et imposer aux pangermanistes qui ne nous suivaient pas – et il y en avait – avec l'appui des armes que nous aurions, si nécessaire, conservées au-delà d'une victoire militaire. C'était une Europe racialement fondée et dénationalisée. Je la considère comme parfaitement valable aujourd'hui car, aujourd'hui comme hier, les Bretons ne sont pas des Niçois, les Basques des Andalous, les Bavarois des Prussiens, les Corses des Picards et les Piémontais des Siciliens ! Nous disions : chacun chez soi et les vaches seront bien gardées Mais gardées par la SS, bien entendu, car la masse reste incapable de s'autogérer. Car nous étions les libérateurs des ethnies prisonnières des nations, les porteurs de croix d'une nouvelle religion qui enseignait ceci : L'homme n'a pas été créé à l'image de Dieu mais doit se soumettre à l'évolution que Dieu dirige depuis six cents millions d'années car, seule elle nous permettra de découvrir un jour son image à travers le surhumain conquis et non octroyé.

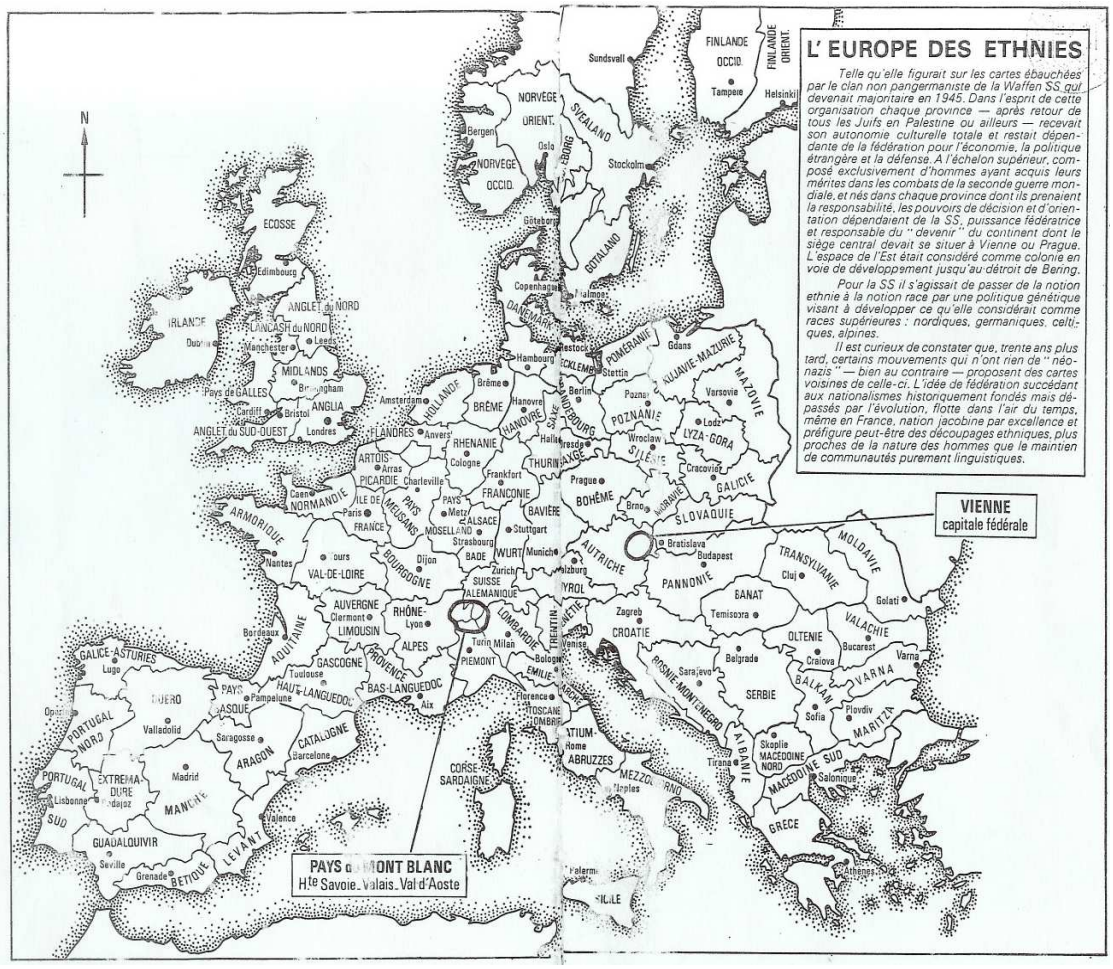
De toute manière, les nations historiquement fondées sont condamnées. Elles ont fait leur temps et coûté trop de sang pur. Exemple : le vent tourne aujourd'hui au mariage d'amour entre la France et l'Allemagne ? Apparence seulement que sous-tendent les grands intérêts économiques. Il n'y aura jamais de véritable entente franco-allemande. Le contentieux historique entre les deux nations est trop lourd. Mais entre la Bretagne et la Bavière il n'existe pas de contentieux historique. La SS voulait sauver les ethnies à dominance raciale encore évidente, leur donner la souveraineté culturelle c'est-à-dire un niveau supérieur de liberté, les laisser s'administrer selon les us et coutumes du lieu. La France disparaissait. Mais l'Allemagne aussi ! L'Europe se diversifiait, donc retrouvait son génie et reprenait son évolution ascendante car l'évolution réside dans une diversification de plus en plus accentuée. Fédérées, toutes ces provinces s'effaçaient devant la collectivisation des moyens de défense et de l'économie. Cinquante millions de Waffen SS commandés par l'élite raciale du continent tenaient facilement en respect les deux milliards d'Asiates et d'Africains qui fatalement, vont nous donner l'assaut au cours du siècle prochain. L'économie qui, elle, ne pouvait être « régionalisée » aurait été planifiée car on ne voit pas une 5 CV Renault conçue selon une technique basque, entrant sur la chaîne selon une méthode poméranienne et recevant une finition scandinave. Problème mineur. Depuis l'âge des cavernes l'homme reste en mesure de se donner l'économie qui lui plaît et il n'est d'autre richesse que d'hommes. Avec ceux des patries charnelles, pris en main par les porteurs de la nouvelle croix, l'Europe redevenait l'objet d'admiration, d'envie et de crainte salutaire qu'elle inspira au monde entier pendant mille ans. En luttant à contre-courant, de 1939 à 1945, les Européens ont perdu cette chance qui, peut-être, aura été la dernière.

Aujourd'hui cependant, la tendance centrifuge des ethnies qu'oppriment les nations est plus accusée que voici trente ans. L'espace germanique constitue une république fédérale où Munich ne dépend pas de Hambourg comme Nice ou Bordeaux de Paris. Si un référendum populaire posait aux Piémontais, Bergamasques, Vénitiens, Lombards, la question : « préférez-vous un régime d'autonomie à la domination républicaine de Rome ? », les « OUI » représenteraient 80 % des réponses et, déjà, le Val d'Aoste, le Sud Tyrol, la Sicile, ont gagné leur indépendance culturelle. Les Flamands désirent se séparer des Wallons et de l'Etat royal belge. Et si Franco avait donné l'autonomie aux Basques et aux Catalans, il aurait empêché les marxistes de se faire leurs porte-parole.

L'Europe ancienne sera fatalement contrainte de rendre leur liberté à ses ethnies ou de les décimer. Car on ne voit pas qui, dans l'immédiat, pourrait détenir les moyens de fédérer ces « patries charnelles ». La liberté par le suffrage universel ? C'est le chaos, la lutte à couteau tiré pour délimiter les zones d'influences respectives; adopter une langue communautaire complétant les langues régionales (quelle bagarre entre le Français, l'Anglais et l'Allemand !)…

Le marché commun peut-il devenir autre chose qu'une affaire de gros sous jouant au profit de quelques puissances internationales ? Les Loges qui pourraient trouver dans cette libération des peuples un idéal humaniste n'oseraient la promouvoir. Alors, qui ? Mais peut-être les Russes, Messieurs ! N'oubliez pas que l'URSS est dotée d'une constitution fédérale qui sert de drapeau à la dictature raciste des Grands Russes Moscovites ! Alors, un continent de peuples fédérés de Gibraltar à Vladivostock ? Avec un Czar fédérateur et communiste comme le grand Staline ? Après tout, pourquoi pas, puisque une partie de l'Europe a craché sur le prophète que les dieux lui avaient envoyé et qui était tout de même « bien de chez nous ? » Mais il faudra payer !

Annexe n°2, carte de « L'Europe des ethnies », in *Les SS de la Toison d'Or, Flamands et Wallons au combat 1941-1945*, Paris, Presses de la Cité, 1975.



L' EUROPE DES ETHNIES

Telle qu'elle figurait sur les cartes ébauchées par le clan non pangermaniste de la Waffen SS qui devenait majoritaire en 1945. Dans l'esprit de cette organisation chaque province — après retour de tous les Juifs en Palestine ou ailleurs — recevait son autonomie culturelle totale et restait dépendante de la fédération pour l'économie, la politique étrangère et la défense. A l'échelon supérieur, composé exclusivement d'hommes ayant acquis leurs mérites dans les combats de la seconde guerre mondiale, et nés dans chaque province dont ils prenaient la responsabilité, les pouvoirs de décision et d'orientation dépendaient de la SS, puissance fédératrice et responsable du " devenir " du continent dont le siège central devait se situer à Vienne ou Prague. L'espace de l'Est était considéré comme colonie en voie de développement jusqu'au détroit de Bering.

Pour la SS il s'agissait de passer de la notion ethnie à la notion race par une politique génétique visant à développer ce qu'elle considérait comme races supérieures : nordiques, germaniques, celtiques, alpines.

Il est curieux de constater que, trente ans plus tard, certains mouvements qui n'ont rien de " néo-nazis " — bien au contraire — proposent des cartes voisines de celle-ci. L'idée de fédération succédant aux nationalismes historiquement fondés mais dépassés par l'évolution, flotte dans l'air du temps, même en France, nation jacobine par excellence et préfigure peut-être des découpages ethniques, plus proches de la nature des hommes que le maintien de communautés purement linguistiques.

Annexe n°3, extrait de « L'Homme du Grand Midi », texte de Pierre Vial paru dans *Rencontre avec Saint-Loup*, Paris, Les Amis de Saint-Loup, 1991.

J'ai découvert Saint-Loup en décembre 1961. J'avais dix-huit ans et me trouvais en résidence non souhaitée, aux frais de la Ve République, pour incompatibilité d'humeur avec la politique qui était alors menée dans une Algérie qui n'avait plus que quelques mois à être française. On était à quelques jours du solstice d'hiver – mais je ne savais pas encore, à l'époque, ce qu'était un solstice d'hiver, et ce que cela pouvait signifier. Depuis j'ai appris à lire certains signes

Lorsqu'on se retrouve en prison, pour avoir servi une cause déjà presque perdue, le désespoir guette. Saint-Loup m'en a préservé, en me faisant découvrir une autre dimension, proprement cosmique, à l'aventure dans laquelle je m'étais lancé, à corps et à cœur perdus, avec mes camarades du mouvement Jeune Nation. Brave petit militant nationaliste, croisé de la croix celtique, j'ai découvert avec Saint-Loup, et grâce à lui, que le combat, le vrai et éternel combat avait d'autres enjeux, et une tout (sic) autre ampleur, que l'avenir de quelques malheureux départements français au sud de la méditerranée. En poète – car il était d'abord et avant tout un poète, c'est-à-dire un éveilleur – Saint-Loup m'a entraîné sur la longue route qui mène au Grand Midi de Zarathoustra. Bref, il a fait de moi un païen, c'est-à-dire quelqu'un qui sait que le seul véritable enjeu, depuis deux mille ans, est de savoir si l'on appartient, mentalement, aux peuples de la forêt ou à cette tribu de gardiens de chèvres qui, dans son désert, s'est autoproclamée élue d'un dieu bizarre – « un méchant dieu », comme disait l'ami Gripari.

J'ai donc à l'égard de Saint-Loup la plus belle et la plus lourde des dettes – celle que l'on doit à qui vous a amené à dépouiller le vieil homme, à bénéficier de cette seconde naissance qu'est toute authentique initiation, au vrai et profond sens du terme. Oui, je fais partie de ceux qui ont découvert le signe éternel de toute vie, la roue, toujours tournante, du Soleil Invaincu.

Chaque livre de Saint-Loup est, à sa façon, un guide spirituel. […]

[…] Après avoir traversé en 1945 le crépuscule des dieux, Marc Augier a choisi de vivre pour témoigner. Ainsi est né Saint-Loup, auteur prolifique, dont les livres ont joué, pour la génération à laquelle j'appartiens, un rôle décisif. Car, en lisant Saint-Loup, bien des jeunes, dans les années 60, ont entendu un appel. Appel des cimes. Appel des sentiers sinuant au cœur des forêts. Appel des sources. Appel de ce Soleil Invaincu qui, malgré tous les inquisiteurs, a été, est et sera le signe de ralliement des garçons et des filles de notre peuple en lutte pour le seul droit qu'ils reconnaissent – celui du sol et du sang.

[…] Avec *La Peau de l'aurochs*, qui annonce son cycle romanesque des patries charnelles, Saint-Loup a fait œuvre de grand inspiré. Aux garçons et filles qui, fascinés par l'appel du paganisme, s'interrogent sur le meilleur guide pour découvrir l'éternelle âme païenne, il faut remettre, comme un viatique, ce testament spirituel.

[…]

Annexe n°4, « Hildesheim, sanctuaire de l'européanisme SS », extrait du roman *Les Hérétiques*, Paris, Presses Pocket, 1972, p. 255-260.

C'était le dernier soir. Le crépuscule vernissait les tuiles des toits et recouvrait la ville d'une chape d'émaux verts et roses. Cuny marchait à travers le vieil Hildesheim, enfilant des chapelets de rues étroites, sans trottoir, avec leurs ruisseaux d'eaux ménagères coulant entre les pavés polis. Radié du XXe siècle par ces murs de torchis cloisonnés de poutres noires, ces hautes fenêtres à vitraux sertis dans des arabesques de plomb, il admira au passage le Rathaus, l'un des plus parfaits de la vieille Allemagne. Il traversa la Marktplaz ceinturée de maisons du XVIe siècle aux façades repeintes, aux avents de toit redorés à la feuille en 1938. De carrefours en carrefours, de fontaines en halles de marchés couverts, d'enseignes de fer en enseignes de bronze, l'ancien élève de l'Ecole nationale des langues orientales feuilletait les pages de ce manuscrit médiéval.

Comme Le Fauconnier, le normalien, il possédait une vaste culture. Sous l'uniforme il se sentait toujours responsable de cette architecture, à la fois naïve et parachevée, appelée à transmettre aux générations futures le message du paganisme éternel qui l'avait créée. Il se sentait armé pour maintenir ce mouvement de la vie qui donnait au vieil Hildesheim cette faculté de présence. Il pensa : « Oui, c'est bien cela, et seulement cela, l'immortalité : l'absence de solution de continuité dans la chaîne des générations. » Il se sentait enraciné dans le plus lointain passé de l'homme blanc. Il dit à haute voix, et des femmes se retournèrent au passage de ce SS insolite :

— Même si l'ennemi détruit Hildesheim, il n'y aura pas de solution de continuité. Nous le reconstruirons aussi beau qu'avant. L'essentiel, c'est de ne pas laisser modifier la qualité de sang de ceux qui l'ont fait et le referont à travers les petits-enfants de leurs enfants !

Depuis que Le Fauconnier l'avait conduit dans le monastère des guerriers, il se disait inaccessible aux mirages orientaux qu'il dénonçait : judaïsme, christianisme, existentialisme, surréalisme, toutes manifestations de l'angoisse de ceux qui, refusant de reconnaître en eux le vrai visage de la nature, refusent la vie elle-même.

Il découvrit la silhouette massive de la Haus Germania, entendit claquer le drapeau-tonnerre, dans l'ombre, franchit le poste de garde, toujours vide, comme la nuit de son arrivée. Il se rappela brusquement qu'il n'y avait jamais vu un soldat chaque fois qu'il y pénétrait pour inscrire, sur le gros registre ouvert sur la table, l'heure de son départ ou de son retour, simplement confirmée par sa signature. En cette période de terreur on entrait donc là comme dans un moulin ! La prise de conscience de cette volonté de liberté, régnant alentour, lui donnait maintenant un léger vertige. Il pensait : « Je suis aussi merveilleusement libre que le chrétien du Moyen Age parce que je connais, moi aussi, les bornes de cette liberté. »

Il reprit sa route, pénétra dans la galerie romane enrobée dans l'ambiance de l'éclairage indirect, entra chez le lieutenant Malhart. Le jeune biologiste n'était pas couché.

— Alors ? C’est le départ ? dit Cuny.

— Oui.

Il ressemblait son mince bagage et l’entassait dans un rücksack bleu de la Luftwaffe. Cuny reprit :

— En passant devant ce poste de travail toujours vide je me demandais, tout à l’heure, quel était le sens de ma liberté !

Malhart répondit :

— C’est celle des bêtes sauvages ! Nous sommes des bêtes sauvages chargées de rétablir l’ordre biologique voulu par le devenir de l’espèce, contre le désordre chrétien, les fous, les mages d’Orient !

Cuny se mit à marcher de long en large à travers la chambre et dit :

— Cet appel à la liberté du poste de garde peut aussi être interprété dangereusement. Il permet de la fuite en avant, comme le christianisme, loin du réel.

— C’est le piège classique, dit Malhart, l’escroquerie fondamentale. Le christianisme a construit sa fortune sur la lie biologique du monde romain, et ne s’est maintenu qu’en faisant appel à la faiblesse naturelle de l’homme, en substituant l’image fallacieuse du paradis aux dures réalités terrestres. La fuite en avant est réservée aux lâches, donc au plus grand nombre.

Il boucla son rücksack et dit :

— Vous ne trouvez pas qu’il fait chaud dans cette pièce ? Si nous sortions prendre l’air ?

Ils traversèrent la galerie à perspectives monacales, sans accorder un regard aux reproductions de chef-d’œuvre de l’art qu’ils connaissaient bien. Le fantôme de service leur ouvrit la petite porte latérale qui donnait sur le déambulatoire. Ils se retrouvèrent à l’air libre. La fraîcheur de la nuit les enveloppa de la tête aux pieds. Les nuages naviguaient sur la lune qui, de temps à autre, découpait, devant eux, les colonnes du déambulatoire dont l’un des côtés avait disparu avec le temps.

Puis, comme la nuit de leur arrivée, ils perçurent un bruit de voix qui mûrissait dans les profondeurs du monastère, souligné par un grincement de bottes. Deux ombres noires devinrent silhouettes grises, en entrant dans le clair de lune qui ciselait les fines colonnes polies par les intempéries et le frôlement des robes des anciens moines en prière.

Les deux officiers avançaient, épaule contre épaule, très grands, et leurs poignards luisaient faiblement. Cuny et Malhart s’effacèrent dans l’embrasure de la porte et reconnurent Le Fauconnier. Il discutait avec un homme qui parlait l’allemand et disait :

— Ce n’est pas seulement l’Allemagne qui va perdre la guerre, mais aussi l’Angleterre, la France et les U.S.A., l’homme blanc qui, dans quelques années, sera menacé dans son espace de commandement…

Les deux officiers firent demi-tour, s’éloignèrent et le bruit des voix s’éteignit dans les profondeurs du monastère. Puis il mûrit de nouveau. Le Fauconnier disait :

— « Der Chef », si je comprends bien, le problème de l'option va se poser avant la fin du siècle ?

L'inconnu répondit :

— Certainement. Si avant cinquante ans vous n'avez pas arrêté le pullulement démentiel des métis et des races de couleur, vous serez mis en minorité sur la planète et attaqués, biologiquement submergés. Le globe continuera sa course céleste, peuplé par un monde gris incapable d'évoluer vers une civilisation supérieure. Ce sera le grand silence annoncé par Gobineau.

Ils s'éloignèrent. Malhart et Cuny entendirent encore :

— Surtout, n'oubliez pas… ne pas retomber dans les erreurs du IIIe Reich… Vous condamnerez formellement le racisme au service du nationalisme agressif. Le racisme ne doit pas revivre. Vous repartez dans une direction complètement opposé… Vous allez prêcher la religion de la race… La paix sur la terre… le bonheur pour chaque homme à l'intérieur de son groupe biologiquement défini… la première des religions enfin d'accord avec l'avancement de la connaissance scientifique… tous les marxistes vous suivront…

Ils s'éloignèrent. La voix devint inintelligible. Malhart toucha le coude de son camarade et dit à voix basse :

— C'est Der Chef !

Der Chef et Le Fauconnier reparurent au bout d'un moment, toujours situés entre l'ombre et la clarté de la lune, dans une irréalité de fin de monde. Les voûtes romanes donnaient à leurs voix une amplitude qui les déformaient dans le même temps.

— Camarade, disait l'homme dont on ne pouvait distinguer les traits du visage, les documents sont prêts… Nous les avons soustraits à la Gestapo qui les recherche depuis plus d'un an… Ils ne doivent pas non plus tomber aux mains des Alliés… Pour sa première mission, la compagnie à destination spéciale les mettra en lieu sûr. L'emplacement est choisi. Inviolable.

Puis ils s'éloignèrent à pas lents et le bruit des voix décrut. Malhart et Cuny entendirent encore Der Chef qui disait :

— Vous… Numéro trois. Avec Un et Deux, responsabilité écrasante… lutte très longue… préparation nécessaire… êtes-vous résolus ?

Ils n'entendirent pas la réponse de Le Fauconnier, mais elle dut être positive, car la voix de Der Chef reprit, lointaine, presque étouffée :

— Alors bientôt… grand voyage... très grand voyage… secret absolu…

Cuny et Malhart restèrent seuls, comme fascinés par l'entretien, entre leur camarade et le chef de la fraction oppositionnelle européenne de la Waffen SS qu'ils venaient d'entrevoir pour la première et dernière fois.

Des traînées de brume drapaient maintenant le jardin inculte dans une irréalité encore plus totale. La fraîcheur de la nuit les pénétrait. Ils restèrent longtemps immobiles, adossés à la muraille polie, essayant de définir l'action qui se préparait à travers les bribes de phrases saisies au vol. Ils n'y

parvenaient qu’incomplètement, car tout cela débouchait sur des perspectives insolites. Elles gardaient un caractère irrationnel qui ne laissait pas d’irriter le docteur Malhart.

Un espace de temps indéterminé s’était écoulé lorsqu’ils tressaillirent de nouveau. Un enchaînement d’accord qu’ils connaissaient bien maintenant, une harmonie purement tellurique, naissait dans les espaces interdits du monastère de guerriers. Il y eu une pause puis éclata la « Danse du Feu » de Manuel de Falla, interprétée avec un brio extraordinaire. C’était « Der Chef » qui venait de s’installer derrière son orgue de cathédrale et reprenait possession de la nuit.

Annexe n°5, « Une Arcadie bretonne, l'idéal d'un terroir enraciné et figé », extrait du roman *Plus de Pardons pour les Bretons*, Lyon, Editions Irminsul, 1998, p. 295-299.

La guerre gagnée par ceux qui fabriquèrent le plus de moteurs venait d'ouvrir des horizons fabuleux aux puissances industrielles. Elles entreprenaient maintenant la conquête du monde, remplaçant les soldats par l'armée des objets fabriqués. La personne humaine pesait pour moins que rien dans leurs calculs. Et, déjà, la paysannerie apparaissait comme un contingent d'êtres inutiles, à diriger vers les villes pour en faire des producteurs et des acheteurs dignes des temps nouveaux.

Les campagnes bretonnes se dépeuplaient avec une rapidité alarmante. A Tréduron-le-vieux, l'un des fils Bolazec commençait à vanter les charmes de Paris dont il ne connaissait rien. Au cours des veillées, de plus en plus suivies depuis que Lug les animait, les entretiens portaient souvent sur les difficultés de la vie au village et les moyens à mettre en œuvre pour les alléger. Personne n'osait cependant présenter au recteur une politique d'adhésion au progrès, mais beaucoup en caressait secrètement la perspective.

Un soir chez les Crec'hniver, le recteur leur traduisit des passages de la Lettres aux paysans sur la pauvreté et la paix, publiée par Jean Giono en 1939, ouvrage discrètement étouffé depuis en raison de son caractère explosif. Il leur dit, en Breton, et c'était comme s'il prêchait à partir de sa pensée la plus profonde :

— Je ne m'adresse pas à vous par hasard. Vous êtes les seuls qui méritiez que, du fond de la détresse générale on vous appelle. Car vous êtes les derniers possédants du sens de la grandeur, vous êtes les seuls qui sachiez vivre avec des nourritures éternelles…

Puis :

— Il y a environ cinquante ans qu'on a commencé à se servir de la technique industrielle. C'était le début de la passion géante pour l'argent.

Lug était obligé de commenter, surtout pour les vieux que les mots difficiles effrayaient un peu, ce que Giono entendait par « sens de la grandeur » ou « détresse générale ». Puis il poursuivit sa traduction :

— Le jeu industriel s'installa donc dans les villes. Il en transforma la vie. Suivant les règles de tous les jeux, il offrait, montrait, criait publiquement l'annonce de dix pour cent de bonheurs extraordinaires entièrement nouveaux ; et il les apportait, cartes sur table ; c'était vrai. Il apportait d'autre part quatre-vingt-dix pour cent de malheurs extraordinaires, entièrement nouveaux, sur lesquels il était inutile de d'attirer l'attention et qui étaient le résultat des profits industriels

Les enfants partirent se coucher et quelques jeunes gens manifestèrent l'intention de les suivre mais ne bougèrent pas, foudroyés par les yeux de leur recteur.

— C’est à vous surtout que je m’adresse, dit-il avec sévérité. Vos pères et mères jamais ne quitteront Trédudon-le-vieux, car ils ont eu le temps d’apprendre à l’aimer ! Mais, à votre âge on ne sait rien !

Puis d’une voix tonnante :

— Voulez-vous que Dieu vous condamne pour désertion et, quand vous ne serez plus de ce monde, vous envoie suivre la procession des morts qui plus jamais ne retourneront au berceau de leur race ?

Les jeunes gens ne bougèrent plus, et Lug reprit :

— Le profit est un moyen extrêmement facile de croire qu’on s’enrichit. On se donne l’illusion de posséder une chose rare. Cette séduction du facile attira vers les grandes villes la population artisanale et paysanne. Il ne reste plus sur l’étendue des terres que les hommes habitués au difficile ; le reste s’étant aggloméré dans des proportions considérables sur de petits espaces de terre.

Lug leur décrivit en termes apocalyptiques les grands ensembles de fer et de ciment dans lesquels la société industrielle était en train d’encager ses travailleurs.

— Vous n’oseriez pas enfermer vos poules dans les mêmes conditions, leur dit-il. Vous les respectez plus qu’ils ne respectent les hommes ! Tout ça pour gagner de plus en plus d’argent sur le travail d’autrui. Ecoutez ce que dit l’homme sage qui écrivit ce livre :

— Vous n’êtes pas obligés de, vous autres, de passer par l’argent. Vous n’y passer que parce qu’ils vous ont avilis. Quel besoin avez-vous de transformer votre blé en argent puisqu’à la fin du compte, votre nécessité de vivre vous obligera toujours à retransformer cet argent en blé ? Faites passer directement le blé dans votre vie. Sans aucun argent, votre table peut être toujours abondamment garnie, chargée des meilleures nourritures.

Puis :

— Vous êtes les maîtres absolus de votre propre vie et vous êtes les maîtres absolus de la vie des autres. C’est cependant ce que, dans le social, on appellera la pauvreté. Voilà la pauvreté dont je veux vous dire qu’elle est entre vos mains une arme si définitivement victorieuse qu’elle peut à votre gré imposer la paix à la terre entière.

Lug referma le livre et dit :

— Voilà quel est le vrai problème paysan en général et celui de la Bretagne en particulier. Qui aura le courage de rester pauvre selon l’idée que la ville se fait de la pauvreté sera sauvé. Qui tentera de s’enrichir selon la loi capitaliste sera perdu !

Un long silence pesa sur l’assemblée. Puis le maître de la ferme, Bozalec, dit :

— Person [recteur], vous avez raison, un vrai chrétien doit rester pauvre du dehors, mais il peut se le permettre parce que riche du dedans.

— Voilà !

L’un des jeunes Kerviou releva la tête, hésita et demanda :

— Jusqu’où s’étend la pauvreté que vous prêchez, Person ?

— Jusqu’à la limite de vos champs. Restez riches en deçà, pauvre au-delà.

— Il faut donc renoncer à ce que nous propose l’industrie ?

— Oui ! Sauf l’indispensable.

— Un tracteur est-il indispensable ?

— Non. Avec un tracteur vous produisez au-delà des besoins de Trédudon-le-vieux. Il vous faut vendre le surplus des récoltes, donc entrer dans le jeu infernal de l’argent.

— Et la radio ?

— La radio ne débite que des âneries avilissantes !

— Les journaux ?

— Ce sont les instruments d’un pouvoir qui vous écrase !

— L’automobile ?

— C’est un beau jouet. Partir quand on veut ! Aller où il plaît ! Comme c’est amusant ! Mais, d’ici à dix ans, ce jouet montrera son vrai visage. L’Ankou s’installera un jour sur deux à côté de toi, Kerviou, sur un siège qu’on appelle déjà la place du mort. Tu ne pourras plus rouler qu’au péril de ta vie ! Et, en attendant, l’automobile videra ta bourse au profit des grandes puissances d’argent. Qui achète une mécanique, auto, tracteur, moissonneuse-batteuse, semoir automatique, passe par le Crédit agricole, hypothèque sa terre et, par là même, s’engage à la voir tomber en d’autres mains !

La perspective de perdre leurs terres et voir un étranger s’installer dans la commune fit courir un grand frisson sur l’échine de ces paysans. Lug comprit qu’il venait de frapper au point sensible. Mais les jeunes, cependant, luttaient encore contre lui.

— Person, vous demandez de refuser le progrès, donc de revenir en arrière ? C’est une politique de vieux !

— Trédudon-le-vieux doit rester vieux, c'est-à-dire heureux dans son éternelle jeunesse !

— Je ne comprends pas. Il me semble que le progrès représente la jeunesse !

Lug réprima un mouvement d’irritation.

— Mais non, petit ! Il faut retenir du progrès ce qui sert le paysan, refuser ce qui le menace. En dépit de ce que tu penses, un tracteur travaille contre le paysan et pour le banquier. Il produit trop et le surplus de blé que tu fournis à la société industrielle la rend plus forte pour mieux l’écraser. C’est le piège absolu. Comment ? vous n’avez pas compris, malgré ce que je viens de lire, que si vous tombez dans le péché de la motoculture, un nègre au volant d’un tracteur suffira un jour pour cultiver toute la commune, d’où les S.A.F.E.R. vous auront chassés à cause de vos dettes ?

Les anciens et les adultes inclinèrent la tête pour approuver leur recteur. Lug regagna sa cure en pensant : « J’ai vaincu le mensonge, oui, mais à titre provisoire… Ma mère disait que les hommes contre le temps ne réussissent jamais. »

Il se maintint « contre le temps » pendant au moins vingt-quatre heures, car le lendemain les femmes du village chassaient à coups de pierres le représentant de Renault venu proposer son dernier modèle de tracteur.

Annexe n°6, « La moto, destrier moderne », extrait du roman *Nouveaux Cathares pour Montségur*, Paris, Presses de la Cité, 1969, p. 337-340.

Ce passage se situe immédiatement après que Roger Barabaïra révèle à son fils Guillaume, le jour de ses vingt ans, l'existence du trésor de la SS, le graal aryen dont les Cathares furent un temps les dépositaires, sans véritablement en comprendre le message, contrairement à la SS, qui le dissimula dans un glacier alpin à la fin de la guerre. Le trésor est désormais gardé par d'anciens SS, que relèveront ensuite leurs fils. Barbaïra vient donc d'adouber son fils, d'en faire l'héritier des arcanes de la chevalerie SS. Tous deux s'en retournent au domaine paternel...

La forêt soufflait son haleine, maintenant humide. La rosée habillait les feuillages de cottes aux mailles argentées par le clair de lune. Le froid tombait de la montagne et les deux hommes regagnèrent leur voiture.

— Si tu savais ce que je t'offre pour tes vingt ans, annonça Barbaïra, tu changerais cette Mercédès (sic) pour un hélicoptère afin de rentrer plus vite au Pech !

Guillaume s'agita sur son siège.

— C'est quelque chose que j'attends ? Une montre de plongée sous-marine ?

— Pas du tout.

— Un fusil à canons superposés ?

— Encore moins !

— Le traité d'harmonie de Rameau en édition originale ?

— Non ! Ne cherche pas. Comme le document capital posé sur une table et que l'espion ne découvre donc pas, ce que je t'offre te touche de trop près pour solliciter ton imagination ! Encore un peu de patience !

Ils roulèrent sur Carcassonne. Onze heures sonnent quant Barbaïra stoppe la voiture devant son garage. Il ne la rentre pas, ouvre le garage voisin qui abrite la Triumph de sa femme et une Renault de service, talonné par son fils.

Quand l'électricité brille Guillaume pousse une exclamation étouffée qui traduit l'angoisse de l'attente, enfin libérée, et un potentiel élevé d'enthousiasme. Sous ses yeux s'allonge dans l'immobilité apocryphe d'un fauve en affût une motocyclette B.M.W. neuve.

— C'est la 600 Sport ! affirme-t-il sans hésiter… Elle est donnée pour cent soixante-dix kilomètres heure ! Je vais tout de suite la pousser à fond pour voir ces Allemands ne bluffent pas !

— Doucement ! Doucement ! conseille Barbaïra… cent soixante-dix à l'heure, sur deux roues, c'est une affaire sérieuse !

Guillaume serre le comte de Miramont dans ses bras, avec l'élan d'un petit garçon, l'oublie aussitôt, se tourne vers la machine, la met en marche d'un coup de jarret, se penche sur elle, captivé par son ronflement soyeux qui donne hypocritement le change sur son énorme puissance. Puis il l'enfourche et se lance dans la nuit, talonné par les conseils de son père…

— Ne roule pas comme un fou !

Il rentre dix minutes plus tard, les joues à la fois brûlantes et glacées, l'œil allumé et annonce d'une voix rauque :

— Ca, c'est un engin formidable !... Oh ! papa, avec cette bête entre les jambes, je viens de me sentir le maître du monde !

Statufié par une joie trop intense pour s'extérioriser, à demi penché sur sa motocyclette il murmure :

— Je te baptise : « Emperiglada »[501].

Barbaïra sourit et dit :

— Tu as trouvé le mot juste. Ce n'est pas une machine, mais bien une bête qui crache la foudre.

Un nouvel élan jette Guillaume dans les bras de son père qui le repousse doucement et dit :

— Ne me remercie pas. A Aurochs-Platz je viens, en quelque sorte, de t'armer chevalier. Je te donne maintenant les moyens du chevalier. La moto n'est pas un « engin ». C'est le cheval médiéval. Elle en conserve les aptitudes anciennes, grimpe, saute, volte comme lui, mais quatre fois plus vite que lui. Surtout, elle maintient la position « cavalière ». Et c'est mieux qu'une position : une attitude devant la vie ! Elle appelle l'audace, la précision, l'endurance et le courage de l'acte gratuit. C'est l'essence même de la chevalerie ! Rouler à 150 à l'heure, négocier les virages à la limite du vol, mais c'est l'acte gratuit par excellence !

Guillaume ne l'écoute pas, envoûté par l'alliance en train de se conclure entre l'homme et la bête.

— Une attitude devant la vie reprend Barbaïra, et bien entendu aussi devant la mort !

Il prend son fils par un bras, l'arrache au cercle magique qui cerne la B.M.W. et lui demande :

— As-tu remarqué, dans ces films américains ou français consacrés aux exploits douteux des « blousons noirs » motorisés, comment ces garçons ornent leurs machines ? Toujours des croix gammées, des croix de fer, des runes de la SS !

— Bien sûr !

— Ce sont des SS en puissance, mais prisonniers d'un folklore de pacotille parce que personne ne les a initiés ! La mort les fascine, mais ils ne savent pas pourquoi ! Ils pensent que la vocation du SS est de donner la mort, alors que sa grande tâche consiste à la contempler sans trembler durant sa vie, pour arriver, un jour, à la dominer.

Barbaïra tire un petit objet de sa poche et le place dans la main de son fils. C'est la tête de mort en métal argenté qui ornait la casquette ou le calot des Waffen SS de la Seconde Guerre mondiale.

---

[501] Coup de foudre. Ne pas oublier, qu'au Pech, les conversation se tiennent indifféremment en langue française ou en langue d'oc. [Note de l'auteur]

— C’est celle que je portais pendant la bataille de Berlin, dit-il à voix basse… Je n’ai rien sauvé d’autre ! Mais quel capital irremplaçable ! Tu la fixeras sur ta machine. Comme les « Anges de l’Enfer ». Eux ne savent pas ce qu’ils font mais toi, maintenant, tu sais. La mort est une aventure qui doit être dominée. La vie éternelle se situe dans ce monde même, non dans celui des amis cathares de ta mère…

Il a bien envie d’ajouter : celui de ta mère aussi, sans doute. Mais il se tait. Emu, Guillaume se tait comme lui, tourne autour de la Bête, caressant les flancs argentés du gros réservoir monté « hors série », les caches-culbuteurs polis dans une matière qui prend le reflet mat de l’étain. Il a rangé soigneusement la tête de mort dans son portefeuille. Il dit au comte de Miramont :

— Papa ! Je m’équipe tout de suite ! Je vais foncer à plein tube vers Narbonne, seul dans la nuit, avec la Bête… Je ne m’arrêterai qu’au bord de la mer, à La Nouvelle… Et là… je verrai se lever le soleil !

Il endosse un survêtement, coiffe le casque de Roger Trencavel, ajuste les lunettes, enfile les gants. Les oreilles masquées, maintenant, il n’entend pas les derniers conseils de son père :

— Ne roule pas comme un fou !... La B.M.W. Sport ce n’est plus une Mobylette, et tu as pris de mauvaises habitudes… N’oublie pas qu’aucune formation militaire ne s’est autant montrée économe de la vie de ses hommes que la Waffen SS ! Attention !... La Bête ne te connaît pas encore ! Il faut la flatter et la dompter !...

Mais Guillaume est déjà parti. Barbaïra n’aperçoit plus que le feu rouge de la machine qui disparaît en étoile filante escamotée par la nuit d’été.

Annexe n°7, « La LVF, une légion dans la croisade de l'Europe contre l'Orient », extrait du roman *Les Partisans, choses vues en Russie*, Lyon, Editions Irminsul, 2000, p. 12-15.

Le train a stoppé. Par delà les glaces on ne distingue rien que les sapins noirs et les sables qui retiennent encore un peu de lumière évanouie. Je rêve. Que fait donc ici, dans ce convoi qui monte vers la bataille, l'ancien pacifiste des Auberges de Jeunesse ? Qui donc m'a conduit vers cette violence que je méprisais, vers cette forme de confrontation entre les hommes qu'est la guerre et que toute ma génération rejetait ? Pour l'homme qui maintient le cap de sa vie sur des idéaux et non des calculs sordides, et qui pousse son action jusqu'aux plus extrêmes conséquences, il est clair qu'il n'en arrive pas à donner sa vie et l'avenir des siens en garant d'une idée et pour l'exploitation d'une idée, sans avoir des motifs impérieux d'agir ainsi.

Ce sont les communistes eux-mêmes qui m'ont conduit à la *Légion des Volontaires contre le bolchevisme*, pour m'avoir enseigné qu'à la guerre on ne répond que par la guerre. Les grands réalistes du matérialisme historique nous ont libérés de la fausse conception de l'inutilité de la guerre. Si notre génération d'hommes nés aux alentours de 1914 a plié sous le poids du pacifisme en mai et juin 1940, c'est parce qu'elle fut nourrie de cette idée de l'inutilité de la guerre. Nous a-t-on pas assez répété par voie de presse, de radio, de cinéma, que la Première Guerre mondiale n'avait pas eu la moindre utilité et qu'en 1918 il n'y avait eu ni vainqueurs ni vaincus ?... Rien n'est plus faux. La paix de Versailles a consacré la victoire indiscutable des démocraties, d'un système d'alliances sur un autre système d'alliances. La victoire leur donnait tous les moyens de plier le monde à leur gré, d'établir un nouvel ordre, de façonner un nouvel homme. Si les démocraties n'ont tiré aucune conclusion de leur victoire, leur victoire elle-même ne porte aucune responsabilité. La paix ne fut stérile que parce que les vainqueurs ne possédaient aucune vision féconde d'un nouvel avenir pour les peuples.

La seconde guerre des techniques produira forcément un vainqueur et un vaincu. Encore une fois le destin remettra aux mains d'un peuple toutes les possibilités de modifier le visage de la civilisation. Les ennemis du fascisme et du national-socialisme eux-mêmes doivent clairement se rendre compte qu'ils ne seront affranchis de la conception de vie fasciste et du nationale-socialiste que par une victoire des armes. Pour tout ce qui concerne les grands aspects de leur existence : régimes, frontières, colonies, libre passage des mers, les peuples s'en remirent toujours à la guerre. Il y a peu de chances pour que les pacifistes réussissent à modifier la loi biologique des espèces.

Car tout ceci est une vieille histoire. Le Rata russe qui file au-dessus de la steppe avec son ventre blindé et ses courtes ailes, le Focke-Wulf qui le surclasse en vitesse pure, les chars de cinquante tonnes et les bébé-chars à lance-flammes ne constituent pas un fait nouveau dans l'histoire humaine. Ils représentent un moyen de destruction plus efficace que ceux du passé et qui correspond à l'accroissement de la population terrestre. Ce qui compte, c'est le principe du combat et ses raisons profondes. Cette plaine du Nord et de l'Est européens est rouge du sang humain depuis qu'elle forme le grand passage entre l'Asie et la partie atlantique du vieux continent. Les Alains se mirent en marche

vers les Carpates bien avant les brigades blindées de Staline, tinrent le pays, des bords baltes au rivage du Pont-Euxin. Du « toit du monde », du puissant réservoir d'énergie barbare de la Mongolie, les Huns se répandirent sur la plaine rouge au IVème siècle, passèrent le Don à la hauteur de Rostov, le Prut, et détruisirent l'Empire des Goths. Ils mirent cinquante ans pour aller de cet empire aux plaines catalauniques, alors qu'un blindé de reconnaissance peut effectuer le parcours en cinquante heures. Cette notion du temps et de l'espace vaincu est peut-être nouvelle, mais ce qui ne change pas, c'est la notion du combat pour la possession de la terre…

Les Huns furent arrêtés en 454 par les Francs aux Champs catalauniques, l'expansion slavo-asiatique fut stoppée en juin 1941 à Bialystock et à Minsk par les Germains. Entre ces dates extrêmes, le combat n'a, pour ainsi dire, jamais cessé, le flux et le reflux de l'Asie contre l'Europe et de l'Europe contre l'Asie a mené les Ougres et les Mongoles bulgares en Tauride, au Vème siècle ; les Slaves occupèrent la Saxe et la Moravie au VIème siècle. La plaine est donc rouge ce soir, parce que l'histoire veut que seuls soient dignes de posséder la terre les peuples capables de verser leur sang pour elle.

Mais tous les hommes ne sont pas qualifiés pour faire la guerre. Et je continue de partager l'opinion des pacifistes sur le caractère général et obligatoire de la guerre et de la mobilisation. La guerre est un privilège des mâles, l'état guerrier est l'expression suprême de la volonté de sacrifice, le combat est la meilleure et la plus impitoyable sélection des aristocraties. On parlait autrefois de la « fleur de la chevalerie française », toutes les élites qui charpentèrent notre fier Moyen Âge furent le produit d'une sélection par la guerre. Dans les ruineuses mobilisations générales, l'homme du commun ne peut avoir la conscience de son combat, il est poussé vers le sacrifice par une morne obligation administrative et ce sacrifice ne peut avoir ni utilité ni grandeur. On meurt beaucoup plus facilement pour des idées, elles-mêmes génératrices de conception de vie, que pour du fer, du charbon, du pétrole. De ce point de vue, la *Légion des Volontaires contre le bolchevisme* marquera une date dans l'histoire de notre pays : la renaissance du volontariat de la guerre. La modicité de nos effectifs, la rareté des volontariats idéalistes mesure l'étendue du mal qu'un siècle de confort et d'éducation bourgeoise a fait à notre pays.

Méprisé par les uns, haïs par les autres, indifférents à la plupart des Français, nous sommes tout de même quelques-uns qui avons repris une des grandes traditions historiques, celle des croisades. La première idée croisée fut panhellénique. Elle naquit au congrès de Corinthe en 336 avant Jésus-Christ, lança Alexandre le Grand et toute la Grèce à la conquête de l'Asie. Mais ce sont surtout les croisades de la chrétienté, issues du concile de Clermont, en 1095, qui découvrent les riches perspectives d'une association des peuples européens en vue d'une entreprise commune. La croisade politique de l'évêque du Puy Adhémar de Monteil, du comte de Toulouse, de Raymond de Saint-Gilles, et la croisade populaire de Pierre l'Ermite, réunirent les grandes armées internationales du continent. Elles partirent du nord et du midi de la France, de la Belgique wallonne et flamande, du Saint-Empire et du royaume normand des Deux-Siciles. Les croisés se rassemblaient sous la dénomination commune de Francs, ce mot ayant le sens du temps de l'unité carolingienne, quand

Gaule, Germanie, Italie ne formait qu'un seul empire sous l'égide de l'Eglise romaine. Comme toute légion, chaque croisade avait sa part d'aventuriers et de vagabonds qui saccagèrent Semlin en territoire hongrois, et Nisch en territoire byzantin. Mais quelle grandeur, quelle passion de l'aventure, quel mépris de la mort chez ces hommes qui pillaient les tentes turques devant Antioche après la fuite de Kourbouga, s'élançaient à l'assaut de Nicée, malgré la défense de Pierre l'Ermite, se faisaient mettre en pièces, laissant aux Turcs vingt-deux mille cadavres et prisonniers, sur vingt-cinq mille combattants !

Il y a quelque chose dans notre geste légionnaire qui rappelle ces temps fabuleux qui virent naître la culture occidentale…

Annexe n°8, photos de Marc Augier sur le front de l'Est.

Annexe n°8-a : Marc Augier à Bobr.

Annexe n°8-b : Marc Augier cantonné chez les paysans pauvres de Murovo.

Annexe n°8-c :

Eté 1942, Marc Augier négociant un bidon de lait sur le marché libre de Smolensk.

Annexe n°9 : Courrier de Dominique Venner.

Annexe n°9, courrier de Dominique Venner.

DOMINIQUE VENNER
Responsable de la Rédaction

Le 7. VIII. 07

Votre lettre du 1er juillet me pose des questions analogues à celles d'un de vos prédécesseurs (1997-98). Je vous envoie la copie de mon témoignage initial, puis de mes réactions à la lecture de son mémoire (un an plus tard). Vous disposez ainsi d'une part de ma "mémoire" sur Saint-Loup. Faites-en bon usage. Votre travail final m'intéressera.

Cordialement,

D. VENNER

P.S. sur mon propre itinéraire, voir mon livre "Le Cœur rebelle" (Belle Lettre 94).

LA NOUVELLE REVUE D'HISTOIRE - 88, avenue des Ternes 75017 Paris - Tél. 01 40 54 01 70 - Fax 01 40 54 05 43

SUR SAINT-LOUP
par Dominique Venner

Pour Pierrick Deschamp

à la demande de
Ludovic Morel
1, rue des Clercs
38000 GRENOBLE
Pour son mémoire de maîtrise

Témoignage de Dominique Venner, historien.
Dans sa jeunesse, à l'époque de la guerre d'Algérie à laquelle il participa comme volontaire, et jusque vers 1970, Dominique Venner fut très engagé dans une action politique parfois dangereuse. Après avoir été emprisonné dix-huit mois en 1961 et 1962, il créa et dirigea de 1963 à 1967 la revue *Europe Action* , qui fut un lien essentiel pour la jeune génération de droite postérieure à la guerre d'Algérie. Cet engagement a été évoqué dans un livre de réflexion, *Le Cœur rebelle* (Belles Lettres, 1994).

A la fin de 1962, peu après ma sortie de prison, je fondais la revue *Europe Action* , dont le premier numéro parut en janvier 1963. Au cours de cette même année 1963, Saint-Loup publia aux Presses de la Cité *Les Volontaires* , qui racontait avec talent et sur le mode romanesque l'aventure d'un certain nombre d'acteurs de la LVF en Russie, sans chercher à rien justifier. Saint-Loup était déjà un écrivain célèbre. Il avait publié de grandes biographies consacrées à plusieurs fondateurs de l'industrie automobile française, *Renault de Billancourt* , *Berliet l'inflexible* , ainsi que des romans, notamment *La Nuit commence au Cap Horn* qui faillit avoir le pris Goncourt en 1953. J'avais lu *Face Nord* , son premier roman, publié en 1946, et que je considère toujours comme son chef d'oeuvre. C'est en tout cas celui qui me parle le plus. Contrairement à ceux des années soixante qui accordent une large place aux engagements de la "nouvelle Europe" pendant la Seconde Guerre mondiale, *Face Nord* est totalement apolitique. En revanche, ce roman de montagne, avec son intrigue habile et dramatique, porte en lui une philosophie d'énergie et de dépassement qui avait éveillé en moi un écho très vif.

Un jeune officier des troupes alpines, Guido La Meslée, démobilisé après 1940, devient cadre du mouvement Jeunesse et Montagne, version savoyarde des Chantiers de la Jeunesse. Décidé à former une nouvelle génération de garçons volontaires et durs, grâce à l'école impitoyable de la montagne, il se heurte à des dirigeants vichystes formés dans l'esprit de la démocratie chrétienne, et à un aumônier qu'inquiète de son esprit nietzschéen. La présence d'une jeune fille, belle , intelligente et audacieuse, ajoute une dimension personnelle et bientôt tragique à cette histoire superbement écrite. Aucune caricature dans les personnage. Chacun est décrit dans sa vérité, sans parti pris. La montagne et la poigne implacable de Guido La Meslée vont transformer un groupe de jeunes mollassons en hommes véritables. Mais un accident, dont on lui impute la responsabilité, provoque plusieurs morts et entraîne sa destitution. A la fin du livre, Christiane, devenue entre-temps l'épouse de Guido, meurt elle-même, alors qu'ils sont partis ensemble, une nouvelle fois pour s'éprouver sur les pentes vertigineuses des Alpes.

Dans des souvenirs publiés beaucoup plus tard (*Götterdämmerung* , Paris 1986), Saint-Loup a dit comment naquit *Face Nord* dans l'hiver 1944-45 à San Anton, alors qu'il portait encore l'uniforme feldgrau : "Dans une chambre glacée, un condamné à mort écrivait un livre. Il faisait si froid qu'il me fallut découvrir un minuscule radiateur électrique que je posai sur la table, contre la main qui maniait le stylo. Je mourais de faim dans cette villa de Leni Riefenstahl devenue maison de repos. Pas de tickets de "rabio". Pas d'argent pour prendre des repas supplémentaires. Cependant, ma vitalité restait prodigieuse. J'écrivais pendant des heures et, quand j'étais las, je prenais des skis et plongeais dans le rêve irrésistible de la glissade... "

Depuis *Face Nord* , je vouais à Saint-Loup l'admiration que tout jeune lecteur enthousiaste porte à un écrivain aimé, plus âgé et consacré. Que Saint-Loup n'ait pas été seulement un bon romancier, mais qu'il eut mis de surcroit sa peau au bout de ses idées, le grandissait à mes yeux. En 1936, le jeune Marc Augier, qui n'était pas encore Saint-Loup, appartenait au parti socialiste. Il était le rédacteur en chef du *Cri des auberges* , revue du Centre laïc des Auberges de la Jeunesse (CLAJ). Champion de ski nordique, amateur de raids en moto, il fut l'un des fondateurs de l'ajisme, ce qui lui valut d'être attaché au cabinet de Léo Lagrange sous-secrétaire d'Etat aux sports et loisirs du gouvernement de Front populaire. Profondément européen déjà, et partisan d'une vraie réconciliation franco-allemande, comme une large fraction de la jeunesse de gauche de l'époque, Augier subit un double choc décisif pour son évolution ultérieure à l'occasion du Congrès Mondial de la Jeunesse qui se tint aux Etats-Unis en 1937. Durant le voyage par mer, au contact des délégués communistes, il découvrit que ceux-ci poussaient à la guerre en Europe. Sur place, il entendit Mrs Roosevelt, épouse du président américain, lancer à son tour un véritable appel à la guerre contre l'Allemagne, l'Italie et le Japon. Ecoeuré et vacciné à jamais contre l'antifascisme, il quitta aussitôt le Congrès et fit dès lors campagne au sein du mouvement ajiste contre la guerre qu'il voyait venir. La défaite française de 1940 précipita son évolution. Il devint l'un des fondateurs des "Jeunes de l'Europe Nouvelle". Quand fut créée la LVF en 1941, il vit dans cette initiative la réalisation du rêve communautaire et européen qu'il portait en lui. L'ancien pacifiste se mua en guerrier et s'engagea pour le front de l'Est. L'article qu'il publia dans *La Gerbe* du 6 novembre 1941 expliquait son geste : "J'ai la convictionn écrivait-il, que le national-socialisme apporte enfin à l'Europe la réalisation du socialisme. Pour cette réalisation, je suis prêt à conclure une alliance avec le diable lui-même..." En 1944, il devint officier politique de la division Waffen SS Charlemagne, s'inscrivant dans le courant européaniste et oppositionnel qui se faisait jour au sein de cette formation. Le reste, on le connait. Condamné à mort par contumace, ayant échappé à la vigilance de toutes les polices, Marc Augier refit surface en 1946 sous le nom de Saint-Loup. *Face Nord* fut un succès. "J'ai dans ma vie remporté quelques victoires sur la faim, la peur, le danger, écrira-t-il plus tard, mais jamais d'aussi éclatante."

En 1963, donc, *Europe Action* ayant commencé de paraître, Saint-Loup m'adressa *Les Volontaires* à sa sortie en librairie. Sa dédicace élogieuse prouvait qu'il avait suivi mes propres aventures avec sympathie, ce qui m'emplit de fierté. Je le rencontrai avec la déférence que le cadet doit à l'écrivain célèbre. Il fit en sorte d'établir entre nous des relations de camaraderie. Nous nous revîmes souvent chez lui, chez des amis communs ou à l'occasion des

signatures de livres que j'organisai en son honneur à la *Librarie de l'Amitié* , rue Cassette, à Paris.

Un an plus tard, en 1964, je fondai aux Edition Saint-Just la collection "Action" destinée à réunir de grands textes sur les combattants militaires ou les soldats politiques de tous les pays et de tous les camps. Le premier volume recueillait les mémoires du fameux Otto Skorzeny (*Les commandos du Reich*). La traduction était due à François Ponthier, excellent germaniste et auteur de plusieurs romans de guerre à succès. Saint-Loup m'avait accordé pour ce livre une préface lyrique et provocante qui tomberait peut-être aujourd'hui sous le coup de diverses lois liberticides. Il s'y félicitait d'abord de mon projet "oecuménique" et y plaidait pour un minimum d'équité en faveur des vaincus de la Seconde Guerre mondiale. Relisant aujourd'hui (décembre 1997) cette préface, je découvre avec surprise que l'un des voeux de Saint-Loup s'est réalisé. "Faudra-t-il attendre l'An Deux mille, écrivait-il alors, pour que des historiens honnêtes produisent des documents capables de renvoyer les plaideurs dos à dos? Qui osera confondre dans une même réprobation les camps de concentration "à chaud" d'Hitler et les camps de concentration "à froid" de Staline, opposer aux crémants d'Auchwitz les crémants de Dresde...?" Eh bien voilà qui est fait, et justement à la veille de l'An Deux Mille, avec la publication très médiatisée, à l'automne 1997, du *Livre noir du communisme* réalisé sous la direction d'un historien qui fut communiste tendance maoiste dans sa jeunesse.

La révolte de la Rhodésie blanche, à la fin de 1965, allait resserrer encore mes liens avec Saint-Loup. Le 11 novembre 1965, Ian Smith, ancien héros de la Royal Air Force pendant la Seconde Guerre mondiale et chef de la communauté anglaise de Rhodésie du Sud, proclamait l'indépendance unilatérale de cette colonie britannique d'Afrique centrale. Le processus de décolonisation prévu par le gouvernement de Londres et la City se trouva brusquement interrompu. Les mouvements indépendantistes noirs appelèrent à la lutte armée contre les Blancs. La Rhodésie comptait 270 000 Blancs et un peu plus de cinq millions de Noirs. Une sanglante guerre révolutionnaire commençait. L'héroïque petite Rhodésie blanche fut mise au ban de la "communauté internationale" par les efforts conjugués de l'URSS, de la Grande-Bretagne et des USA. Elle résista jusqu'en 1980, étranglée économiquement et diplomatiquement, sans jamais avoir cessé de l'emporter sur le terrain militaire, malgré son extrême infériorité numérique. C'était une cause qui valait la peine d'être défendue.

Lorsque chez lui, dans le XIIe arrondissement de Paris, par une journée glaciale de l'hiver 1965, je lui suggérai avec Jean Mabire de prendre la tête d'un *Comité France-Rhodésie* , Saint-Loup me donna aussitôt son accord avec enthousiasme. *Europe Action* devint le support de ce Comité animé par l'un de nos amis, Jean-Pierre Maire. Grâce à ses fonction dans une grande compagnie aérienne, celui-ci pouvait se dépacer gratuitement à l'autre bout du monde. Il se chargea d'établir le lien avec le gouvernement rhodésien et le Premier ministre Ian Smith. Sous le patronage de Saint-Loup et avec le concours dynamique de la Fédération des Etudiants Nationalistes, le Comité organisa en France plusieurs manifestations de solidarité. En septembre 1966, avec la collaboration de Fabrice Laroche (Alain de Benoist), François d'Orcival publia aux Editions de la Table Ronde une histoire de la Rhodésie (la seule à ma connaissance) sous le titre *Rhodésie, pays des lions fidèles* , précédée d'une préface de Ian Smith.

Plusieurs jeunes Français partirent même combattre en Rhodésie comme volontaires. L'un d'eux, Patrick Ollivier, engagé de 1976 à 1980, et devenu lieutenant aux Grey Scouts rhodésiens, a publié chez Grasset en 1985 *Commandos de brousse* , livre de souvenirs qui témoigne de la ferveur qui fut nôtre et que Saint-Loup contribua à entretenir. Le grand regret de ce dernier fut d'ailleurs de ne pouvoir se joindre à ceux qui allaient se battre pour ce bastion européen en terre lointaine.

Le souvenir que je conserve du Saint-Loup d'alors est celui d'un homme plein d'une grande énergie physique. Il pratiquait toujours assidûment la moto, sillonnant l'Europe du Péloponèse au Cap Nord. Il était resté le skieur et l'alpiniste de sa jeunesse. Avec ses cheveux rejetés en arrière, Saint-Loup avait un magnifique visage à la Mermoz, très masculin, volontiers souriant, éclairé par un regard bleu, rêveur ou incisif. Nous devisions parfois à perte de vue, du passé, du présent et de l'avenir. Comme beaucoup de fumeurs de pipe, c'était un méditatif. Dans ces années-là, ce qu'il voyait du monde l'incitait parfois à des prophéties désespérées. Et sans doute noircissait-il le tableau dans l'espoir que le jeune homme que j'étais lui démontrerait l'excès de son pessimisme.

Dominique Venner
24 décembre 1997

Copie de ma lettre à Ludovic Morel au reçu de son mémoire.
16 novembre 1998

Cher Monsieur,

Merci de m'avoir adressé votre mémoire consacré à Saint-Loup. Je viens de le lire avec intérêt. C'est un travail de qualité, honnête et très documenté. Il offre beaucoup d'aperçus nouveaux sur les périodes les moins connues, l'avant-guerre (Auberges de la Jeunesse) et la Collaboration (époque de *La Gerbe*). Il attire également l'attention sur la permanence d'une même inspiration vitaliste et "païenne" chez Saint-Loup, depuis sa jeunesse ajiste jusqu'à *La République du Mont Blanc* (roman que personnellement je trouve médiocre, mais peu importe). On comprend mieux que ses deux grands inspirateurs, Giono et Châteaubriant (*La Gerbe des forces*) aient éveillé chez lui les mêmes raisonnances poétiques. Vous notez également à juste titre que la vision bucolique et pacifiste (mais cependant héroïque) de l'écrivain a été infléchie par l'expérience de la LVF et de la guerre en Russie, qui lui a fait découvrir les valeurs soldatiques (et non soldatesques).

Si l'on n'oublie pas le traumatisme de 1940 qui a modifié soudainement tant de représentations chez les contemporains, tout cela explique assez bien l'adhésion de Marc Augier à un national-socialisme rêvé. Sur ce point, il eût été intéressant, à mon sens, de distinguer dans les écrits postérieurs à 1945 ce qui se rapporte à la fidélité et à la nostalgie du combattant (idéalisation des siens) et ce qui relève de la pensée propre de Saint-Loup. Pensée contradictoire avec le nazisme qui, on le sait, ne postulait ni le respect de toutes les patries charnelles ni celui des autres races. Il me semble me souvenir qu'implicitement Saint-Loup établit lui-même cette distinction. On peut aussi noter qu'il n'a pas attendu 1945 pour prendre des distances. Certains articles du *Combattants européen* que vous citez prouvent sa liberté de ton, soit qu'il évoque une possible défaite allemande (15.VI.43), ce qui est alors assimilé à un crime, soit qu'il marque son refus d'une Europe sous domination allemande, ce que souligne une allusion amusante à Charles Maurras : "*Il ne s'agit pas de nous fondre dans une sorte de tout européen. Nous ne voulons pas plus être germanisés que russifiés . Nous voulons rester nous-mêmes , avec notre héritage national , tout en adoptant le style de vie moderne . Et nous voulons enrichir ce style de vie du génie français qui n'est pas un mythe (...) Nous avons une grande mission , celle de Charles Maurras partant enfin en voyage .*" (15.VI.43).

La lecture de votre essai m'inspire d'autre part une réflexion d'ordre général sur l'oeuvre du grand écrivain que fut Saint-Loup. Ce romancier puissant a malheureusement gaspillé son talent du jour où il s'est cru obligé de délivrer un "message" doctrinal, tâche qui n'était pas faite pour lui et qui

est souvent nuisible à l'oeuvre. Bien entendu, un écrivain qui en sent l'obligation ne doit pas s'y soustraire, mais ce n'est pas la fonction du roman. Et tout le monde n'a pas les aptitudes d'un Drieu la Rochelle, qui fut un médiocre romancier et un grand esayiste. Mon propos n'est pas de critiquer un homme dont le courage, la droiture et le talent m'inspirent un grand respect. Je m'interroge seulement sur les causes d'une dérive qui fut nuisible à l'écrivain et finalement à ses idées.

Sans doute mal conseillé par certains de ses amis, prisonnier aussi de son public après le succès des *Volontaires* , Saint-Loup a imaginé, à la façon de Tolstoï, que sa vocation était de fonder une sorte de religion. Il en fut récompensé par une influence réelle sur de jeunes lecteurs. Mais l'oeuvre en a souffert, ainsi que l'image de l'écrivain qui courait le risque d'être confiné à une secte.

A lire les romans de la deuxième période (*les Volontaires* constituant la charnière), on éprouve un sentiment d'artificialité, comme si le contenu "doctrinal" n'était pas de Saint-Loup. Ces romans ne rendent pas la musicalité pleine et authentique des oeuvres précédentes. On sent que le romancier se force à être un doctrinaire. Les personnages perdent leur densité et leur vérité, deviennent des affiches et parlent comme des brochures de propagande. Autant *Solstice en Laponie* , *Face Nord* , *La Nuit commence au Cap Horn* , et même *Götterdämmerung* (hormis l'évocation d'Hildesheim) sont du pur Saint-Loup, autant certains autres semblent "fabriqués". Je pense notamment aux aperçus "folkloriques" ou "doctrinaux" des *Hérétiques* et des *Nostalgiques* (Hildesheim, Le Fauconnier, le grand avion noir, etc...). Si l'odyssées de Benvoar est une sorte de chef d'oeuvre, je n'en dirai pas autant des passages "mythologiques" du même roman qui sonnent faux. Je connais mal les romans du cycle des "patries charnelles", mais ce que j'en ai lu me donne le sentiments qu'ils peuvent être soumis à la même critique, bien qu'ils développent une vision généralement différente et assez novatrice.

En conclusion, je pense que ceux qui ont voulu transformer Saint-Loup en une sorte de gourou lui ont rendu un mauvais service, ainsi qu'à ses idées. Quant à la littérature, elle a perdu un romancier dont le tempérament et le talent n'ont guère d'équivalent aujourd'hui.

Mots-clés : Marc Augier, extrême droite, métapolitique, régionalisme ethnique, mythe politique, collaboration, SS, Pierre Vial.

Résumé :

Durant les années 1960 et 1970, les romans de Saint-Loup furent largement diffusés et lus par un public nombreux. Or ces romans laissent transparaître les partis pris idéologiques de leur auteur. L'ambition de cette étude est donc de décrypter l'imaginaire présent au sein des romans, mettant en perspective les mythes politiques auxquels recourt Saint-Loup.

En effet la principale période de publication des romans s'étend de 1963 à 1982, c'est-à-dire durant un épisode particulier de la chronologie de l'extrême droite française, situé entre la défaite de l'Algérie française et l'émergence du Front National. Ainsi, le discours romanesque de Saint-Loup accompagne une période de refondation idéologique de la droite radicale, notamment autour d'une remise en cause du nationalisme maurrassien et d'une ouverture vers une vision européenne.

Ce discours romanesque esquisse donc une mythologie politisée, qui fut un jalon culturel important de la jeunesse militante de l'extrême droite française dans les années 1960 à 1980, convertissant une partie de ses lecteurs à une conception européenne fondée sur le critère ethnique.